


B°12. 4. 262.



HISTOIRE
DE
L'ANCIENNE GRÈCE,
DE SES COLONIES
ET DE SES CONQUÊTES.



HISTOIRE
DE
L'ANCIENNE GRÈCE,
DE SES COLONIES
ET DE SES CONQUÊTES,

DEPUIS les premiers temps, jusqu'à la division de l'Empire Macédonien, dans l'Orient. On y a joint l'Histoire de la Littérature, de la Philosophie & des Beaux-Arts.

Traduite de l'Anglois de JOAN GILLIES, par M. CARRA, de la Bibliothèque du Roi.

AVEC DES CARTES.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,
Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

TABLE
DES
CHAPITRES

CONTENUS DANS LE SIXIÈME VOLUME.

Fin de la Table des Chapitres du sixieme Volume.



HISTOIRE DE L'ANCIENNE GRÈCE,

DE SES COLONIES ET DE SES CONQUÊTES.

CHAPITRE XXXVI.

Fondation de Philipopolis & de Cabyla. — Expédition de Philippe en Illyrie. — Alexandre reçoit les ambassadeurs de Perse. — Affaires de la Grèce. — Démosthenes dévoile les desseins de Philippe — Expédition de Philippe dans le Peloponèse. — en Epire. — en Thrace. — Diopeithès lui résiste avec vigueur. — Les Athéniens recouvrent Eubée. — Siège de Perinthe. — Lettre de Philippe aux Athéniens. — Expédition de Chares — de Phocion — qui rétablit les affaires des Athéniens en Thrace. — Expédition de Philippe en Scythie. — Antiphon l'incendiaire. — Les intrigues de Philippe brouillent les affaires de la Grèce. — La troisième guerre sacrée. — Philippe général des Amphyctions. — Confédération contre ce prince. Il s'empare d'Elatée. — Bataille de Cheronée. — Sa modération dans la victoire. — Oraison prononcée par Démosthènes pour honorer la mémoire de ceux qui avoient péri dans cette bataille.

PHILIPPE avoit obtenu, par ses intrigues, des avantages plus importans qu'il n'auroit pu en (Philippe évacue la Grèce.)

Olymp. CVIII 4 & C. 345. acquérir par une longue ſuite de victoires. La conquête de la Grèce étoit ſon objet; il avoit pris d'avance pluſieurs meſures pour arriver à ce but, tandis que ſa conduite, loin d'exciter la jalouſie de ces fières républiques, lui procuroit leur admiration & leur reconnoiſſance. Au lieu de ſoulever le reſſentiment d'une nation qu'il étoit ambitieux de ſubjuguer, il déſarmoit l'inimitié d'Athènes & menaçoit cette même république, la ſeule qui pût déconcerter ſes projets, d'armer contre elle la vengeance de la Grèce combinée. Il lui parut alors qu'il étoit tems de retirer ſon armée, & de mettre des bornes, pour le moment, à ſes triomphes. Il ne vouloit point effectuer par la force ce qu'il pouvoit accomplir plus ſûrement par une politique bien entendue. Avant d'évacuer la Grèce, il eut ſoin de placer une forte garniſon dans Nicée, pour s'aſſurer déſormais un libre paſſage au-travers des détroits des Thermopyles. Les troupes macédoniennes occupèrent les principales villes de la Theſſalie & les forts de la Phocide. Il emmena avec lui, en Macédoine, onze mille Phocéens captifs, qu'il regardoit comme une acquiſition précieuſe, & dont il ſe détermina à tirer parti dès qu'il fut de retour à Pella.

Les tribus guerrières de la Thrace, quoique ſouvent vaincues, n'avoient jamais été entiè-

rement ſubjuguées. Pour contenir les émigrations dangereuſes de ces barbares du Nord, Philippe bâtit deux villes, Philipopolis & Cabyla, [a]: la premiere à l'extrémité occidentale de la contrée, ſur les confins du mont Rhodope; la ſeconde vers l'eſt, au pied du mont Hémus, éloignées l'une de l'autre de plus de cent cinquante milles, & preſque à une diſtance égale de la capitale de Macédoine. Les Phocéens captifs, mêlés à un nombre convenable de ſujets macédoniens, bien pourvus de toutes ſortes d'armes, furent envoyés pour peupler & cultiver ces nouveaux établiſſemens, dont l'état floriſſant ſurpaſſa bientôt l'attente de leur fondateur. Vers le même temps, Philippe établit une colonie dans l'iſle de Thaſos, qui avoit appartenu précédemment aux Athéniens; mais ce peuple, ayant déjà perdu la poſſeſſion des mines d'or de Philippi, ſur la côte voiſine de Thrace, paroiſſoit ſi indifférent alors ſur la poſſeſſion de Thaſos, que ſes vaiſſeaux de tranſport étoient employés à y conduire les Macédoniens. [b]

Il fonde Philipopolis & & Cabyla;

établit une colonie dans l'iſle de Thaſos.

Ce fut principalement à de ſemblables occupations que Philippe employa la première année

---

[a] Strabo. l. 7. p. 118.

[b] Démoſth. de Haloneſo.

de la paix, ne négligeant pas d'ailleurs d'achever les embelliſſemens de ſa capitale, pour leſquels il emprunta, comme précédemment, des ſommes conſidérables d'argent des plus riches citoyens de la Grèce. L'année ſuivante, il fit une expédition en Illyrie, & il étendit, aux dépens de cette contrée, ſa domination depuis le lac Lychnide juſqu'à la mer Ionienne. Ce diſtrict, d'environ ſoixante milles en largeur, étoit ſauvage, inculte, mais il contenoit de riches mines de ſel, qui avoient occaſionné une guerre ſanglante entre deux tribus voiſines. Tandis que Philippe étoit en Illyrie, il arriva à Pella une ambaſſade d'Ochus, roi de Perſe, qui, alarmé par les récits pompeux qu'on lui avoit faits de la grandeur croiſſante de la Macédoine, envoyoit les plus intelligens de ſes miniſtres, ſous prétexte d'offrir à Philippe l'amitié & l'alliance du grand roi; mais en effet, pour examiner les forces & les reſſources d'un monarque qu'on repréſentoit comme ſi formidable.

Son expédition en Illyrie. Olymp. CIX. 1. & C. 344.

En l'abſence de ſon pere, le jeune Alexandre fit les honneurs de la cour, & on dit que, durant un feſtin donné aux Ambaſſadeurs Perſans, le Prince, qui n'avoit pas encore atteint ſa douzieme année, montra une ſagacité & une ſageſſe ſi prématurées, qu'il annonça dès-lors un homme

Pendant laquelle ſon fils Alexandre reçoit les ambaſſadeurs perſans.

extraordinaire. [a] Entr'autres queſtions, qu'on n'auroit pas pu attendre de ſon âge, il demanda quelle étoit la nature du gouvernement des Perſes, & leur manière de faire la guerre. Il s'informa du génie & des diſpoſitions du ſouverain régnant ; de la diſtance de ſa capitale aux côtes de la mer, & de la difficulté des routes intermédiaires [b]. De ſemblables queſtions, quelques talens qu'elles annonçaſſent dans le prince, ſemblent prouver que la conquête de la Perſe avoit été un fréquent ſujet de converſation entre Alexandre & ſes inſtituteurs, & qu'une ambition déméſurée s'étoit déjà emparée de ſon jeune cœur.

---

[a] Plutarq. (in Alexand.) s'exprime fortement à ce ſujet : ὥστε εκεινυς (les ambaſſadeurs) θαυμαζειν, και την λεγομενην Φιλιππυ δεινοτητα μηδεν ἡγεισθαι προς την τυ παιδος ὁρμην και μεγαλοπραγμοσυνην ». -- Liſez μεγαλοψυχιαν, & alors la ſentence peut s'expliquer littéralement : « de ſorte que les ambaſſadeurs s'émerveillèrent, & penſerent qu'il n'y avoit point dé comparaiſon à faire des talens renommés de Philippe avec l'eſprit & la grandeur d'ame de ſon fils ». Je ne me rappelle point d'avoir rencontré μεγαλοπραγμοσυνη dans les écrivains du ſiecle de Socrate ; mais c'eſt une bonne expreſſion pour marquer le caractère d'une perſonne « qui s'occupe de grands objets ».

[b] Plutarq. in Alexand.

Les ambaſſadeurs l'écoutèrent avec étonnement, & s'écrièrent avec cette liberté qui diſtingue ſi eſſentiellement les négociations publiques des anciens de celles des modernes : « notre roi eſt » riche & puiſſant, mais celui-ci ſera véritable- » ment un grand roi [a] ».

Opérations de Philippe en Theſſalie, en Eubée & à Mégare. Olymp. CIX. 1. A. C. 344.

Philippe ne fut pas plutôt de retour d'Illyrie, qu'il fit une excurſion en Theſſalie, & termina les affaires de cette contrée, ayant pris ſur lui la conduite de tous les revenus, & ayant diviſé le territoire en quatre gouvernemens ſéparés, pour affoiblir le parti des mécontens, & rendre toute la province plus ſoumiſe à la domination de la Macédoine [b]. Tandis que Philippe s'occupoit ainſi en Theſſalie, ſes agens n'étoient pas moins actifs pour affermir ſon autorité dans l'iſle d'Eubée. Il ne ſe contentoit pas d'aſſurer ſes acquiſitions précédentes, il aſpiroit à de nouvelles conquêtes. Le territoire ſtérile & pierreux de Mégare ſéparoit, par une étendue de dix milles ſeulement, la frontière de la Béotie de l'iſthme de Corinthe. La ſimplicité frugale & induſtrieuſe

[a] Je me ſuis ſervi, avec quelque liberté, des expreſſions de Plutarque : ὡς ὁ παις ὗτος βασιλευς μεγας ὁ δε ἡμετερος πλυσιος. Plut. Orat. 2, de Fortun. Alexand.

[b] Demoſth. Philipp. 3.

de cette petite république ne put la défendre contre l'influence corruptrice du roi macédonien. Philippe se fit un parti dans Mégare, qu'il cultiva avec un soin particulier, parce qu'étant déjà maître de la Béotie, de la Phocide & de la Thessalie, le territoire étroit des Mégariens formoit le principal obstacle à son libre passage dans le Péloponèse, dont les affaires, dans cette conjoncture, méritoient particulièrement son attention.

Philippe se prépare à protéger les états inférieurs du Péloponèse contre l'oppression de Sparte.

Les Lacédémoniens repoussés par Philippe, qu'ils avoient eu la mal-adresse d'attirer, rejettés par les Phocéens auxquels ils avoient offert des secours, & ayant perdu toute espérance d'obtenir la garde du temple de Delphes, abandonnèrent entièrement un parti dans lequel ils n'avoient ni profit ni honneur à attendre. Ils bornèrent leur politique & leurs armes dans le cercle étroit de leur propre péninsule. Archidamus avoit travaillé, pendant près de deux ans, avec une grande suite, & avec son adresse & son activité ordi-

[a] Demosth. de falsa Legat. & Philipp. 3, dans la quatrième Philippique; il parle comme si Philippe avoit fait quelque tentative ouverte & infructueuse contre Mégare: ταυτης (Scil. Ευβοιας) ολιγωρουμενης Μεγαρα ιαλω παραμικρον. p. 54.

naires à étendre les prétentions & la puissance de Sparte sur les territoires de Messène, d'Argos & de l'Arcadie. Ses mesures dirigées avec prudence & conduites avec vigueur, avoient été suivies du succès ; mais les habitans des provinces dépendantes portoient, avec beaucoup de regret & d'indignation, le joug d'une république qu'ils avoient secoué autrefois comme oppressif & insupportable. Leurs murmures & leurs mécontentemens éclatèrent en hostilités, à l'instigation des Thébains, les éternels ennemis de Sparte, & alors étroitement alliés avec le roi de Macédoine. Les Thébains s'adressèrent à ce monarque, pour le prier de ne pas permettre la destruction de leurs confédérés dans le Péloponèse. Les intrigues & l'argent de Philippe lui avoient déjà acquis, dans cette contrée, une influence considérable, qu'il étoit charmé d'avoir une occasion d'augmenter. Pour justifier ses démarches à cet effet, il fit rendre un décret au conseil amphictyonique, par lequel on l'invitoit à réprimer l'insolence de Sparte & à protéger les communautés sans défense qui avoient été si souvent les victimes de la tyrannie & de la cruauté de cette république. Encouragé par cette résolution des Amphictions, & poussé par sa propre ambition, Philippe envoya des troupes

& de l'argent dans le Péloponèse, & se prépara à y marcher en personne, à la tête d'une puissante armée [a].

Les Corinthiens se préparent à interrompre sa marche.

Ces mouvemens excitèrent de nouvelles alarmes dans presque tous les cantons de la Grèce. Les Corinthiens [b] jaloux de la puissance d'un prince qui les avoit privés, à la conclusion de la guerre Phocéène, de leurs anciennes prérogatives ; & qui, plus récemment encore, s'étoit emparé de Leucas, ville d'Acarnanie & d'Ambracie en Epire, deux colonies de Corinthe, se déterminèrent à s'opposer à son passage dans le Péloponèse. On se pourvut, à cet effet, d'armes offensives & défensives de toute espèce ; les murs & les fortifications furent réparés ; on leva des troupes mercénaires ; les citoyens s'exercèrent aux armes ; enfin toute la république étoit dans l'agitation des préparatifs militaires, de sorte que Diogènes le cynique, qui ne laissoit échapper aucune occasion de tourner en ridicule les folies de ses contemporains, voyant, avec un juste mépris, l'empressement & le vain fracas des efféminés Corinthiens si peu faits pour se mesurer avec

---

[a] Demosth. de pace.

[b] Lucien. de conscribend. Hist.

Philippe, commença à rouler ſon tonneau [a]; de peur d'être la ſeule perſonne qui ne fit rien dans une ville ſi occupée.

Négociations dans Athènes.

Pendant ce temps-là les Lacédémoniens, qui n'étoient pas moins alarmés, mais qui étoient toujours mieux préparés à la guerre, ſollicitoient le ſecours d'Athènes. Cette dernière république avoit augmenté conſidérablement ſa force, & s'étoit fait beaucoup d'honneur en accueillant avec bonté les malheureux exilés de Phocis & de Béotie. Il réſulta d'ailleurs pour elle un nouvel éclat & une nouvelle conſidération, du congrès général des ambaſſadeurs de Sparte, de Thèbes, de la Macédoine, d'Argos, de Meſsène & de l'Arcadie, qui, après un long intervalle de temps, conſentoient de nouveau à porter leurs réclamations reſpectives devant l'aſſemblée athéniene. Les Lacédémoniens repréſentèrent que la ligue, formée contr'eux-mêmes, étoit auſſi dangereuſe

---

[a] Auct. apud Brucker, in vita Diogen. Ce ſavant écrivain a raſſemblé tout ce qui eſt écrit pour ou contre le tonneau de Diogènes. Quand même ces auteurs ſeroient moins clairs & précis ſur ce fait, l'habitation mobile de ce philoſophe ſeroit ſuffiſamment atteſtée par d'anciens monumens. Voyez Winckelmann, d'Hancarville, &c.

pour Athènes que pour Sparte; que l'ambition de Philippe ne se contenteroit point d'une conquête partielle; que son imagination envahissoit déjà toute la Grèce, & que c'étoit alors le seul moment pour les deux républiques principales qui s'étoient toujouts secourues dans les temps de calamités, de tenir ferme, & de mettre la plus grande vigueur à leur propre défense & à celle de la cause commune, abandonnée si lâchement par les Thébains & par la populace du Péloponèse [a]. Les Thébains, d'un autre côté, réunis aux ministres de Philippe, interpellèrent les Athéniens d'adhérer sttictement au traité de paix nouvellement conclu avec ce prince; ils tâchèrent, par des sophismes, de justifier, de pallier du moins des actes de fraude & de violence trop évidens pour être niés; & ils travaillèrent, avec la plus grande assiduité, à séparer les intérêts d'Athènes & de Lacédémone dans cette occurrence impottante. Les ambassadeuts des états inférieurs du Péloponèse se plaignirent hautement que les Athéniens, qui affectoient d'être les protecteurs de la liberté de la Grèce, favorisassent les vues de Sparte qui en avoit été si long-temps le fléau. Ils représentèrent cette conduite non-

[a] Οχλος Πελοποννησου. Isocrat. in Archidam.

ſeulement comme injuſte & cruelle, mais comme contradictoire & abſurde; & ils employèrent pluſieurs raiſons plauſibles pour détourner le peuple d'Athènes, qui inſiſtoit fortement encore ſur la liberté de la Béotie, de ne prendre aucun parti dans la querelle du Péloponèſe, qui tendit à reſſerrer les chaînes de ſes habitans.

Repréſentations artificieuſes du parti macédonien dans Athènes.

Les orateurs athéniens, dont pluſieurs étoient les créatures de Philippe, exhortèrent leurs compatriotes à ne pas rompre trop promptement avec un prince avec lequel ils avoient ſi récemment conclu une alliance, & à ne pas renouveller imprudemment une guerre ſanglante & deſtructive dont ils venoient de ſortir avec tant de difficultés. Ils obſervèrent que, quoique les meſures de Philippe, depuis la concluſion de la paix, euſſent été en effet plus favorables aux Thébains qu'aux Athéniens, ce prince, diſoient-ils, n'avoit pas toujours eu la liberté de ſuivre ſes propres inclinations. Environné de la cavalerie Theſſalienne & de l'infanterie Thébaine, il avoit été forcé de traiter les ennemis de ces deux états avec une ſévérité que ſon humanité déſapprouvoit. Mais le temps étoit venu où il pouvoit agir avec plus d'indépendance & de dignité; &, ſi l'on vouloit en croire le bruit public, il étoit déjà prêt à rebâtir les villes ruinées de la Phocide,

& à fortifier Elatée, ſur la frontiere de ce territoire, afin de pouvoir déſormais contenir l'inſolente cruauté de Thèbes. Ces obſervations, tout improbables qu'elles étoient, reçurent néanmoins une grande force des diſpoſitions pacifiques, ou plutôt indolentes des Athéniens. Ce peuple écoutoit avec plaiſir ceux qui exaltoient ſon ancienne grandeur, & qui déclamoient contre l'injuſtice & l'ambition de Philippe; mais il répugnoit à employer ſon argent ou ſon ſervice perſonnel à des actes de vigueur capables d'arrêter les uſurpations des Macédoniens.

Démoſthènes ſe leva le dernier, & prononça un diſcours que le roi de Macédoine lut, dit-on, avec un mêlange de terreur & d'admiration : [a] « Lorſqu'on vous apprend, peuple d'Athènes, les hoſtilités continuelles par leſquelles Philippe viole la paix, j'obſerve que vous approuvez l'équité & le patriotiſme de ceux qui ſoutiennent les droits de la république; mais, tandis que vous n'agiſſez pas, à quel propos écoutez-vous de pareils diſcours? Nos affaires ſont dans une telle ſituation, que, plus on démontre clairement la perfidie de Philippe envers vous, & ſes projets hoſtiles contre la Grèce, plus il eſt diffi-

Démoſthènes y répond.

[a] Plut, in vit. Demoſth. in lib. de Dec. Orat.

cile de donner un avis ſalutaire. La cauſe de cette difficulté vient de ce que les entrepriſes de l'ambition doivent être repouſſées, non par des mots, mais par des faits. Si les harangues & les raiſonnemens ſuffiſoient, il y a long-temps que nous aurions triomphé de notre adverſaire; mais Philippe excelle en actions, comme nous excellons en diſcours; & chacune des deux parties obtient la ſupériorité dans ce qui forme le principal objet de ſon étude & de ſon occupation; nous dans nos aſſemblées, Philippe dans les camps. »

Il explique les meſures, & démontre les dangereux projets de Philippe.

« Immédiatement après la paix, le roi de Macédoine ſe rendit maître de Phocis & des Thermopyles, & fit uſage de ces acquiſitions, ainſi qu'il convenoit, aux intérêts de Thèbes, & non à ceux d'Athènes. Sur quel principe agit-il ainſi? Parce qu'étant gouverné dans toutes ſes démarches, non par l'amour de la paix & de la juſtice, mais par un deſir inſatiable du pouvoir, il vit l'impoſſibilité de plier les Athéniens à ſes projets tyranniques. Il ſavoit que la fierté de leur caractère ne céderoit jamais à aucune conſidération particulière, mais qu'elle préféreroit, à tous les avantages qu'il pourroit offrir, les loix de la juſtice & de l'honneur; & que ni leur pénétration, ni leur dignité ne ſe porteroient jamais à

ſacrifier la ſûreté générale de la Grèce à un intérêt perſonnel & paſſager ; mais que les Athéniens combattroient, pour chaque membre de la confédération, avec autant d'ardeur que pour leurs propres murailles. Pour les Thébains, il les avoit jugé ; il n'ignoroit pas qu'ils étoient plus aiſés à ſéduire ; il ſavoit que leur baſſeſſe étoit telle, qu'ils l'aideroient à enchaîner leurs voiſins, pourvu qu'ils en retiraſſent quelque avantage. C'eſt par le même principe qu'il cultive aujourd'hui, de préférence à vous, l'amitié des Meſſéniens & des Argiens ; circonſtance, Athéniens, qui parle hautement en votre faveur ! puiſque Philippe déclare ainſi la perſuaſion où il eſt que vous ſeuls avez la ſageſſe de pénétrer ſes deſſeins & le courage de vous y oppoſer ; que vous ſeuls prévoyez le but de toutes ſes négociations & de ſes guerres, & que vous êtes déterminés à reſter les défenſeurs incorruptibles de la cauſe commune. Ce n'eſt pas ſans de bonnes raiſons qu'il a une telle opinion de vous, & qu'il penſe le contraire des Thébains & des Argiens. Lorſque la liberté de la Grèce fut menacée par les Perſes, comme elle l'eſt aujourd'hui par la Macédoine, les Thébains ſuivirent baſſement l'étendard des uſurpateurs ; les Argiens reſtèrent neutres ; tandis que les magnanimes patriotes, dont vous deſ-

cendez ; rejettèrent des offres très-avantageuses faites par Alexandre de Macédoine, l'ancêtre de Philippe, qui agissoit comme ambassadeur de Perse, & que préférant l'intérêt public au leur, ils provoquèrent la dévastation de leur territoire & la destruction de leur capitale, & firent, pour la défense de la Grèce, ces exploits mémorables dont on ne pourra jamais trop célébrer l'héroïsme. Voilà pourquoi Philippe choisit pour ses alliés, Thèbes, Argos & Messène plutôt qu'Athènes & Sparte. Les premières de ces républiques ne possèdent pas des richesses, des flottes, des ports & des armées plus considérables que les secondes; elles n'ont pas plus de *pouvoir*, mais elles ont moins de *vertu*. Philippe d'ailleurs ne peut pas plaider en faveur de leur cause, puisque, si Chéronée & Orchomène sont soumises, à juste titre, aux Thébains, de même Argos & Messène sont soumises, avec raison, à Lacédémone; & ce ne seroit pas un acte de justice d'enchaîner les villes inférieures de la Béotie, dans le même temps qu'on sollicite celles du Péloponèse à se révolter. »

« Mais Philippe fut forcé de prendre ce parti, disent quelques-uns de vos orateurs; car c'est le seul argument qu'on puisse alléguer pour sa défense. Environné de la cavalerie Thessalienne

&

& de l'infanterie thébaine, il a été obligé de se prêter aux vues d'alliés dont il se défioit, & de concourir à des mesures qu'il désapprouvoit. On voit, d'un côté, le traitement cruel fait aux Phocéens, & de l'autre, la servitude honteuse où sont réduites Orchomène & Chéronée; mais le roi de Macédoine, étant libre aujourd'hui de suivre les mouvemens de son humanité & de sa justice, desire rétablir la république de Phocis; &, pour réprimer l'insolence de Thèbes, il médite actuellement de fortifier Elatée. Il médite en effet ce projet, & il le méditera bien; mais il médite aussi la ruine de Lacedémone. Pour l'effectuer, il a distribué des sommes d'argent; il a envoyé ses mercénaires; il est prêt lui-même à marcher à la tête d'une puissante armée. Ses démarches actuelles expliquent suffisamment les motifs de sa conduite passée. Il est évident qu'il agit d'après un systême formé depuis long-temps, & que ses principales dispositions sont dirigées contre Athènes elle-même. Comment cela peut-il être autrement. Il a l'ambition de gouverner la Grèce; vous seuls êtes en état de traverser ses mesures. Il vous a long-temps traité d'une manière indigne, & il connoît son injustice. Votre ruine, en ce moment, est son principal but, & il s'apperçoit que vous pénétrez ses

desseins ; il sait que vous le détestez sous tous ces rapports, & que, s'il ne vous prévenoit pas par ses hostilités, il deviendroit la victime de votre juste vengeance. C'est pourquoi il est sans cesse en mouvement, épiant l'occasion favorable de vous attaquer, & profitant de la partialité aveugle des Thébains & des Péloponésiens ; car, si ces peuples n'étoient pas véritablement prévenus & séduits, ils appercevroient le but fatal de la politique Macédoniene. Je parlai un jour [a], à ce sujet, devant les Messéniens & les Argiens ; mon discours, qui fut inutile pour eux, ne sera peut-être pas inutile pour vous dans ce moment. « Peuples d'Argos & de Messène ! vous vous rappelez le temps où Philippe flattoit les Olynthiens comme il vous flatte maintenant : croyez-vous que ce peuple n'eût pas été hautement offensé si quelqu'un eût déclamé contre le bienfaiteur qui leur avoit généreusement cédé Anthémus & Potidée ? Si quelqu'un les eût averti de se défier des artifices de Philippe, l'auroient-ils écouté ? Cependant, après avoir joui un moment du territoire de leurs voisins, ils furent dépouillés du leur propre. Leur chûte fut honteuse ;

[a] Pendant son ambassade dans le Péloponèse, mentionnée plus haut.

ils ne furent même pas conquis, mais trahis & vendus par leurs concitoyens. Regardez, d'un autre côté, les Thessaliens : lorsque Philippe chassa leurs tyrans, les Thessaliens pouvoient-ils conjecturer que ce même prince les soumettroit à des partisans de la Macédoine, plus tyrans & plus barbares encore ? Lorsqu'il les fit rétablir dans le conseil amphyctionique, auroient-ils pu s'imaginer qu'il les priveroit un jour du maniement de leurs propres revenus ? Quant à vous, Messéniens & Argiens, vous avez vu Philippe vous souriant & vous trompant ; mais veuille le ciel que vous ne le voyiez jamais insultant, menaçant & détruisant. Les peuples ont inventé plusieurs moyens de défense, les murs, les remparts, les crénaux qui ont été élevés par le travail de l'homme, & maintenus par des dépenses & des peines continuelles ; mais il y a un boulevard commun dont la prudence seule fait faire usage, quoiqu'il soit également utile à tous, spécialement aux cités libres contre les tyrans ? Quel est-il ? La défiance. Rappellez-vous ce moyen ; employez-le ; conservez-le soigneusement, & il ne vous arrivera aucun malheur[a] ».

Démosthènes lut alors à l'assemblée la minute

---

[a] Demosth. Orat. 2, in Philipp.

d'une réponse qu'il conseilla de donner aux ambassadeurs, & qui étoit entièrement favorable aux Lacédémoniens. Il exhorta en même temps ses compatriotes à délibérer avec fermeté, mais avec sang-froid, sur les moyens par lesquels ils pouvoient résister à l'ennemi commun ; « ennemi avec lequel il les avoit exhorté à maintenir la paix aussi long-temps que cela paroissoit possible ; mais la paix n'étoit plus en leur pouvoir. Philippe développoit graduellement son vaste systême d'ambition, en démembrant leurs possessions, en debauchant leurs alliés, en entamant leur pouvoir de toutes parts, afin de parvenir, avec le temps, à attaquer le centre, & le réduire sans obstacle ». Si l'orateur se fût arrêté là, son avis auroit pu être suivi d'une résolution salutaire. Mais en déclamant contre les usurpations de la Macédoine, son ressentiment s'irrita naturellement contre Philocrates, Æschines & leurs adhérens, dont les intrigues & les machinations perfides avoient accéléré le danger où se trouvoit la république. Il recommanda fortement au peuple outragé de traduire en justice ces exécrables traîtres, de les condamner & de leur faire subir un châtiment légitime. Ce conseil ne fut pas donné en vain aux litigieux Atheniens, qui aimoient mieux suivre les cours de justice

Æschines & Philocrates sont accusés.

dans leur ville, que de marcher vers le Péloponèse. On ne parla plus dans la cité que d'accusations & de jugemens: Philocrates fut banni [a], & Æschines n'échappa au même sort qu'en prouvant que son accusateur Timarchus étoit un homme de mauvaises mœurs [b].

Philippe arrange les affaires du Péloponèse.

Pendant ce temps-là Philippe, qui n'étoit ni arrêté ni observé par ses ennemis, faisoit voile, avec une puissante flotte, vers le cap Ténare, promontoire le plus méridional de la Laconie. Y étant débarqué sans obstacle, il fut joint par les Messéniens, les Arcadiens & les Argiens. L'armée combinée, après avoir ravagé les meilleurs cantons du territoire Lacédémonien, assiégea & prit Trinasus, place maritime très-forte & très-importante. La terreur que ces succès occasionnèrent parmi les Spartiates, fut augmentée par des météores extraordinaires, dont la rougeur sembloit présager quelque calamité affreuse [c]. L'alarme fut si générale, qu'on a cru devoir rapporter le propos d'un jeune Spartiate, qui restoit calme au milieu de la consternation publique. Quelqu'un lui ayant demandé, « s'il

---

[a] Æschin. in Ctesiphon.

[b] Argum. in Æschin. Orat. in Timarch.

[c] Plin. Hist. Nat. l. 2, ch. 36.

» n'étoit pas effrayé de Philippe ? Pourquoi le » craindrois - je, répliqua le jeune homme, » peut-il nous empêcher de mourir pour notre » patrie [a] ». Mais cette résolution généreuse n'anima pas long-temps les Spartiates. Incapables de se présenter à l'ennemi en pleine campagne, ils envoyèrent Agis, fils du roi Archidamus, pour proposer des conditions d'accommodement, ou plutôt pour soumettre leur sort à la discrétion des Macédoniens. Le jeune prince étant arrivé seul, Philippe marqua sa surprise. « Quoi, » dit-il, les Spartiates n'ont envoyé qu'un seul » homme ? Ne suis-je pas envoyé à un seul ? » répondit fierement Agis [b]. Cette réponse fut le dernier mot de l'orgueil spartiate ; car le roi de Macédoine, quoique son intention ne fût pas de porter au désespoir des hommes dont la vertu dégénérée pouvoit encore être animée par les institutions de Licurgue & l'exemple de Léonidas, les força de résigner leur autorité prétendue sur Argos, Messène & l'Arcadie, & il fixa les limites de ces républiques d'une manière conforme aux desirs de ses confédérés. Avant de quitter le Péloponèse, il renouvella solemnellement

[a] Frontin. l. 4, ch. 5.
[b] Plut. in Apophth.

l'engagement qu'il avoit pris de le protéger, & il ne demanda d'autre réconnoiſſance de la part de ſes habitans, ſinon que les offices de magiſtrature dans Argos fuſſent confiés à Myrtis, Télédamus & Mnaſias; en Arcadie, à Cercidas, Hiéronymus & Eucampidas; & dans la Meſſénie, à Néon & Thraſylochus, fils d'Iphiades; hommes dont les noms avoient mérité un éternel oubli, ſi Démoſthènes ne les avoit dénoncés comme des traîtres [a]. Mais un écrivain plus impartial & non moins judicieux [b], aſſure que ces mêmes hommes, en prenant de bonne heure le parti de Philippe, obtinrent pluſieurs avantages importans pour leurs communautés reſpectives; que leur ſagacité ayant prévu le triomphe de la puiſſance & de la politique Macédoniene ſur la foibleſſe & les diſſenſions des Grecs, ils agirent ſagement en recherchant la protection d'un prince qui fut, avec le temps, en état de tirer vengeance de ſes ennemis; vengeance à laquelle les Péloponéſiens

---

[a] Παρα γαρ τοις ελλησιν, ου τισι αλλα πασιν ὁμοιως, φοραν προδοτων και δωροδοκων και θεοις εχθρων ανθρωπων, συνεστη γενεσθαι, ὅσην ουδεις πω προτερον μεμνεται γεγονυιαν. Ces traîtres ſont nommés dans la Philippique 3ᵉ & dans l'Oraiſon de Corona.

[b] Polyb. 3, 72.

échappèrent par leur ſageſſe & leur prévoyance, & dont les Athéniens, après l'avoir long-temps provoquée, furent enfin délivrés par l'amour de la gloire, & par la magnanimité qui réglèrent la conduite de Philippe & ennoblirent ſa victoire.

Ayant fixé le ſort des peuples du Péloponèſe, le roi de Macédoine traverſa cette contrée au milieu des acclamations de ces mêmes peuples qui s'empreſſoient, à l'envi les uns des autres, de lui préſenter des couronnes, & de lui ériger des ſtatues, en reconnoiſſance de ce qu'il les avoit ſi généreuſement ſouſtraits au joug cruel de Sparte. Il paſſa quelques jours à Corinthe dans la maiſon de Demaratus, homme qui lui étoit entièrement dévoué; & il aſſiſta aux jeux & aux ſpectacles qui furent célébrés dans cette cité par un immenſe concours de peuple ſorti de toutes les contrées d'alentour. Les turbulens Corinthiens, qui déteſtoient naturellement les rois, & qui, en outre, avoient des motifs particuliers de haine contre Philippe, ne cachèrent pas leurs ſentimens; & leur inſolence fut imitée par pluſieurs Péloponéſiens qui profitèrent de la franchiſe du lieu & de l'occaſion pour témoigner l'averſion invétérée qu'ils portoient au roi de Macédoine, & leur répugnance extrême à devoir leur liberté & leur ſûreté à la protection d'un

Philippe eſt inſulté publiquement à Corinthe.

tyran étranger. Philippe fut sollicité fortement par ses courtisans de punir leur ingratitude; mais il savoit supporter un affront [a], lorsque le pardon étoit plus utile que la vengeance, & il réprima l'indignation mal entendue de ceux qui l'accompagnoient, en leur disant, avec une patience admirable : « Pourquoi punirois-je des hommes » qui sont accoutumés à reconnoître les services » qu'on leur rend par des insultes [b] » ? — **Sa modération.**

Philippe partit de Corinthe pour la Macédoine, où il passa le reste de l'année, dirigeant les établissemens qu'on faisoit dans son royaume, & surveillant l'éducation de son fils Alexandre, dont l'esprit ardent & l'intelligence précoce demandoient une attention particuliere & des soins vigilans [c]. Mais ces occupations utiles ne l'empêchèrent pas de veiller sur la politique des états voisins. Il étendit les bornes de l'Epire, gouvernée alors par son beau-frère Alexandre, le plus fidèle & le plus dévoué de ses vassaux, en ajoutant à cette petite principauté la province de Cassiopée, qui étoit principalement habitée par des colonies — **Philippe étend les bornes de l'Epire, & s'empare d'Halonexe.** Olymp. CIX. 1. & C. 344.

---

[a] Longin a conservé l'expression de Théopompe, « que Philippe pouvoit aisément supporter un affront ».

[b] Plut. in Alexand.

[c] Plut. *ibid.*

Eliennes. Il exerça, dans le même temps, sa flotte en arrachant des mains des corsaires l'isle d'Halonèse située près des côtes de Thessalie, & il garda cette conquête, sans avoir égard aux réclamations des Athéniens, les anciens & légitimes propriétaires de l'isle [a].

Il appaise les tumultes en Thrace & protège les Cardiens. Olymp. CIX. 2. & C. 343.

L'année suivante Philippe fut appellé dans la Haute-Thrace par la rebellion des petits princes de cette contrée, fomentée par Amadocus, roi des Odrysiens. Les tribus guerrieres de cette grande nation, n'agissant pas de concert entre elles, furent soumises successivement, & l'adresse du roi de Macédoine secondant son bonheur constant, il rangea bientôt les plus obstinés de ses ennemis au nombre de ses vassaux ou de ses courtisans [b]. A son retour des forêts sauvages de la Thrace, il prit sous sa protection la cité & la république de Cardie, occupant cette langue de terre qui joint la Chersonèse de Thrace au continent. Le reste de la péninsule avoit été long-temps soumis aux Athéniens, dont les citoyens de Cardie bravèrent toujours l'autorité. Les Athéniens avoient renforcé en dernier lieu les Chersonésires d'une nouvelle colonie, qui avoit

---

[a] Demosth. Orat. de Halon.

[b] Diodor. l. 16, p. 464.

de continuels débats avec les Cardiens sur l'étendue de leurs limites. On en étoit venu alors aux armes, & les Cardiens étoient près de succomber sous les forces & le nombre de l'ennemi, lorsqu'ils furent protégés par les Macédoniens [a].

Ces mesures réveillent les Athéniens de leur léthargie.

La prise d'Halonnèse, la conquête de quelques colonies grecques en faveur du tyran d'Epire, & sur-tout la protection ouverte accordée aux Cardiens, les ennemis déclarés des Athéniens, les firent sortir encore une fois de leur léthargie. Ces nouvelles hostilités leur rappellèrent les anciens motifs d'animosité & les insultes de toute espece qu'ils avoient souffertes depuis la conclusion de la paix avec la Macédoine. Mais, au lieu de s'opposer à Philippe les armes à la main, ce qui étoit le seul moyen de pouvoir lui résister encore avec quelque espoir de succès, ils employèrent les discours, les résolutions & les ambassades. Tous les cantons de la Grèce retentirent de leurs plaintes; ils faisoient remarquer, à toute la confédération, les usurpations continuelles des Macédoniens; & ils exhortoient les Grecs à se réunir pour les arrêter [b].

---

[a] Demosth. Orat. de Halon. p. 34. & Plut. in vit. Eumen.

[b] Demosth. de Chersoneso, p. 35 & suiv.

Philippe envoie Python de Byzance avec une lettre à ce peuple.

Philippe, qui méditoit alors des projets dont il ne vouloit point être détourné par une guerre avec les Athéniens, envoya ses agens dans toute la Grèce pour détruire l'effet de leurs plaintes, & dépêcha, à Athènes même, Python de Byzance, homme ardent & audacieux, mais qui cachoit, sous cette véhémence passionnée de langage, qui semble naître de la conviction & de la sincérité, un esprit mercénaire & un cœur perfide. Python s'étoit vendu depuis long-temps au roi de Macédoine, dont il portoit alors une lettre au sénat & au peuple d'Athènes, écrite avec cette modération spécieuse & ces tournures adroites que Philippe savoit si bien prendre dans toutes ses négociations. « Il offroit aux Athéniens de leur faire présent de l'isle d'Halonnèse, & les invitoit à se joindre à lui pour purger la mer de pirates. Il les prioit de soumettre à des arbitres impartiaux tous les différens qui subsistoient depuis si long-temps entre les deux nations, & de concerter amiablement ensemble des réglemens de commerce qui seroient du plus grand avantage pour l'une & l'autre. Il les défioit de pouvoir produire aucune preuve de cette duplicité de sa part, dont ils se plaignoient si hautement. Que, pour lui, il étoit prêt, non-seulement à terminer tous leurs

Le contenu de cette lettre.

différens par un arbitrage, mais à forcer les Cardiens à s'y conformer. Il concluoit, en les exhortant à se défier de ces démagogues turbulens & mal intentionnés, dont l'ambition personnelle tendoit à désunir les deux nations, & à les plonger dans les horreurs de la guerre[a]».

Les artifices de Philippe, quoique soutenus, en cette occasion, par l'eloquence véhémente de Python, furent déconcertés par Hégésippus & Démosthènes, qui réfutèrent les differens articles de la lettre avec beauconp de force & de clarté, & qui devoilèrent l'injustice de Philippe avec tant d'évidence, que les Athéniens résolurent d'envoyer un armement considérable vers la Chersonnèse pour protéger leurs sujets dans cette péninsule. [b] Diopeithes, qui commanda l'expédition, étoit un homme courageux & entreprenant, & l'ennemi declaré des Macédoniens. Avant qu'il fut arrivé dans la Chersonnèse, Philippe, se fiant à l'effet de sa lettre & de ses intrigues, étoit retourné dans la Haute-Thrace. Diopeithes profita de son éloignement pour agir avec vigueur. Ayant pourvu à la défense des établissemens Athéniens en Thrace, il fit une incur-

Diopeithes général Athénien en Thrace agit vigoureusement contre Philippe.

---

a Demosth. seu Heggesip. de Halon. p. 33 & suiv.

b *Idem, ibid.*

ſion dans la contrée voiſine, attaqua les colonies macédonienes de Crobylée & de Tiriſtaſis, &, ayant emmené un grand nombre de priſonniers, & fait un butin conſidérable, il les dépoſa dans un lieu ſûr de la Cherſonnèſe. Amphilocus, Macédonien de diſtinction, fut envoyé, à cette occaſion, comme ambaſſadeur, pour traiter de la rançon des priſonniers; mais Diopeithes, ſans égard pour ce caractère, toujours conſidéré comme ſacré en Grèce, le mit en priſon; ce qui étoit le moyen le plus ſûr de décider la rupture entre Athènes & la Macédoine, & de la rendre, s'il étoit poſſible, irréparable. Il traita, avec la même ſévérité, un Héraut qu'il avoit pris dans ſa dernière excurſion, chargé des lettres de Philippe, leſquelles furent envoyées à Athènes & lues dans l'aſſemblée générale [a].

Les Partiſans de Philippe cabalent pour perdre Diopeithes.

Lorſque le roi de Macédoine fut informé de ces hoſtilités & de ces inſultes, il donna un libre eſſor à ſes plaintes & à ſes menaces; & ſes émiſſaires eurent ſoin de publier dans Athènes, que Diopeithes n'avoit pas ſeulement violé la paix avec la Macédoine, mais que, pour maintenir ſes troupes qui étoient très-mal approviſionnées

---

[a] Epiſtol. Philipp. & Liban. Argum. in Demoſth. Orat. de Cherſoneſo.

par la république, il avoit levé des contributions considérables sur les établissemens grecs en Asie. Les partisans de la Macédoine appelloient ce commandant un voleur & un pirate, l'ennemi commun des Grecs & des Barbares. La lettre de Philippe demandoit vengeance à l'équité d'Athènes, sinon il seroit son propre vengeur. Les ennemis personnels de Diopeithes se joignirent aux clameurs, & insistèrent pour qu'un homme aussi audacieux fût aussi-tôt rappellé & puni [a].

Démosthènes, en cette occasion, entreprit de défendre le général accusé, dont il approuvoit vivement la conduite ; & les motifs d'une amitié particulière augmentant l'ardeur du patriotisme, rendirent son discours sur les affaires de la Chersonèse, une des plus animées & des plus intéressantes de ses productions. Il attribue entièrement l'accusation de Diopeithes à la malice ou à la perfidie, qui n'avoit que trop souvent réussi, par des plaintes injustes & des calomnies contre les citoyens, à détourner l'attention des Athéniens du principal objet de leur vigilance, les usurpations continuelles de Philippe. « Si Diopeithes étoit réellement criminel, on pouvoit le

Il est puissamment défendu par Démosthènes.

---

a Demosth. Orat. de Chersoneso.

rappeller & le punir; un ſimple mandat de la république pouvoit, en tout temps, le réduire à ſon devoir; mais Philippe, l'ennemi public, qui violoit continuellemenr la paix, qui, avant l'expédition de Diopeithes, avoit opprimé les Cherſonnites, avoit attaqué Serrium & Doriſcus; comment pouvoit-on le retenir, à moins de repouſſer la force par la force? Au lieu de rappeller leurs troupes de la Cherſonnèſe ſur les plaintes & les remontrances d'un tyran artificieux, qui ne vouloit pas paroître être en guerre avec eux, juſqu'au moment où il attaqueroit les murs d'Athènes, ils devoient porter tous leurs ſoins à augmenter l'armée dans ces contrées. S'ils en retiroient leurs forces, Philippe attendroit l'approche de l'hiver, ou la commodité des vents étéſiens pour fondre ſur la Cherſonnèſe. Suffira-t-il alors d'accuſer Diopeithes, ou cette accuſation ſauvera-t-elle nos alliés? « Oh, mais nous ferons voile pour aller à leur ſecours. » Mais ſi les vents ne vous le permettent pas, & ſi notre ennemi, au lieu d'attaquer la Cherſonnèſe, attaquoit Mégare ou Chalcis, comme il attaqua en dernier lieu Oreum, ne vaudroit-il pas mieux lui réſiſter en Thrace, que de porter la guerre ſur les frontières de l'Attique? Les contributions demandées par Diopeithes aux Grecs aſiatiques,

ſont

ſont juſtifiées par l'exemple de tous ſes prédéceſſeurs, qui, ſuivant la force de leurs armemens reſpectifs, ont toujours levé ſur les colonies des droits proportionnés à leurs beſoins. C'eſt le prix de la protection accordée à ſes vaiſſeaux marchands, en les convoyant & en les garantiſſant des pirates. Si Diopeithes n'avoit pas cette reſſource, comment feroit-il ſubſiſter ſes troupes, lui qui ne reçoit rien de vous, & qui n'a point de patrimoine. Seroit-ce du ciel? Non; mais de ce qu'il peut recueillir, demander & emprunter. Qui ne voit pas que ce prétendu intérêt pour les colonies, de la part d'hommes qui ne prennent aucun intérêt à leur patrie, eſt un de ces artifices employés à vous confiner & vous fixer dans la ville, tandis que l'ennemi tient la campagne & fait la guerre ſans obſtacle. Il eſt moins ſurprenant de trouver de pareils traîtres, que de vous voir écouter patiemment leurs conſeils, qui ne pourroient être plus perfides, quand même Philippe les dicteroit lui-même. Car le roi de Macédoine, qui entend ſi bien ſes intérêts, pourroit-il vous conſeiller autre choſe que de reſter tranquillement chez vous, de refuſer le ſervice perſonnel, de ne point payer vos ſoldats, d'avilir & d'inſulter votre général? Lorſqu'un homme, payé pour

vous trahir, se lève dans l'assemblée, & déclare que Charès ou Diopeithes est la cause de vos calamités, vous écoutez avec plaisir un tel accusateur; vous méprisez la voix de celui qui, animé par l'amour sincère de la patrie, vous crie : « Athéniens! gardez-vous de vous laisser tromper : Philippe est la cause réelle de toutes vos infortunes & de vos disgraces. Les vérités désagréables rendent odieux l'homme qui a le courage de les dire; car la politique insidieuse de certains ministres a si fort changé vos principes & votre caractère, que vous êtes fiers & redoutables dans vos cours de justice, mais timides & méprisables aux champs de bataille. C'est pourquoi vous vous réjouissez d'entendre accuser de vos malheurs ceux que vous pouvez punir chez vous; mais vous n'aimez pas à croire que ces malheurs viennent d'un ennemi public, que vous seriez obligés d'attaquer les armes à la main. Cependant, Athéniens, si les états de la Grèce vous appelloient ainsi à rendre compte de votre conduite, & vous disoient : « Peuple d'Athènes, vous envoyez continuellement des ambassades pour nous assurer que Philippe projette *notre* ruine & *celle* de tous les Grecs : mais, ô les plus foibles des hommes! lorsque cet ennemi commun fut retenu six mois hors de son pays par

la maladie, la rigueur de l'hiver, & les armées de ses ennemis, profitâtes-vous de cette occasion pour recouvrer vos possessions perdues? rendîtes-vous la liberté à l'Eubée, & chassâtes-vous ces troupes & ces tyrans qui y avoient été destinés à insulter l'Attique? Non : vous êtes restés insensibles aux outrages qu'on vous a faits, & vous nous avez pleinement convaincu que, quand même on nous auroit annoncé dix fois la mort de Philippe, vous n'en auriez pas montré pour cela plus de vigueur. Pourquoi donc ces ambassades, ces accusations, toute cette fermentation inutile » ? Si les Grecs vous faisoient ces questions, que pourriez-vous répondre? Je n'en sais rien.

« Il y a des hommes qui croient interdire un orateur bien intentionné en lui demandant, que devons-nous faire? Ma réponse est sincere : rien de tout ce que vous faites à présent. Je vais m'expliquer plus en détail, & puissiez-vous être aussi prompts à recevoir un conseil qu'à le demander! D'abord vous devez croire, comme une chose bien démontrée, que Philippe a rompu la paix, & qu'il est en guerre avec votre république; qu'il est l'ennemi de votre cité, du terrein sur lequel elle est bâtie, de tous ceux qui l'habitent, & de ceux même parmi vous qu'il a le plus distingué

par ſes faveurs. Le ſort d'Eutycrates & de Laſthènes [a], citoyens d'Olynthe, après qu'ils eurent vendu leur patrie, peut apprendre à *nos* traîtres celui qui les attend. Mais quoiqu'ennemi de votre ville, de votre ſol, de votre peuple, Philippe eſt ſur-tout l'ennemi de votre gouvernement, qui, étant peu propre à acquérir ou à maintenir une domination ſur les autres états, eſt merveilleuſement conſtitué pour défendre votre liberté & celle des autres; pour repouſſer l'uſurpation & humilier les tyrans : voilà pourquoi Philippe déteſte votre démocratie. Une vérité dont vous devriez être profondément perſuadés, c'eſt que par-tout où vous mettez obſtacle à ſes projets, vous agiſſez pour la ſûreté d'Athènes, contre laquelle principalement toute ſon ambition eſt dirigée : car enfin, qui peut être aſſez inſenſé de croire que les cabanes de la Thrace (Drongila, Cabila & Maſtira) ſeroient des objets dignes de ſon ambition; que, pour les acquérir, il s'expoſeroit aux fatigues & aux dangers; que, pour l'amour du ſeigle & du millet de Thrace, il conſentiroit à paſſer tant de mois au milieu des neiges & des tempêtes, tandis que, dans le même temps, il dédaigneroit les richeſſes & la ſplendeur d'Athè-

[a] Voyez plus haut, chap. 35.

nes, vos ports, vos arſenaux, vos galeres, vos mines & vos revenus? Non, Athéniens : c'eſt pour ſubjuguer Athènes & s'en rendre maître qu'il fait la guerre en Thrace & par-tout ailleurs. Que devrions-nous donc faire? Nous arracher à notre indolence; non-ſeulement ſoutenir, mais augmenter les troupes qui ſont ſur pied, afin que, comme Philippe a une armée toujours prête à attaquer & conquérir les Grecs, vous puiſſiez auſſi être prêts à les ſecourir & à les ſauver [a] ».

Une choſe digne d'obſervation (parce que rien ne décèle plus évidemment l'eſprit tyrannique de la démocratie), c'eſt que Démoſthènes ne propoſe pas la guerre en forme, en préſentant un décret écrit, pour être approuvé ou rejetté par les ſuffrages de ſes compatriotes. Ce décret auroit pu ſe retrouver dans les archives athénienes; &, ſi la guerre eût été malheureuſe, on auroit pu le reproduire pour perdre ſon auteur, dont les ennemis n'auroient pas manqué d'alléguer cette piece comme une preuve qu'il auroit occaſionné la rupture avec Philippe & tous les maux qui en ſeroient réſultés. La partie accuſée auroit en vain réclamé les ſuffrages de l'aſſemblée, puiſqu'une ſimple cour de juſtice pouvoit lui intenter un

Démoſthènes ne haſarde pas de propoſer la guerre en forme.

[a] Orat. de Cherſoneſo, p. 35 & ſuiv.

procès pour avoir induit le peuple en erreur [a], & le punir du banniſſement ou de mort. Démoſthènes fait adroitement alluſion à cette circonſtance déſagréable : « Athéniens, je ne ſuis ni téméraire, ni impudent, ni audacieux, & je ne ſouhaite jamais le devenir; mais je poſsède un courage plus véritable que les plus hardis de vos démagogues, qui, diſtribuant à leur fantaiſie, d'un côté, les honneurs & les largeſſes, & de l'autre, les accuſations, les condamnations & les confiſcations, ont, dans tous les cas, un sûr garant d'impunité dans la flatterie & les artifices par leſquels ils ont ſi long-temps ſéduit le public. On n'a pas beſoin de mettre à de grandes épreuves celui qui eſt toujours prêt à ſacrifier votre intérêt permanent à vos plaiſirs du moment. Mais celui-là eſt vraiment courageux, qui, pour l'amour de votre sûreté & de votre gloire, s'oppoſe à vos inclinations favorites, vous réveille de vos ſonges agréables, dédaigne de vous flatter, & ayant toujours le bien de la patrie en vue, prend dans l'adminiſtration ce poſte dangereux dans lequel ſouvent la fortune triomphe de la politique, ſachant bien lui-même qu'il eſt reſ-

[a] Par le γοαφη παρονομων. Voyez Demoſth. de Coron. paſſim.

ponſable des événemens. Un tel miniſtre, c'eſt moi, dont les conſeils peu flatteurs tendent à élever ma patrie & non ma perſonne ».

Les Athéniens s'oppoſent avec ardeur à l'ennemi commun par mer & par terre.

Les diſcours & les remontrances de Démoſthènes, non-ſeulement ſauvèrent Diopeithes, mais inſpirèrent aux Athéniens un degré d'ardeur [a] qu'ils n'avoient pas montré depuis longtemps. On mit une flotte en mer, ſous le commandement de Callias, qui s'empata de tous les vaiſſeaux macédoniens qu'il rencontra, comme de bonne priſe, & qui fit une deſcente ſur la côte de Theſſalie, après avoir pillé les ports du golfe Pelaſgique. Un corps conſidérable de troupes fut envoyé dans l'Acarnanie, pour repouſſer les incurſions de Philippe; ſoutenu d'Alexandre d'Epire, ſon parent & ſon allié. Les habitans de l'iſle de Pépérathe, ſe fiant à la protection d'Athènes, chaſsèrent la garniſon macédoniene d'Halonnèſe. Pluſieurs ambaſſades furent envoyées aux Péloponéſiens & aux Eubéens, pour les exhorter à ſecouer le joug ignominieux de la Macedoine, & à s'unir avec les autres Grecs contre l'ennemi public. Philippe obſervoit tous ces mouvemens, mais ſes projets contre les riches cités de la Propontide & du Boſphore de

[a] Vid. Epiſt. Philipp.

Thrace [a] étant prêts à s'exécuter, aucune autre considération ne pouvoit le détourner de cette entreprise importante.

Philippe fait une tentative sur Byzance & Périnthe.

Olymp. CIX. 3. A. C. 342.

Ses intrigues & ses présens lui avoient fait, dans Byzance, un parti considérable, à la tête duquel se trouvoit le traître Python, dont l'éloquence impétueuse avoit acquis une grande influence sur la multitude. Il y avoit une conspiration formée pour livrer une des portes de la ville : l'armée macédoniene, forte de trente mille hommes, s'approchoit de la place; mais le complot fut soupçonné ou découvert, & Philippe, pour soustraire ses partisans à la vengeance du peuple, retira son armée à temps, & investit la ville de Perinthe. La nouvelle de ces hostilités, non-seulement augmenta l'activité d'Athènes, mais alarma Ochus, roi de Perse, qui, n'ignorant pas le projet que Philippe avoit d'envahir ses domaines, trembloit en voyant ce prince ambitieux s'approcher insensiblement de ses frontières. Pour prevenir ce danger, Ochus adopta la même politique que ses prédécesseurs avoient employée avec succès dans de pareilles circonstances [b] : l'or des Perses fut répandu en profusion parmi les plus

[a] Demosth. de Coron. & Diodor. L. 16. ch. 22.

[a] Plut. in Alexand.

distingués des démagogues Grecs. Démosthènes, dont le patriotisme n'étoit pas toujours une preuve de son désintéressement [a], se réjouit d'être payé pour faire ce qu'il considéroit comme son devoir. Il déclama à Athènes, avec plus de violence que jamais, contre le roi de Macédoine, & les affaires de l'Eubée lui fournirent une occasion d'agir, dans cette isle, avec le même zèle.

Les Athéniens recouvrent l'Eubée.

L'esprit factieux des Eubéens les rendoit également incapables de jouir de l'indépendance ou de rester tranquilles sous le gouvernement, soit d'Athènes, soit de la Macédoine, auquel ils étoient alternativement soumis. Le triomphe récent du parti Macédonien avoit été marqué par plusieurs actes de violence & d'oppression. Les villes de Chalcis, d'Oreum & d'Erétrie se préparoient à la révolte, ayant auparavant sollicité des secours du Péloponèse, de l'Acarnanie, de l'Attique, & de toutes les provinces de la Grèce où elles espéroient en trouver. On ne leur avoit donné par-tout que des espérances; mais elles obtinrent des Athéniens, principalement par l'influence de Démosthènes, un corps considérable de troupes, commandé par le brave & vertueux Phocion. L'orateur accompagna l'expédition; &,

[a] Plut. in Demosth.

comme il lui étoit permis de s'adresser aux assemblées du peuple dans la plupart des villes d'Eubée, il les enflamma d'une telle animosité contre Philippe & ses partisans, qu'il resta peu à faire au général Athénien. Les Eubéens prirent les armes de toutes parts pour la défense de leur liberté; les garnisons Macédonienes furent chassées des villes principales, & poursuivies de poste en poste, jusqu'à ce qu'elles eussent été contraintes d'évacuer entiérement l'isle. Cet événement occasionna une grande joie à Athènes, & le principal mérite en fut attribué à Démosthènes, qui, sur la motion d'Aristonicus, homme d'un mérite distingué, reçut, de la part du sénat & du peuple, une couronne d'or; honneur qui fut proclamé publiquement, sur le théatre de Bacchus, pendant la représentation des nouvelles tragédies, au milieu d'un concours immense de peuple, de citoyens & d'etrangers[a].

Le mérite de Démosthènes récompensé en cette occasion.

Circonstances qui mirent les Périnthiens en état de faire une défense opiniâtre.

Olymp. CIX. 4. A. C. 341.

La perte de l'Eubée fut d'autant plus sensible à Philippe, qu'elle n'étoit point compensée par ses opérations militaires contre Perinthe, où il trouvoit un ennemi digne de son courage & de sa persévérance. La ville étoit située sur le sommet incliné d'un isthme, & singuliérement for-

[a] Demosth. de Coron. & Plut. in Demosth.

tifiée par la nature & l'art; les maisons & les rues s'élevant les unes au-dessus des autres, en forme d'amphithéatre, de façon que les édifices supérieurs dominoient, & défendoient ceux qui étoient au-dessous. Ayant parcouru la contrée voisine avec sa cavalerie, Philippe épuisa au siege de Périnthe toutes les ressources de la guerre connues des anciens. Il éleva des tours, hautes de quarante coudées, qui mettoient ses soldats à portée de combattre de niveau avec les assiégés : ses mineurs étoient attachés à la sape; ses béliers, à la longue, approchèrent de la muraille, où ils firent une brèche considérable. Pendant ce temps-là les habitans n'étoient pas oisifs. Les nombreuses décharges de dards, de flèches, & de toute sorte d'armes de trait, lancés par les Macédoniens, avoient, à la vérité, forcé les Périnthiens de quitter le mur & les crenaux contre lesquels l'attaque principale avoit été dirigée : mais, sans perdre de temps, les assiégés élevèrent une nouvelle muraille derrière la première, sur laquelle ils parurent en ordre de bataille, prêts à repousser l'ennemi qui entroit par les brèches[a]. Les Macédoniens, qui s'avançoient, avec une joie impétueuse, pour recueillir les

[a] Diodor. p. 466 & suiv.

fruits de leurs travaux, furent ſingulièrement ſurpris de voir qu'il falloit les recommencer. Philippe employa les récompenſes, les châtimens, & toutes les reſſources de ſon eſprit, pour rétablir leurs eſpérances & ranimer leur activité. Le ſiege recommença avec une nouvelle ardeur, & les Périnthiens furent réduits trois fois à l'extrémité, & trois fois ils furent ſauvés par un concours de circonſtances heureuſes : d'abord, par un ſecours conſidérable d'armes & de proviſions arrivé de Byzance ; enſuite, par un puiſſant renfort d'hommes à la ſolde des Perſes, commandés par Apollodorus, citoyen d'Athènes ; & enfin, par la ſituation avantageuſe de leur ville, qui, ayant la figure d'un cône, & préſentant ſon côté le plus étroit aux aſſiégés, s'élevoit graduellement, & s'élargiſſoit vers les parties les plus éloignées, d'où il étoit aiſé d'obſerver les mouvemens de l'ennemi, & de l'accabler de traits lorſqu'il venoit à la charge. Philippe, qui ſavoit épargner la vie de ſes ſoldats, fut détourné, par cette circonſtance, d'haſarder un aſſaut, quoique ſes machines euſſent fait une brèche dans la nouvelle muraille : il ſe détermina à changer le ſiège en blocus. Périnthe fut reſſerrée auſſi étroitement qu'il étoit poſſible, par terre & par mer : une

partie des troupes Macédonienes, qui s'étoient mutinées faute de paie (car Philippe devoit dans ce temps-là plus de deux cents talens, ou un million de livres), fut autorisée à piller le riche territoire de Byzance, tandis que le reste fut conduit au siège de Selembrie, & bientôt après à celui de Byzance même, dans l'espérance que la prise de ces deux places pourroit les dédommager de leurs mauvais succès devant Périnthe[a].

Les cités de Thrace, soutenues par de nombreux alliés, resistent aux armes de Philippe.

Pendant ces opérations militaires contre les villes de la Propontide, Démosthènes ne cessoit d'exhorter ses compatriotes à entreprendre leur défense, comme essentielle à la sûreté même d'Athènes. Il représentoit les hostilités & les dévastations de Philippe comme les retours périodiques d'une peste ou d'autres maladies contagieuses, dans lesquelles tous les hommes avoient à redouter également une portion respective de la calamité. Ceux qui étoient sains & saufs avoient le même intérêt que les malades & les infirmes à détruire le mal commun, qui infecteroit bientôt l'ensemble, si on ne s'occupoit à le détruire. Les Macédoniens assiégeoient alors Selymbrie & Byzance. S'ils réussissoient dans ces entreprises, on les verroit bientôt paroître devant

[a] Diodor. l. 16, ch. 22.

Sparte, Thèbes & Athènes. Il ne ſavoit pas d'ailleurs par quelle fatalité les Grecs regardoient les uſurpations ſucceſſives de Philippe, non comme des événemens que leur vigueur & leurs forces réunies pouvoient arrêter & repouſſer, mais comme des déſaſtres infligés par la main de la providence; comme un nuage orageux, prêt à ravager les productions de la terre, dont tous les hommes contemplent l'approche avec horreur, mais qu'on ne peut prévenir qu'en ſuppliant les Dieux d'épargner ſon propre champ [a]. Ces vives & juſtes repréſentations ſur les malheurs & les dangers communs, engagèrent les Athéniens à entrer en correſpondance étroite avec les villes aſſiégées [b]. Démoſthènes entreprit un voyage à Byzance; & Léon, orateur & patriote Byzan-

[a] Αλλα ὁμως ταυτ' ορωντες οἱ Ἑλληνες ανεχονται και τον αυτον τροπον ονπης οἱ την χαλαζαν, εμοιγε δοκυσι θεωρειν ευχομενοι μη καθ' ἑαυτους εκαστοι γενεσθαι, κωλυειν δε υδεις επιχειρον. Demoſth. in Philipp. 3, p. 48. Dans le pays où j'écris maintenant (le pays de Vaud), la beauté & la force de cette comparaiſon ſe comprennent aiſément : de hautes montagnes couvertes de neige, des côteaux expoſés au ſoleil, & des vallées fertiles; telle eſt auſſi la géographie de la Grèce, qui rendoit les orages de grêle ſi alarmans & ſi deſtructifs.

[b] Demoſth. de Corona.

tin, l'ami & le compagnon d'étude du vertueux Phocion, resta à Athènes, comme ambassadeur. Vers le même temps, les cités principales de la Propontide établirent un commerce suivi de bons offices les unes avec les autres, ainsi qu'avec leurs alliés de Rhodes & de Chio, de qui elles reçurent plusieurs fois des armes & d'autres provisions.

Philippe attaque & défait Diopeithes, & justifie sa conduite envers les Athéniens.

Pendant ce temps là Philippe ne cessoit d'assurer les Atheniens, par ses lettres & ses émissaires, qu'il étoit extrêmement jaloux de maintenir la paix avec la république, & il se plaignoit doucement de ce qu'ils marquoient tant de partialité pour ses ennemis; ce qu'il n'attribuoit cependant pas au caractère général & aux dispositions naturelles du peuple, mais à la prédominance d'une faction dangereuse, enflammée par des démagogues séditieux. Il avoit récemment surpris, par une marche rapide, un détachement Athénien qui ravageoit le territoire de Cardie. Diopeithes, qui commandoit dans la Chersonnèse, étoit à la tête de cette troupe de déprédateurs, laquelle, après une légère escarmouche, fut repoussée avec perte de son chef, tué d'un coup de dard, tandis qu'il rallioit ses soldats. Philippe ne manqua pas de s'excuser, par lettre, sur cet acte d'hostilité, auquel il

avoit été forcé, disoit-il, contre son inclination. Il affectoit de considérer Diopeithes comme l'instrument d'une faction mal intentionnée, conduite par Démosthènes, plutôt que pour le général de la république; & comme ce commandant étoit inexcusable en pillant les Cardiens, peuple étroitement allié avec la Macédoine, Philippe osoit croire que le sénat & le peuple ne désapprouveroit pas qu'il eût repoussé cette violence & défendu la vie & les biens de ses confédérés.

L'amiral Macédonien saisit un convoi Athénien, destiné pour Selymbrie.

Tandis que les Athéniens & Philippe étoient ainsi en correspondance de lettres, les premiers envoyèrent vingt vaisseaux chargés de bled aux Sélymbriens. Léodamas, qui commandoit ce convoi, semble avoir cru que le traité subsistant précédemment entre les deux puissances, le garantiroit de toute insulte; mais il se trompa grossièrement sur ce point: sa flotte fut entourée & prise par Amyntas, qui commandoit les forces navales de la Macédoine, & qui résolut de garder sa prise, sans avoir aucun égard aux plaintes & aux remontrances de Léodamas, lequel prétendoit que le convoi n'étoit pas destiné pour Selymbrie, mais employé à transporter le superflu des denrées de la Chersonèse dans l'isle sterile de Lemnos.

Les

Philippe rend les vaisseaux capturés, & écrit une lettre artificieuse aux Athéniens.

Olymp. CIX. 4. A. C. 341.

Les nouvelles de cette prise occasionnèrent beaucoup de tumulte & d'inquiétude parmi les Athéniens. Après de fréquentes délibérations sur ce sujet, ils résolurent d'envoyer des ambassadeurs à Philippe, pour redemander leurs vaisseaux, & pour exiger qu'Amyntas, s'il avoit excédé ses instructions, fût puni sévèrement. Céphisophon, Démocritus & Polycrates, qui furent nommés pour cette commission, se rendirent sans délai auprès de Philippe, qui, à leur requête, relâcha sur le champ les vaisseaux capturés, & renvoya les Athéniens avec la lettre suivante: « Philippe, roi de Macédoine, au sénat & au peuple d'Athènes, salut. J'ai reçu trois de vos citoyens, en qualité d'ambassadeurs, qui ont conféré avec moi sur la reddition de certains vaisseaux commandés par Léodamas. Je ne puis qu'admirer votre simplicité en croyant me persuader que ces vaisseaux alloient transporter des bleds de la Chersonèse dans l'isle de Lemnos, & qu'ils n'étoient pas destinés pour les Selymbriens, que j'assiège actuellement, & qui ne sont, en aucune maniere, compris dans le traité de paix entre Athènes & la Macédoine. Léodamas n'a certainement point reçu cette injuste commission du peuple d'Athènes, mais de certains magistrats & d'autres personnes en place, qui sont trop

occupés à vous presser de violer vos engagemens, & de commencer des hostilités contre moi; objet qu'ils ont encore plus à cœur que de secourir Selymbrie, s'imaginant sérieusement qu'ils peuvent tirer un grand avantage de cette rupture. Profondément persuadé que notre intérêt mutuel nous oblige de faire échouer leurs dangereux projets, j'ai donné ordre de relâcher les vaisseaux capturés; & vous, en retour, éloignez ces conseillers pernicieux de l'administration de vos affaires, & qu'ils éprouvent la sévérité de votre justice : de mon côté, je ferai ensorte de garder inviolablement le traité par lequel nous sommes réciproquement engagés [a] ».

Démosthènes persuade aux Athéniens de secourir les villes affiégées dans la Thrace.

Les sentimens d'amitié & de modération, exprimés dans cette lettre, donnèrent un grand avantage aux partisans de Philippe à Athènes. Mais Démosthènes & Léon de Byzance n'épargnèrent aucun soin pour dévoiler & exposer les artifices & la duplicité de Philippe, qui employoit ce ton humble & pacifique, pendant ses opérations contre les cités de la Propontide, afin d'étouffer le ressentiment des Athéniens au moment où ils pourroient agir avec un avantage réel & assuré. Démosthènes rappella, dans des

[a] Epist. Philipp. in Demosth.

diſcours vigoureux & bien travaillés [a], ſes obſervations précédentes & ſes premiers raiſonnemens, & il convainquit ſes compatriotes de la néceſſité d'aller une fois au-devant de l'ennemi & de prévenir ſes deſſeins, en accordant un ſecours prompt & effectif à leurs freres de Périnthe, de Sélymbrie & de Byzance. Le pouvoir de ſon éloquence influa ſur tous les conſeils publics, & les anima d'un degré d'énergie & d'enthouſiaſme qu'on n'avoit point vu depuis long-temps, & qui produiſit un retour paſſager de ſuccès & de ſplendeur.

Expédition déshonorante de Charès.

Il fut réſolu, par le ſénat & le peuple, de mettre en mer une flotte de cent vingt galères; mais malheureuſement le commandement en fut donné à Charès, que ſon caractère rendoit auſſi mépriſable aux yeux de l'ennemi que redoutable aux alliés de la république. Les Byzantins l'exclurent de leur port, & il fut défait par Amyntas, amiral Macédonien, vis-à-vis le rivage de Chalcédoine. Ce déſaſtre, qui avoit été occaſionné, en grande partie, par l'incapacité de Charès, obligea les Athéniens de jetter les yeux ſur Phocion [b], qui, quoique toujours prêt à ſervir ſa

[a] Orat. 4. in Philipp. & Orat. de Epiſt. Philipp.

[b] Plutarq. in Phocion.

patrie, n'étoit appellé ordinairement que dans les temps de détresse & de danger.

Tentative infructueuse de Philippe sur Byzance.

Avant que Phocion arrivât dans la Propontide, Philippe, enflé de son succès sur mer, fit une tentative sur Byzance. Cette ville étoit environnée de la mer de trois côtés, &, de l'autre, défendue par une forte muraille, & par une tranchée large & profonde, couverte de tours élevées, séparées l'une de l'autre à de petits intervalles. Les habitans de Bysance, se confiant à la force de la place, & à l'abondance de leurs munitions, ne voulurent point risquer une sortie, & laissèrent Philippe faire ses approches vers leurs murailles. Le roi de Macédoine, voyant l'inaction des Byzantins, fit avancer ses batteries, & parut déterminé à donner un assaut; mais en même temps il se ménageoit l'occasion de prendre la place par surprise. Pour exécuter ce dessein, il choisit l'obscurité d'une nuit orageuse : une troupe déterminée de Macédoniens passa le fossé; les échelles pour escalader les murs étoient déja plantées, lorsque les sentinelles de Byzance furent alarmées par l'aboiement des gros chiens qu'on tenoit dans les tours, même en temps de paix, pour les garder pendant la nuit. L'alarme se répandit sur le champ parmi tous les gardes, qui, sortant tumultueusement de leurs stations respectives, comme si l'en-

nemi eût été déja maître de la ville, étoient sur le point de s'attaquer les uns & les autres, lorsqu'un météore brillant, ou des éclairs multipliés, les mirent en état de distinguer leurs amis & de discerner le danger. S'étant formés à-peu-près en ordre de bataille, ils avancèrent contre les Macédoniens, qui avoient déja gagné le rempart, & qui en furent aisément repoussés par la supériorité du nombre [a].

Les Athéniens, commandés par Phocion, sauvent les cités de Thrace. Olymp. CX. 1. A. C. 340.

Le mauvais succès de cette entreprise hardie ne découragea point Philippe, & ne l'empêcha pas de continuer ses opérations avec une diligence & une vigueur infatigables. Sa persévérance auroit à la fin triomphé de l'obstination des assiégés, si la flotte Athéniene, sous les ordres de Phocion, ne fût arrivée dans le Bosphore de Thrace. Les Byzantins le reçurent à bras ouverts, espérant que, sous un tel commandant, leurs auxiliaires ne seroient pas moins modestes & paisibles dans leurs quartiers qu'intrépides & actifs au champ de bataille. Leurs espérances ne furent point trompées: les troupes de Philippe eurent le désavantage dans toutes les rencontres, ses ruses furent combattues & éludées par des ruses semblables, & il ne pouvoit s'attendre à obtenir, par la force ou par

[a] Diodor. l. 16. p. 468.

la fraude, aucun avantage ſur un adverſaire auſſi brave & auſſi vigilant que lui [a]. C'eſt pourquoi le roi de Macédoine, qui avoit autant d'adreſſe à varier ſes meſures que de fermeté à ſuivre ſes plans, ne voulut pas pouſſer plus loin ſa mauvaiſe fortune. Il jugea à propos, dans l'état actuel de ſes affaires, de lever le ſiège de Byzance, de retirer ſes forces des environs de Sélymbrie & de Périnthe, & de laiſſer les Athéniens en poſſeſſion des côtes ſeptentrionales de la Propontide. Ce parti étoit humiliant, mais heureuſement pour Philippe qu'il ſurvint un événement qui en autoriſa l'exécution, & qui empêcha le diſcrédit qu'une pareille réſolution auroit pu donner à ſes armes & à ſa politique.

Et ravagent le territoire des Macédoniens.

Phocion, à la conduite duquel le ſalut de tant de villes importantes étoit principalement dû, partit de Byzance au milieu des actions de graces & des acclamations d'un peuple immenſe. Dans ſon voyage vers la Cherſonèſe, il prit une flotte chargée de vivres, & pluſieurs bâtimens qui tranſportoient des armes & des proviſions pour l'ennemi. Etant arrivé dans cette péninſule, il réprima l'inſolence des Cardiens, qui, renforcés par une garniſon Macédoniene, avoient récem-

[a] Plut. in Phocion.

ment entrepris une expédition contre la ville de Sestos; il recouvra plusieurs places sur la côte de Thrace, qui s'étoient soumises avec répugnance à la domination Macédoniene; &, de concert avec les habitans, il prit les mesures qui parurent les plus propres à protéger dorénavant les alliés d'Athènes dans ces contrées. Au lieu de charger les confédérés de l'entretien de son armée, il tira du pays ennemi tout ce qui étoit nécessaire pour ses soldats. Il commandoit en personne les détachemens qui alloient fourrager ou piller, &, dans une de ces expéditions, il reçut une blessure dangereuse; mais il ne se rembarqua pas qu'il n'eût répandu la terreur du nom Athénien, en ravageant, par le fer & le feu, les domaines héréditaires de Philippe [a].

Les communautés que Phocion avoit protégées & secourues sentirent vivement toutes les obligations qu'elles lui avoient [b] : la délivrance & la reconnoissance de la Chersonèse, de Pérynthe & de Byzance, furent marquées par des couronnes, des statues, des inscriptions & des autels; & elles sont encore rappellées dans une oraison de Démosthènes [c], laquelle a survécu, à juste titre,

Honneurs extraordinaires conférés aux Athéniens, & à Phocion, par les villes qu'ils avoient secourues.

[a] Plut. in Phocion.

[b] *Idem, ibid.*

[c] Demosth. de Corona.

aux monumens d'or & de marbre. Le décret des Byzantins & des Périnthiens, après avoir détaillé les bienfaits anciens & nouveaux d'Athènes envers eux, portoit, « qu'en retour de ces faveurs, les Athéniens jouiroient du droit de contracter des mariages réciproques, du privilège d'acheter des terres dans leurs territoires, de la liberté de leurs villes respectives, & des places les plus honorables dans leurs festins & leurs assemblées; que tout Athénien, de quelque classe qu'il fût, qui choisiroit sa résidence parmi eux, seroit exempt de toute taxe; & qu'en outre, on érigeroit, sur le port de Byzance, trois statues, de seize coudées de haut chacune, représentant la république d'Athènes couronnée par les Byzantins & les Périnthiens: que ces événemens seroient proclamés aux quatre fêtes principales de la Grèce, afin de rappeller la magnanimité d'Athènes & la reconnoissance des Byzantins & des Périnthiens ». Les habitans de la Chersonnèse ne furent pas moins magnifiques dans leurs dons & dans les expressions de leur gratitude. Après un semblable préambule, qui détailloit les obligations en tout genre qu'ils avoient à leurs grands & généreux alliés, ils décernoient, au sénat & au peuple d'Athènes, une couronne d'or de la valeur de soixante talens, & ils se proposoient de

consacrer un autel à la reconnoissance & aux Athéniens. Ces honneurs publics & solemnels fournirent la matière d'un triomphe égal à Phocion & à Démosthènes; l'un pour avoir exécuté, & l'autre pour avoir conseillé les mesures dont le succès étoit si glorieux. Plusieurs années après, l'orateur se vantoit encore de ce service important: « vous avez souvent, Athéniens! récompensé, avec des couronnes, les hommes d'état les plus heureux dans la conduite de vos affaires; mais nommez, si vous pouvez, un autre conseiller, un autre homme d'état, par les moyens duquel l'état lui-même ait été ainsi honoré [a] ».

La circonstance qui mettoit Philippe dans le cas d'éluder la violence de l'orage dont il étoit menacé par les hostilités d'Athènes, de la Perse & de tant d'autres puissances, provenoit d'une erreur de jugement, occasionnée par cette ambition sans bornes qui formoit la passion dominante du prince Macédonien. Au-delà des confins de la Thrace & des frontières septentrionales de la basse Mœsie, étoit une puissante tribu de Scythes, qui habitoit la péninsule contenue entre les vagues de l'Euxin à l'ouest, & les flots du Danube au sud-est. La vie errante & vagabonde

[a] Demosth. de Corona.

des Scythes, comme celle de leurs descendans les Tartares, les avoit conduit de leur pays natal dans cette contrée, qui embrassoit les six embouchures du Danube, les rives du Boristhène & les bords des Palus Méotides; districts qu'on connoissoit, dans les anciens temps, sous le nom de petite Scythie [a], & qui sont encore appellés petite Tartarie. Un monarque moins belliqueux & moins ambitieux que Philippe auroit pu voir, ainsi que lui, avec indignation, ces fiers Barbares, s'étendant au-delà de leurs limites naturelles, & jouissant d'un établissement au sud du Danube. Cette grande rivière paroissoit, à l'imagination de Philippe, déja maître de la Thrace, & comptant au nombre de ses tributaires les Triballiens de la Mœsie, comme une frontière de son empire, & comme la véritable ligne de démarcation entre les nations civilisées & les Barbares. C'est pourquoi il fut transporté de joie, lorsqu'au milieu de ses préparatifs contre les cités de la Propontide, il reçut une invitation d'Athéas [b], qui se disoit roi des Scythes, pour marcher à son secours & défendre ses possessions dans la péninsule mentionnée plus haut, contre une invasion

Athéas, roi de Scythie, invite Philippe à venir à son secours contre les Istriens.

[a] Herodot. & Strabo, passim.

[b] Justin. l. 9, ch. 2.

d'Iſtriens, auxquels Athéas étoit incapable de réſiſter pat ſes propres forces. On ajoutoit à cette propoſition une condition extrêmement ſéduiſante pour le roi de Macédoine : on lui promettoit que, ſi ſes troupes auxiliaires mettoient Athéas en état de vaincre & de chaſſer les uſurpateurs, il ſeroit nommé héritiet du *royaume* de Scythie; car, ſuivant l'uſage des anciens temps, Athéas qualifioit du nom de royaume un territoire un peu plus large que la principauté de Galles.

Perfidie & inſolence de ce barbare.

En ſaiſiſſant avidement cette amorce tendue à ſon ambition, Philippe n'étoit pas aſſez en garde contre la perfidie & la légéreté accoutumées des Barbares. Il ne conſidéroit pas qu'en envoyant un puiſſant renfort en Scythie, il affoibliſſoit grandement ſes opérations contre les cités de la Propontide. Ce fut donc ſans réflexion, & avec une ardeur trop précipitée, qu'il accepta les propoſitions d'Athéas, & qu'il fit partit un corps de troupes pour le nord, promettant d'y aller lui-même, à la tête de toute ſon armée, ſi ſa préſence étoit néceſſaire. Pendant ce temps-là le chef guerrier des Iſtriens, dont la bravoure & la conduite ſeules avoient fait le ſuccès de ſes compagnons, fut enlevé par une mort ſubite : les Iſtriens, découragés, furent attaqués, défaits &

repoussés; & Athéas, sans le secours de la Macédoine, rentra en possession de son royaume. Cette révolution inattendue servit à faire connoître l'astuce & la mauvaise foi du Barbare, dans toute leur étendue. Les troupes Macédonienes furent reçues froidement, traitées avec mépris, & on leur refusa absolument la paie & la subsistance dont on étoit convenu. Athéas écouta avec dédain leurs justes remontrances & leurs plaintes, & il désavoua entiérement les propositions & les promesses de ceux qui s'étoient annoncés comme ses ambassadeurs, observant « qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'il eût sollicité le secours des Macédoniens, qui, tout braves qu'ils étoient, ne pouvoient combattre que contre des hommes, tandis que les Scythes combattoient le froid & la faim; & qu'il eût été moins naturel encore de nommer Philippe pour son successeur, puisqu'il avoit lui-même un fils, digne d'hériter de sa couronne & de sa dignité[a] ».

Philippe lui fait des remontrances en vain.

Philippe apprit avec indignation l'insolente conduite d'un prince qui avoit sollicité récemment son alliance; &, quoiqu'il fût occupé alors à ses opérations militaires contre les villes de la Propontide, il envoya une ambassade en Scythie,

[a] Justin. l. 9, ch 2.

pour exiger d'Athéas qu'il satisfît aux justes demandes des troupes Macédonienes, & qu'il l'indemnisât des dépenses faites en sa faveur. Les ambassadeurs trouvèrent le roi de Scythie dans son étable, étrillant son cheval. Lorsqu'ils montrèrent leur surprise de le voir dans une pareille occupation, il leur demanda si leur maitre ne faisoit pas souvent la même chose? ajoutant que pour lui, en temps de paix, il étoit son palfrenier. Lorsqu'ils parlèrent de leur commission, & exposèrent les demandes de Philippe, le rusé Barbare leur dit que la pauvreté de la Scythie ne pouvoit fournir un présent convenable à la grandeur de leur maître; & que, par cette raison, il aimoit mieux ne lui rien offrir du tout que de proposer un modique présent, indigne d'être accepté[a].

Philippe se détermine à châtier son ingratitude & sa perfidie.

Cette réponse peu satisfaisante, étant rapportée au roi de Macédoine, au moment où son expédition contre Byzance éprouvoit les plus mauvais succès, lui fournit un prétexte honorable de lever le siège de cette place, & de conduire une puissante armée en Scythie, pour châtier l'ingratitude & la perfidie d'un prince qui, après avoir surpris sa politique, se jouoit insolemment

[a] Justin. l. 9, ch. 2.

de lui. Etant arrivé ſur la frontière des états d'Athéas, Philippe eut recours à ſes artifices ordinaires, & envoya un héraut, avec des ſignes de paix & d'amitié, annoncer ſon arrivée en Scythie, pour remplir un vœu ſolemnel qu'il avoit fait pendant le ſiège de Byzance, & qui conſiſtoit à élever une ſtatue de bronze à Hercules, ſur les bords du Danube. Atheas ne fut pas la dupe de cette ruſe, qu'il ſut bien déconcerter & éluder par une ruſe pareille. Sans louer ou blâmer l'intention pieuſe du roi, il lui fit dire, avec le plus grand ſang-froid, d'envoyer la ſtatue; qu'il auroit ſoin de la placer lui-même au lieu déſigné; & que, ſi elle y étoit miſe de ſa propre main, elle y reſteroit probablement; mais qu'autrement il ne pouvoit pas aſſurer que les Scythes ne la renverſaſſent & ne la fondiſſent, pour en faire des pointes à leurs armes [a].

Succès de ſon expédition en Scythie.

Le retour du héraut Macédonien fut le ſignal des hoſtilités. Philippe entra dans le pays, avec le fer & le feu, détruiſant les forêts & les pâturages, & s'emparant des eſclaves & du bétail, qui formoient la principale richeſſe des Scythes. Il ſemble avoir employé pluſieurs ſemaines dans cette expédition, dont les circonſtances ne ſont

[a] Juſtin. l. 9, ch. 2.

pas aſſez connues pour être décrites avec une parfaite exactitude. Les contrées habitées par des paſteurs ne ſont peuplées que de loin en loin, & Philippe fut obligé de diviſer ſes forces, pour vaincre plus rapidement les hordes vagabondes, ſéparées l'une de l'autre par de grands intervalles, ſuivant que les commodités réunies d'une forêt, d'une prairie & d'un ruiſſeau d'eau fraîche les déterminoient à s'y fixer pour quelque temps. Un parti de ſoldats Macédoniens s'avança dans le quartier d'une tribu nombreuſe & guerrière, & en fut repouſſé, avec perte de pluſieurs hommes, tués ou faits priſonniers. Parmi les derniers ſe trouva Iſménias, habile muſicien, qui avoit été attiré à la cour de Philippe par les largeſſes de ce prince, après avoir été long-temps admiré en Grèce pour ſon talent à jouer de la flûte. Ce captif diſtingué fut envoyé en préſent à Athéas, qui avoit ſi peu de goût pour la muſique, qu'ayant entendu le muſicien, il donna la préférence au henniſſement de ſon cheval. L'attaque dans laquelle Iſménias fut pris, ſemble avoir été le principal avantage obtenu par les Barbares, dont le courage féroce, & mal dirigé, fut partout ſurmonté par la valeur diſciplinée de la phalange Macédoniene [a].

[a] Juſtin. l. 2, ch. 5.

La nature & la quantité du butin.

Philippe recueillit de son expédition tous les avantages que pouvoit lui procurer une victoire sur des peuples qui n'avoient d'autre roi que leur général, d'autre Dieu que leur épée, & d'autres cités que le terrein sur lequel ils campoient accidentellement, avec leurs troupeaux & leurs familles. Les dépouilles consistoient en armes, en charriots, en vingt mille esclaves des plus robustes, & en un plus grand nombre encore de jumens, destinées à remplir les haras de Pella [a]. Nous ignorons si Philippe érigea la statue promise au grand fondateur & protecteur de sa famille & de son royaume. Il est probable qu'il imposa un tribut aux Scythes, pour marque de leur soumission & de leur dépendance, se proposant de les réduire entiérement, lorsqu'il auroit effectué ses grands projets en Grèce, où l'effet secret de ses intrigues le rappelloit alors.

Philippe est surpris à son retour par les Triballiens.

Mais, tandis qu'il marchoit, au sud, à la tête d'une armée embarrassée de bagage & de butin, un événement, qui n'étoit point prévu, pouvoit flétrir ses lauriers & terminer à la fois sa gloire & sa vie. Attirés par l'espoir de partager les dépouilles guerrieres des Scythes, les barbares Triballiens, qui avoient été souvent conquis,

[a] Comparez Justin. l. 9, ch. 2, & Strab. p. 752.

mais

mais jamais entièrement ſubjugués, ſe poſtèrent en embuſcade, & aſſaillirent vigoureuſement les Macédoniens, embarraſſés au milieu des routes tortueuſes des montagnes de Mœſie. Ils eſpéroient détruire, d'un ſeul coup, l'élite d'une nation à l'autorité de laquelle leur fier eſprit d'indépendance avoit conſenti à regret d'obéir. La confuſion & le danger furent augmentés par une troupe mercénaire de Grecs, qui, haraſſés des fatigues de la guerre & des voyages, toujours mal payés, & peut-être jaloux des Macédoniens, ſaiſirent l'occaſion de déſerter l'étendard de Philippe, & de renforcer l'armée des Triballiens[a].

Le roi de Macédoine, trop prudent pour s'expoſer à un danger inutile, n'acquéroit jamais par la valeur ce qu'il pouvoit obtenir par ſtratagême; mais, lorſqu'une occaſion néceſſaire ſollicitoit ſon courage & ſa bravoure, il ſavoit être héros[b], & le danger de ſa ſituation exigeoit toute la fermeté de ſon eſprit. Il encouragea, de la voix & de l'exemple, les Macédoniens, étonnés & abattus; il conduiſit ſes fidèles gardes au milieu de la mêlée, & combattit avec une valeur ſans exemple, juſqu'au moment où ſon

Alexandre ſauve la vie de ſon père,

[a] Juſtin. l. 9, ch. 3. Plut. in Alexand.

[b] Vid. Plut. in Lyſand.

cheval fut tué ſous lui & où il fut lui-même renverſé & ſans connoiſſance. Le jeune Alexandre, qui combattoit à ſes côtés, eut la gloire de ſauver la vie à ſon père, qu'il couvrit de ſon bouclier & défendit de ſon épée, juſqu'à ce qu'on l'eût tranſporté dans un lieu de ſûreté [a]. Le fils ſuccéda ſi dignement, en cette occaſion, au commandement, que le tumulte fut heureuſement appaiſé, & les Barbares défaits & mis en fuite. La bleſſure de Philippe le rendit boiteux, ce qu'il ſupportoit avec beaucoup d'impatience. Son fils tâchoit de l'en conſoler, en lui demandant comment il pouvoit s'affecter d'un accident qui lui rappelloit continuellement ſa valeur [b]?

& défait les Triballiens.

Pour réparer l'effet de ce retard imprévu, les Macédoniens hâtèrent leur marche par la Thrace, où Philippe rencontra, comme il s'y attendoit, les députés du conſeil des Amphictyons, qui le nommoient général de leurs forces, & le prioient de marcher en Grèce avec toute la diligence poſſible. Les pratiques & les intrigues ſecrètes, qui avoient eu leur activité durant l'expédition de Scythie, produiſoient ce meſſage extraordinaire, dont les cauſes, ſoit éloignées, ſoit immédiates,

Philippe nommé général des Amphictyons. Olymp. CX. 2. A. C. 333.

[a] Plut. de Fortun. Alexand. & Juſtin. l. 9, ch. 3.
[b] Plut. in Alexand.

méritent d'être éclaircies & développées, comme étant le dénouement d'une tragédie qui renferme le destin de la Grèce.

La situation des affaires de Philippe encourage les Athéniens à agir avec vigueur. Olymp. CX. 2. A. C. 339.

La résistance courageuse de Sélymbrie & de Bysance, les heureuses expéditions de Phocion dans l'Hellespont & la Propontide, les craintes continuelles d'Ochus, roi de Perse, qui croyoit ne pouvoir mieux employer ses richesses qu'à contrarier l'ambition de Philippe, & sur-tout les reproches & les remontrances de Démosthènes, conspirèrent à faire sortir les Athéniens de la léthargie dans laquelle ils étoient plongés depuis long-temps, & les remplirent du desir de continuer vivement la guerre contre l'ennemi commun de la Grèce. Ils consentirent, pour sauver l'état, d'abolir la loi, ou plutôt l'abus introduit par Eubulus. Les spectacles dramatiques, pour lesquels la multitude étoit si passionnée, furent célébrés avec moins de pompe & d'éclat, & le fonds militaire fut dès-lors appliqué à sa destination originelle. On équipa une flotte bien supérieure aux forces navales de la Macédoine [a]. Les troupes & les partisans de Philippe furent chassés de Mégare & des districts voisins, où ils avoient long-temps épié une oc-

[a] Demosth. de Corona.

cafion de détruire la liberté d'Athènes. Démofthènes, & Hypérides, orateur qui ne le cédoit qu'à Démofthènes, furent envoyés dans le Péloponèfe, & dans les autres cantons de la Grèce, pour perfuader aux différentes républiques de feconder la généreufe ardeur des Athéniens, dont les fuccès récens, fous Phocion, ajoutoient un grand poids aux follicitations éloquentes de ces illuftres députés [a].

Difficultés que Philippe avoit à combattre.

Philippe étoit informé exactement de tout ce qui fe paffoit; & l'alarme qui fe répandit univerfellement parmi fes partifans, les porta à exagérer le danger plutôt qu'à le cacher. Ce prince, vivement irrité contre les Athéniens, les perpétuels ennemis de fa grandeur, ne voyoit pas de moyen de fe venger de leurs injures. Pour les attaquer par terre, il falloit traverfer le territoire des Thébains & des Theffaliens, qui, toujours inquiets & inconftans, l'abandonneroient certainement dans fa mauvaife fortune. Son expédition malheureufe, contre les cités de la Propontide, rendoit la conjoncture préfente extrêmement défavorable à un deffein auffi hafardeux. Il ne pouvoit pas non plus tenter, avec aucun efpoir de fuccès, d'attaquer l'ennemi par mer,

[a] Demofth. de Corona.

puiſque la flotte Athéniene ſurpaſſoit tellement la ſienne, qu'elle avoit interrompu & preſqu'entiérement détruit le commerce de la Macédoine.

Ses intrigues avec Antiphon, l'incendiaire;

Au milieu de cette complication de difficultés, Philippe montra combien il connoiſſoit le caractère inconſtant des Grecs, en levant le ſiège de Byzance & en allant s'enfoncer dans les forêts de la Scythie, juſqu'à ce que l'animoſité de ſes adverſaires eût le temps de ſe rallentir. Sans haſarder aucune hoſtilité ouverte, il employa, pendant ſon abſence, deux moyens ſecrets, dont il avoit raiſon d'attendre des avantages très-marqués avant ſon retour. Il y avoit à Athènes un certain Antiphon, homme audacieux, grand parleur, qui ſe mêloit dans les aſſemblées du peuple, & donnoit à haute voix ſon opinion, ſans avoir le droit de voter, & encore moins de parler, puiſque ſon nom n'étoit point inſcrit ſur le regiſtre public. On ſouffrit long-temps ſon audace, par cette négligence extrême que Démoſthènes reproche ſi ſouvent à ſes compatriotes. A la fin, la trahiſon d'Antiphon (car les Athéniens regardoient un homme qui votoit dans l'aſſemblée publique, ſans en avoir le droit, comme un uſurpateur du pouvoir ſouverain) fut découverte & citée en juſtice par un des citoyens auxquels ſon inſolence & ſes calomnies avoient

E 3

été nuiſibles ; & , d'après cette accuſation , le faux Athénien fut dépouillé de ſon caractère emprunté , & chaſſé avec ignominie d'un pays dont il avoit uſurpé & déshonoré les droits & les privilèges. Couvert de honte , & plein de rage , Antiphon eut recours au roi de Macédoine , & s'offrit de le ſervir dans toute entrepriſe , quelque ſanglante & déſeſpérée qu'elle pût être , pourvu qu'il ſatisfît en même-temps ſa propre vengeance. L'ambitieux Macédonien ſuivoit ſes vues avec trop d'ardeur & de perſévérance pour être délicat ſur le choix des moyens par leſquels il pouvoit nuire à ſes ennemis, c'eſt pourquoi il ſaiſit avidement la propoſition d'Antiphon, dans lequel il trouvoit un inſtrument ſi propre à le ſervir.

qui tente de mettre le feu aux chantiers des Athéniens.

La ſupériorité que les Athéniens avoient ſur mer, & qu'ils cherchoient à maintenir & à augmenter par l'activité qui régnoit alors dans leurs chantiers & leurs arſenaux, formoit le principal obſtacle à la grandeur de la Macédoine. On ignore par qui le projet fut ſuggéré, mais il fut convenu, entre Philippe & Antiphon, que celui-ci retourneroit, déguiſé, à Athènes ; qu'il s'introduiroit dans le Pyrée, & s'y cacheroit juſqu'à ce qu'il trouvât l'ocaſion de mettre le feu aux chantiers des Athéniens, & de détruire tout

d'un coup la principale eſpérance de la république. Tandis que le roi de Macédoine éludoit l'attaque de ſes ennemis, en errant dans les bois de la Scythie, ſon perfide complice étoit caché dans Athènes, étant logé, ſans être ſoupçonné, dans le port, qui retentiſſoit du bruit des plus grands préparatifs, & dans lequel on accumuloit journellement de nouvelles proviſions de goudron, de bois de conſtruction, & d'autres matériaux également propres à une flotte & au projet d'Antiphon.

Le projet découvert par Démoſthènes.

Mais la vigilance de Démoſthènes découvrit ce projet affreux, au moment où il étoit ſur le point de s'exécuter. Il courut ſur-le-champ au Pyrée, arracha Antiphon de ſa retraite, le dépouilla de ſon déguiſement, & l'amena devant l'aſſemblée Athéniene. La populace, toujours capricieuſe, & portée également à la vengeance & à la compaſſion, fut, en cette occaſion, différemment affectée ſur les conjectures qu'on pouvoit tirer de cet événement. Au lieu d'avoir en horreur un miſérable, capable d'une action auſſi noire, les Athéniens le virent avec pitié, & s'imaginèrent qu'on l'avoit peut-être accuſé d'un pareil crime ſur de vaines préſomptions. Ils connoiſſoient d'ailleurs les artifices de leurs orateurs, qui, pour augmenter leur propre crédit,

épouvantoient ſouvent le public par de fauſſes alarmes & des dangers imaginaires. Æſchines, & les autres partiſans de Philippe, fortifièrent ces impreſſions. Ils repréſentèrent la conduite de Démoſthènes, dans cette circonſtance, comme une complication de fraude & de cruauté; ils déclamèrent hautement contre lui de ce qu'il triomphoit inſolemment de la ſituation de ce malheureux, & lui reprochèrent d'être entré par force dans la maiſon où Antiphon s'étoit caché, & d'avoir violé la liberté domeſtique & les maximes reſpectables de la loi & de la religion Athéniene, qui regardoient la maiſon d'un particulier comme ſon ſanctuaire [a]. Tel fut l'effet de ces clameurs, qu'on renvoya Antiphon ſans aucune formalité, & qu'il eût peut-être exécuté ſon projet avec plus de ſécurité qu'auparavant, ſi l'Aréopage n'eût pris connoiſſance de cette affaire. Par l'autorité de cette cour, le traître fut ſaiſi de nouveau, & traduit en juſtice. La queſtion préparatoire, que l'inſtitution de l'eſclavage domeſtique introduiſit & rendit familière en Grèce, lui arracha l'aveu de ſon crime, & il fut puni avec la ſévérité qu'il méritoit [b].

---

[a] Lyſias paſſim in Agorat. & Eratoſth.

[b] Demoſth. de Coron. qui rend compte lui-même de ſa propre conduite, telle qu'elle eſt décrite dans le texte.

Si l'abominable projet d'Antiphon eût réussi, Philippe auroit atteint son but, en ruinant tout-d'un coup les ressources & les espérances d'Athènes. Les ressorts qu'il mit en jeu pour y parvenir, pendant qu'il fuyoit le ressentiment des Grecs, & qu'il alloit cacher, dans les forêts de la Scythie, la honte d'avoir échoué devant Byzance, n'ont guère d'exemple dans l'histoire, soit que nous considérions l'artifice profond avec lequel le plan étoit conçu & combiné, le rapport délicat des différentes parties de ce plan entr'elles, ou l'adresse infatigable avec laquelle l'ensemble étoit conduit à son exécution. C'est dans une pareille occasion que Démosthènes pouvoit justement s'écrier : « Philippe s'est distingué, principalement dans un point, de tous ses prédécesseurs, ennemis de la liberté Grecque. Sa politique & ses mesures exigeoient le concours des traîtres, & il a trouvé des traîtres plus corrompus & plus adroits qu'il n'en parut jamais dans les siècles précédens ; &, ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est qu'il nourrissoit les principaux instrumens de son ambition dans le sein même de cet état, où tous les conseils publics s'opposoient ouvertement à sa grandeur [a].

Intrigues de Philippe pour embrouiller les affaires de la Grèce.

[a] Demosth. de Coron.

Ses partiſans ſont envoyés d'Athènes, comme députés aux Amphictyons.

Le temps approchoit où les Amphictyons alloient tenir à Delphes leur aſſemblée du printemps. Il étoit évidemment de l'intérêt des Athèniens, ſur-tout d'après leur juſte reſſentiment contre Philippe, d'envoyer, dans la cité d'Apollon, des députés connus par leur haine pour les Macédoniens, & par leur zèle pour la cauſe de la liberté & de la patrie. Mais l'intrigue & la cabale l'emportèrent ſur tous les motifs d'utilité publique; & la multitude, indolente ou factieuſe, ſe laiſſa perſuader, dans une circonſtance qui exigeoit le miniſtère des hommes les plus fidèles & les plus incorruptibles, d'employer, comme repréſentans de la république au conſeil Amphictyonique, Æſchines & Midias, le premier deſquels avoit ſi ſouvent déclamé contre Démoſthènes, & le ſecond avoit frappé, dans une occaſion, cet orateur au théatre public [a]. Tous deux étoient, non-ſeulement les ennemis déclarés de cet illuſtre patriote, mais, ainſi que leurs collègues Diognetus & Thraſiclès, des zélés partiſans du roi de Macédoine. Bientôt après leur arrivée à Delphes, Midias & Diognetus [b] prétex-

[a] Demoſth. in Mid. & Æſchin. in Cteſiphont.

[b] Æſchines dit, Διογνητον πυρεττειν; « que Diognetus fut attaqué d'une fièvre, & que le même accident arriva à Midias », pag. 290.

tèrent une maladie, pour laiſſer agir librement Æſchines. Les Amphictyons étoient employés à réparer le temple : on avoit ramaſſé, de tous les cantons de la Grèce, les offrandes ſacrées qui avoient été enlevées & vendues par les impies Phocéens, & différens états s'empreſſoient à remplacer, par de nouveaux dons, ce qu'on n'avoit pu recouvrer.

Les Athéniens ſignalèrent particuliérement leur pieuſe munificence, & envoyèrent, entr'autres offrandes, pluſieurs boucliers d'or, avec l'inſcription ſuivante : « arrachés aux Mèdes & aux Thébains, lorſqu'ils combattoient contre la Grèce ». Cette offrande, extrêmement offenſante pour les députés Thébains, fut ſuſpendue prématurément dans le temple. Les Thébains ſe plaignirent : les Amphictyons écoutèrent leurs plaintes ; & on murmuroit, dans le conſeil, contre les Athéniens, comme ayant mérité punition, pour avoir fait leur préſent au Dieu avant qu'il eût été régulièrement conſacré avec les autres offrandes. Æſchines ſe trouvant très-offenſé de ces murmures [a], s'élança dans l'aſſemblée, & commença un diſcours très-vif pour la

qui préſentent au temple une offrande très-offenſante pour les Thébains.

[a] Αρχομενε δε μη λεγειν και προθυμοτερον πως εισεληλυθοτος εις το συνεδριον. Æſchin. p. 190.

défenſe de ſes compatriotes; mais il fut bruſquement interrompu par un Locrien d'Amphiſe [a], ville ſituée à huit milles de Delphes, laquelle s'étant élevée ſur les ruines de Criſſa & de Cirrha, avoit haſardé de cultiver la plaine Cirrhéene. Cette plaine, trois ſiècles auparavant, avoit été déſolée par les Amphictyons, ſolemnellement conſacrée à Apollon, & dévouée à une ſterilité perpétuelle [b].

Les Athéniens blâmés par le député d'Amphiſe.

Le hardi Locrien, affectant un zèle religieux, non moins ardent que le patriotiſme d'Æſchines, interrompit cet orateur, en diſant hautement, dans l'aſſemblée, « qu'il convenoit mal à la dignité des Amphictyons d'écouter, avec patience, la juſtification & les louanges d'Athènes, ville impie & profane, qui, au mépris des loix divines & humaines, avoit ſi récemment ſoutenu le ſacrilège des Phocéens; que ſi les Amphictyons

[a] Æſchines déguiſe l'anecdote avec une adreſſe admirable: Αναβοησας τις των Αμφισσεων, ανθρωπος ασελγεστατος και ὡς εμοι εφαινετο ουδεμιας παιδειας μετεσχηκως, ισως δε και δαιμονιου τινος εξαμαρτανειν αυτον προαγομενου. « Il fut interrompu par les criailleries d'un certain Amphiſſéen, homme impudent, totalement illettré, & peut-être pouſſé à cette extravagance par quelque divinité offenſée ».

[b] Voyez ces événemens, rapportés particulièrement dans le premier volume, ch. 5.

ſuivoient ſon avis ou conſultoient les regles du devoir & de l'honneur, ils ne ſouffriroient pas même qu'on prononçât le nom déteſtable des Atheniens dans cet auguſte conſeil [a] ».

Cette ſortie vigoureuſe, contre les Athéniens, donna occaſion à Æſchines d'exciter dans l'aſſemblée un grand tumulte, ce qui convenoit parfaitement aux vues de Philippe [b]. Dans l'ardeur de l'indignation patriotique, dont il ſavoit ſi bien prendre le ton, il ſe dechaîna avec impétuoſité contre l'inſolent Locrien & ſa ville d'Amphiſe. Non-ſeulement il juſtifia l'innocence des Athéniens, mais il déploya, avec oſtentation, leurs ſervices importans; & enſuite, s'adreſſant aux Amphictyons, d'un air grave & d'un ton perſuaſif: « Dites-moi, peuples de la Grèce! ſouffrira-t-on que des hommes, qui ne connurent jamais les plaiſirs ſublimes de la vertu & de la renommée, viennent nous arracher les récompenſes ineſtimables d'une gloire ſi juſtement acquiſe [c]? Souffrira-t-on que ceux même qui ſont

Æſchines s'élève contre les Locriens, pour avoir cultivé la plaine Cirrhéene;

[a] Æſchin. in Cteſiphont.

[b] Demoſth. de Corona.

[c] L'énergie perſuaſive avec laquelle Æſchines défend ſa trahiſon, ou plutôt déploie ſon patriotiſme, dans cette occaſion, n'eſt ſurpaſſée en rien dans Démoſthènes lui-

ſouillés d'un ſacrilège, & déja dévoués à la deſtruction par les imprécations les plus redoutables, oſent appeller les Athéniens impies & profanes? Voyez, vous, les gardiens reſpectables des droits de la religion! voyez cette plaine (en montrant la plaine Cirrhéene, que l'on pouvoit voir du temple), contemplez ces terres, anciennement dévouées au Dieu, mais cultivées aujourd'hui par les Amphiſéens, qui s'en ſont emparés; regardez les nombreux bâtimens qu'ils y ont élevés; & ce port de Cirrha, qui fut maudit d'Apollon, & démoli, avec raiſon, par nos ancêtres, il eſt maintenant rebâti & fortifié ». Æſchines lut alors le décret de l'oracle, qui condamnoit ce port, & le territoire d'alentour, à une déſolation perpétuelle. Enſuite, continuant avec une véhémence impétueuſe : « Pour moi, peuples de la Grèce! je jure en mon nom, au

même. Si les ouvrages du dernier euſſent péri, les deux oraiſons d'Æſchines (*de falſa legatione, & in Cteſiphont.*) auroient été regardées, avec raiſon, comme les modèles les plus parfaits d'éloquence produits par le génie humain. Mais les ouvrages, & même le nom d'Æſchines, ſont éclipſés par la réputation de ſon rival, tant la diſproportion eſt grande de jouer le premier rôle ou le ſecond, & tant le conſeil du Poëte, à ceux qui courent la réputation, eſt juſte : Αιεν αριϛευειν και ὑπειροχον εμμεναι αλλων.

nom de mes enfans, de ma patrie, que nous vengerons de tout notre pouvoir, soit par les armes, soit par nos sollicitations les plus vives, l'abominable violation du territoire consacré. Déterminez-vous, Amphictyons ! sur les principes de votre sagesse. Vos offrandes sont prêtes, vos victimes sont à l'autel ; vous êtes sur le point d'offrir des prières solemnelles pour attirer sur vous, & sur les républiques que vous représentez, les bénédictions du ciel ; mais comment oserez-vous demander quelques graces aux Dieux, tandis que vous souffrez que la profanation des Amphisséens reste impunie. Ecoutez les paroles de l'anathême lancé, non-seulement contre ceux qui cultivent les terres consacrées, mais contre ceux qui négligent de les punir : « Ils ne présenteront jamais d'offrandes qui puissent être agréables à Apollon, à Diane, à Latone ou à Minerve *Providente*, & tous leurs sacrifices & leurs rites religieux seront à jamais rejettés & abhorrés[a] ! ».

Ce qui excite la troisième guerre sacrée.

La vivacité du discours d'Æschines répandit la plus grande confusion dans l'assemblée. On ne parla plus des boucliers d'or que les Athéniens avoient dediés, contre l'ordre des formalités requises. Ce défaut de formalité disparut au

[a] Pausanias, Phoc. & Æschin. in Ctesiphont.

milieu des impiétés énormes des Amphisséens, présentées, avec tant de force, à l'imagination superstitieuse de la multitude épouvantée. Il fut résolu, après de violens débats entre ceux qui accusoient ce malheureux peuple & ceux qui le défendoient, que les Amphictyons, avec le secours des citoyens de Delphes, entreroient le lendemain dans la plaine Cirrhéene, afin d'abattre, de brûler & de détruire les maisons & les plantations qui avoient si long-temps embelli & profané le territoire dévoué *. Les Delphiens

* *Tantum religio potuit suadere malorum!* La raison s'indigne en voyant, d'un côté, jusqu'où l'absurdité de la superstition a pu porter les hommes, & de l'autre, jusqu'à quel point l'esprit de vengeance & la cupidité ont pu les aveugler. Punir tout un peuple pour avoir cultivé & embelli un désert que personne n'avoit réclamé depuis trois cents ans! & c'est un orateur, célèbre par ses talens & son éloquence, qui a osé donner un semblable conseil! En vérité, il faut convenir que les lumières de la philosophie ont été d'un grand secours à l'humanité, pour la tirer de cet abîme de préjugés qui dévouoient si facilement les individus, & souvent des peuples entiers, aux anathêmes d'une société religieuse ou politique, intéressée à subjuguer le genre humain par des craintes frivoles, pour le porter ensuite à s'infliger à lui-même, aveuglément & de ses propres mains, des calamités réelles. Le caractère d'Æschines me paroît doublement monstrueux dans cette

trouvèrent peu d'obstacle à accomplir cette pieuse dévastation ; mais, en revenant vers le temple, ils furent surpris & attaqués par un nombreux parti d'Amphisséens, qui les mit en desordre, fit

---

occasion : il excitoit le fanatisme des Amphictyons contre un peuple paisible & laborieux, sous prétexte de venger la gloire des Athéniens, qu'il ternissoit réellement par son emportement & ses imprécations contre Amphise ; il trahissoit ouvertement, sous le même prétexte, sa patrie, qu'il affectoit de défendre, & la Grèce entière, qu'il soumettoit à la discrétion de Philippe, en attirant ce prince dans cette contrée. Tant de perfidie & d'atrocité dans cette conduite d'Æschines, n'étoit sûrement pas un effet de sa propre superstition & de son ignorance en politique, mais un effet de sa haine contre Démosthènes. Tant il est vrai que le malheur d'un état est d'être gouverné par des hommes qui, au lieu de s'entendre & de s'accorder pour faire le bien public, cherchent au contraire à se nuire & à se contrarier en tout. Les fripons veulent tout avoir, & l'argent, & l'estime des nations. Les honnêtes gens se contentent de la dernière récompense, mais les premiers ne peuvent même souffrir qu'on la leur accorde : ils craignent, avec raison, qu'elle ne soit un point de comparaison trop frappant pour ne pas renverser leurs prétentions ; &, de même qu'Æschines, ils aiment mieux voir périr leur patrie, & y contribuer de tout leur pouvoir & de tout leur crédit, que de permettre que la probité & le patriotisme, auxquels ils ont renoncé, soient honorés & distingués un moment. *Note du Traducteur.*

plusieurs prisonniers, & poursuivit le reste jusqu'à Delphes. Cet acte naturel de vengeance fut le signal de la guerre. La sainteté de la religion se trouvoit hautement violée en la personne des Amphictyons, qu'on avoit insultés; & chacun d'eux porta ses plaintes à sa république, tandis que les Amphisséens agravoient leurs crimes & leurs sacrilèges par une nouvelle audace. Les mesures du conseil Amphictyonique furent lentes & irrésolues, ainsi que cela devoit être de la part d'un corps qui n'avoit qu'une autorité subordonnée; & lorsqu'enfin on eut levé une armée, sous le commandement de Cottyphus, Thessalien dévoué à Philippe, leurs opérations furent mal dirigées, & n'eurent aucun succès [a].

Les Amphictyons nomment Philippe leur général.

Ainsi les choses étoient arrivées au point où Æschines & ses complices desiroient les voir, pour faire valoir l'intérêt du roi de Macédoine. Ils déclamèrent hautement, dans le conseil, contre l'indifférence des états Grecs pour une guerre qui intéressoit si essentiellement la religion nationale. « C'étoit aux Amphictyons, disoient-ils, comme ministres d'Apollon & gardiens du temple, à chercher & à employer quelque instrument plus puissant de la vengeance divine. Philippe de

[a] Æschin. in Ctesiphont.

Macédoine avoit donné précédemment des preuves de ſon zèle & de ſa piété dans la guerre Phocéene. Ce prince revenoit triomphant de ſon expédition de Scythie. On pouvoit demander ſon ſecours (& ce ne ſeroit pas en vain) pour défendre la cauſe d'Apollon & ſon temple ſacré ». Cette propoſition ayant été approuvée, les Amphictyons envoyèrent une députation, qui rencontra Philippe en Thrace. Ce prince feignit d'être grandement ſurpris de ce meſſage, mais il déclara que ſa profonde vénération pour le conſeil lui faiſoit une loi d'obéir promptement à ſes ordres [a].

Philippe élude la flotte Athénienne par un ſtratagême.

Philippe avoit déja pris des meſures pour agir comme général des Amphictyons, & s'étoit pourvu d'un nombre ſuffiſant de vaiſſeaux de tranſport pour faire paſſer ſon armée en Grèce. Il apprit, ſur ces entrefaites, que, malgré les intrigues d'Æſchines & de ſes aſſociés, Démoſthènes avoit perſuadé aux Athéniens de s'oppoſer à ſon projet, & que leurs amiraux, Charès & Proxenus, ſe préparoient à lui couper le paſſage avec une flotte ſupérieure. Pour détourner cet obſtacle, Philippe employa un ſtratagème. Il envoya un petit bâtiment en Macédoine, avec

a Æſchin. in Cteſiphont.

des lettres qui donnoient lieu de croire qu'il ſe propoſoit de retourner immédiatement en Thrace [a]. Inſtruiſant de ſon projet Antipater, ſon principal confident, il eut ſoin de maſquer ſon artifice, en adreſſant la lettre à la reine Olympias. Le bâtiment vint tomber exprès dans les mains des Athéniens. Les dépêches furent ſaiſies & lues; mais la lettre adreſſée à la reine fut envoyée à ſa deſtination, ſans avoir été ouverte [b]. Les amiraux Athéniens abandonnèrent leur ſtation, & Philippe arriva, ſans obſtacle, ſur la côte de Locris, d'où il continua ſon chemin vers Delphes.

Philippe défait les mercenaires Athéniens, & prend poſſeſſion d'Amphiſe.

Quoique l'armée Macédoniene fut aſſez forte pour réduire Amphiſe, le roi néanmoins envoya, au mois de novembre, des lettres circulaires à la plupart des états de la Grèce, pour les engager à ſe joindre à lui, afin de ſoutenir la cauſe des Amphictyons & d'Apollon. Les Thébains, plutôt intimidés par le voiſinage d'une puiſſante armée que favorables aux Macédoniens, dont ils commençoient à redouter l'ambition, envoyèrent un petit corps d'infanterie ſous les étendards de Philippe. Les Lacédémoniens, dégoûtés depuis

[a] Polyæn. l. 4. ch. 2.
[b] Plut. in Demetr.

long-temps de la conduite des autres Grecs, & enviant la puiſſance de la Macédoine, à laquelle ils n'avoient plus le courage de s'oppoſer, contemplèrent avec dédain tous ces nouveaux mouvemens, & parurent fermes dans le projet de garder une parfaite neutralité. Les Athéniens, éveillés ſur leur danger par l'activité de Démoſthènes, opposèrent à Philippe dix mille mercenaires, mépriſant les menaces de l'oracle contre ceux qui prenoient le parti des impies Amphiſſéens. L'orateur accuſoit hardiment la prêtreſſe Pythiene & ſes miniſtres de s'être laiſſé corrompre pour *philippiſer*, ou pour prophétiſer en faveur de Philippe, tandis qu'Æſchines, d'un autre côté, accuſoit ſon adverſaire d'avoir reçu mille dragmes, & une penſion annuelle de vingt mines, pour ſoutenir l'impiété d'Amphiſe [a]. Le roi de Macédoine, ſans attendre d'autre renfort que celui qu'il avoit reçu des Thébains, aſſiégea & prit cette malheureuſe ville, dans laquelle il mit une garniſon; &, ayant défait & diſperſé les mercenaires Athéniens, il répandit la terreur de ſes armes dans toutes les provinces d'alentour [b].

[a] Æſchin. in Cteſiphont.

[b] Demoſth. de Corona.

Tandis que les Athéniens négocient avec Philippe, ils forment une confédération contre lui.

Tous ces événemens occasionnèrent une grande consternation dans Athènes. Les citoyens épouvantés, auxquels on n'avoit pu persuader de quitter leurs plaisirs pour aller à la défense d'Amphisse, crurent que le moment approchoit où ils seroient forcés de défendre leurs propres murailles contre l'usurpateur victorieux. Après une courte délibération, ils envoyèrent une ambassade à Philippe, pour demander une suspension d'armes, & en même-temps ils dépêchèrent leurs plus habiles orateurs pour réveiller les Grecs de leur assoupissement, & les exciter à se réunir contre un barbare qui, sous prétexte de venger la divinité offensée d'Apollon, méditoit le projet de subjuguer leur commune patrie. Mégare, Eubée, Leucas, Corinthe, Corcyre & l'Achaïe, reçurent favorablement les ambassadeurs, & entrèrent sur-le-champ dans une ligue contre la Macédoine. Thèbes flottoit dans l'incertitude, haïssant les Athéniens comme rivaux, & redoutant Philippe comme un tyran. La situation du territoire des Thébains, au travers duquel il falloit que Philippe passât avant d'envahir l'Attique, rendoit la décision de ce peuple spécialement importante [a]. Philippe employoit toutes

Les Thébains hésitent entre le parti de Philippe & celui des Athéniens.

[a] Diodor. l. 16. p. 475.

ſes intrigues pour les retenir dans ſon parti, & les Athéniens faiſoient valoir toute leur éloquence pour les déterminer à ſe joindre à eux. Les Thébains temporiſoient, délibéroient, prenoient une réſolution & en changeoient. Les partiſans d'Athènes étoient les plus nombreux, ceux de la Macédoine les plus actifs, tandis que la populace Thébaine écoutoit les clameurs & les raiſons des deux partis avec une indifférence ſtupide, avec cette lenteur léthargique qui déshonoroit le caractère groſſier des Béotiens [a].

Pour fixer leurs réſolutions, & réveiller leur ſenſibilité, Philippe eut recours, à la fin, aux fortes impreſſions de la terreur. Sa prévoyance & ſa politique avoient épargné, dans le déſaſtre général de la Phocide, les murs d'Elatée, ville importante par ſa ſituation entre deux rangs de montagnes qui débouchoient dans la Phocide d'un côté, & dans la Béotie de l'autre. La citadelle étoit bâtie ſur une éminence, baignée du fleuve Céphiſe, qui couloit dans un lit tortueux, au travers de la Béotie, dans le lac Copaïs, d'où l'on communiquoit à l'Attique par pluſieurs petites rivières navigables. Ce poſte important, ſitué convenablement pour recevoir des renforts

Philippe s'empare d'Elatée. Olymp. CX. 3. A. C. 338.

[a] Demoſth. de Corona.

de la Thessalie & de la Macédoine, commandoit le passage en Béotie, & n'étoit éloignée que de deux journees de l'Attique. On pouvoit, en y plaçant une forte garnison, alarmer continuellement la sûreté de Thèbes & d'Athènes. C'est pourquoi Philippe s'en empara avec autant de célérité que de hardiesse[a]; il y fit venir la plus grande partie de ses troupes, répara & fortifia les murs de la place; &, s'étant mis à l'abri de toute surprise, il épia une occasion favorable de punir les Athéniens, qui lui avoient donné assez de motifs pour qu'il pût les représenter comme les ennemis du conseil Amphictyonique[b], par l'autorité duquel il affectoit d'être guidé dans toutes ses opérations.

Consternation dans Athènes.

Nous ne sommes point instruits de l'effet immédiat que produisit cette démarche vigoureuse sur l'esprit des Thebains; mais on peut conjecturer aisément quelles furent la terreur & la consternation des citoyens qui restoient fidèles à cette république, d'après ce qui arriva en cette occasion à Athènes. Il étoit déja nuit lorsqu'un courier apporta la nouvelle que Philippe avoit pris possession d'Elatée. Le peuple étoit retiré dans ses foyers : les magistrats soupoient au Prytanée;

[a] Diodor. & Demosth. ubi suprà.

[b] Æschin. in Ctesiphont.

dans un moment tous ſortirent dans les rues. Quelques-uns coururent chez les généraux, d'autres allèrent chercher l'officier [a] qui étoit chargé d'appeller les citoyens au conſeil; la plus grande partie ſe rendit en foule ſur la place au marché; &, pour donner plus d'emplacement à l'aſſemblée, on abattit ou brûla les édifices de bois, élevés par des marchands & des artiſans qui expoſoient leurs denrées en vente ſur ce quarré ſpacieux. La confuſion ceſſa au point du jour; les citoyens étoient tous aſſemblés; les ſénateurs prirent leurs places; le préſident fit le rapport de la nouvelle alarmante qu'on venoit de recevoir. Alors le héraut dit à haute voix : « que ſi quelqu'un avoit un avis à propoſer dans la conjoncture préſente, il pouvoit monter dans la tribune aux harangues & parler ». L'invitation fut répétée pluſieurs fois ſans que perſonne ſe préſentât; les eſprits étoient ſi troublés, ſi abattus, que les magiſtrats, les généraux, les démagogues qui étoient préſens, n'obéirent pas à la ſommation du héraut, que Démoſthènes appelle la voix de la patrie implorant l'aſſiſtance de ſes enfans [b].

[a] Τον σαλπιγκτην εκαλυν, p. 317.

[b] Καλησης δε της κοινης της πατριδος φωνης τον ερυντα ὑπερ σωτηριας· ἠν γαρ ὁ κηρηξ κατα τυς νομυς φωνην αφιησι,

Démosthènes exhorte les Athéniens à s'opposer à Philippe de tout leur pouvoir, par terre & par mer.

A la fin cependant cet illustre orateur se leva, & ayant proposé, au milieu de la consternation universelle, un avis prudent & généreux qui fut généralement adopté, il obtint le plus noble triomphe du patriotisme.

* Il commença par faire briller un rayon d'es-

ταυτην κοινην της πατριδος δικαιον εστι ἡγεισθαι, p. 317. Le passage qui suit a été souvent cité, & ne peut jamais être trop étudié, comme un des plus beaux modèles de la narration oratoire.

* Que le lecteur me permette de l'arrêter un moment sur cette circonstance, pour admirer ensemble le triomphe de Démosthènes, & voir jusqu'où le génie éclairé d'un homme de probité, & d'un vrai citoyen, peut être utile à sa patrie. Tout un peuple est dans la consternation & l'épouvante. On ne sait quel parti prendre; les têtes sont troublées, les langues sont muettes : un seul homme, & il n'y en avoit qu'un seul, se lève, & propose un avis, & cet avis est le seul raisonnable & le seul salutaire qui pût être proposé dans une pareille circonstance. On croiroit peut-être que c'est purement à la sagacité d'esprit de Démosthènes, & à ses lumières en politique, qu'il faut attribuer le conseil qu'il donne aux Athéniens : non; c'est à sa probité & à son patriotisme : car il n'y a que la probité, & le véritable patriotisme, qui puissent éclairer un citoyen, dans une pareille circonstance, sur les vrais moyens de sauver sa patrie. Un intrigant, un fripon, un homme vendu aux ennemis de son pays, quelque

pérance aux yeux des citoyens découragés, en les assurant que, sans les Thébains, ou du

---

esprit, quelques lumières qu'il eût pu avoir d'ailleurs, n'auroit pu conseiller aux Athéniens qu'un parti relatif à sa propre manière de voir; & cette manière de voir n'auroit pu être conséquente, ni à la gloire de sa patrie, s'il la trahissoit; ni au bien public, s'il ne songeoit qu'au sien propre; ni au bonheur général, s'il regardoit ce bonheur comme un malheur pour lui. C'est toujours d'après notre manière de voir, d'après nos principes, nos passions, nos intérêts, que nous nous conduisons, que nous conseillons les autres, que nous administrons leurs affaires, lorsqu'ils nous les confient, enfin que nous sommes des gens de bien ou des malhonnêtes gens. Une belle imagination, un bel esprit, une éloquence qui ravit, tout cela ne peut remplacer la probité de principes, qui se prouve par la probité d'actions; & il est aussi impossible qu'un homme d'état corrompu, eût-il les talens réunis de Démosthènes & de Ciceron, puisse conduire ses concitoyens dans le véritable sentier de la gloire & du bonheur, qu'il est impossible de métamorphoser le plomb en or. Ce n'est donc qu'à la probité même, & au véritable zèle patriotique, qu'il appartient d'appercevoir les vrais rapports de gloire & de bonheur qui conviennent aux sociétés, & de les diriger vers ce but. Je sais bien qu'il faut qu'un homme d'état sache lire, écrire & parler; qu'il soit même éloquent, lettré, & sur-tout très-instruit en histoire, en géographie, en politique, en législation, &c. mais j'insiste d'avance sur une probité sévère & non-

moins ſans une grande partie d'entr'eux ennemis de Philippe, ce prince ne ſeroit pas ſeulement maître d'Elatée, mais déja ſur les frontières de l'Attique. Il exhorta ſes compatriotes à ſe remettre d'une frayeur indigne de leur courage ; &, au lieu de trembler pour eux-mêmes, de craindre ſeulement pour leurs voiſins, dont les territoires étoient plus immédiatement menacés, & qui auroient à ſoutenir le premier choc de l'invaſion. « Que vos troupes, continua-t-il, marchent ſur-le-champ à Eleuſis, pour montrer aux Thébains & à toute la Grèce que, comme ceux qui ont vendu leur patrie ſont ſoutenus par les forces Macédonienes à Platée, de même vous êtes prêts à défendre de tout votre pouvoir ceux qui combattent pour la liberté. Envoyez en même-temps des ambaſſadeurs à Thèbes, pour rappeller à cette république les ſervices que vos ancêtres lui ont rendus, pour aſſurer les Thébains que vous ne les regardez pas comme des étrangers ; que le

équivoque ; car la probité, encore une fois, eſt le véritable téleſcope des grands adminiſtrateurs, ce que je prouverai plus en détail, moins par des raiſonnemens que par des exemples, dans le premier ouvrage de politique que j'entreprendrai. *Note du Traducteur.*

peuple d'Athènes a oublié toutes leurs hostilités récentes contre les citoyens de la Grèce, & qu'il n'abandonnera jamais la cause de la patrie commune, qui est, en ce moment sur-tout, la cause particuliere de Thèbes. Faites-leur offrir tous vos secours & vos services, sans aucun intérêt de votre part; car il seroit indécent de faire aucune demande pour vous-mêmes dans la conjoncture présente. Assurez-les que vous êtes profondément affectés de leur danger, & entierement préparés à les défendre généreusement de toutes vos forces ».

Ces propositions ayant été reçues avec une approbation générale, Démosthènes dressa un décret pour en ordonner l'exécution; décret que l'on peut regarder comme la voix expirante d'un peuple qui, suivant le conseil magnanime de Périclès, avoit résolu, quoi qu'il arrivât, de conserver la réputation d'Athènes intacte aux yeux de la postérité [a]. Après avoir peint, dans

Le décret passé à ce sujet, daté du mois d'août.

[a] Voyez volume 3, chapitre 15. En défendant sa propre conduite, malgré les conséquences malheureuses dont elle fut suivie, Démosthènes semble animé du véritable esprit de Périclès. Βυλομαι τι και παραδοξον ειπειν; και μυ προς Διος και θεων! μηδεις την ὑπερβολην θαυμαση, αλλα μετ' ευνοιας ὁ λεγω θεωρησατω· ει γαρ απασι προδηλα τα μελλοντα γενησεσθαι, και προηδεσαν παντες, και συ προυλεγε

ce décret, la perfidie & la violence de Philippe ſous les couleurs les plus odieuſes, & avoir

---

Αισχινη, και διεμαρτερȣ, βοων και κεκραγως, ὁς ȣδε εφθεγξω· ȣδε ȣτως αποςατεον τη πολει τȣτων ην, ειπερ η δοξης η προγονων η τȣ μελλοντος αιωνος ειχε λογον. Les beautés de tels paſſages, dépendant principalement de la collocation des mots & des ſentimens, ne peuvent être traduites. En voici ſimplement le ſens : « Je haſarderai de dire des choſes qui ſont contraires à l'opinion commune; & au nom des Dieux! Ne faites pas attention à l'extravagance de mon diſcours, mais écoutez-le avec indulgence. Quand vous auriez tous prévu ce qui alloit arriver, quand les ſuites de notre conduite auroient été évidentes, & quand même vous, Æſchines, vous les auriez divulguées à haute voix, vous qui n'ouvrîtes pas la bouche, cependant les Athéniens ne devoient pas abandonner la cauſe de la liberté Grecque, à moins qu'ils n'abandonnaſſent leur gloire, leurs ancêtres, & leur renommée dans les âges ſuivans ». La même penſée eſt exprimée, dans un ſtyle plus hardi encore, après que les auditeurs y ont été préparés : αλλα ȣκ εςι, ὁπως ημαρτετε, ανδρες Αθηναιοι, τον ὑπερ της ἁπαντων ελευθεριας και σωτηριας κινδυνον αραμενοι· ȣ μα τȣς εν Μαραθωνι προκινδυνευσαντας των προγονων, &c. Voyez le paſſage 143. Il jure, par ceux qui périrent à Marathon, à Platée, à Salamine & à Artemiſe, que les Athéniens ne s'abuſoient point en défendant la sûreté & la liberté publiques, contre des forces ſupérieures, & contre leur mauvaiſe fortune. De tels paſſages, détachés, peuvent paroître extravagans &

noté d'infamie les nouveaux traits de son injustice & de son ambition, l'orateur conclud ainsi : « C'est pour de telles raisons que le sénat & le peuple d'Athènes, émules de la gloire de leurs ancêtres ; à qui la liberté de la Grèce fut toujours plus chere que l'intérêt de leur république particuliere, & révérant humblement les dieux & les héros, gardiens de la cité & du territoire d'Athènes dont ils implorent l'aide en ce moment, ont résolu d'envoyer, vers la côte de Béotie, une flotte de deux cents voiles, de marcher à Eleusis avec toutes leurs forces de terre, de dépêcher des ambassadeurs aux différens états de la Grèce, & particulièrement aux Thebains, pour les encourager à rester fermes au milieu des dangers qui les menacent, & à défendre la cause commune, avec l'assurance que le peuple d'Athènes, oubliant toutes les querelles qui ont eu lieu entre les deux républiques, est déterminé & préparé à les soutenir de tout son pouvoir, avec ses trésors, ses vaisseaux & ses armes, sachant bien que c'est une chose hono-

gigantesques; mais, en considérant la situation des temps, & la symmétrie qui règne dans les discours de Démosthènes, rien ne paroît monstrueux, parce que tout est grand.

rable que de combattre pour la prééminence de la Grèce ; mais que c'eſt ternir leur gloire héréditaire & déshonorer leur patrie pour jamais, que de ſe laiſſer commander par un étranger, & de ſouffrir qu'un bàrbare leur enlève la ſouveraineté ».

Démoſthènes perſuade aux Thébains de joindre l'étendard d'Athènes.

Le même eſprit d'intrépidité qui dicta ce décret, ſuivit les opérations de Démoſthènes dans ſon ambaſſade à Thèbes, dans laquelle il triompha des intrigues d'Amyntas & de Cléarchus, & de l'éloquence de Phylon de Byzance, qui étoient les émiſſaires envoyés par Philippe en cette occaſion importante. Les Thébains paſſèrent un décret pour recevoir, avec gratitude, l'aſſiſtance d'Athènes; & l'armée Athéniene étant bientôt après entrée en campagne, fut admiſe dans les murs de Thèbes, & traitée avec toutes les diſtinctions flatteuſes de l'ancienne hoſpitalité [a].

Préparatifs des deux côtés pour la bataille de Chéronée.

Pendant ce temps-là Philippe avançoit vers les frontières de la Béotie. Y étant arrivé, il envoya quelques détachemens qui furent battus,

[a] Démoſthènes, qui fournit les détails ci-deſſus, évite de s'arrêter ſur les triſtes événemens qui ſuivent, leſquels ſont rapportés par Diodore, l. 16. p. 475 & ſuiv. Plut. in Alexand. Strabo, l. 9. p. 414. Juſtin. l. 9. ch. 3. & Pauſanias, Bæotic.

en

en deux rencontres, par les confédérés. Sans s'inquiéter de ces pertes, auxquelles peut-être il avoit donné lieu, pour attirer, par ce ſtratagême, l'ennemi hors de ſes murailles, il marcha, avec le principal corps de ſon armée, forte de trente-deux mille hommes, vers la plaine de Chéronée. Philippe trouva ce lieu très-propre aux opérations de la Phalange Macédoniene, & il y choiſit l'emplacement de ſon camp, & enſuite le champ de bataille avec une égale ſagacité, ayant devant lui, d'un côté, un temple d'Hercule que les Macédoniens regardoient comme l'auteur de la famille de leurs rois & le grand protecteur de leurs armes; &, de l'autre côté, les bords du Thermodon, petite rivière coulant dans le Céphiſe, & annoncée, par les oracles de la Grèce, comme un lieu qui devoit être fatal au deſtin de cette contrée [a]. Les généraux de l'armée confédérée des Grecs avoient été beaucoup moins attentifs à profiter des préjugés ſi puiſſans de la ſuperſtition. Quoique les ſacrifices euſſent paru d'un mauvais augure, les Athéniens avoient quitté leur ville par les exhortations de Démoſthènes, qui regardoit la juſtice de leur cauſe comme le préſage le plus

[a] Plut. in vit. Demoſth.

favorable. Sans être retenus par les oracles, ils s'avancèrent ensuite vers le fatal Thermodon, accompagnés des Thébains & de quelques petits renforts envoyés par les isles & les états du Péloponèse qui avoient adhéré à leur alliance. Leur armée montoit à trente mille hommes, animés par le plus noble motif pour lequel des hommes puissent combattre, mais commandés par Lysiclès & Charès, Athéniens; le premier étant peu connu, & le second l'étant d'une manière défavorable; & par Théagènes le Thébain, personnage fortement suspect de trahison; tous trois hommes d'intrigue & instrumens de faction, esclaves de l'intérêt ou du plaisir, dont les caractères seuls (sur-tout d'après le choix qu'on en avoit fait pour s'opposer à l'ennemi public) suffisent pour prouver que la Grèce étoit sur le penchant de sa ruine (*).

* C'est effectivement par le caractère des hommes en place que l'on juge de la décadence d'un empire. Lorsqu'un état est administré par une succession trop constante d'intrigans, d'hommes corrompus, d'ignorans & de fripons, il n'y a plus d'espoir pour cet état; il doit tomber. Les Athéniens avoient parmi eux un homme d'une probité connue, grand politique & grand général tout ensemble, le vertueux Phocion; & cependant on lui préféra Charès: pourquoi? parce qu'une fois qu'on a laissé introduire dans

Alexandre met en déroute les Thébains.

Le jour qui devoit enfin abolir l'indépendance de ces républiques turbulentes, que leurs propres vices, & les armes, & les intrigues de Philippe avoient minces insensiblement pendant vingt-deux ans, les deux armées se formèrent en ordre de bataille avant le lever du soleil. A la tête de l'aile droite des Macédoniens se trouvoit Philippe, qui jugea à propos de s'opposer, en personne, au choc dangereux des Athéniens. Son fils Alexandre, âgé seulement de dix-neuf ans, mais entouré d'officiers expérimentés, commandoit l'aîle gauche qui faisoit face à la troupe sacrée des Thébains. Les auxiliaires de chacune des deux armées étoient postés au centre. Au commencement de l'action, les Athéniens chargèrent avec impétuosité, & repoussèrent toutes les divisions de l'ennemi qui se présentoient à

l'administration, des hommes frivoles & corrompus, des intrigans & des fripons, ils s'y maintiennent par toutes sortes de moyens, & y pullulent, pour ainsi dire, à la suite les uns des autres. On ne s'avise jamais, d'ailleurs, d'aller chercher le vrai mérite, qui se tient modestement à l'écart, & qui ne va point courir après la fortune & les dignités, parce qu'il se suffit à lui-même : de sorte que, faute de savoir prendre un parti vigoureux, pour couper le mal dans sa racine, un état languit, & tombe enfin en ruines. *Note du Traducteur.*

eux ; mais la bouillante ardeur d'Alexandre obligea les Thébains [a] de se retirer, la troupe sacrée ayant été détruite jusqu'au dernier homme. L'activité du jeune prince acheva de les mettre en désordre, & il les poursuivit avec sa cavalerie Thessaliene.

Philippe défait les Athéniens.

Dans le même temps, les généraux Athéniens, trop exaltés par leur premier succès, laissoient échapper l'occasion de l'augmenter ; car ayant repoussé le centre & l'aile droite des Macédoniens, excepté la phalange qui étoit composée d'hommes choisis, & commandée immédiatement par le roi, au lieu de chercher à rompre ce corps formidable en l'attaquant en flanc, ils se mirent à poursuivre les fuyards [b]; l'insolent Lysiclès s'écriant dans le transport d'un vain triomphe : « Poursuivons, mes braves compatriotes, chassons ces lâches jusqu'en Macédoine ». Philippe écouta ce discours avec mépris ; &, disant à ceux qui l'environnoient : « Nos ennemis ne savent pas comment il faut vaincre, » il commanda à sa phalange, par une évolution rapide, de gagner une hauteur voisine, d'où elle fondit ensuite, avec impétuosité, sur

a Plutarq. in Alexand.

b Polyæn. Stratagem. l. 4. ch. 2.

les Athéniens qui avançoient, & que la confiance du succès aveugloir entièrement sur le danger. Le choc irrésistible des piques Macédonienes convertit bientôt leur furie en désespoir. Plus de mille Athéniens restèrent sur le champ de bataille; deux mille furent faits prisonniers, & le reste échappa par une fuite honteuse & précipitée. Parmi les Thébains, le nombre des morts étoit plus considérable que celui des prisonniers. Les confédérés perdirent peu d'hommes, parce qu'ils eurent peu de part à l'action, & que Philippe, voyant sa victoire complette, donna ordre d'épargner les vaincus. Cette clémence, donr on n'avoit point d'exemple dans ces temps-là, fait autant d'honneur à son jugement qu'à son cœur, puisqu'il gagnoit ainsi, par son humanité, les affections de ceux qu'il avoit conquis par sa valeur [a].

Selon la coutume Grecque, le combat fut suivi d'un festin, où le roi, présidant en personne, reçut les félicitations de ses amis, & les humbles supplications des députés Athéniens qui demandoient leurs morts. Leur demande regardée comme un aveu formel de leur défaite, leur fut accordée sur-le-champ; mais

Philippe visite le champ de bataille.

[a] Pausan. Achaic. Diodor. & Justin, ubi suprà.

avant qu'ils profitassent de cette permission, Philippe, qui avoit prolongé le repas jusqu'au point du jour, sortit avec ses convives pour visiter le champ de bataille. Leurs têtes étoient couronnées de guirlandes de fleurs, leurs esprits étoient exaltés par l'excès du vin & par le délire de la victoire; mais la vue des Thébains massacrés, qui se présentèrent d'abord à leurs yeux, & sur-tout de la troupe sacrée des amis qui étoient étendus & couverts de blessures honorables, sur le lieu même où ils avoient commencé à combattre; cette vue, dis-je, ramena ces spectateurs insolens à des sentimens de raison & d'humanité. Philippe contempla ce carnage horrible avec un mêlange d'admiration & de pitié; &, après un morne silence, il fit une imprécation solemnelle contre ceux qui soupçonnoient bassement de si braves gens de s'être souillés d'une passion criminelle & infâme [a].

Demadès le réprimande sur sa légéreté.

Mais ces tristes réflexions ne l'affectèrent pas long-temps; car s'étant avancé dans l'endroit où les Athéniens avoient combattu & péri, le roi s'abandonna à toute la légéreté & la petitesse de la joie la plus indécente. Au lieu de réflechir au danger qu'il avoit couru, & de remercier le

[a] Plutarq. in Pelopid.

ciel de sa victoire, il compara les prétentions orgueilleuses des Athéniens ses ennemis avec leur triste situation ; &, frappé de ce contraste, il répéta, avec un ton d'ironie, la pompeuse déclaration de guerre, dressée auparavant par Démosthènes. Ce fut à cette occasion que l'orateur Demadès lui demanda « pourquoi il jouoit le personnage de Thersite, lorsque la fortune lui donnoit celui d'Agamemnon [a] ? »

Différence du traitement fait aux Athéniens & aux Thébains.

Quel que put être l'impression de ce sarcasme [b], il est certain que le roi de Macédoine ne se permit plus dès-lors d'insulter au sort des vaincus. Ses généraux lui ayant conseillé d'avancer en Attique, & de se rendre maître d'Athènes, il répondit seulement : « Ai-je donc tant fait pour la gloire, & irai-je détruire le théâtre même de cette gloire [c] » ? Sa conduite subséquente répondit à la modération de ce sentiment : il rendit, sans rançon, les prisonniers Athéniens qui, ayant demandé leur bagage en partant, l'obtinrent sans difficulté, le roi observant plaisamment à ce sujet, que les

[a] Idem, in Demosth.

[b] Plutarque attribue à cette observation piquante la modération de Philippe dans sa conduite subséquente.

[c] Plutarq. in Apophth.

Athéniens fembloient croire qu'il ne les avoit pas vaincus [a] férieufement. Bientôt après, il envoya fon fils Alexandre & Antipater, un de fes miniftres, pour leur offrir la paix à des conditions beaucoup plus avantageufes qu'ils ne devoient s'y attendre. Ils étoient requis d'envoyer des députés dans l'ifthme de Corinthe, où Philippe fe propofoit d'affembler, au commencement du printemps, tous les états de la Grèce, afin de régler leurs contingens refpectifs de troupes pour l'expédition en Perfe. On leur ordonnoit de rendre l'île de Samos, qui formoit alors la principale ftation de leur flotte, & qui fervoit de boulevard & de défenfe à toutes leurs poffeffions maritimes; mais on leur permettoit de jouir paifiblement du territoire de l'Attique & de la forme héréditaire de leur gouvernement, & on leur accordoit la ville d'Orope qui avoit été long-temps un objet de querelle entr'eux & les infortunés Thébains [b]. Ce ne fut pas feulement par la privation de cette cité que les Thébains éprouvèrent l'indignation du conquérant; Philippe fe crut autorifé, d'après tout ce qui s'étoit paffé entre Thèbes &

[a] *Idem, ibid.*

[b] Paufan. Bæotic. Diodorus, ubi fuprà.

la Macédoine dès le commencement de son règne, à traiter ce peuple, non pas comme des ennemis déclarés dont les généreux efforts à défendre leur liberté méritoient sa clémence, mais comme des rebelles sans foi & sans honneur, qui étoient dignes de toute la sévérité de sa justice. Il punit le parti républicain avec une rigueur inflexible; il rétablit les traîtres qu'on avoit bannis, dans les premieres charges de la république : &, pour protéger leur administration, il mit une garnison Macédoniene dans la citadelle de Thèbes [a].

Quelle en étoit la cause.

En traitant ces deux républiques d'une manière si différente, il est probable que Philippe n'étoit point dirigé par aucun motif d'affection ou de haine; sa générosité & sa rigueur étoient également un effet de sa politique, & tendoient toutes deux à son intérêt. Outre la différence de caractère entre les Thébains & les Athéniens, qui rendoit les premiers aussi sensibles à l'impression de la crainte, que les derniers étoient susceptibles de reconnoissance & d'estime, les Thébains avoient trop long-temps abandonné la cause de la Grèce; ils avoient contribué trop ardemment à établir la puissance de la Macédoine,

a Justin. l. 9, ch. 4.

pour acquérir beaucoup de réputation par une tentative malheureuſe contre Philippe, à laquelle ils avoient été conduits inſenſiblement, moins par leur propre courage ou leur eſprit public, que par le zèle & l'éloquence de Démoſthènes. Les Athéniens, au contraire, s'étoient oppoſés, dès le commencement, aux vues de ce prince; quoiqu'avec beaucoup moins de prudence & d'activité que leur ſituation n'exigeoit. Durant tout le cours de ſon règne, ils avoient continué à traverſer ſes meſures, & à dédaigner ſon autorité. Enfin, avant la fatale journée de Chéronée, ils avoient tâché de former une confédération générale, & lorſqu'ils en avoient vu l'impoſſibilité, ils s'étoient déterminés preſque ſeuls & ſans ſecours, à réſiſter à l'ennemi commun. Ils paroiſſoient par conſéquent avoir droit de prétendre à cette gratitude & à ces applaudiſſemens que la compaſſion accorde à la valeur inconſidérée & au patriotiſme malheureux; &, en traitant rigoureuſement un tel peuple, c'eût été choquer l'opinion & irriter la haine des citoyens de la Grèce, qui conſervoient encore une foible teinture des anciens principes, ou qui étoient encore animés des dernières étincelles de l'eſprit public.

Meſures hardies des

Philippe entendoit trop bien ſon intérêt pour

ternir ainsi sa gloire, & risquer les fruits de sa victoire, quoique la conduite hardie & imprudente des Athéniens, après la bataille, eût pu lui servir à justifier les mesures les plus sévères. Les premières nouvelles de leur défaite remplirent la ville de tumulte & de consternation : mais, lorsque le désordre cessa, tous les citoyens se montrèrent disposés à mettre leur confiance dans leurs armes, aucun dans la clémence de Philippe. On porta un décret, sur la motion d'Hyperidès [a], pour envoyer dans le Pyrée les femmes, les enfans, & les effets les plus précieux, avec les images sacrées & les ornemens des Dieux. Par le même décret, les droits & les privilèges de citoyen furent accordés aux etrangers & aux esclaves, & rendus à des personnes déclarées infâmes, à condition seulement qu'elles se porteroient avec vigueur à la défense publique. Démosthènes proposa, avec le même succès, un décret pour réparer les murs & les fortifications, réparations dont on le nomma surintendant, & qu'il fit faire à ses propres dépens [b]. L'orateur Lycurgus entreprit, de son côté, une tâche bien plus facile, en accusant l'indigne Lysiclès, dont la conduite, le jour de

Athéniens après leur défaite.

---

[a] Plut. in vita Hipperid.

[b] Demosth. de Corona.

la bataille, avoit été la cause immédiate du fatal désastre. Dans un discours, médité pour rappeller l'esprit & l'enthousiasme militaires, qui avoit autrefois animé les Athéniens, l'orateur apostropha ainsi le général coupable, muet & tremblant devant lui : « Les Athéniens ont été entièrement défaits dans un combat; l'ennemi a élevé un trophée à l'éternelle infamie d'Athènes, & la Grèce est prête maintenant à recevoir le joug abhorré de la servitude. Vous étiez notre commandant en ce jour funeste, & vous respirez encore; vous jouissez de la lumière du soleil, & vous osez paroître dans nos places publiques, vous, monument vivant de la honte & de la ruine de votre patrie »? Le peuple bouillant de colère, n'attendit pas la suite du discours, & le criminel fut conduit sur-le-champ à la mort [a].

Modération de Philippe dans la victoire.

Ni les décrets des Athéniens, ni leurs préparatifs militaires, ne purent ébranler la modération de Philippe, ou le déterminer à changer les conditions de paix qu'il avoit déja fait proposer par ses ambassadeurs. Le parti patriotique ou républicain, à la tête duquel se trouvoient les orateurs dont nous venons de parler, ne

[a] Diodor. l. 16, p. 477.

respiroit que haine & que vengeance ; mais, par l'intercession de l'Aréopage, qui, dans cette occasion, se conduisit d'une manière conforme à la réputation de son ancienne sagesse, le prudent & vertueux Phocion [a] fut nommé pour commander en chef. Le discernement de ce grand homme d'état, dont le mérite avoit été négligé, tandis qu'il pouvoit rendre encore des services essentiels, apperçut aisément la vanité qu'il y auroit à tenter de rétablir l'honneur d'un peuple qui, avant sa défaite par Philippe, avoit été bien plus dangereusement vaincu par ses propres vices. Au milieu des événemens importans de la guerre Macédoniene, & des calamités affreuses que ses funestes suites répandoient sur leur patrie, une société de citoyens Athéniens, distingués par leur rang & leur fortune, & connus sous le nom des Soixante, d'après le nombre accidentel de leur institution originaire, s'assembloit journellement. Là, toutes les affaires les plus importantes étoient traitées avec légéreté, & même tournées en ridicule. Le temps n'étoit absolument employé qu'à des festins, à jouer & à dire des bons mots. Ces hommes corrompus voyoient [b], sans émotion, leurs compa-

Extrême corruption des Athéniens.

[a] Plutarq. in Phocion.

[b] Athenæus. l. 14. p. 614.

triotes s'armer pour aller combattre ; ils recevoient, avec la plus grande indifférence, des détails ſur leur captivité ou leur mort ; & les malheurs publics, à quelque degré qu'ils fuſſent arrivés, ne troubloient point leur joie, & n'interrompoient pas un ſeul moment le cours tranquille de leurs plaiſirs. Leur réputation étant parvenue en Macédoine, Philippe leur envoya une ſomme d'argent pour ſoutenir les dépenſes d'une inſtitution ſi favorable à ſes vues. Mais quelle opinion Phocion pouvoit-il ſe former d'un pareil établiſſement ; ou comment étoit-il poſſible à tout homme ſenſé & tant ſoit peu prudent, d'eſpérer qu'une république dégénérée au point de nourrir une telle ſociété dans ſon ſein, pût faire la guerre avec ſuccès contre un ennemi actif & entreprenant ?

Ils ſe déterminent à accepter les conditions de paix offertes par Philippe.

Les raiſons des citoyens les plus ſages, pour accepter la paix propoſée par Philippe, furent ſoutenues & renforcées par le retour de Demadès avec les priſonniers Athéniens faits à Chéronée, qui célébrèrent, d'un commun accord, la modération & les grandes qualités de leur généreux vainqueur. On envoya en conſéquence des ambaſſadeurs au roi de Macédoine, pour accepter & ratifier le traité de paix ſous les conditions qu'il avoit offertes. Les ſeules mar-

ques de déférence que l'on donna à ceux qui insistoient encore pour la guerre, furent de joindre aux ambassadeurs un certain Démocharès qui affectoit de tenir les discours les plus hardis contre Philippe, & de nommer en même-temps Démosthènes l'irréconciliable ennemi de ce prince, pour prononcer une oraison funèbre en l'honneur de ceux qui avoient été tués à Chéronée.

Insolence de Démocharès.

Démocharès s'acquitta de sa commission avec cette pétulance ridicule qui provenoit naturellement de son caractère, & qui, dans les états de la Grèce, choquoit trop souvent la décence des négociations publiques. A leur audience de congé, Philippe prodigua aux ambassadeurs, avec moins de sincérité que de politesse, ses protestations ordinaires d'amitié, & leur demanda obligeamment s'il n'y avoit rien d'ailleurs en quoi il pût faire quelque chose d'agréable pour les Athéniens? « Oui, dit Démocharès, pends-toi ». La juste indignation de tous ceux qui étoient présens s'élevoit contre cette insolence non provoquée, lorsque Philippe, avec un sang-froid admirable, appaisa les clameurs, en disant : « Qu'on laisse aller en paix cet homme ridicule »; &, se tournant alors vers les autres ambassadeurs : « Allez,

dites à vos compatriotes, que ceux qui peuvent se permettre de pareilles impertinences, sont moins justes & moins modérés que celui qui peut les punir & qui les pardonne [a]. »

Oraison de Démosthènes en l'honneur de ceux qui avoient péri à Chéronée.

L'honorable emploi dont on chargeoit Démosthènes, prouvoit que, malgré les suites malheureuses de ses conseils, les Athéniens approuvoient encore ses principes & son patriotisme. On auroit dû s'attendre, dans cette occasion, que les sentimens & le langage de l'illustre orateur se seroient élevés au degré le plus sublime d'éloquence; mais la délicatesse des circonstances n'admettoit plus ces traits hardis auxquels il avoit été accoutumé, & le génie de Démosthènes semble s'éteindre avec les espérances de sa patrie. Il évite, avec une précaution trop marquée, de faire mention des événemens qui venoient de se passer, & il s'appesantit minutieusement sur les parties anciennes & même fabuleuses de l'histoire Athéniene. Un seul trait brille vers la fin de son discours, lorsque, rappellant la gloire des morts, il dit que la perte de ces zélés républicains étoit la même pour la patrie qu'une privation

[a] Seneca de ira.

totale

totale du soleil pour le monde [a]. Figure hardie, mais juste, puisqu'après la bataille de Chéronée il ne resta plus aucun espoir de résister au vainqueur. La dignité & la liberté Grecques furent perdues pour jamais, & les vapeurs assoupissantes du despotisme & de la tyrannie descendirent sur toute la Grèce, & la couvrirent de leur funeste obscurité [b].

---

[a] Ωσπερ γαρ ει τις εκ τυ καθεσηκοτος κοσμυ το φως εξελοιτο, δυσχερης και χαλεπος απας ὁ λειπομενος ημιν βιος· ϗτω τωνδε ανδρων αναιρεθεντων, εν σκοτει και πολλῃ δυσκλεια πας ὁ πρωτος ζηλος των ἑλληνων γεγονε. p. 155. « De même que si le monde étoit privé de la lumière, le peu de vie qui resteroit aux mortels seroit plongé dans les horreurs & la misère; de même, par la mort de ces guerriers, la gloire de la Grèce étoit ensevelie dans l'obscurité & l'ignominie ».

[b] *Hic dies universæ Graciæ, & gloriam dominationis, & vetustissimam libertatem finivit.* Justin. l. 9. ch. 3. Démosthènes, Diodore, Strabon & Pausanias expriment tous les mêmes sentimens, & à peu près dans les mêmes termes.

CHAPITRE XXXVII.

ESPRIT de libéralité qui régnoit dans le gouvernement Macédonien. — Philippe nommé général des Grecs. — Révolte de l'Illyrie. — Assassinat de Philippe. — Son caractère. — Avénement d'Alexandre. — Son expédition contre les Illyriens & les Triballes. — Il passe le Danube. — Rebellion en Grèce. — Destruction de Thèbes. — Héroïsme de Timoclée. — Alexandre traverse l'Hellespont. — Etat de l'Empire de Perse. — Bataille du Granique. — Siège de Milet & d'Halicarnasse. — Aventure courageuse de deux soldats Macédoniens. — Plan de guerre d'Alexandre très-bien conçu. — Moyens par lesquels il conservoit ses conquêtes. — La bataille d'Issus. — Les vertus d'Alexandre se développent avec ses succès.

Esprit de libéralité du gouvernement Macédonien.

LES Grecs voyoient, avec chagrin, que, par la victoire décisive de Chéronée, Philippe devenoit le maître de leur pays [a]. Mais nous nous

[a] Demosth. Æschin. Diodor. Plutarq. Arrian, Passim. Je ne citerai que les paroles de Strabon : Χαιρωνεια δε ὁπȣ Φιλιππος ὁ Αμυντȣ μεγαλος νικησας Αθηναιȣς τε και

formerions une idée très-fauſſe du gouvernement Macédonien, ſi nous le comparions au deſpotiſme de l'orient, ou à la domination abſolue de pluſieurs monarques Européens. L'autorité de Philippe, même dans ſon royaume héréditaire, étoit modelée ſur cet admirable ſyſtême de puiſſance & de liberté qui diſtinguoit & ennobliſſoit la politique des ſiècles héroïques [a]. Il adminiſtroit la juſtice à ſes ſujets nés libres, décidoit leurs différends, & commandoit à la valeur des ſoldats [b]. Son mérite

---

Βοιωτυς και Κορινθιυς, κατεςη της Ελλαδος κυριος. « Et Chéronée, où Philippe, le fils d'Amyntas, ayant vaincu les Athéniens, Béotiens & Corinthiens, dans une grande bataille, ſe rendit maître de la Grèce ». Strab. Geograph. l. IX. p 414.

[a] Lorſqu'Alexandre, enivré de ſa proſpérité, prétendoit à des honneurs trop élevés, le philoſophe Calliſthènes lui dit : « οι προγονοι εξ Αργυς εις Μακεδονιαν ηλθον, υδε βια αλλα νομω Μακεδονεων αρχοντες διατελεσαν ». « Vos ancêtres vinrènt d'Argos en Macédoine, & y demeurèrent gouvernant les Macédoniens, non par la force, mais par la loi ». Arrian. Exped. Alexand. p. 87.

[b] Les ſoldats, dit Curtius, étoient juges en temps de guerre, dans les affaires capitales, & les citoyens en temps de paix. Il ajoute enſuite : « *Nihil poteſtas regum valebat niſi prius valuiſſet auctoritas* » ; *ſcilicet populi.* Curtius, l. 6. ch. 9. p. 441.

perſonnel lui donnoit le droit de porter le ſceptre qui, étant un ſigne de la royauté émané de Jupiter, ne pouvoit être tenu long-temps par des mains qui n'en auroient pas été dignes. La ſupériorité de ſes talens, ſa vigilance & ſon équité dans l'adminiſtration, formoient la baſe principale de ſes prérogatives, puiſque, ſuivant les principes & l'opinion des Macédoniens, celui qui oſoit enfreindre les droits de ſes ſujets [a], ceſſoit dès ce moment d'être roi.

Nature & étendue de l'autorité de Philippe en Grèce.

Ayant effectué la conquête de la Grèce, Philippe fut trop prudent pour introduire dans cette contrée des maximes de gouvernement plus ſévères que celles qui régnoient en Macédoine. Il affecta, au contraire, de conſerver inviolablement les anciennes formes de la conſtitution républicaine, & réſolut de gouverner les Grecs par la même politique avec laquelle il les avoit ſubjugués. Tandis que les garniſons Macédonienes occupoient les Thermopyles & les autres poſtes fortifiés de la Grèce, les partiſans de Philippe dirigeoient les réſolutions de chaque république. La ſurintendance des jeux

[a] Un homme de la dernière claſſe dit, en propres termes, à Philippe : « Si vous refuſez de me rendre juſtice, ceſſez donc d'être roi ». Plut. Apophth.

ſacrés & du temple de Delphes le rendoient le ſeul chef viſible de la religion nationale. Le double droit de préſidence & de ſuffrage au conſeil amphictyonique, lui donnoit le titre de magiſtrat ſuprême pour l'adminiſtration civile de la Grèce, & la victoire glorieuſe qu'il avoit remportée à Chéronée ſur les ſeuls états qui s'oppoſoient à ſa grandeur, le déſignoit comme le général le plus capable de conduire les forces militaires de la Grèce & de la Macédoine dans l'invaſion de la Perſe, projettée depuis ſi long-temps. Comme il avoit droit de prétendre à ce titre, il le ſollicita & l'obtint du conſentement unanime de tous les états Grecs [a].

Philippe nommé général des Grecs. Olymp. CX. 4. A. C. 337.

Le choix qu'on fit du roi de Macédoine pour l'exécution de cette entrepriſe brillante, paroît avoir flatté infiniment la vanité des Grecs, ſur-tout d'après ce qui ſe paſſa à Corinthe, où Philippe, après la bataille de Chéronée, avoit convoqué une aſſemblée générale des états amphictyoniques [b]. Dans cette aſſemblée, Dius d'Ephèſe repréſenta, avec une énergie touchante, les vexations & l'oppreſſion que les foibles

[a] Diodor. l. 16. p. 556. Τὸν Ἑλλήνων ἡλομένων αὐτὸν στρατηγὸν, &c.

[b] Diodor. l. 16. p. 556.

colonies d'Aſie éprouvoient journellement de l'avide cruauté des ſatrapes Perſans. Ses plaintes furent généralement approuvées, & tous les membres du conſeil ſe rappellèrent, avec indignation, les outrages continuels d'un peuple qui avoit anciennement envahi leur pays, inſulté leur religion, brûlé leurs temples, &, non content de ces actes de vengeance, avoit réduit & opprimé leurs colonies, & avoit excité & alimenté, ſans interruption, ces animoſités cruelles qui avoient rempli, depuis ſi long-temps, toute la Grèce de ſéditions & de ſang [a]. Philippe avoit des injures particulières à venger ſur les Perſes, dont la haine & la jalouſie avoient, en pluſieurs occaſions, traverſé ſes deſſeins & troublé ſon gouvernement. Mais il inſiſta principalement ſur les outrages faits à toute la Grèce, dont l'honneur ne pouvoit être ſatisfait que par le ſuccès d'une expédition en Aſie.

Etat de leurs forces.

Cette expédition fut réſolue d'un conſentement unanime : Philippe fut nommé général de la confédération ; &, lorſque les différens états réglèrent le contingent des troupes qu'ils devoient lever, chacun de leur côté, l'armée,

[a] Iſocrat. orat. ad Philip.

ſans comprendre les Macédoniens, montoit à deux cents vingt mille hommes de pied & quinze mille chevaux [a]; force prodigieuſe, dont les diſſenſions domeſtiques des Grecs les avoient peut-être empêché juſque-là de ſe former une idée préciſe. Les différentes républiques n'avoient jamais paru auparavant ſi parfaitement unies pour la cauſe commune; jamais elles n'avoient ſi bien connu leurs forces combinées, & jamais elles n'avoient témoigné un empreſſement ſi général pour entrer en campagne & une confiance ſi entière dans les talens & l'habileté de leur général.

L'expédition retardée par une rebellion en Illyrie, & par des diſſenſions domeſtiques en Macédoine. Olymp. CXI. I. A. C. 336.

Il n'eſt pas du plan d'une hiſtoire générale de la Grèce, d'examiner en détail les circonſtances funeſtes qui arrêtèrent le roi de Macédoine au moment où il alloit exécuter ce vaſte projet; il ſuffit de dire que Philippe, ayant envoyé Parménion avec un corps de troupes pour protéger les colonies aſiatiques, ne put ſuivre immédiatement ce commandant, à cauſe d'une rebellion des tribus Illyriennes [b]. Ce contretemps, qui le détournoit de l'entrepriſe la plus brillante de ſon règne, devint plus redoutable

[a] Juſtin. l. 9. c. 5.

[b] Diodor. ad Olymp.

encore par les discordes de sa famille & les troubles de son palais. Une femme moins fière & moins jalouse qu'Olympias, mère d'Alexandre, auroit pu être irritée, avec raison, des infidélités continuelles de son mari, qui ne cessoit d'augmenter le nombre de ses femmes ou concubines [a]. L'ame généreuse d'Alexandre lui auroit fait naturellement épouser le ressentiment de sa mère, quand même il n'auroit pas été de son propre intérêt d'empêcher Philippe de lui donner continuellement des rivaux au trône. Le jeune prince défendit les droits d'Olympias & les siens avec l'impétuosité naturelle à son caractère. Ce fut aux noces de Philippe avec Cassandre, la nièce d'Attalus un de ses généraux, que le fils, plus impérieux encore que son père, éclata ouvertement contre lui [b]; & , comptant au nombre de ses amis tous les ennemis de Philippe, il chercha un asile parmi les Illyriens rebelles qui étoient déja en armes contre leur souverain.

Philippe sort de ce labyrinthe de difficultés. Olymp. CXI. I. A. C. 336.

Philippe calma tous ces troubles intérieurs. Ayant conquis les Illyriens, il appaisa Alexandre en l'assurant que ses grandes qualités, égale-

[a] Athenæus, l. 13.

[b] Plut. in Alexand.

ment admirées en Grèce & en Macédoine, n'avoient point échappé à sa tendre sollicitude; qu'en lui donnant plusieurs rivaux au trône, il n'avoit fait que lui fournir une occasion de les surpasser tous en gloire, & d'obtenir sur eux l'affection particulière des Macédoniens [a]. Satisfaits de cette condescendance, Olympias & son fils reparurent à la cour avec la distinction due à leur rang; &, pour annoncer & confirmer cette heureuse réconciliation avec sa famille, Philippe maria Cleopatre, sa fille chérie, au roi d'Epire, oncle maternel d'Alexandre. Il célébra les noces par une fête magnifique qui dura plusieurs jours, durant lesquels les Macédoniens & les Grecs s'empressèrent, à l'envi, de témoigner l'affection & le respect qu'ils portoient à leur maître commun & à leur général en chef.

Pendant ces fêtes brillantes, Philippe paroissoit souvent en public, plein de confiance dans la fidelité & l'attachement de tous ses sujets. Mais un jour qu'il alloit de son palais au théâtre, il fut poignardé par un Macédonien nommé Pausanias [b]; soit que cet assassin ait été poussé à commettre cette atrocité par un ressentiment

Il est assassiné en allant au théâtre.

[a] Plut. in Apophth.

[b] Diodor. & Justin. ubi suprà.

personnel, ou par l'animosité mal éteinte d'Olympias, ou à l'instigation des satrapes Persans. Ce dernier motif est celui qui paroît le plus vrai : c'est du moins celui qu'allégua Alexandre [a] pour justifier l'envahissement de la Perse.

Son caractère.

Ainsi périt Philippe de Macédoine, dans la quarante-septième année de son âge, & la vingt-quatrième de son règne. C'est le premier prince dont l'histoire ait décrit la vie & les actions, de manière à rendre toutes les circonstances de son administration dignes de servir d'instruction aux siècles suivans. * Il réunissoit à une pré-

[a] Arrian. l. 2. ch. 3. & Curtius, l. 4. ch. 1.

* En jettant un coup-d'œil philosophique sur l'histoire des nations anciennes & des chefs qui les ont gouverné, & revenant ensuite sur les modernes, par comparaison, on est surpris de trouver, de temps en temps, des représentations & des ressemblances singulières dans le caractère, la conduite & la marche, non-seulement de certains peuples, mais de certains personnages. Le grand Frédéric, roi de Prusse, n'a-t-il pas eu, par exemple, sous une infinité de rapports, une ressemblance frappante avec Philippe de Macédoine. Tous les deux ont créé, pour ainsi dire, leur puissance, & l'ont augmentée & maintenue par la politique & les armes, tandis qu'ils ennoblissoient leur gouvernement par un esprit parti-

voyance & une sagacité particulières tous les traits saillans du caractère Grec : valeur, élo-

---

culier d'équité. Tous les deux ont aimé passionnément les arts & les sciences & ceux qui les professoient, parce qu'ils aimoient réellement la gloire, & qu'ils n'ignoroient pas que le seul & véritable moyen de l'acquérir étoit de la mériter auprès de ceux qui en étoient les juges & les dispensateurs. Philippe ne conquit la Grèce que pour la protéger contre elle-même, & pour éteindre cet esprit de fermentation & d'animosité qui régnoit parmi ces républiques ennemies, quoique confédérées, dont il admiroit & conserva la constitution. Frédéric n'a gagné des batailles que pour transmettre à son digne héritier le protectorat de la confédération Germanique, & conserver, dans cette famille de héros, l'équilibre politique de l'Allemagne. Située au centre de l'Europe, entre les nations du nord peu civilisées encore, & celles du midi, trop civilisées peut-être ou trop corrompues, l'Allemagne se trouve dans la même position où étoit la Macédoine du temps de Philippe, entre les Grecs, d'un côté, & les Thraces & autres barbares septentrionaux, de l'autre. L'Allemagne, cette mère patrie des nations les plus robustes & les plus vaillantes du globe, cette pépinière de laboureurs, de soldats & de savans, doit donc représenter un jour en grand, dans l'Europe entière, le rôle que la Macédoine a joué autrefois dans un coin de ce continent. Sa marche, sans doute, sera plus lente, parce que la masse des nations qui figureront autour d'elle, dans cette représentation, est beaucoup plus con-

quence, adresse, flexibilité à varier sa conduite sans changer de projet. Capable de la plus grande application & d'une persévérance inébranlable, il combinoit de sang-froid ce qu'il exécutoit ensuite avec ardeur. Arrêté, au milieu de sa carrière par la main d'un assassin, il ne put suivre l'entreprise la plus juste & la plus noble de son règne; entreprise qu'il avoit méditée depuis long-temps, & dans laquelle l'apparence prochaine du succès lui promettoit une brillante récompense de ses travaux. Si ses jours n'eussent point été abrégés par une mort prématurée, on a lieu de croire qu'il auroit subjugué l'empire Persan; d'autant plus que cette conquête étoit moins difficile que celles qu'il avoit déjà faites. Si enfin cet événement eût eu lieu, les nombreuses & pénibles sollicitudes de son règne auroient été ennoblies & illustrées par l'éclat d'une vaste conquête au-dehors; Philippe auroit atteint ce haut degré de réputation, où le portoient naturellement son activité, sa vigilance, son courage & son ambition; &,

---

sidérable, & que les armes & la politique sont devenues plus égales; mais l'apperçu éloigné des rapports que je viens d'esquisser n'est point aussi indifférent qu'on pourroit le croire pour la suite des événemens. *Note du Traducteur.*

dans l'opinion de la postérité, il auroit peut-être surpassé la gloire de tous les rois & conquérans qui l'avoient précédé & qui l'ont suivi.

Un prince qui est son propre ministre, & presque le seul dépositaire de ses secrets, laisse ordinairement à son successeur bien des difficultés à surmonter. Alexandre éprouva tous ces obstacles; mais ce ne fut pas là ce qui rendit sa situation embarrassante : l'ordre régulier de la succession n'avoit jamais été clairement établi en Macédoine, & cet ordre étoit, à quelques égards, incompatible avec l'esprit du gouvernement royal, qui exigeoit alors que le premier magistrat ou roi d'un état eût des qualités & des talens qu'on ne pouvoit pas attendre d'une lignée confuse de princes héréditaires. Philippe cependant avoit eu de ses différentes femmes un plus grand nombre de filles que d'enfans mâles. Alexandre d'ailleurs n'avoit pas beaucoup à craindre de la rivalité de ses freres Ptolomée & Aridée, puisque le premier, qui fut ensuite roi d'Egypte, étoit réputé fils de Lagus, auquel Philippe avoit marié Arsinoé, sa mère, pendant qu'elle étoit grosse, & que le dernier, fils de Philina, qui régna, pendant six années dans l'orient après la mort d'Alexandre, étoit d'un esprit trop foible & trop borné pour

Difficultés qui suivirent l'avénement d'Alexandre au trône de Macédoine. Olymp. CXI. I. A. C. 336.

disputer la succession. Mais les droits d'Alexandre au trône furent contestés par Amyntas, fils de Perdiccas, frere aîne de Philippe. Ce prince étant encore enfant, les Macedoniens avoient refusé de le choisir pour roi, & avoient nommé Philippe, qui craignoit si peu les pretentions de son neveu, qu'il lui avoit donné sa fille Cyna en mariage. Cette alliance fortifioit les réclamations d'Amyntas, qui probablement auroit été soutenu avec ardeur par Attalus, général audacieux & entreprenant, l'ennemi personnel d'Olympias & de son fils, dont la reine avoit tout récemment fait mourir la nièce Cléopatre avec une cruauté révoltante; mais Alexandre s'assura des moyens de mettre Amyntas & Attalus dans l'impuissance de lui nuire [a]; &, ayant été reconnu roi de Macédoine, il hâta sa marche en Grèce, afin d'y recueillir le fruit des travaux de son père, qu'il pouvoir perdre par un trop long retardement.

Il est reconnu général des Grecs dans une assemblée des états à Corinthe.

Il éprouva, dans ce voyage, la perfide inconstance des Thessaliens, qu'il châtia sévèrement; &, ayant assemblé les députes des états à Corinthe, il fut revêtu des mêmes dignités [b]

[a] Diodorus, l. 17. 2 & suiv. & Justin. 11. 1. & suiv.

[b] Diodor. & Justin. 17. 2. & suiv. & Justin. 11. 1, & suiv.

qui avoient été conférés à son prédécesseur. Pendant son séjour dans cette ville, il donna une grande idée de son caractère par un trait qui le peint d'une manière remarquable. Sa curiosité le conduisit vers Diogène, dont nous avons déjà fait connoître les mœurs & la manière de vivre. Il trouva le philosophe assis au soleil [a], & s'étant fait connoître pour le maître de la Macédoine & de la Grèce, il lui demanda ce qu'il pourroit faire pour l'obliger? « Rien, répondit le Cynique, que de t'écarter un peu de mon soleil. » Sur quoi le roi observa à ceux qui le suivoient qu'il voudroit être Diogène [b] s'il n'étoit pas Alexandre; observation naturelle & sublime, puisque, sous des apparences aussi différentes de rang & de fortune, leurs caractères cachoient une ressemblance réelle. Tous deux avoient cette fierté d'ame qui méprise l'autorité & la censure, & qui s'élève au dessus de l'opinion & des revers. Mais, en diminuant le nombre de ses besoins, Diogène trouva, dans son tonneau, cette indépendance d'esprit à laquelle Alexandre ne put atteindre sur le trône impérial de Perse, en

Il montre son caractère dans sa conversation avec Diogène le Cynique.

[a] Pausan. l. 2. p. 88.

[b] Laertius, in vita Diogen.

cherchant continuellement à satisfaire ses goûts & ses desirs.

Son expédition contre les Illyriens & les Triballiens. Olymp. CXI. 2. A. C. 335.

Alexandre étant de retour en Macédoine, se prépara à son expédition d'Orient, en répandant la terreur de son nom parmi les Barbares du Nord. Les Illyriens & les Triballiens se rappellant les injures de Philippe, avoient pris les armes contre son fils, comptant sur sa jeunesse & son inexpérience; mais le jeune prince sentit le danger qu'il y auroit à laisser sur ses frontières des ennemis aussi redoutables. Il partit d'Amphypolis à la tête d'une armée bien approvisionnée, & laissant la ville de Philippi & le mont Orbelus sur la gauche, il arriva, en dix jours, au principal passage du mont Hémus, qui conduisoit dans le territoire des Triballiens. Là il trouva un ennemi nouveau & non moins formidable. Les tribus indépendantes de la Thrace ayant embrassé le parti des Triballiens, s'étoient emparé d'une hauteur qui commandoit le passage; &, au lieu d'un parapet ordinaire, elles s'étoient fait un rempart de leurs charriots qu'elles se préparoient à faire rouler sur les Macédoniens. Pour éluder ce genre d'attaque inconnu jusqu'alors, Alexandre commanda à celles de ses troupes qui ne pouvoient pas se permettre d'ouvrir leurs rangs & de donner un

Il défait les tribus indépendantes de Thrace.

un libre passage à ces voitures, de se coucher à terre & de se couvrir avec soin de leurs boucliers les uns près des autres, afin que les charriots en descendant pussent rebondir sur eux sans les blesser. Par cette précaution, la ruse de l'ennemi fut inutile. Alexandre alors attaqua les Thraces avec un ordre & une célérité admirables. Quinze cents furent tués; le plus grand nombre n'échappa que par une prompte fuite & par la connoissance du pays. Les prisonniers, les femmes & le butin furent envoyés pour être vendus dans les villes maritimes du Pont-Euxin [a].

Les Triballiens se réfugient dans Peucée.

Alexandre ayant confié la suite de cette opération à Lysanias & à Philotas, passa les montagnes & poursuivit les Triballiens. Ses archers & ses frondeurs les délogèrent peu-à-peu de tous leurs forts, & il défit un puissant corps de leurs guerriers, campé sur les bords ombragés du Lyginus, à trois journées de marche du Danube. Le reste de la nation, conduit par la valeur de Syrmus, & renforcé d'une troupe nombreuse de Thraces, se réfugia dans Peucee, île du Danube, défendue par des bords élevés & escarpés, & environnée de courans profonds.

[a] Arrian. Alexand. Expedit. l. 1. p. 2. & suiv.

Quoiqu'Alexandre eût alors quelques vaisseaux de guerre, qu'on venoit de lui envoyer de Byzance, il jugea qu'il seroit trop dangereux d'attaquer cette île; & l'apparition d'une armée de Gètes, sur la rive septentrionale du fleuve, lui fournit un prétexte honorable pour ne pas entreprendre le siège de Peucée. Ce peuple audacieux avoit rassemblé, au-delà du Danube, quatre mille hommes de cavalerie & dix mille d'infanterie, qui annonçoient, par leur contenance, une résolution déterminée de s'opposer au débarquement de l'ennemi. Provoqué par ce défi, & animé par la gloire de passer le plus grand fleuve de l'Europe, & celui qui étoit entouré des nations les plus belliqueuses, Alexandre fit remplir de paille, & d'autres matières légères, tous les sacs de cuir dont on se servoit dans les campemens, & rassembla tous les bateaux employés, par les naturels du pays, à la pêche, au commerce ou à la piraterie. Il transporta ainsi, au milieu de l'obscurité de la nuit suivante, quinze cents cavaliers & quatre mille fantassins, sur la rive opposée, dans un endroit couvert d'un bled épais & fort élevé. Au point du jour, il commanda à son infanterie de marcher au travers de ces riches moissons[a], & de se cacher; la cava-

Alexandre passe le Danube.

[a] Πλαγιαις ταις σαρισσαις επικλινοντες τον σιτον. Les piques étoient en travers, non-seulement pour ne pas se

lerie la suivoit : mais, aussi-tôt qu'elle déboucha dans la plaine découverte, les cavaliers s'avancèrent sur le front de la colonne, & les deux troupes se présentèrent subitement aux Gètes, qui, étonnés d'une attaque aussi hardie, abandonnèrent leur poste & s'enfuirent en désordre dans leur ville, qui n'étoit qu'à quatre milles de distance. Ils se proposoient d'y faire une défense vigoureuse ; mais s'appercevant qu'Alexandre côtoyoit avec précaution la rivière, pour éviter le danger d'une embuscade; réfléchissant d'ailleurs à son hardiesse étonnante en passant le Danube, sans pont, dans une nuit, & voyant la marche ferme & serrée de sa phalange, & les évolutions rapides & impétueuses de sa cavalerie [a], ils re-

découvrir, « mais pour faire un chemin à travers le bled ».

[a] Φοβερα δε της φαλλαγος ἡ ξυγκλεισις, βιαια δε ἡ των ἱππεων εμβολη. Arrian, p. 4. Alexandre connoissoit le véritable usage de la cavalerie, lequel étoit si peu connu, dans le dernier siècle, que les trois rangs faisoient feu successivement avant la charge; chaque rang, après avoir fait feu, passant, par une caracole, derrière le reste. Gustave Adolphe ne permettoit qu'au premier rang de tirer, ce qui étoit sans doute un grand progrès dans ce genre, & ce qui nous a conduit à réduire le service de la cavalerie à ses vrais principes, qu'Arrian appelle « βιαια εμβολη ».

gardèrent toute résistance comme inutile, abandonnèrent leurs habitations, & se retirèrent précipitamment, avec leurs femmes & leurs enfans, dans le désert du nord [a].

Reçoit la soumission des nations voisines.

Les Macédoniens entrèrent dans la ville & la saccagèrent. Les dépouilles furent confiées aux soins de Philippe & de Meleagre; & Alexandre témoigna sa reconnoissance de tant de faveurs par des prières & des sacrifices à Jupiter, à Hercules & au Dieu du Danube. Tandis qu'il campoit sur la rive septentrionale de ce fleuve, il reçut plusieurs ambassades des nations voisines, qui lui rendoient hommage. Syrmus même, l'intrépide chef des Triballiens, lui envoya des présens, pour marque de sa soumission, & obtint sur-le-champ son pardon d'un prince qui admiroit la vertu dans un barbare & dans un ennemi.

Arrogance des Celtes.

La nécessité seule forçoit Alexandre de porter ses armes dans ces régions sauvages. Animé par l'ambition de subjuguer les plaines d'Asie, il n'avança pas dans les montagnes arides du nord de l'Europe, & il dédaigna de châtier l'arrogance des Celtes. Les tribus des Boyens & des Senones, des Celtes ou des Germains (car ces nations

[a] Arrian, l. 1, p. 3. & suiv.

[b] Arrian, *idem. ibid.*

étoient ſouvent confondues par les Grecs), avoient envoyé des ambaſſadeurs à Alexandre, qui, obſervant leur haute ſtature & leur préſomption, chercha à les humilier, en leur demandant « ce qu'ils craignoient le plus dans le monde entier? » ne doutant pas qu'ils ne lui répondiſſent, « vous-même ». « La chûte du ciel », répliquèrent-ils. Le roi déclara alors qu'il les recevoit au nombre de ſes amis & de ſes alliés; mais il dit en particulier, à ceux de ſes officiers qui ſe trouvoient autour de lui : « Les Celtes ſont un peuple bien arrogant [a] ». En admettant ce récit comme vrai, & en croyant que des ambaſſadeurs furent réellement envoyés à Alexandre, par des nations qui habitoient les rives ſeptentrionales du golfe Ionique, ce ſeroit une choſe intéreſſante que de voir, dans ces événemens, le caractère primitif & les premières démarches d'un peuple qui étoit deſtiné à ſubjuguer les conquérans de l'empire Macédonien.

A ſon retour vers Pella, Alexandre traverſa la contrée des Péoniens, ſes amis, où il apprit que les tribus Illyrienes étoient en armes, ſous le commandement de Clitus, fils de Bardyllis, l'ennemi héréditaire de la Macédoine. Glaucias,

Alexandre réduit les Taulentiens & d'autres tribus Illyriens.

[a] *Idem*. p. 5. & Strabo, l. 7. p. 208 & 209.

roi des Taulentiens, ſe préparoit à joindre Clitus; & les Autariades, qui étoient également une nation d'Illyrie, avoient réſolu de s'oppoſer à la marche d'Alexandre. Il fut encouragé, au milieu de ces difficultés, par Langarus, chef des Agriens, tribu guerrière qui habitoit les ſommets du mont Hémus. Du temps même de Philippe, Langarus [a] avoit diſcerné le mérite ſupérieur de ſon fils, avec lequel il avoit entretenu une correſpondance particulière. Conduites par l'activité de Langarus, les troupes légères des Agriens, qui eurent dès-lors une part importante dans toutes les victoires des Macédoniens, envahirent la contrée des Autariades. Leurs ravages furent également rapides & deſtructifs : les Autariades, découragés par cette incurſion, ou alarmés par leur danger perſonnel, abandonnèrent le projet d'agir en faveur des ennemis d'Alexandre; ainſi ce prince avança ſans obſtacle vers Pellion, la principale forterèſſe des Illyriens. Son armée campa ſur les bords de l'Eordaicus. Les ennemis étoient poſtés ſur les montagnes adjacentes, & cachés dans d'épaiſſes forêts, avec l'intention d'attaquer ſubitement, & tous enſemble, les

---

[a] Λαγγαρος::: και Φιλιππȣ ζωντος ασπαζομενος Αλεξανδρον δηλος ην, και ιδια επρεσβευσε παρ' αυτον. Arrian, p. 5.

Macédoniens. Mais leur courage les abandonna au moment de l'exécution. N'ofant pas attendre l'approche de la phalange, ils fe retirèrent précipitamment dans leur ville, laiffant derrière eux les veftiges horribles de leur fuperftition fanguinaire, trois jeunes garçons, trois jeunes filles & autant de béliers noirs, qu'ils venoient de faire facrifier, & qu'ils n'avoient pas eu le temps d'enlever [a].

Sur ces entrefaites Glaucias, roi des Taulentiens, s'approcha, avec une nombreufe armée [b], au fecours de Pellion & de fes alliés. Alexandre avoit envoyé Philotas, pour faire le fourrage, à la tête d'un puiffant corps de cavalerie. Glaucias tenta d'intercepter ce détachement, & de le tailler en pièces. Alexandre, laiffant une partie de fon armée devant Pellion, marcha au fecours de Philotas; Clitus vint renforcer Glaucias: une action décifive paroiffoit ainfi inévitable, fi l'épaiffeur & la hauteur des forêts, ainfi que les détours des montagnes, n'avoient été un obftacle à un engagement général. Les Barbares avoient l'avan-

[a] Arrian, p. 5.

[b] Μετα πολλης δυναμεως. *Idem.* p. 6. La Thrace & l'Illyrie n'étoient pas fort peuplées dans ces temps-là; mais comme tout homme étoit foldat, les princes de ces contrées mettoient fouvent de nombreufes armées en campagne.

tage de connoître parfaitement le pays, les Macédoniens celui du courage & de l'adresse. On se battit long-temps, & par-tout où l'on pût se rencontrer, mais sans rien décider. A la fin cependant la discipline d'Alexandre prévalut. Il dispersa totalement cette immense nuée de Barbares; tant par surprise que par stratagême, & sur-tout par la terreur de ses machines de guerre, qui atteignoient de loin, ainsi que par des manœuvres promptes & savantes[a], qui étoient inconnues sur les bords de l'Apsus[b] & de l'Erigone. Plusieurs furent tués, & plusieurs faits prisonniers: les autres ayant brûlé leur ville, qu'ils désespéroient de pouvoir défendre, se réfugièrent dans les montagnes Taulentienes[c].

Rebellion en Grèce. Olymp. CXI. 1. A. C. 335.

Pendant ce temps-là on faisoit courir le bruit en Grèce, qu'Alexandre avoit péri en Illyrie; & comme on est porté à croire aisément ce que l'on desire[d], cette nouvelle fut accueillie avec em-

---

[a] Ces manœuvres sont décrites péniblement par Arrian, p. 6., qui paroît quelquefois trop occupé de montrer sa science dans la tactique.

[b] Autrement appellé l'Eordaicus.

[c] Arrian, p. 7.

[d] Ου γινωσκοντες τα οντα, τα μάλιστα καθ' ἡδονην σφισιν εικαζον. « Ne sachant pas la vérité, l'espérance régloit leurs conjectures ». Arrian, p. 8.

preſſement par les partiſans de l'indépendance Grecque. Les démagogues Athéniens reprirent leur hardieſſe accoutumée ; les Lacédémoniens ſe crurent déjà à la tête de la révolte [a] ; mais les premiers actes de rebellion furent commis par les Thébains qui, ayant ſecrettement rappellé leurs exilés, aſſaſſinèrent, par trahiſon [b], Amyntas & Timolaus, commandans de la Cadmée, & ſe préparèrent à chaſſer la garniſon Macédoniene de cette forterеſſe.

Deſtruction de Thèbes. Olymp. CXI. 2. Av. C. 335.

Lorſqu'Alexandre apprit cette inſurrection, il abandonna la pourſuite des barbares, deſcendit par une marche rapide le long de la frontière occidentale de la Macédoine, traverſa la Theſſalie, entra en Béotie, &, quatorze jours après avoir reçu le premier avis de la rebellion, aſſiégea & démolit Thèbes. Cette marche hardie & déciſive a été hautement applaudie par les hiſtoriens, parce que rien ne pouvoit contribuer davantage à réprimer l'eſprit féditieux des Grecs que le prompt châtiment de Thèbes, qui remplit tout d'un coup les cités voiſines de terreur & de pitié. Un ſpectacle d'un genre auſſi ef-

[a] Les Lacédémoniens, dit Arrian, étoient γνωμαις αφεϛηκοτες, révoltés dans le fond du cœur.

[b] Ils les ſaiſirent hors de la garniſon, ουδεν ὑποτοπησαντας πολεμιον, « ne ſoupçonnant aucune hoſtilité ».

frayant étoit néceſſaire, a-t-on dit, pour aſſurer la tranquillité future de la Grèce & de la Macédoine, &, pour mettre Alexandre en état d'entreprendre ſon expédition en Perſe, ſans craindre d'être interrompu par des rebellions en Europe [a]. Mais, malgré cette réflexion judicieuſe, il paroît que la deſtruction de Thèbes fut l'effet, non de la politique, mais du haſard & de l'opiniâtreté. En approchant de cette ville infortunée, Alexandre s'arrêta pluſieurs fois pour donner le temps aux inſurgens de ſe repentir de leur témérité. Ceux des Thébains qui avoient le plus de ſageſſe & de prudence,

[a] Plut. Diodor. Juſtin. Parmi les modernes, M. de Mably, ſur les Grecs, & le ſavant auteur de l'*Examen des Hiſtoriens d'Alexandre*, qui dit, p. 46, « Alexandre devoit aſſurer ſa domination dans la Grèce par quelque coup d'éclat, avant que de paſſer en Aſie ; la révolte de Thèbes lui préſenta une occaſion favorable à ſes vues. » Cependant Arrian, dont le récit étoit copié d'après la relation de témoins oculaires, exprime, trois fois dans la même page, la répugnance d'Alexandre à attaquer les Thébains. Ενδιδȣς ετι τοις Θηβαιοις τριβην, ει μεταγνοντες επι τοις κακως εγνωσμενοις, πρεσβευσαιντο παρ αυτον. Et derechef, Ετι γαρ τοις Θηβαιοις δια φιλιας ελθειν μαλλον τι η δια κινδυνου ηθελε. Et encore, à la même occaſion, Αλεξανδρος δε ȣδε ὣς τη πολει προσεβαλεν. Arrian, p. 8.

proposèrent d'envoyer des ambaſſadeurs demander leur pardon. Mais les exilés & les auteurs de la ſédition encouragèrent la multitude à perſévérer ; &, au lieu de montrer quelque remords de leurs crimes paſſés, ils firent ſortir leur cavalerie & leur infanterie légère qui attaquèrent les gardes avancés des Macédoniens & en tuèrent pluſieurs [a].

Irrité par ces inſultes, Perdiccas, qui commandoit un détachement, attaqua les murs de Thèbes, ſans attendre les ordres d'Alexandre. On fit bientôt une brêche ; la brigade de Perdiccas fut ſuivie de celle d'Amyntas, fils d'Andromonès ; mais ces deux troupes furent ſi vivement accueillies par l'ennemi, qu'Alexandre vit la néceſſité de les renforcer, de peur qu'elles ne fuſſent entourées & taillées en pièces. Les Thébains furent alors repouſſés à leur tour ; mais ſe ralliant promptement, ils forcèrent bientôt les aſſaillans de reculer, & les pourſuivirent après avoir mis leurs rangs en déſordre. Alexandre ſaiſit ce moment pour avancer avec ſa phalange. Les Thébains ne purent réſiſter à ce nouveau choc ; ils s'enfuirent de toutes parts, & leur trouble fut ſi grand,

La cauſe & les circonſtances de cet événement.

[a] Arrian, p. 8. & ſuiv.

qu'étant entrés dans la ville, ils négligèrent d'en fermer les portes sur ceux qui les poursuivoient. Les Macédoniens & leurs auxiliaires Grecs s'élancèrent ainsi en foule dans la place où il se fit un carnage affreux. Les Phocéens, les Orchoméniens & les Platéens se réjouissoient d'avoir trouvé une occasion de satisfaire leur ressentiment implacable contre Thèbes. La plus grande partie des citoyens, dont le nombre excédoit trente mille [a], fut mise à mort ou traînée en captivité; le reste s'enfuit à Athènes. L'ancienne cité de Cadmus fut rasée jusqu'aux fondemens; mais la citadelle dans laquelle on mit une garnison Macédoniene, fut conservée longtemps encore comme un poste convenable pour contenir les habitans du territoire voisin.

Cruauté des Grecs auxiliaires.

Ce fut à l'instigation de ses Grecs auxiliaires, mais à regret, qu'Alexandre traita la ville de Thèbes avec tant de sévérité [b]; il fut même le seul qui, dans cette occasion, donna des preuves d'humanité & de générosité. La maison & la famille de Pindare furent sauvées, par ses ordres,

Alexandre fut le seul qui donna des preuves d'humanité dans cette occasion.

[a] Suivant le calcul le plus bas, Thèbes contenoit alors au-delà de trente mille citoyens. Comp. Diodor. Plut. *ibid.* Ælian var. Hist. l. 13. ch. 7. Agatarchid. apud Phot. Bibli. 1357.

[b] Diodor. l. 17. p. 569.

de la désolation générale. Il ordonna également d'épargner les familles sacrées, ainsi que celles qui étoient unies à la Macédoine par les liens de l'hospitalité; &, comme il est le seul grand conquérant qui ait bâti plus de villes qu'il n'en a détruit, il eut soin que la démolition de Thèbes fût suivie immédiatement du rétablissement des murs d'Orchomène & de Platée. Les plus fâcheux événemens de son règne furent même distingués par quelques traits de magnanimité. Il arriva, dans le sac de Thèbes, qu'une troupe de Thraces entra dans la maison de Timoclée, femme illustre, l'ornement de son sexe : les soldats pillèrent sa maison; leur brutal commandant viola sa personne. Ayant satisfait sa passion, il lui demanda ses trésors; elle le conduisit dans un jardin, & lui montra un puits dans lequel elle prétendoit avoir jetté tout ce qu'elle possédoit. Le Thrace aveuglé par son avidité, se baissa pour y regarder, cette femme courageuse profita de ce moment pour le pousser dans la citerne; & le couvrit ensuite de pierres. Les soldats arrivèrent sur ces entrefaites, saisirent Timoclée & la conduisirent enchaînée à Alexandre. Sa démarche ferme & son air intrépide excitèrent l'attention du conquérant. Ayant appris son crime, Alexandre

Héroïsme de Timoclée.

lui demanda « qui elle étoit pour oser commettre une action aussi hardie ? « je suis, répliqua-t-elle, la sœur de Théagènes qui mourut à Chéronée en combattant contre Philippe pour la défense de la liberté Grecque ». Alexandre admira son action & sa réponse, & ordonna qu'elle fût libre, ainsi que ses enfans [a].

Alexandre reçoit les félicitations des ambassadeurs Grecs.

Tandis qu'Alexandre retournoit en Macédoine, il reçut plusieurs députations des Grecs qui venoient le féliciter. Ceux qui lui portoient le plus de haine, affectèrent, dans leurs harangues, de lui montrer le plus d'attachement. Les Athéniens lui envoyèrent une ambassade pour détourner sa colère & s'excuser de l'accueil qu'ils avoient fait par compassion aux Thébains fugitifs. Alexandre demanda qu'on lui livrât Démosthènes, Lycurgus, Hypéridès & cinq autres orateurs auxquels il attribuoit d'avoir excité, par leurs discours véhémens, la sédition qui venoit d'avoir lieu dans Athènes. On convoqua sur-le-champ une assemblée publique, pour délibérer sur cette demande; & on porta, d'une voix unanime, un décret pour traduire en justice les orateurs accusés par Alexandre, & leur infliger la peine que leurs offenses pa-

a Plut. de vit. Alexand. p. 7.

roiſſoient mériter. Ce feint empreſſement de la part des Athéniens, pour venger la querelle du roi de Macédoine, lui fut très-agréable. On lui fit paſſer auſſi-tôt le décret par les mains de Demadès, ami déclaré de la Macédoine, que le parti de Démoſthènes engagea, moyennant cinq talens, à rendre ce ſervice eſſentiel, & à plaider la cauſe des accuſés [a].

On ne vit point paroître les députés de Sparte parmi les envoyés qui vinrent complimenter le vainqueur de la part des communautés de la Grèce. Alexandre les traita avec un mépris reel, ou au moins bien affecté; &, ſans daigner exiger leur contingent de troupes, il ſe prépara pour la plus grande expédition qui ait jamais été entrepriſe par aucun général Grec.

Ce qui ſe paſſa en Macédoine avant l'expédition d'Alexandre en Orient. Olymp. CXI, 3. A. C. 334.

L'arrivée de l'armée en Macédoine fut célébrée avec tout l'appareil de la ſuperſtition

---

[a] Les circonſtances de cet événement ſont rapportées différemment par tous les auteurs qui en font mention. Comparez Diodore, l. 17. pag. 498. Æſchin. in Cteſiph. Plut. in vit. Alexand. & Arrian, l. 1, p. 11. L'autorité d'Arrian eſt, ſans contredit, d'un grand poids pour les événemens militaires; mais Æſchines, orateur contemporain, doit avoir été mieux inſtruit ſur les tranſactions civiles des Athéniens.

Grecque. Les solemnités olympiques furent représentées, avec toute leur pompe, dans l'ancienne ville d'Egée. On fit des fêtes & des sacrifices à Dium, durant l'espace de neuf jours, en l'honneur des muses. Alexandre traita magnifiquement à sa table les ambassadeurs des états de la Grèce, ainsi que les principaux officiers de son armée, soit Grecs ou Macédoniens. Dans l'intervalle des représentations publiques, il discouroit, avec ses plus chers confidens, sur l'expédition importante qu'il alloit entreprendre. Parménion & Antipater, les plus respectables des ministres de son père, l'exhortoient à ne marcher en orient qu'après s'être marié, & lorsque la naissance d'un fils auroit assuré un successeur à la monarchie. Mais l'ardeur & le patriotisme d'Alexandre dédaignèrent de pareilles considérations. Il rappella à ceux qui lui donnoient ce conseil, qu'il étoit élu général des Grecs, & qu'il commandoit les troupes invincibles de son pere [a].

Alexandre traverse l'Hellespont avec son armée. Olymp. CXI. 3. A. C. 334.

Ayant confié à Antipater les affaires de la Grèce & de la Macédoine, avec une armée de plus de vingt mille hommes [b], pour maintenir la

[a] Diodor. l. 17. p. 499.

[b] Diodore, qui entre dans quelque détail à ce sujet,

tranquillité

tranquillité domestique dans ces contrées, il partit au commencement du printemps, à la tête de plus de cinq mille cavaliers, & d'un peu plus de trente mille fantassins [a]. En vingt jours de marche il arriva à Sestos sur l'Hellespont. L'armée passa de-là en Asie sur cent soixante galères, & probablement sur un plus grand nombre encore de vaisseaux de transport. L'armement débarqua sans obstacle sur la côte Asiatique, les Perses ayant totalement négligé la défense de leur frontière occidentale, quoiqu'ils fussent instruits depuis long-temps de l'invasion méditée.

Etat de l'empire de Perse.

Les causes de cette négligence provenoient, à quelques égards peut-être, du caractère du prince, mais plus encore de celui de la nation. Codomannus avoit été élevé au thrône de Perse par des intrigues & des assassinats, vers le même temps, à-peu-près, où Alexandre succéda à son père Philippe. La première année de son règne avoit été employée à étouffer les rebellions domestiques, à assurer les fruits de sa victoire, & ensuite à en jouir. Ce prince prit le nom de Darius, mais il ne put faire revivre les prin-

dit, douze mille hommes d'infanterie & onze mille cinq cents de cavalerie.

[a] Arrian, p. 12.

cipes ou les mœurs qui distinguoient ses compatriotes durant le règne du premier monarque de ce nom. Dans l'espace d'environ deux cents trente années, les Perses avoient continuellement dégénéré des vertus qui caractérisent une nation pauvre & guerrière, sans acquérir aucun de ces arts ni aucune de ces connoissances qui suivent ordinairement la paix & l'opulence. Leur empire, tel que Darius Hystaspes l'avoit laissé, embrassoit encore les plus belles provinces de l'Asie & de l'Afrique. Le revenu payé en argent étoit encore estimé, comme durant le règne de ce monarque, à quatorze mille cinq cents soixante talens Eubéens. D'immenses trésors avoient été accumulés à Damasque, à Arbèle, à Suze, à Persépolis, à Ecbatane & dans les autres grandes cités de l'empire. Le revenu payé en nature ne peut être apprécié; mais telle étoit la richesse extraordinaire de ce grand monarque, qu'on prétend qu'Alexandre avoit acquis, par sa conquête, un revenu de quatorze cents millions[a]; somme exagérée, sans doute, mais qui, étant réduite à moitié, paroîtroit encore très-considérable.

Circonstances qui le faisoient tendre vers sa ruine.

Quoique les excès & les vices de tout genre qui régnoient dans Suze, dans Babylone & dans

---

a Justin. 13. 1.

les autres villes impériales, fussent en raison de l'étendue & de l'opulence de la monarchie, cependant la ruine des Perses fut plutôt l'effet de leur ignorance dans les arts de la paix & de la guerre, que celui de leur caractère efféminé & de leur luxe. Les provinces, outre cela, avoient cessé d'entretenir un commerce régulier avec la capitale, ou l'une avec l'autre. Les forces militaires sur pied étoient insuffisantes pour contenir les Satrapes éloignés. Les liens d'une religion & d'une langue communes; ou le sentiment d'un intérêt public, n'avoient jamais réuni en un seul systême politique cette masse de nations diverses qui étoit prête à se dissoudre au premier choc. Lorsque nous réfléchissons ensuite que, sous le jeune Cyrus, douze mille Grecs bravèrent les armes de la Perse, & divisèrent presque cet empire, nous ne trouvons pas de grands motifs pour admirer le courage d'Alexandre dans son expédition en Orient; à moins que nous ne considérions en même temps que Darius étoit regardé comme un prince généreux & vaillant, qu'il étoit chéri par les Perses, & qu'il avoit à sa solde cinquante mille Grecs [a].

[a] Arrian, Diodorus & Curtius.

Délibération des Satrapes Persans.

Personne ne savoit employer, avec plus de succès, le pouvoir de la superstition [a] qu'Alexandre. Etant arrivé en Asie, il affermit la confiance de ses soldats par plusieurs prédictions & plusieurs prodiges favorables. Tandis qu'il marchoit, avec précaution, le long de la côte, Arsites, Spithridates, Memnon, & d'autres gouverneurs des provinces maritimes, s'assemblèrent dans la ville de Zéléia, à soixante milles de l'Hellespont. Ils avoient négligé de s'opposer à l'invasion avec une flotte supérieure; ils avoient laissé à l'ennemi la liberté de camper sur leurs côtes sans le troubler; la crainte alors les força de se réunir, mais la jalousie les empêcha de prendre le parti le plus sûr pour leur défense.

Avis judicieux de Memnon.

Ce parti fut proposé par Memnon le Rhodien, le plus habile général que Darius eut à son service. Il fit voir le danger qu'il y auroit de vouloir résister à l'infanterie Macédoniene, qui étoit supérieure en nombre, & encouragée par la présence de son roi. Les usurpateurs, disoit-il, pleins d'ardeur & d'impétuosité, étoient animés, en ce moment, par l'espérance; mais, au premier revers, ils perdroient bientôt courage. Destitués de magasins & de ressources

[a] Plut. Curtius, & Arrian passim.

pour leurs approvisionnemens, leur salut dépendoit d'une prompte victoire. D'un autre côté, il étoit de l'intérêt des Perses de traîner la guerre en longueur, & sur-tout d'éviter un engagement général. Sans risquer l'événement d'une bataille, ils avoient d'autres moyens d'arrêter les progrès de l'ennemi : c'étoit de faire le dégât dans toutes les terres ensemencées avec leur nombreuse cavalerie, de détruire tous les autres fruits de la terre, & de désoler tout le pays sans épargner même les villes & les villages. Plusieurs rejettèrent cet avis comme peu convenable à la dignité de la Perse [a]. Arsites, gouverneur de l'Asie-Mineure, déclara, avec indignation, qu'il ne souffriroit jamais que les propriétés de *ses* sujets fussent ravagées impunément. Cette opinion prévalut dans l'esprit du plus grand nombre, parce que les motifs de Memnon étoient suspects. C'est pourquoi il fut résolu, dans ce conseil de princes, d'assembler les forces respectives avec toute la diligence possible, & de camper sur la rive orientale du Granique, rivière qui, sortant du mont Ida, & coulant à une égale distance de Rejetté.

[a] Αναξιον της Περσων μεγαλαψυχιας, « indigne de la grandeur des Perses ». Diodor. p. 501.

Zéléia & de l'Hellespont, tombe dans la Propontide.

Alexandre se prépare à passer le Granique. Olymp. CXI. 3. A. C. 334.

Les coureurs d'Alexandre lui ayant donné avis du dessein de l'ennemi, il s'avança aussitôt pour leur livrer bataille. La phalange marcha par le flanc en ligne double [a], la cavalerie sur les ailes, les charriots & le bagage à l'arrière-garde. L'avant-garde, composée de cavaliers armés de piques, & de cinq cents hommes d'infanterie légère, commandés par Hégelochus, fut détachée pour examiner les gués du Granique & observer la disposition des ennemis. Ils revinrent en grande hâte pour avertir Alexandre que les Perses étoient avantageusement postés sur la rive opposée avec vingt mille chevaux & un nombre à-peu-près égal de mercenaires étrangers placés sur le penchant d'un côteau derrière la cavalerie. Malgré cet avis alarmant, le jeune prince résolut de passer le fleuve. S'étant avancé à la vue de l'ennemi, il étendit sa cavalerie à droite & à gauche, fit ouvrir les rangs de son infanterie, & mit

[a] Le διπλη φαλαξ, est expliqué dans ce sens par Ælian & Arrian. Dans les cas ordinaires, la phalange marchoit par son flanc, c'est-à-dire sur seize hommes de front; c'est pourquoi le διπλη φαλαγξ contenoit trente-deux hommes de front.

toute ſon armée en ordre de bataille le long de la rive. La phalange, diviſée en huit ſections, formoit le corps principal, qui occupoit le centre; les cavaliers Macédoniens étoient à l'aile droite, les Grecs à l'aile gauche.

Il rejette les avis prudens de Parménion.

Tandis qu'Alexandre faiſoit ſes diſpoſitions, Parménion lui repréſenta le danger de paſſer le Granique en préſence de l'ennemi. La rivière, obſerva-t-il, étoit profonde & pleine de bancs de ſable, ſes bords étoient eſcarpés & gliſſans; « c'eſt pourquoi il étoit impoſſible aux Macédoniens de marcher de front; &, s'ils marchoient en colonnes, leurs flancs ſe trouveroient expoſés, ſans défenſe. Il paroiſſoit inutile, dans la conjoncture préſente, de tenter une pareille manœuvre, parce que les Barbares quitteroient certainement leur ſtation dans la nuit, plutôt que de reſter campés dans le voiſinage d'une armée auſſi formidable ». Ces conſidérations, ſuggérées par la prudence, ne prévalurent pas ſur l'eſprit d'Alexandre, qui déclara que, dans la première rencontre, les Macédoniens devoient agir avec autant de promptitude que de vigueur, & faire quelque choſe digne de la terreur qu'ils inſpiroient. En diſant ces mots, il monta à cheval, prit le commandement de l'aile droite, & donna la conduite de la gauche à Parménion.

Bataille du Granique, Olymp. CXI. 3. A. C. 334.

Animé par l'espoir de joindre bientôt l'ennemi, il dédaigna d'employer ses machines de guerre. Les balistes & les catapultes, avec lesquelles, en semblable occasion, il avoit repoussé les Taulentiens, furent rejettées comme inutiles & embarrassantes. Alexandre fit ses dispositions: les armées ennemies se contemplèrent, un moment, en silence & avec terreur; & bientôt, à un signal donné par Alexandre, la trompette Macédoniene retentit de toutes parts. Son frère Ptolomée, ainsi qu'on en étoit convenu auparavant, s'avança alors vers le fleuve, à la tête d'un escadron de cuirassiers [a], suivi de deux corps de cavaliers, armés à la légère, & d'un bataillon d'infanterie, commandé par Amyntas. Tandis que ces troupes entroient hardiment dans le Granique, Alexandre s'avançoit également, avec la cavalerie d'élite, sur l'aile droite, suivi des archers & des Agriens. En passant la rivière, Alexandre & Ptolomée conduisirent leurs troupes en biaisant, au travers du courant, pour em-

[a] Je me suis servi de ce mot pour désigner ces troupes que les Grecs appelloient *cataphracts*, du complément de leur armure défensive. Milton en fait mention dans Samson Agonistes:

« Archers and slingers cataphracts and spears ».

pêcher, autant qu'il étoit possible, les Perses de les attaquer en flanc, à mesure qu'elles atteindroient le bord du fleuve. La cavalerie Persane se conduisit avec courage : les premiers escadrons des Macédoniens furent repoussés dans le fleuve; mais Alexandre, qui animoit ses soldats [a], tint ferme sur le rivage, & regarda la victoire comme certaine, dès qu'il put combattre. Dans le choc de cavalerie qui suivit la sortie d'Alexandre & de Ptolomée hors du fleuve, les Macédoniens durent beaucoup à leur discipline & à leurs savantes manœuvres [b]; plus encore à leur force, à leur courage & à la bonté de leurs armes qui, étant faites de bois de cornouiller [c], surpassoient de beaucoup en solidité les frêles javelots de leurs ennemis.

Bravoure personnelle d'Alexandre & des capitaines Macédoniens.

Dans le même temps Parménion traversoit le Granique, à la tête de l'aile gauche, avec

---

a Les huit escadrons de cavalerie choisie, qui étoit du genre appellé *cataphracts*, étoient honorés du nom de *compagnons* & amis du roi. Arrian & Diodor.

b Elles produisoient de grands avantages, sur-tout en ce que l'infanterie légère se trouvoit mêlée avec les escadrons. Les gens de bouclier & les Agriens servoient beaucoup à aider les Macédoniens, & à les garantir de la cavalerie des Perses, qui, étant trop près d'eux, les empêchoient de se servir de leurs lances.

c *At myrtus validis hastilibus & bona bello.*

un succès égal, mais avec beaucoup moins de gloire, parce qu'Alexandre avoit déja prouvé, par son exemple, que la difficulté, regardée auparavant comme insurmontable, pouvoit néanmoins être vaincue. L'ennemi étoit si préoccupé des attaques successives de la cavalerie, qu'il paroît n'avoir pas opposé de grands obstacles au passage de la phalange. Mais avant que ce puissant corps d'infanterie eût passé la riviere, la cavalerie Macédoniene avoit déja obtenu les plus grands avantages. Alexandre l'animoit par sa présence ; &, après avoir rempli tous les devoirs d'un grand général, il faisoit des actes de bravoure si étonnans, que le lecteur moderne sera plus porté à les admirer qu'à les croire. Mais dans les combats corps à corps des anciens, les troupes, lorsqu'elles étoient une fois engagées, étoient abandonnées aux mouvemens de leur propre animosité ou de leur courage, tandis que les chefs alloient, au fort de la mêlée, déployer leur adresse & leur bravoure personnelles. Alexandre se faisoit aisément remarquer par l'éclat de son armure & par la troupe qui l'environnoit. Les plus braves des nobles Persans attendoient son approche avec impatience. Il s'élança au milieu d'eux & combattit jusqu'à ce qu'il eût rompu

sa lance. Ayant demandé une arme nouvelle à Aretès, son écuyer, Aretès lui montra la sienne qui étoit également rompue. Démaratus, Corinthien, en donna une au roi. Ainsi armé, il courut à toute bride pour assaillir Mithridates, gendre de Darius, qui étoit sorti des rangs ennemis. Tandis qu'Alexandre l'abattoit à ses pieds, il fut lui-même frappé d'un coup de hâche par Rézacès. Son casque lui sauva la vie; il perça le sein de Rézaces; mais un nouveau danger le menaçoit de la main de Spithridatès. Le cimetère de ce barbare étoit déjà suspendu sur sa tête, lorsque Clitus coupa le bras de Spithridates, qui tomba avec l'arme dont il alloit se servir.

L'héroïsme d'Alexandre animoit la valeur des *compagnons*, & par-tout où le roi commandoit en personne, l'ennemi prenoit la fuite. A l'aile gauche, la cavalerie Grecque s'étoit conduite avec une valeur distinguée, puisque les Perses avoient commencé à fuir de tous côtés, avant que l'infanterie Macédoniene eût entièrement passé la rivière [a]. L'aspect impo-

Les Perses défaits.

[a] Guischard, p. 208, dit: « Aussi-tôt que la phalange fut en état d'agir contre l'ennemi, avec tout son front hérissé de piques, la victoire cessa d'être douteuse ». Il ne

ſant de la phalange, toute couverte d'acier, & toute hériſſée de lances, aſſura la victoire. Plus de mille cavaliers Perſans furent tués dans la pourſuite. Les fantaſſins, conſiſtant principalement en mercenaires Grecs, étoient encore dans leur premier poſte, mais dans une ſorte d'inaction, & comme immobiles d'étonnement [a]. Tandis que la phalange les attaquoit en front,

---

paroît pas cependant que la phalange ait du tout agi contre la cavalerie Perſane. La bataille du Granique ne fut entiérement qu'un combat de cavalerie, ainſi qu'un prêtre de Minerve, dans la Troade, qui portoit le même nom qu'Alexandre, l'avoit prédit à ce conquérant. Voyez Diodor. l. 17. p. 571.

[a] *Εκπληξει μαλλον τι τυ παραλογυ, η λογισμω βιϐαιυ.* Arrian. On pourroit ſoupçonner que les mercenaires Grecs n'étoient pas très-zélés pour la cauſe des Perſes, & qu'ils avoient tardé de ſe déclarer juſqu'à ce qu'ils euſſent vu l'iſſue du combat de cavalerie. Guiſchard a formé cette conjecture dans ſes Mémoires militaires, p. 208. Mais la fidélité de leurs compatriotes envers Darius, dans les occaſions ſuivantes, ainſi que le traitement ſévère qu'ils éprouvèrent dans cette bataille, paroiſſent ſuffiſans pour éloigner ce ſoupçon. Leur conduite, ſingulière à la vérité, eſt attribuée, par Arrian, à leur étonnement, en voyant que la cavalerie d'Alexandre avoit paſſé le Granique & repouſſé celle des Perſes, qui étoit quatre fois plus nombreuſe.

la cavalerie victorieuse les assaillit par les flancs. Environnés de tous côtés, ils devinrent une conquête facile; deux mille se rendirent prisonniers; tout le reste périt, si ce n'est quelques-uns cachés parmi les morts.

Perte des deux côtés.

La bataille du Granique devint fatale à la plus grande partie des chefs Persans. Arsites, qui avoit conseillé d'attendre le combat, se tua de désespoir. Les généraux Niphatès & Pétenès, Omarès, chef des mercenaires, Spithridates, satrape de Lydie, Mithrobuzanès, gouverneur de Cappadoce, Mithridates, gendre de Darius, & Arbupalès, fils d'Artaxercès, furent comptés parmi les morts. La perte d'un si grand nombre de personnages illustres nous induit à soupçonner que les Persans étoient beaucoup plus nombreux qu'Arrian ne le prétend [a]; &, malgré la nature des armes & de la tactique anciennes, on a bien de la peine à croire que, dans une affaire aussi importante, Alexandre n'ait perdu que quatre-vingt-cinq cavaliers & trente hommes d'infanterie légère [b]. Il y en avoit vingt-cinq

[a] Diodorus, l. 17, p. 572, les fait monter à cent dix mille. Justin extravague lorsqu'il dit qu'ils étoient six cents mille.

[b] D'autres diminuent cette perte de trente-cinq cavaliers & de neuf fantassins. Aristobul. apud Plut. in vit. Alexand.

des premiers qui appartenoient à la troupe royale des compagnons. Alexandre ordonna à Lysippe [a] de faire leurs statues, qui furent placées dans la cité de Dium en Macédoine.

Humanité & prudence d'Alexandre.

Cette victoire importante mit Alexandre en état de déployer en même-temps son humanité & sa prudence. Il déclara que les parens & les enfans de ceux qui avoient été tués, seroient exempts désormais de toute espèce de tribut [b]. Il visita soigneusement les blessés, demanda, avec bonté, à chacun, combien il avoit reçu de blessures, & écouta patiemment & avec éloge le récit de leurs exploits. Les commandans Persans furent enterrés avec les officiers & soldats Grecs. Les prisonniers de cette nation furent condamnés à travailler aux mines

---

a Arrian dit : ὅσπερ και Αλεξανδρον μονος προκριθεις εποιει. « Qui fut choisi, par préférence, pour faire l'image d'Alexandre ». Cette circonstance sans doute augmenta l'honneur attaché à la troupe des compagnons. Arrian auroit parlé plus correctement s'il eût dit « pour jetter la figure d'Alexandre en bronze ». D'autres artistes le représentèrent en marbre, sur des pierres précieuses, sur des médailles, &c.

b Arrian distingue τω σωματι λειτυργιας ; και κατα τας κτησεις εισφορας ; le service personnel, & les contributions en proportion de leurs biens.

de Thrace, en punition de ce qu'ils avoient porté les armes contre leurs compatriotes; mais Alexandre adoucit cette sévérité, en faisant savoir en même-temps aux Athéniens qu'il choisissoit leur ville pour le dépôt de ses trophées & de sa renommée. Il envoya, aussi-tôt après la bataille, trois cents armures Persanes en offrande à Minerve dans la citadelle. Ce magnifique présent étoit accompagné de l'inscription suivante : « Gagné par Alexandre, fils de Philippe, & les Grecs (excepté les Lacédémoniens) sur les barbares d'Asie ». C'est une chose remarquable que, dans cette occasion, il ne fait pas mention des Macédoniens, soit qu'il voulût qu'on les comprît sous le nom de Grecs, ou parce que, dans la guerre de Perse, il affecta toujours de venger la cause de la Grèce plutôt que de satisfaire sa propre ambition, ou enfin, pour que les Grecs se trouvant ainsi associés exclusivement à sa gloire, ils continuassent désormais à lui fournir de nouvelles levées.

Suites immédiates de la victoire.

La bataille du Granique facilita à Alexandre la conquête de l'Ionie, de la Carie, de la Phrygie, en un mot, de toutes les provinces Asiatiques à l'ouest de la rivière Halys, qui formoient anciennement la puissante monarchie

des Lydiens. Plusieurs des villes murées se rendirent à son approche. Sardis, la superbe capitale de Crésus, lui ouvrit ses portes comme à un libérateur, & obtint encore une fois le privilège d'être gouvernée par ses anciennes loix, après avoir supporté à regret, pendant plus de deux siècles, le joug cruel de la Perse. Les cités Grecques de la côte furent délivrées du fardeau des impositions & de l'oppression des garnisons; &, sous les auspices d'un prince qui admiroit leur ancienne gloire dans les arts & les armes, elles reprirenr la jouissance de leur liberté héréditaire. Duranr l'expédition d'Alexandre en Perse, les Ephésiens étoient encore occupés à rebâtir leur temple, qui avoit été incendié, par Erostrates, vingt ans auparavant, & la même nuit, dit-on, où naquit le conquérant futur de l'Orient. Alexandre les encouragea dans cette honorable & pieuse entreprise; &, pour accélérer les travaux, il ordonna que le tribut qui avoit été jusque-là payé aux Persans, seroit appliqué au temple de Diane [a].

Siège de Milet & d'Halicarnasse.

Milet & Halicarnasse furent les seules villes de ces provinces qui retardèrent la marche du conquérant. La dernière place, où commandoit

[a] Comp. Arrian, p. 18. & Strab. 949.

Memnon

Memnon de Rhodes, fit une défenſe mémorable. Alexandre en eut à peine commencé le ſiége, que la garniſon, composée de Grecs & de Perſans, fit une ſortie vigoureuſe & ſoutint un combat opiniâtre. Les ayant repouſſé avec beaucoup de difficulté, il entreprit de faire combler un foſſé de trente coudées de largeur & de quinze en profondeur, que les aſſiégés avoient creuſé, avec une diligence incroyable, autour de leur muraille. Cette opération étant achevée, il fit avancer des tours de bois, ſur leſquelles les Macédoniens élevèrent leurs machines de guerre, & ſe préparèrent à attaquer l'ennemi à terrein égal. Mais ces préparatifs furent aſſaillis dans une ſortie nocturne; il s'enſuivit un combat plus furieux encore que le premier. Trois cents Macédoniens y furent bleſſés, l'obſcurité les empêchant de prendre leurs précautions ordinaires pour garantir leurs corps [a].

Peu de jours après, Halicarnaſſe, qui avoit réſiſté ſi opiniâtrement aux efforts de l'adreſſe & du courage, fut au moment de céder à un acte de témérité. Le bataillon de Perdiccas ſe trouvoit poſté du côté de la muraille qui re- Aventure courageuſe de deux ſoldats Macédoniens.

[a] Arrian, p. 20.

gardoit Milet. Deux soldats de ce corps soupant ensemble dans leur tente, se mirent à vanter leurs exploits militaires; chacun donnant la préférence aux siens. Le vin leur échauffa la tête; ils s'élancèrent pour attaquer le mur d'Halicarnasse, moins excités par l'espoir de réussir, que par l'ambition de montrer leur bravoure. Les sentinelles virent leur audace, & se préparèrent à la repousser; ces deux soldats tuèrent les premiers hommes qui s'approchèrent & lancèrent leurs javelots à ceux qui les suivoient. Avant que leur témérité put succomber sous le nombre, plusieurs soldats du même bataillon s'avancèrent pour les soutenir. Les Halicarnassiens se hâtèrent aussi de se défendre; il s'ensuivit un combat très-vif; la garnison fut repoussée, la muraille attaquée; les tours & la courtine intermédiaire furent renversés; &, si le nombre des assaillans eût augmenté dans ce moment, la ville auroit été prise d'assaut [a].

Halicarnasse prise & démolie à regret.

Olymp. CXI. 3. A. C. 334.

Ce fut par humanité qu'Alexandre ne voulut pas profiter de cet avantage; mais le succès extraordinaire d'une entreprise aussi inconsidérée l'engagea à resserrer la muraille de plus près. La défense fut aussi obstinée qu'auparavant; les

[a] Arrian, p. 22.

assiégés firent deux sorties qui furent vivement repoussées. La tendresse d'Alexandre pour les Halicarnassiens l'empêchoit d'entrer dans la place avec des troupes effrénées & furieuses. C'est pourquoi il rappella ses soldats au moment de la victoire, espérant que les assiégés se rendroient enfin, & qu'il sauveroit par-là leurs vies & leurs propriétés. Les différentes brêches faites aux murs, & le nombre de ceux qui avoient été tués ou blessés dans les sorties & les assauts, firent juger à Memnon & à ses collègues qu'il étoit impossible de faire une résistance plus longue. Dans cette situation ils montrèrent la même hardiesse & la même résolution qu'ils avoient fait paroître en se défendant. Ayant rassemblé les plus braves de leurs défenseurs, ils mirent le feu, pendant la nuit, à une tour de bois qu'ils avoient élevée contre les machines de l'ennemi, ainsi qu'à leurs arsenaux & à leurs magasins, & ils se retirèrent dans deux châteaux forts du voisinage. Alexandre apperçut les flammes vers le milieu de la nuit, & envoya sur-le-champ un détachement pour punir ceux qui étoient les auteurs de l'incendie, avec ordre d'épargner ceux des bourgeois qu'on trouveroit dans leurs maisons. Le lendemain il examina les châteaux, & vit

teſſe outragée s'étoit cependant maintenue encore dans la poſſeſſion d'Alinde, ville très-forte. Lorſqu'Alexandre parut en Carie, Ada s'empreſſa d'aller à ſa rencontre; elle s'adreſſa à lui en l'appellant ſon fils, & lui remit volontairement Alinde. Le roi l'accueillit avec la plus grande bonté, & accepta ſon préſent & ſon amitié; &, comme il ſavoit récompenſer, avec uſure, ceux qui lui donnoient des marques d'attachement, il lui confia, en partant, le gouvernement de toute la Province, avec un corps de trois mille hommes de pied, & de deux cents chevaux, pour maintenir ſon autorité.

Son plan de guerre très-judicieux.

Les meſures que prit Alexandre pour la ſuite de ſon expédition, furent également prudentes & déciſives. La flotte Perſane, fournie par l'Egypte, la Phénicie & les provinces maritimes de l'Aſie-Mineure, ſe trouvoit quatre fois plus nombreuſe que la ſienne, qui, telle qu'elle étoit, paroiſſoit encore trop diſpendieuſe pour ſon tréſor. Alexandre réſolut de changer de ſyſtême, & déclara à ſes lieutenans, qu'en conquérant la terre, il ſe rendroit maître de la mer, puiſque chaque port qui ſe rendroit à lui, diminueroit les reſſources navales de l'ennemi [a].

[a] On verra par la ſuite combien Alexandre reſta fidèlement attaché à ce plan de guerre, qui maintint ſes com-

Conformément à ce judicieux plan de conquête; il poursuivit sa marche par les provinces méridionales de la péninsule Asiatique, tandis que Parménion traversa les contrées du centre, la Lydie & la Phrygie. Vers le même temps, Cléandre fut dépêché en Grèce pour faire de nouvelles levées; & les soldats, qui s'étoient mariés peu de temps avant l'expédition, furent envoyés pour passer leur quartier d'hiver avec leurs femmes. Cette attention de la part d'Alexandre le fit extrêmement chérir de son armée, & tous ses sujets d'Europe s'empressèrent, à l'envi, de lui fournir des recrues pour la campagne suivante.

Moyens par lesquels il assuroit ses conquêtes.

C'étoit en gagnant ainsi les cœurs qu'Alexandre paroissoit digne de gouverner le monde. Sa conduite, peut-être, provenoit-elle souvent de l'impulsion immédiate du sentiment; mais, quand même elle eût été dirigée constamment par la plus profonde politique, elle n'auroit pas pu être plus favorable à son ambition. Après la bataille décisive du Granique, il éprouva peu de résistance de la part des nombreuses forteresses & des garnisons de l'Asie-Mineure. Les princes tributaires & les satrapes

munications avec la Grèce & la Macédoine, & le mit en état de poursuivre, en sûreté, ses conquêtes dans l'orient.

du grand roi ſe ſoumirent, ſans délai, à un maître plus doux & plus magnanime, & les colonies Grecques de la côte prirent vivement les intérêts d'un prince qui, dans toutes les occaſions, montroit ſon penchant pour leurs inſtitutions. Dans chaque province ou cité qu'il conquit, il rendit aux Aſiatiques leurs loix héréditaires; aux Grecs, leur démocratie. Tandis qu'il leur permettoit de donner à leur conſtitution civile les formes d'un gouvernement indépendant, il avoit ſoin de retenir l'animoſité des factions domeſtiques. Par-tout où il parut, il encouragea l'induſtrie & les arts utiles, & ſoulagea le fardeau des impoſitions publiques. Son goût & ſa piété le portèrent également à réparer les monumens ſacrés & vénérables de l'antiquité. Il regardoit les Barbares, non comme eſclaves, mais comme ſujets; les Grecs, non comme ſujets, mais comme alliés; & les uns & les autres éprouvoient, ſous ſon gouvernement, une modération & une équité qu'ils n'avoient jamais connues ſous le deſpotiſme de la Perſe, ou ſous la domination ambitieuſe d'Athènes & de Sparte [a].

---

[a] Comparez Plut. in Alexand. Curtius & Arrian paſſim; & Thucydides, Xenoph. Iſocrat. & Diodor.

Bonheur singulier d'Alexandre dans sa marche de Phaselis à Perga.

Ayant reçu la soumission de Xanthus, Patara, Phaselis, & de plus de trente autres villes ou ports de mer en Lycie, Alexandre divisa le corps d'armée qui étoit sous ses ordres, probablement pour accélérer l'expédition. Un détachement considérable traversa les montagnes Lycienes & Pamphilienes, tandis que le roi, en personne, suivoit une route encore plus dangereuse le long de la côte depuis Phaselis jusqu'à Perga. Sur ce rivage, la mer bat ordinairement contre des rochers, & rend souvent ce passage impraticable, excepté lorsque les vagues sont repoussées par un fort vent de nord. Quand Alexandre se mit en marche, le vent souffloit du sud. Il avança néanmoins sans crainte, se confiant en sa fortune. Ses troupes le suivoient avec confiance, encouragées par plusieurs prodiges qui survinrent à propos [a], & qui annon-

[a] Tandis qu'Alexandre délibéroit s'il marcheroit droit vers Darius, ou s'il suivroit les côtes de la mer, pour réduire auparavant les villes maritimes, une fontaine d'eau bouillante, près de la ville de Xanthus, en Lycie, jetta hors de son sein une planche de cuivre, sur laquelle étoient gravés d'anciens caractères, qui signifioient que le temps étoit venu où l'empire des Perses seroit renversé par les Grecs. Plutarque ajoute, τυτοις επαρθεις, ηπειγετο την παραλιαν ανακαθηρασθαι, « Encouragé par ce prodige,

çoient le succès de son entreprise. L'événement qui eut lieu ensuite étoit bien propre à fortifier leur crédulité & à confirmer leur obéissance. Avant qu'elles fussent arrivées au lieu où le passage étoit le plus difficile, le vent de sud cessa par degrés ; une brise fraîche souffla du nord ; la mer se retira, & leur marche devint, par ce moyen, également prompte & facile. Arien cherche à expliquer le merveilleux qu'il trouve dans cet événement, & il prétend même reconnoître, dans le concours de plusieurs circonstances favorables à Alexandre, l'interposition d'une puissance divine qui, en effectuant une révolution importante en orient, soumettoit les opérations de la nature & la volonté des hommes aux desseins cachés de sa providence.

En continuant sa route à l'est depuis Perga, Alexandre rencontra des ambassadeurs d'Aspendus, ville capitale & port de mer de Pamphilie. Les Aspendiens offroient de rendre leur cité, mais supplioient le roi de n'y point mettre

il se hâta de subjuguer la côte ». Il eût peut-être été plus digne d'un historien de dire : « Encouragés par ce prodige, les Grecs & les Macédoniens obéirent sur-le-champ aux ordres de leur général, non moins prudent que vaillant ».

de garnifon. Alexandre confentit à leur demande, à condition qu'ils lui fourniroient une fomme de cinquante talens pour payer fes foldats, & qu'ils lui livreroient les chevaux qu'ils élevoient pour Darius, & qu'ils avoient coutume de lui envoyer en tribut. Les ambaffadeurs acceptèrent ces conditions; mais leurs compatriotes, qui étoient connus par leur ambition & leur rapacité, plus encore que par leur commerce & leurs richeffes, ne s'empreffèrent pas de les remplir. Alexandre fut inftruit de leur mauvaife foi, tandis qu'il examinoit les murs de Syllius, autre place forte de Pamphilie. Il marcha fur-le-champ vers Afpendus; la partie la plus confidérable de cette ville étoit fituée fur un rocher efcarpé & fort haut, baigné du fleuve Eurymedon, l'autre partie étoit bâtie dans la plaine & environnée feulement d'une légère muraille. A l'approche des Macédoniens, les habitans de la ville baffe fe retirèrent fur la montagne. Alexandre entra dans la place & campa dans les murs. Les Afpendiens alarmés par la crainte d'un fiège, le fupplièrent d'accepter les premieres conditions.

Il punit la mauvaife foi des Afpendiens.

Il leur ordonna de livrer les chevaux comme on en étoit convenu, de payer cent talens au lieu de cinquante, & de donner leurs prin-

cipaux citoyens en ôtage & comme garans de leur obéissance envers le gouverneur qu'il laisseroit dans leur ville. Il les assujétit d'ailleurs à payer un tribut annuel à la Macédoine, & à soumettre à l'arbitrage une contestation concernant quelques terreins qu'on les accusoit d'avoir usurpé sur leurs voisins [a].

Alexandre entre en Phrygie. Olymp. CXI, 4. A, C. 333.

Ayant puni les Aspendiens de leur insolence & de leur mauvaise foi, Alexandre résolut de marcher en Phrygie pour y joindre les troupes de Parménion qui devoit l'attendre dans cette contrée. Les nouvelles levées de la Grèce & de la Macédoine avoient pareillement ordre de s'assembler dans cette même province, d'où il avoit intention de continuer sa marche à l'Orient, au commencement du printemps, afin d'entreprendre des conquêtes encore plus importantes. Pour atteindre les frontières méridionales de la Phrygie, Alexandre se trouva obligé de traverser les arides montagnes des belliqueux Pisidiens. Au milieu de ces roches & de ces forteresses, les Macédoniens perdirent plusieurs braves soldats; mais la furie indisciplinée des Pisidiens ne fut pas capable d'arrêter la marche d'Alexandre. La ville de Gordium, en Phrygie,

---

[a] Arrian, p. 26.

étoit assignée pour le rendez-vous général. Cette place est à la distance d'environ soixante-quinze milles du Pont-Euxin, & de deux cents quarante de la mer de Cilicie. Elle étoit fameuse dans l'antiquité pour avoir été la résidence des rois de Phrygie, & le lieu où ils avoient principalement montré toute leur grandeur & leur opulence [a]. Alexandre ne fut pas plus tôt arrivé dans cette ville, qu'il voulut monter à l'ancien château ou palais de Gordius, & voir le célèbre nœud qu'on croyoit renfermer le destin de l'Asie. Gordius, disoit l'histoire, avoit été un homme d'une fortune très-médiocre parmi les anciens Phrygiens. Il ne possédoit qu'une petite pièce de terre & deux attelages de bœufs, dont l'un étoit employé à la charrue, & l'autre à conduire une voiture. Il arriva un jour, pendant que Gordius conduisoit sa charrue, qu'un aigle vint se poser sur le joug & y resta jusqu'au soir. Alarmé de ce prodige, Gordius eut recours aux Telmessiens, peuple qui habitoit les plus hautes montagnes du pays de Psidie, [b] &

Son aventure à Gordium.

[a] Voyez vol. 2. ch. 7. p.

[b] Arrian, p. 27, les appelle υπερυψηλον, και παντη αποτομον. « Extrêmement hautes & par-tout escarpées ». Mais, du temps de Gordius, il paroît que les Telmessiens avoient quelques villages dans la plaine. Voyez Arrian, p. 30.

qui étoit fameux chez les nations voisines pour son habileté dans les augures. Au premier village des Telmessiens, il rencontra une jeune fille qui puisoit de l'eau à une fontaine; s'étant adressé à elle pour lui faire connoître le motif de son voyage, elle lui prescrivit de monter sur le coteau voisin & d'y faire un sacrifice à Jupiter. Gordius la pria de l'accompagner pour le servir dans cet acte religieux : elle obéit. Gordius la prit pour femme, & il en eut un fils, appellé Midas qui, étant parvenu à l'âge viril, fut distingué par sa beauté & sa valeur. Il sembleroit que le père de Midas, à la suite de ce mariage, se soit établi parmi les Telmessiens, & que son fils ait été élevé dans la science de ce peuple. Les Phrygiens, vers ce temps-là, étoient en proie aux plus cruelles séditions; ils consultèrent un oracle qui leur annonça qu'un charriot leur ameneroit bientôt un roi pour appaiser leurs tumultes. Pendant que l'assemblée délibéroit encore sur la réponse donnée par l'oracle, Midas arriva dans son charriot [a], accompagné de ses parens. Les

---

[a] Le mot grec ἅμαξα exprime ou un charriot ou un tombereau : peut-être ne distinguoit-on ni le nom ni la chose en Phrygie. Curtius nous dit que cet ἅμαξα étoit

Phrygiens le choisirent pour roi ; leurs séditions cessèrent, & Midas, en reconnoissance, consacra à Jupiter le charriot de son père, & le suspendit par une corde faite des filamens de la plus fine écorce du bois de cornouiller, dont le nœud étoit si artistement confondu avec le reste de la trame, que l'œil ne pouvoit en appercevoir ni le commencement ni la fin. Les historiens nous ont laissé dans l'incertitude si Alexandre délia ou coupa le nœud [a] ; mais tous s'accordent à dire que ceux qui l'accompagnoient se retirèrent bien convaincus qu'il avoit accompli l'oracle. Un orage mêlé de tonnerre qui survint à propos, soutint leur crédulité [b], & affermit la croyance où ils étoient, que leur maître étoit destiné à devenir le souverain de l'Asie.

Trahison d'Alexandre fils d'Eropus.

En considérant les progrès rapides d'Alexandre, & ses opérations continuelles durant cette saison de l'année où les armées sont peu accoutumées

---

« cultu haud sanè à vilioribus vulgatisque usu abhorrens », l. 3, ch. 1. p. 10.

[a] Curtius dit, l. 3, ch. 1, qu'il le coupa avec son épée. Plutarque dit qu'il le délia. Vit. Alexand. p. 1236. Arrian cite les deux manières ; c'est pourquoi la dernière, d'après l'autorité d'Aristobule, paroît la plus probable.

[b] Arrian, p. 31.

à tenir la campagne, on a lieu de s'étonner de l'inaction de Darius, prince ambitieux, qui avoit signalé sa valeur contre les plus vaillantes nations de l'Asie. Mais Darius, que les honneurs de la royauté avoient entièrement corrompu, employoit contre Alexandre des armes bien différentes de celles par lesquelles le champion d'Ochus avoit défait le belliqueux chef des Cardusiens [a]. Au lieu de s'opposer au conquérant dans les champs de bataille, il espéroit s'en défaire par le bras d'un assassin. Plusieurs traîtres furent excités à l'exécution de cet infâme projet. Mais aucun ne fut plus disposé à l'exécuter qu'Alexandre, fils d'Eropus. Cet homme avoit obtenu sa grace de la clémence du fils de Philippe, lorsque ses frères, Héroménès & Artabeus avoient été condamnés comme complices du meurtre de ce prince. Il étoit au nombre des compagnons d'Alexandre, & avoit été récemment chargé du commandement de la cavalerie Thessaliene, après la nomination de Calas, ancien chef de ce corps au

---

[a] Darius tua un guerrier de cette nation, qui défia le plus brave des Perses à un combat singulier. Cet exploit lui valut le gouvernement d'Arménie, & le fit ensuite regarder comme digne du trône de Perse. Diodor. l. 17, p. 565.

gouvernement de Phrygie. Il se laissa séduire par la promesse de dix mille talens & du royaume de Macédoine. Mais sa trahison n'échappa point à la vigilance de Parménion a qui en donna avis à son maître, tandis qu'il étoit campé dans le voisinage de Phasélis. Par les soins de ce même général, l'indigne fils d'Eropus fut saisi & mis sous bonne garde.

L'armée de Darius marche de la haute Asie.

Darius, sans abandonner ses intrigues, eut enfin recours aux armes. Ses troupes s'assemblèrent dans les plaines de Babylone. Elles consistoient en cent mille Persanes, dont trente mille à cheval. Les Mèdes formoient un corps

a Selon Arrian, p. 25, une hirondelle partagea cet honneur avec Parménion. Tandis qu'Alexandre étoit endormi, vers le milieu du jour, l'hirondelle voltigeoit autour de sa tête, se posant quelquefois sur sa couche, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Son ramage continuel réveilla le roi; mais, étant extrêmement fatigué, il chassa doucement, de la main, l'oiseau incommode, & se rendormit. Au lieu de chercher à s'échapper, l'hirondelle se percha sur sa tête, & ne cessa de caqueter qu'elle ne l'eût entièrement réveillé. Le prodige fut communiqué sur-le-champ au devin Aristandre, le Telméfien, qui déclara qu'une conspiration avoit été formée contre le roi, par un de ses domestiques & de ses amis; mais qu'on la découvriroit certainement, parce que l'hirondelle est un oiseau domestique, ami de l'homme & très-babillard.

de

de près de cinquante mille, & les Arméniens étoient presqu'aussi nombreux que les Mèdes. Les Barcaniens, les Hyrcaniens, les habitans des bords de la mer Caspiene, & d'autres nations moins connues, ou plus éloignées, avoient envoyé leur contingent de cavalerie & d'infanterie pour cette armée immense, laquelle, en y comprenant trente mille mercenaires Grecs au service de Perse, montoit, dit-on, à six cents mille hommes. La magnificence des Perses n'avoit point diminué depuis le règne de Xercès, ni leur science dans l'art militaire ne s'étoit point perfectionnée. La revue de leurs troupes se faisoit de la même manière que du temps de ce monarque [a]. On mettoit dix mille hommes à part, dont on formoit un corps qu'on entouroit ensuite d'une palissade. Toute l'armée passant successivement dans cet enclos, étoit plutôt mesurée que comptée par ses généraux. Rien ne pouvoit égaler la splendeur qui environnoit Darius, les harnois de ses chevaux, les ornemens de son char, la profusion de joyaux qui couvroient son manteau royal, sa veste & sa tiare. L'habillement & l'armure même de ses gardes étoient garnis d'or, d'argent & de pierres

[a] Voyez vol. 2. ch. 9. p. 308 & suiv.

précieuſes. Il étoit ſuivi de ſa famille, de ſes tréſors, de ſes concubines & d'une nombreuſe eſcorte de cavalerie & d'infanterie. Ses courtiſans & ſes généraux imitoient, à l'envi, le luxe efféminé de leur maître [a].

Alexandre paſſe le détroit ſeptentrional de la Cilicie.

Tandis que cette pompeuſe caravane (car elle ne mérite pas le nom d'armée) s'avançoit lentement vers l'Aſie-Mineure, Alexandre laiſſa Gordium & marcha vers Ancyre, ville de Galatie. Il reçut, dans cette place, une ambaſſade des Paphlagoniens, qui lui abandonnoient la ſouveraineté de leur province, mais le ſupplioient de ne point faire entrer ſon armée ſur leurs frontières. Il leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur ordonna d'obéir à Calas, gouverneur de Phrygie. Alexandre marcha enſuite en vainqueur dans la Cappadoce; &, ayant nommé Sabictas à l'adminiſtration de cette vaſte province, il fit camper l'armée à la diſtance de ſix milles des frontières de Cilicie, dans un lieu qui, depuis l'expédition mémorable décrite par Xénophon, étoit appellé le camp de Cyrus. Vers le ſud, les riches plaines de la Cilicie ſont baignées de la mer;

---

a *Propinquorum, amicorum, conjuges huic agmini proximæ.* Q. Curtius, l. 3. ch. 3. & Diodor. l. 17. p. 58.

& environnées de trois côtés par de hautes montagnes presqu'inaccessibles. Arsames, gouverneur de cette contrée, avoit envoyé un corps de troupes pour garder un poste appellé les *Portes*, & le seul passage qui conduise de Cappadoce en Cilicie. Instruit de cette circonstance, Alexandre laissa Parménion & les troupes pesamment armées dans le camp de Cyrus. A l'entrée de la nuit, il conduisit les gens de bouclier, les Archers & les Agriens pour surprendre les Perses stationnés au détroit septentrional de la Cilicie. Les barbares prirent la fuite à son approche, & le pusillanime Arsames, auquel Darius avoit confié toute cette province, se prépara à piller Tarse, sa ville capitale, & à l'abandonner ensuite. Mais il n'eut que le temps de se sauver; la rapidité d'Alexandre empêcha la destruction de cette ville, & les habitans le reçurent comme un libérateur.

Alexandre fut retenu à Tarse par une maladie qu'un excès de fatigue avoit occasionné; ou, comme d'autres le prétendent, pour s'être baigné imprudemment dans les eaux fraîches du Cydnus qui coule au milieu de cette ville [a]. Philippe l'Arcananien fut le seul qui ne

Il tombe malade à Tarse.

[a] Curtius donne une autre raison de cette excessive fraîcheur: « *Frigidissimus quippe multâ riparum amœnitate*

désespéra point de sa vie. Tandis qu'il présentoit une médecine à son malade, il arriva une lettre de Parménion qui avertissoit le roi de se méfier de Philippe comme d'un homme gagné par Darius pour l'empoisonner. Alexandre prit la potion, & donna la lettre à Philippe; de sorte que le médecin lisoit, tandis que le roi buvoit; action qui prouvoit ou son mépris de la mort, ou la confiance entière qu'il avoit dans ses amis, mais que l'admiration de ses contemporains & de la postérité [b] a fait regarder comme une preuve de ces deux sentimens.

La maladie d'Alexandre n'interrompit point les opérations de l'armée. Parménion fut chargé de s'emparer, sur le mont Amanus, du seul passage qui conduisoit de Cilicie en Assyrie. Le roi suivit bientôt après, ayant atteint, en un jour de marche, Anchialos, ville antique d'une vaste étendue & environnée de murailles d'une épaisseur prodigieuse. La plus grande curiosité d'Anchialos étoit le tombeau de Sardanapale, sur

Alexandre s'avance vers Mallos.

---

inumbratus ». Par la description détaillée qu'il fait de cette rivière, il semble qu'il imaginoit que son eau avoit des qualités extraordinaires, qui devinrent nuisibles à Alexandre.

[a] Voyez Arrian, p. 32. Curtius, l. 3. ch. 5.

lequel on remarquoit la ſtatue de ce tyran efféminé, dans l'attitude d'un homme qui bat des mains, avec une inſcription Aſſyriene, reſpirant le véritable eſprit de l'épicuréiſme moderne. L'original étoit en vers, & diſoit : « Sardanapale, fils d'Anacyndaraxas, bâtit Anchialos & Tarſe en un jour. Pour toi, étranger, mange, bois & divertis-toi [a], car les autres choſes de la vie humaine ne ſont pas dignes de *ceci* » : faiſant alluſion au battement de ſes mains [b].

Etant arrivé à Mallos, colonie Argiene à l'extrémité orientale de la Cilicie, Alexandre apprit que Darius ſe trouvoit avec ſon armée dans la vaſte plaine de Sochos, province de Comagène, diſtante ſeulement de deux journées de marche des frontières de Cilicie. Les armées ennemies étoient ſéparées par les montagnes

Alexandre paſſe les détroits Syriens, & Darius, dans une direction opposée, les défilés d'Amanus.

[a] Le mot qu'on a traduit par « divertis-toi », eſt παιζε, dans Arrian, p. 32 : mais cet auteur dit que l'original Aſſyrien avoit une ſignification beaucoup plus laſcive. Plut Orat. 2. de fortun. Alexand. le traduit αφροδισιαζε, « livres-toi à Vénus ».

[b] M. de Guignes, ſi célèbre, à juſte titre, pour ſes connoiſſances dans les langues orientales, prouve que cette inſcription eſt entiérement conforme au ſtyle & aux mœurs de l'Orient. Voyez les Mémoir. de l'Acad. des Inſcript. Tom. 34. p. 416. & ſuiv.

qui divifent la Cilicie & la Syrie. Alexandre fe hâta de paffer les défilés appellés les *Portes Syriennes*, marcha au fud le long de la baie d'Iffus, & campa devant la ville de Mariandrus. Il fut, dans cette ville, que la caufe qui avoit retardé fon arrivée en Cilicie, bien loin d'être attribuée à fa maladie & à des actes de reconnoiffance envers les dieux [a], étoit attribuée à des motifs bien différens par Darius & fes flatteurs. Cette race perfide, l'éternel fléau des rois [b], avoit aifément perfuadé au monarque Perfan, qu'Alexandre évitoit fon approche. La haine orgueilleufe de Darius s'irritoit des craintes fuppofées de fon adverfaire. Il preffoit, avec l'impatience d'un defpote, la marche de fon armée; &, ne foupçonnant pas qu'Alexandre traversât les portes Syrienes pour aller au-devant de l'ennemi, il fe détermina de paffer, à la hâte, dans une direction oppofée [c], les défilés d'Amanus pour

---

[a] Des proceffions avec des torches facrées, des facrifices à Efculapes, des concours de gymnaftique & de mufique. Arrian, l. 2, p. 33.

[b] Arrian exprime ce fentiment avec plus d'énergie qu'à fon ordinaire : των κατα ἡδονην ξυνοντων τε και ξυνεσομενων επι κατω τοις αιει βασιλευσι.

[c] Ces mouvemens ne font expliqués que par Arrian. Diodore, Plutarque & Curtius, ne fuivant pas la géographie du pays, font inintelligibles fur ce point.

chercher Alexandre. Cette fatale démarche fut mise en exécution sur-le-champ, malgré les fortes représentations d'Amyntas [a] de Macédoine & de tous les conseillers Grecs de Darius [b], qui l'exhortoient, d'une voix unanime, à attendre l'ennemi dans la position avantageuse où il se trouvoit. Mais, dans le langage de l'antiquité [c], un destin irrésistible, qui avoit déterminé que les Grecs feroient la conquête des Perses, comme les Perses avoient conquis les Mèdes, & les Mèdes les Assyriens, entraîna Darius à sa perte. Ayant passé les défilés d'Amanus, il dirigea sa marche au sud vers la baie d'Issus, & prit la ville de ce nom, où se trouvoient les malades & les blessés Macédoniens qui n'avoient pas été en état de suivre l'armée dans sa marche rapide au-travers des montagnes. Les Perses mirent à mort ces malheureux, après leur avoir fait souffrir des tourmens cruels [d], ne

[a] Quoiqu'Amyntas fût un banni, il n'étoit pas un flatteur Il assura Darius qu'Alexandre viendroit certainement par-tout où les Perses seroient campés. Arrian, p. 34.

[b] Aristomène le Phéréen, Bianor l'Arcananien, Thymondas, le fils de Mentor le Rhodien, & d'autres mentionnés par Arrian.

[c] Arrian. Plut. Diodor. Curt.

[d] Χαλεπως αικισαμενος απεκτεινε. Arrian, p. 34. Il faut remarquer qu'il attribue cette férocité à Darius lui-même.

ſe doutant pas qu'Alexandre étoit alors derrière eux prêt à tirer vengeance d'un tel acte de férocité.

Circonſtances qui encouragèrent l'armée Macédoniene.

Ce prince éclairé, qui pouvoit à peine croire la démarche imprudente de Darius, envoya un petit eſquif reconnoître ſes mouvemens. Le vaiſſeau revint promptement vers Alexandre lui annoncer que ſes ennemis étoient venus tomber dans ſes mains. Ayant convoqué ſes généraux, le roi n'oublia aucun de ces moyens d'encouragement que l'occaſion ſuggéroit ſi naturellement, puiſque le moindre ſoldat Macédonien pouvoit diſcerner les mouvemens peu judicieux des Perſes, qui avoient abandonné une plaine ſpatieuſe, pour s'embarraſſer dans les détours des montagnes, où leur nombreuſe cavalerie ne pouvoit leur rendre aucun ſervice eſſentiel. Dans ce moment même, l'eſprit des Macédoniens étoit élevé par le concours de pluſieurs événemens heureux. On venoit d'apprendre, que Ptolomée s'étoit rendu maître des plus fortes places de la Carie. Le brave Memnon s'étoit échappé, à la vérité, mais cet habile commandant, qui avoit attaqué les iſles Grecques avec ſa flotte, pour ſe préparer à envahir la Macédoine, étoit mort depuis; & ſes ſucceſſeurs, après avoir irrité les inſulaires par leur inſo-

lence & leur oppreſſion, avoient échoué dans tous leurs projets par la vigilance d'Antipater. L'armée d'Alexandre s'étoit accrue de pluſieurs volontaires d'Aſie, qui admiroient ſon courage, ſa douceur & la continuité de ſes ſuccès; d'un autre côté, les ſoldats qui avoient été envoyés en Europe l'année précédente pour y paſſer leur quartier d'hiver, non-ſeulement étoient venus rejoindre leurs drapeaux, mais avoient amené avec eux de nombreuſes levées de la Grèce, de la Macédoine & de toutes les contrées voiſines. Des hommes ainſi diſpoſés par l'eſpérance du ſuccès & l'amour de la gloire, écoutèrent avec une vive ardeur la harangue militaire de leur prince. Ils s'embraſsèrent l'un l'autre; ils embraſsèrent leur géneral, & ſa contenance confirmant leur empreſſement, ils le ſupplièrent de les conduire au combat [a].

Alexandre envoya ſur-le-champ quelques cavaliers & des archers pour nettoyer la route qui conduiſoit à Iſſus. Il ſe mit en marche ſur le ſoir avec toute ſon armée, & vers le milieu de la nuit il s'empara des détroits Syriens. On permit alors aux ſoldats de ſe repoſer un moment, ayant poſté un nombre ſuffiſant de

Diſpoſition des deux armées.

[a] Arrian, p. 35-36.

gardes sur les hauteurs d'alentour. Au point du jour l'armée se mit en mouvement, marchant par son flanc tant que le passage continuoit d'être étroit, & de nouvelles colonnes se joignant successivement aux premières, à mesure que l'ouverture des montagnes s'élargissoit. Avant d'arriver au fleuve Pinarus, sur les rives opposées duquel l'ennemi étoit campé, les Macédoniens se trouvèrent ainsi formés en ordre de bataille, Alexandre conduisant l'aile droite, & Parménion commandant la gauche. Ils continuèrent d'avancer jusqu'à ce que leur droite se trouva appuyée par une montagne, & leur gauche par la mer, d'où Parménion eut ordre de ne pas s'éloigner. Darius ayant appris l'approche de l'ennemi, détacha un corps de cinquante mille hommes de cavalerie & d'infanterie legère qu'il plaça en travers du Pinarus, afin que le reste de son armée pût avoir assez de place pour se former sans confusion. Il posta ses mercenaires Grecs, qui étoient au nombre de trente mille hommes, vis-à-vis la phalange Macédoniene. Ces Grecs étoient soutenus par soixante mille Barbares pesamment armés. La nature du terrein ne permettoit pas de mettre de front un plus grand nombre de troupes; mais comme la montagne, sur la gauche

d'Alexandre, formoit un enfoncement dans ſon intérieur, Darius plaça, dans cette ſinuoſité, vingt mille hommes qui pouvoient voir l'arrière-garde de l'ennemi, quoiqu'il ne paroiſſe pas qu'ils aient pu ſe porter ſur elle. Le reſte des Barbares étoit rangé derrière la première ligne, ſuivant l'ordre de leurs nations reſpectives, mais de manière à ne pouvoir être d'aucune utilité; de ſorte que Darius ſe trouvoit au milieu de cette maſſe énorme de ſoldats, ſans ſavoir comment il devoit la diriger [a].

La bataille d'Iſſus. Olymp. CXI. 4. A. C. 333.

La puſillanimité de ce prince lui fut plus fatale que ſon ignorance. Lorſqu'il vit les Macédoniens s'avancer, il donna ordre à ſes troupes de garder leur poſte ſur le Pinarus, dont les bords, en quelques endroits, étoient hauts & eſcarpés. Par-tout ailleurs où l'accès paroiſſoit facile, il ordonna d'élever un retranchement; précaution qui fit voir à l'ennemi, qu'avant même le commencement de la bataille Darius étoit déja vaincu [b]. Alexandre, pendant ce

[a] Arrian, p. 36

[b] Και ταυτη ευθυς δηλος εγενετο τοις αμφι Αλεξανδρον τη γνωμη δεδυλωμενος. « Et dès-lors il parut, à ceux qui étoient autour d'Alexandre, qu'il étoit déja enchaîné dans ſon eſprit ». Dans ces temps-là, l'eſclavage étoit la ſuite naturelle de la perte d'une bataille.

temps-là, parcouroit les rangs de son armée; appellant les moindres officiers par leur nom, & les exhortant à faire leur devoir. Voyant qu'il étoit nécessaire de modérer l'ardeur martiale qui régnoit parmi ses troupes, il leur ordonna d'avancer d'un pas lent & réglé, de peur que la phalange ne perdît son à-plomb par trop de précipitation. Ils doublèrent le pas lorsqu'ils furent à la portée des traits de l'ennemi. Alexandre s'élança alors dans le fleuve avec ceux qui l'environnoient. Leur impétuosité épouvanta les Barbares, qui attendoient rarement le premier choc [a]. Mais les mercenaires Grecs s'appercevant que, par la rapidité de l'attaque, les Macédoniens s'étoient repliés vers l'aile droite qui étoit séparée du centre, saisirent l'instant favorable de s'élancer dans l'intervalle où la phalange s'étoit désunie. Il s'ensuivit alors un combat terrible dans lequel les Grecs firent tous leurs efforts pour rétablir l'honneur de leur nom, & les Macédoniens pour maintenir la gloire de leur phalange. Ce moment devint fatal à Pto-

[a] Ils l'attendirent cependant; car Arrian dit: *ευθυς γαρ ὡς εν χερσι μαχη εγενετο*. Le « *μαχη εν χερσι εγενετο* ». Lorsque les dards & les javelots cessèrent, & lorsque les combattans en vinrent à se serrer de près, au lieu de lancer des traits.

lomée, fils de Seleucus, & à plusieurs autres officiers de distinction, au nombre de cent vingt. Pendant ce temps là, l'aile droite des Macédoniens ayant repoussé l'ennemi avec grand carnage, tourna à gauche; &, animée par la victoire qu'elle venoit de remporter, elle triompha enfin de l'obstination des Grecs. Un corps de cavalerie Persane soutenoit encore le combat contre la cavalerie Thessaliene; mais il abandonna le champ de bataille dès qu'il fut informé que Darius avoit pris la fuite [a].

Les Perses alors furent défaits de toutes parts: leur cavalerie & leur infanterie souffrirent également dans la déroute; car leurs gens de cheval étant pesamment armés, s'embarrassoient mutuellement dans des routes étroites. Ptolomée, fils de Lagus [b], dit que les Macédoniens, qui étoient à la poursuite des fuyards, remplirent les fossés de corps morts. Le nombre de ceux qui furent tués, fut calculé à cent dix mille, parmi lesquels se trouvoient plusieurs satrapes & plusieurs nobles. Déroute des Perses.

Le grand roi avoit montré peu d'obstination à défendre sa cause. A peine son aile gauche Fuite de Darius.

[a] Arrian, l. 2, p. 36 & suiv.
[b] *Idem, ibid.*

eut-elle été repoussée par Alexandre, qu'il se sauva, dans son char, accompagné de ses courtisans. La route étant devenue plus difficile au travers des montagnes, il monta à cheval pour continuer sa fuite, laissant son bouclier, son manteau & son arc, qui furent trouvés par les Macédoniens. Alexandre, qui avoit reçu une blessure à la cuisse [a], ne jugea pas à propos de le poursuivre jusqu'à ce que les mercenaires Grecs fussent dispersés, & l'approche de la nuit facilita sa fuite.

Les prisonniers & le butin.

Le camp des Perses étoit une preuve des richesses & du luxe excessif de l'Asie [b]. Il ne contenoit cependant, en argent, que trois mille

[a] Charès, cité par Plutarque, dit qu'Alexandre reçut cette blessure de la main de Darius; mais le silence d'Alexandre, dans sa lettre à Antipater, où il donne le détail de la bataille, & où il parle de sa blessure à la cuisse, réfute cette assertion improbable.

[b] Entr'autres objets de prix, qui se trouvoient dans la tente de Darius, on trouva un coffret d'un travail exquis, orné de joyaux. Darius s'en servoit à mettre ses parfums. Alexandre dit: « Je ne fais point usage de parfums, mais j'y mettrai quelque chose de plus précieux ». C'étoit l'Iliade d'Homère, corrigée par Aristote, & souvent mentionnée par les anciens écrivains; ἡ ἐκ τοῦ νάρθηκος: « l'Iliade du coffret ». Strabo, l. 13. p. 888. Plut. in Alexand.

talens, les immenses trésors qui accompagnoient ordinairement le grand roi, ayant été déposés, avant la bataille, dans la ville de Damasque. Ce dépôt inestimable fut enlevé ensuite, par ordre d'Alexandre, qui trouva dans le camp un butin plus précieux, la femme & les filles de Darius, sa mère Sysigambis, & son fils, encore enfant. Dans un siècle où le nom de prisonnier de guerre étoit synonyme de celui d'esclave, Alexandre montra, envers ses captives, toute la tendresse d'un père & tout le respect d'un fils. Dans ses égards pour Statira, la plus belle personne de l'Orient, sa conduite forme un contraste remarquable avec celle d'Achille, son héros favori, qu'il égaloit en valeur, mais qu'il surpassoit en humanité. Ces illustres princesses supportoient, avec patience, leurs propres infortunes; mais elles s'exhalèrent en expressions de douleur lorsqu'elles furent informées, par un eunuque, qu'on avoit vu le manteau de Darius dans les mains d'un soldat Macédonien. Alexandre leur fit dire que Darius vivoit encore; &, le lendemain, il alla leur rendre visite, accompagné d'Epheстion, le plus cher de ses amis [a]. Sysigambis

[a] Alexandre, avec son discernement habituel, caractérisoit ainsi l'affection d'Epheстion : « Cratérus aime le prince, Epheстion aime Alexandre ». Plut. in Alexand.

s'approcha pour se prosterner [a] devant le conquérant, suivant la coutume de l'Orient; mais, ne connoissant pas le roi, elle s'adressa à Ephestion, dont l'habillement étoit le même que celui d'Alexandre. Ephestion se retirant aussi-tôt, Sysigambis vit sa méprise, & rougit: « Vous ne vous trompez pas, Madame, dit le roi; Ephestion est aussi Alexandre [b] ».

Les vertus d'Alexandre se développent avec ses succès.

Les vertus de ce prince égalèrent sa prospérité; mais il ne fut jamais plus grand qu'après la bataille d'Issus. La ville de Soli, en Cilicie, quoiqu'habitée par une colonie Grecque, avoit montré un zèle extraordinaire pour la cause de Darius. En punition d'une apostasie aussi injurieuse au nom Grec, Alexandre exigea des Soliens une contribution très-forte; mais, après la victoire, il leur fit grace de cette amende. Poussé par sa magnanimité naturelle, & par le même sentiment de générosité, il relâcha les captifs Athéniens pris à la bataille du Granique, grace qu'il avoit refusée, d'un ton sévère, au commencement de ses succès. On trouva à Damasque, parmi les prisonniers, plusieurs ambassadeurs Grecs: Alexandre les fit venir en sa présence, &

[a] Προσελθειν και προσκυνησαι. Arrian, l. 2. p. 39.

[b] Curtius, l. 3. ch. 12. Arrian. p. 39.

il

il donna fur-le-champ la liberté à Theffalifcus & à Dionyfodorus, Thébains, obfervant que les infortunes de leur pays donnoient le droit aux Thebains de s'adreffer à Darius & à tout autre prince defquels ils pouvoient attendre du fecours. Il traita Iphicratès, Athénien, avec le refpect qui fembloit dû à fa patrie & à fon père. Euthyclès, Spartiate, fut le feul qu'il retint prifonnier, parce que Sparte s'opiniâtroit à rejetter l'amitié de la Macédoine. Mais, comme fa clémence augmenta encore avec fon pouvoir [a], il rendit enfuite la liberté à Euthyclès.

[a] Arrian, p. 42.



CHAPITRE XXXVIII.

Siège de Tyr. — Réſiſtance déſeſpérée de Gaza. — Conquête facile de l'Egypte. — Fondation d'Alexandrie. — Alexandre viſite le temple de Jupiter Ammon. —Il marche vers l'Aſſyrie. — Bataille de Gaugamelle. —Darius trahi & aſſaſſiné. — Alexandre pourſuit les meurtriers de Darius. — La guerre portée dans la Bactriane & en Scythie. — Siège de la fortereſſe des Sogdiens. — Soumiſſion des Chorienes. — Troubles en Grèce, arrêtés par Antipater. — La cauſe de Ctéſiphon & de Démoſthènes. — Æſchines banni. — État de la Grèce durant le règne d'Alexandre.

Alexandre reçoit une ambaſſade des Tyriens. Olymp. CXI. 4. A. C. 333.

DANS ſa fuite précipitée, à travers les défilés de l'Amanus, Darius fut joint par environ quatre mille hommes, la plupart Grecs. Il partit à la hâte de Sochos, ſous cette foible eſcorte; pourſuivit ſa marche vers l'eſt, & traverſa l'Euphrate à Thapſaque, impatient de mettre ce fleuve rapide & profond entre lui & le conquérant [a].

[a] Ὡς τάχιστα μέσον αὐτοῦ τε καὶ τοῦ Ἀλεξάνδρου τὸν Εὐφράτην ποιῆσαι. Arrian, p. 40.

L'envie qu'avoit Alexandre de se saisir de la personne de ce prince, ne dérangea point son plan d'opération ; il assembla ses amis, & leur déclara que ce seroit une haute imprudence de tenter la conquête de Babylone, avant d'avoir entièrement subjugué les provinces maritimes, parce qu'en avançant dans la haute Asie, pendant que les Perses seroient encore maîtres de la mer, la guerre pouvoit se rallumer en Europe, où les Lacédémoniens étoient ses ennemis déclarés, & où l'amitié des Athéniens étoit très-suspecte. C'est pourquoi, après avoir nommé des gouverneurs pour la Cilicie & la Célé-Syrie, il dirigea sa marche au sud, le long des côtes de Phénicie. Aradus, Marathus & Sidon [a], ouvrirent aussi-tôt leurs portes. Les Tyriens envoyèrent une députation de leurs plus illustres citoyens, parmi lesquels se trouvoit le fils d'Azelmicus, leur roi, qui s'étoit embarqué, avec Autophradates, sur la flotte Persane. Ils informoient Alexandre que

a J'omets l'anecdote d'Abderleminus, qu'Alexandre éleva, de l'humble condition de jardinier, au trône de Sidon. Vid. Curt. l. 4. ch. 1. Diodore, l. 17, raconte la même histoire, comme étant arrivée à Tyr. Plutarq. de fortun. Alexand. transporte la scène à Paphos. Au milieu de tant de contradictions, le silence d'Arrian paroît digne d'être imité.

leur communauté [a] étoit prête à obéir à ses ordres. Le roi, ayant remercié les ambaſſadeurs, leur dit que ſon intention étoit d'entrer bientôt dans Tyr, & d'y faire un ſacrifice à Hercule [b].

Etat & deſcription de Tyr.

Sur cette nouvelle alarmante, les Tyriens montrèrent autant de fermeté que de prudence. Ils firent partir une ſeconde ambaſſade, pour aſſurer Alexandre de leur ſoumiſſion reſpectueuſe; mais, en même-temps, pour lui faire part de la ferme réſolution où ils étoient de ne recevoir, dans leurs murs, ni les Perſes ni les Macédoniens. Cette déclaration hardie paroît digne d'être remarquée, de la part d'un peuple commerçant, qui n'étoit pas accoutumé à la guerre [c]: mais les

---

[a] Arrian dit que ces ambaſſadeurs étoient απο τȣ κοινȣ εσαλμενοι. Il paroîtroit que le roi de Tyr avoit une autorité très-limitée, & que le gouvernement étoit plutôt républicain que monarchique.

[b] Le lecteur peut ſe rappeller que Philippe envoya un pareil meſſage à Athéas, roi des Scythes. De pareils prétextes de piété étoient ſouvent employés, par les anciens, pour juſtifier des actions très-inexcuſables.

[c] L'ancienne Tyr avoit été bâtie ſur le continent, par les Sidoniens, 1252 ans avant l'E. C. Elle fut aſſiégée par Salmanazar, 719 ans avant J. C. & par Nabuchodonozor, 572 ans avant J. C. Le dernier prit la place, après un ſiège de 13 ans; mais la plus grande partie des

ressources des Tyriens, dans leurs richesses & leur commerce, au lieu d'avoir amolli leur caractère, semblent au contraire avoir élevé leur courage. Leur cité, qui étoit appellée, dans le langage de l'Orient, la fille aînée de Sidon [a], avoit été long-temps souveraine des mers. Le poisson à coquille, qui fournissoit la couleur pourpre, & qu'on trouvoit, en grande abondance, sur leur côte [b], les avoit mis, de bonne heure, en possession de ce commerce lucratif, & avoit procuré, aux seuls Tyriens, l'avantage de vêtir les princes & les grands de presque toutes les parties du globe [c]. Tyr étoit séparée du continent par un bras de mer d'un demi-mille de largeur; ses murs s'élevoient à plus de cent pieds de haut, & avoient dix-huit milles de circonférence [d]. Les avantages de sa situation, l'étendue de ses ports, & l'industrie de ses habi-

habitans avoit eu la précaution de s'enfuir, avec leurs effets, dans une isle voisine, & ils fondèrent la cité décrite dans le texte. Vid. Joseph. l. 8. ch. 2. l. 9. ch. 14, & l. 10. ch. 11.

a Isaïe, 23. 12.

b Strabo, l. 6. p. 521.

c Homer. Herodot. &c. Passim.

d Arrian dit cent cinquante pieds. Les copies sont probablement fautives.

tans, en faisoient la métropole du commerce de l'univers. Ses magasins étoient abondamment pourvus de provisions pour la guerre & pour la marine, & elle etoit peuplee d'un grand nombre d'habiles ouvriers en pierres, en bois & en fer [a].

Alexandre assiège Tyr. Olymp. CXII. 1. A. C. 332.

Malgré la force & les ressources de Tyr, Alexandre résolut d'en faire le siège; & la difficulté d'une entreprise qui sembloit utile en elle-même, & essentielle au succès de projets plus importans encore, ne fit qu'exciter l'activité d'un prince qui savoit bien qu'en plusieurs occasions l'audace est la plus grande prudence. Sa première opération fut de faire élever un môle depuis le continent jusqu'aux murs de Tyr, où la mer avoit environ trois brasses de profondeur. Ce travail étoit nécessaire, en raison de l'imperfection des machines de guerre des anciens, qui ne portoient qu'à de petites distances. Du côté du continent, l'ouvrage fut bientôt achevé; mais, lorsque les Macédoniens approchèrent de la ville, ils trouvèrent plus de difficultés, soit par la profondeur de l'eau, soit à cause des traits qu'on lançoit sur eux des crenaux de la muraille. Les Tyriens d'ailleurs, étant maîtres de la mer, incommodoient les ouvriers, par le moyen de leurs

Il fait élever, dans le bras de mer, un môle,

[a] Plut. Curtius. Arrian.

galères, & retardoient les travaux. Pour s'opposer à ces attaques, Alexandre fit élever, sur la partie la plus avancée du môle, deux tours de bois, sur lesquelles on plaça des machines de guerre, qu'on couvrit avec du cuir & des peaux crues, afin de résister aux dards enflammés de l'ennemi. Mais les Tyriens rendirent ces précautions inutiles. S'étant procuré une large carcasse de vaisseau, ils la remplirent de branches de bois sèches, de poix, de soufre & d'autres combustibles; ils élevèrent, vers la proue, deux mâts, armés chacun d'une double vergue, où étoient suspendus des chaudrons remplis de tout ce qui pouvoit ajouter à la violence de l'incendie. Ayant mis cette machine en état d'agir, ils attendirent un vent favorable. Elle fut alors remorquée par deux galères, & quand elle fut près du môle, les rameurs y mirent le feu, & se sauvèrent à la nage. Les ouvrages des Macédoniens furent bientôt réduits en cendre. L'ennemi, faisant en même-temps une sortie dans des bateaux, les empêcha d'éteindre les flammes; & le travail de plusieurs semaines fut ainsi détruit en un jour [a]. qui est détruit par les Tyriens.

La persévérance d'Alexandre étoit à l'épreuve Alexandre élève un nouveau môle.

[a] Arrian, p. 44. & suiv.

de pareils contre-temps : il ordonna ſur-le-champ de faire de nouvelles machines, & d'élever un nouveau môle plus fort & plus large que le précédent. Les ordres d'un prince qui conduiſoit toutes les opérations en perſonne, & qui travailloit lui-même comme le moindre des ſoldats, furent exécutés avec empreſſement. Les ruines de l'ancienne Tyr fournirent des pierres en abondance ; on apportoit du bois de l'anti-Liban [a], & les Arabes ayant inquiété les ouvriers Macédoniens furent repouſſés par Alexandre ; ce qui a donné lieu à quelques

[a] Curtius confond l'anti-Liban avec le mont Liban. On ne finiroit pas s'il falloit relever ſes erreurs, ſes exagérations & ſes fictions, dans le détail de ce ſiège, qui eſt un des paſſages les plus romaneſques de ſon hiſtoire. Curtius écrit pour l'imagination, non pour le jugement ; & les beautés pittoreſques de ſon ſtyle racheteront, dans l'opinion de certains lecteurs, ſes erreurs en matière de faits. Il peut être permis d'élever une tempête imaginaire à celui qui la décrit comme Curtius : « *Tum inhorreſcens mare paulatim levari, deinde acriori vento concitatum, fluctus ciere, & inter ſe navigia collidere. Jamque ſcindi cœperant vincula, quibus connexæ quadriremes erant, ruere tabulata, & cum ingenti fragore in profondum ſecum milites trahere* ». Mais c'eſt à Alexandre, dont il défigure les actions, & les rend incroyables, & non au lecteur, dont il amuſe l'imagination, à condamner Curtius.

écrivains de dire, ſans raiſon, qu'il avoit conquis l'Arabie. Par des efforts incroyables, le môle fut enfin conſtruit, & les machines de guerre furent dreſſées. Quatre mille Péloponéſiens arrivèrent à propos pour renforcer les aſſaillans & ranimer le courage des troupes, épuiſées de fatigues & abattues par leurs mauvais ſuccès. Vers le même temps, les flottes des provinces maritimes qu'il avoit ſubjuguées, vinrent offrir leur ſecours pour une entrepriſe qui ne pouvoit réuſſir tant que les Tyriens ſeroient maîtres de la mer. Les eſcadres de l'Aſie mineure furent jointes par les forces navales de Rhodes & de Chypre. L'armement d'Alexandre montoit à deux cents vingt vaiſſeaux [a], de ſorte que les Tyriens, qui avoient mis juſque-là tout leur eſpoir dans leur flotte, furent obligés de ſe retirer à l'abri des fortifications de leurs ports.

Il eſt renforcé par terre & par mer.

---

[a] Curtius, l. 4. ch. 3, dit que cet armement conſiſtoit en cent quatre-vingts voiles. Plutarq. in Alexand. dit que le port de Tyr étoit bloqué par deux cents trirèmes. Arrian mentionne expreſſément le nombre & l'eſpèce de vaiſſeaux envoyés par chaque ville ou province. Il en vint, dit-il, de la Macédoine, un de cinquante rames, πεντηκοντορος; circonſtance qui prouve que, dans cette occaſion, Alexandre avoit pris la peine de raſſembler des vaiſſeaux de toutes parts.

Singulieres opérations du siège.

Mais ces braves insulaires, en refusant prudemment d'engager un combat inégal sur mer, ne perdirent ni leur courage ni leur activité. Ils ne cessoient de lancer, du haut de leurs crenaux & de plusieurs tours de bois qu'ils venoient d'élever, des grêles de flèches enflammées [a] & d'autres espèces de traits sur les bâtimens [b] destinés à avancer les batteries de l'ennemi vers leurs murailles. D'un autre côté, ils jettoient dans la mer de grosses pierres, pour empêcher qu'on abordât au pied de leurs remparts. Les Macédoniens, animés par la présence d'Alexandre, s'empressèrent à nétoyer ces encombremens. Mais, avant que l'ouvrage fut entièrement achevé, l'ennemi s'avança dans des bateaux couverts, & coupa les cables des galères employées à ce travail pénible. Alexandre donna ordre à une escadre d'avancer & de repousser les Tyriens. Ce moyen même ne facilita pas les travaux; car les insulaires, habiles nageurs, plongèrent sous l'eau; &, ayant coupé de nouveau les cables, mirent les vaisseaux Macédoniens dans l'impuissance d'agir. On fut

[a] Πυρφοροις οιστοις.

[b] On employoit de tels vaisseaux dans ces occasions, comme étant montés par les meilleurs matelots.

ainsi obligé d'employer des chaînes de fer au lieu de cordes, pour assurer les bâtimens sur leur ancre, &, par ce moyen, le banc de pierres fut enlevé, & les batteries s'avancèrent ensuite vers les murailles.

Dans cette extrémité, les Tyriens, se fiant encore à leur courage, résolurent d'attaquer l'escadre de Chypre, stationnée à l'embouchure du port vis-à-vis Sidon. La hardiesse de ce projet ne pouvoit être surpassée que par la valeur intrépide avec laquelle il fut exécuté. Ils avoient eu la précaution d'étendre, devant l'embouchure de ce havre, une grande quantité de voiles pour cacher leurs opérations à l'ennemi. L'heure de l'attaque étoit fixée à midi, temps auquel les Grecs & les Macédoniens étoient ordinairement occupés à des affaires particulières, & où Alexandre se tenoit dans son pavillon dressé du côté du port qui regardoit l'Egypte. On choisit, dans toute la flotte, les meilleurs voiliers [a]; on les équipa des rameurs les plus experts, & des soldats les plus déterminés, & on les approvisionna de tout ce qui

Les Tyriens défaits par mer.

[a] Ils consistoient, dit Arrian, en cinq quinquirèmes de choix, en autant de quadrirèmes, & en sept trirèmes. Voyez la note [b], p. 306. vol. 1.

étoit nécessaire pour la mer & pour le combat. Ils sortirent d'abord en ligne, lentement & en silence; mais étant arrivés à la vue des Cypriotes, ils doublèrent tous ensemble le mouvement de leurs rames, jettèrent un cri & s'avancèrent de front à l'attaque. Plusieurs des vaisseaux ennemis furent coulés à fond au premier choc, d'autres furent mis en pièces contre le rivage. Alexandre ne fut pas plus tôt informé de cette sortie, qu'il ordonna sur-le-champ, avec une présence d'esprit admirable, d'envoyer d'autres vaisseaux pour bloquer l'embouchure du port, & empêcher, par ce moyen, le reste de la flotte Tyrienne de se joindre à l'escadre victorieuse. Pendant ce temps-là, on prépara, à la hâte, plusieurs galères, avec lesquelles il alla attaquer les Tyriens. Les assiégés voyant de leurs murailles l'approche d'Alexandre, s'efforçoient, par des cris & des signaux, de rappeller leurs navires. Ceux-ci eurent à peine reviré de bord, que l'ennemi les attaqua & les mit hors de combat. Les équipages se sauvèrent à la nage; peu de vaisseaux échappèrent; deux furent pris à l'entrée même du port.

Tyr prise d'assaut. Olymp. CXII. 1. A. C. 332. Juillet.

L'issue de ces opérations navales décida du destin de Tyr. Les Macédoniens n'ayant plus à redouter la flotte de l'ennemi, avancèrent

hardiment leurs machines de guerre de tous côtés. Au milieu des assauts redoublés qui durèrent pendant deux jours, les assiégeans déployèrent toute l'ardeur de la defense [a] & les assiégés toute la fureur du désespoir. Les Grecs & les Macédoniens, postés sur leurs tours qui égaloient la hauteur des murs, combattoient main à main avec l'ennemi. Les plus braves passoient même jusqu'aux crenaux sur des piques mises en travers. Dans d'autres endroits, les Tyriens employoient des crochets & des

---

[a] Dès le commencement, les difficultés du siège avoient paru presqu'insurmontables aux soldats. «Mais Alexandre, dit Curtius, *haudquaquam rudis tractandi militares animos, speciem sibi Herculis in somno oblatam esse pronuntiat, dextram porrigentis* ». Les devins conclurent de là, ainsi qu'Arrian nous le dit, que Tyr seroit prise, mais que ce seroit un des travaux d'Hercules. Alexandre continua, pendant tout le siège, à employer le secours de la superstition. Tantôt on disoit qu'Apollon étoit sur le point d'abandonner Tyr, & que les Tyriens l'avoient attaché avec des chaînes d'or, pour le retenir. Une autre fois, Alexandre rêva qu'un satyre, jouant devant lui, & s'échappant de ses mains pendant long-temps, s'étoit enfin laissé prendre. Les augures divisèrent le mot Σατυρος, un satyre, en deux syllabes, Σα τυρος, Tyr est à toi. Ces artifices grossiers ne laissoient pas que de contribuer aux succès d'Alexandre.

grapins de fer pour écarter les aſſaillans. Ils verſoient des vaſes pleins de ſable brûlant ſur ceux qui tentoient d'eſcalader les murs. L'attaque & la réſiſtance étoient également vigoureuſes. Le choc des batteries étoit amorti par des peaux fraîches & des couvertures de laine; &, par-tout où la muraille s'entr'ouvroit, les plus braves combattans s'avançoient pour défendre la brêche. Mais le temps & la fatigue, qui épuiſoient la vigueur de l'ennemi, ne ſervirent qu'à affermir la perſévérance d'Alexandre. Au troiſième jour, les béliers aſſaillirent les murs, & la flotte diviſée en deux eſcadres, attaqua les havres oppoſés. Une large brêche ayant été faite, Alexandre ordonna aux bâtimens qui tranſportoient les machines de guerre, de ſe retirer, & à celles qui portoient des échelles, de s'avancer, afin que ſes ſoldats puſſent entrer dans la ville par les ruines de la muraille. Les gens de bouclier, commandés par Admetus, montèrent les premiers à la brêche. Ce brave chef y fut tué d'un coup de pique; mais Alexandre, qui ſe trouvoit par-tout où le danger étoit le plus preſſant, ſuivit immédiatement avec la troupe royale des *compagnons*. Dans le même temps, la flotte Phéniciene pénétra dans le port d'Egypte, & les Cypriotes

dans celui qui étoit vis-à-vis Sidon Après la prise de leurs murailles, les habitans se rallièrent encore & se préparèrent à la défense. La longueur du siège, & plus encore la cruauté des Tyriens qui, ayant pris quelques vaisseaux Grecs, égorgèrent les prisonniers sur le haut de leurs remparts, & jettèrent les corps dans la mer, à la vue de toute l'armée Macédoniene, provoquèrent l'indignation d'Alexandre & redoublèrent la rage des vainqueurs. Huit mille Tyriens furent tués, & trente mille réduits en esclavage [a]. Les principaux magistrats, avec quelques Carthaginois qui étoient venus rendre hommage aux dieux de leur mère-patrie, se réfugièrent dans le temple d'Hercules Tyrien; ils furent sauvés par la clémence ou la piété d'Alexandre qui avoit perdu quatre cents hommes à ce siège opiniâtre de sept mois [b].

La conquête de la Phénicie fut suivie de la sou- Soumission de la Judée.

---

[a] Curtius, l. 4. ch. 4, dit que quinze mille Tyriens furent sauvés par leurs frères Sidoniens, qui les embarquèrent clandestinement dans leurs vaisseaux, & les transportèrent à Sidon. Cette circonstance, omise par Arrian, paroît probable, d'après la résistance vigoureuse que fit la ville de Tyr, dix-neuf ans après, contre les armes d'Antigone. Vid. Diodor. Sicul. p. 702. 704.

[b] Arrian, l. 2. p. 44-50.

miſſion de la province de Judée [a] : mais le conquérant fut arrêté, dans ſa route vers l'Egypte, par

[a] Tous les hiſtoriens d'Alexandre gardent le ſilence ſur ſon voyage à Jéruſalem, & ſur les choſes extraordinaires racontées à ce ſujet par Joſephe, l. II. ch. 8. Cette hiſtoriette, inventée par la vanité nationale des Juifs, eſt entiérement incompatible avec le récit d'Arrian, copié dans le texte. Comme toute la Paleſtine, excepté Gaza, s'étoit ſoumiſe à ſes armes, *ητα μεν αλλα της παλαιστινης προσκεχωρηκοτα ηδη* » Alexandre n'eut aucune occaſion de marcher contre Jéruſalem. La converſation entre Alexandre, Parménion & le grand-prêtre Jaddus, rapportée par Joſephe, eſt pareillement contradictoire aux événemens les mieux conſtatés du règne d'Alexandre. Lorſque le grand-prêtre s'approcha pour implorer la clémence du conquérant, Alexandre, dit l'hiſtorien Juif, ſe proſterna devant ce vieillard vénérable ; action qui ſurprit tellement Parménion, qu'il demanda ſur-le-champ à ſon maître, « Pourquoi lui, que le monde entier adoroit, ſe proſternoit devant le grand-prêtre des Juifs! » On verra, par la ſuite, qu'Alexandre ne prétendit à cette marque de reſpect (le *προσκυνησις*) que long-temps après la période à laquelle Joſephe fait alluſion ; qu'il ne ſe fit point accompagner par les Chaldéens, comme cet écrivain l'allègue, & que le grand-prêtre put encore moins demander à Alexandre de permettre aux Juifs d'établir dans Babylone, & en Médie, le libre exercice de leur religion, avant que ce prince eût conquis ces contrées ; ou même paſſé l'Euphrate. Ce ſujet a été examiné, plus

Gaza,

Gaza, ville forte, située sur un côteau élevé, près des confins de l'Arabie déserte[a]. Cette place, éloignée de deux milles environ de la mer, & entourée de marécages ou d'un sable profond, qui en rendoit l'accès extrêmement difficile, étoit gardée, pour le roi de Perse, par l'eunuque Batis[b]. Ce gouverneur, fidèle à son maître, s'étoit préparé à résister à Alexandre, en rassemblant des troupes Arabes & en faisant des approvisionnemens considérables. Les ingénieurs Macédoniens[c] déclarèrent qu'ils regardoient Gaza comme imprenable. Mais Alexandre, voyant combien il seroit imprudent & dangereux de laisser derrière lui une forteresse de cette importance, ordonna d'élever un rempart du côté méridional de la muraille, qui paroissoit le moins

Résistance désespérée de Gaza.

---

en détail, dans les lettres de Moyle, vol. 2. p. 415, & dans l'examen critique des historiens d'Alexandre, pag. 65-69.

[a] Εσχατη δε ωκειτο ὡς επ' Αιγυπτον εκ Φοινικης ιοντι, επι τη αρχη της ερημου. « C'est la dernière place habitée, sur la route de Phénicie en Egypte, sur les bords du désert ».

[b] Curtius, l. 4. ch. 6, l'appelle Belis; Josephe, l. 11. ch. 8, Bahamesès.

[c] Οι μηχανοποιοι, les ingénieurs : il paroît que les mêmes personnes qui faisoient les machines en dirigeoient l'effet.

propre à soutenir un assaut. Ses machines de guerre ne furent pas plutôt dressées que la garnison fit une sortie furieuse, & les mit en flammes. Il fallut la présence du roi pour sauver le rempart, & empêcher la défaite totale des Macédoniens. Par un avertissement du ciel [a], il s'étoit tenu jusque-là hors de l'atteinte des dards de l'ennemi; &, lorsque le danger de ses troupes le lui fit oublier, un trait, lancé par une catapulte, perça son bouclier & sa cote de maille, & le blessa à l'épaule. Bientôt après, les béliers qui avoient servi au siège de Tyr arrivèrent par mer. On avoit élevé, tout autour de la ville, un mur d'une hauteur & d'une largeur prodigieuses [b]. Les Macédoniens dressèrent leurs batteries; les mineurs [c] furent attachés à la

[a] Tandis qu'Alexandre étoit occupé à un sacrifice, un oiseau de proie laissa tomber une pierre sur sa tête. Suivant Aristandre, le devin, ce prodige signifioit que la place seroit prise, mais qu'Alexandre courroit un danger dans ce siège.

[b] Ευρος μεν ες δυο σαδιυς, ὕψος δε ες ποδας πεντηκοντα και διακοσιυς. « Deux stades en largeur, deux cents cinquante pieds en hauteur ». Mais l'erreur du texte est d'une grande absurdité.

[c] Υπονομαν τε αλλη και αλλη ορυσσομεναν. Arrian, p. 51. C'étoit un expédient extraordinaire, & dont on ne faisoit usage que dans les grandes occasions.

ſape : on fit des brèches ; &, après plusieurs attaques, la ville fut priſe d'aſſaut. Lorſque les habitans virent leurs murs s'écrouler ſous la ſape, & leurs portes au pouvoir de l'ennemi, loin de ſe décourager, ils combattirent encore en déſeſpérés, & périrent, juſqu'au dernier homme, ſans perdre du terrein [a]. Leurs femmes & leurs enfans furent emmenés en eſclavage ; & Gaza, ayant été repeuplée par les habitans du territoire voiſin, ſervit de place d'armes pour arrêter les incurſions des Arabes.

La défenſe obſtinée d'une forteresse auſſi peu connue que Gaza, fit un contraſte bien ſingulier avec la prompte ſoumiſſion du royaume d'Egypte. En ſept jours de marche, Alexandre arriva à Péluſe, ville maritime de cette contrée, où il avoit envoyé d'avance ſa flotte, avec ordre d'examiner ſoigneuſement les côtes voiſines, ainſi que les lacs & les rivières. Sa victoire déciſive à Iſſus, la fuite honteuſe de Darius, la conquête récente de la Syrie & de la Phénicie, enſemble l'état où ſe trouvoit alors l'Egypte,

Conquête facile de l'Egypte.

Olymp. CXII. 1. A. C. 332.

[a] Και απεθανον παντες αυτȣ μαχομενοι, ως ἑκαϛοι εταχθησαν. C'étoit le plus grand éloge qu'on pût faire de la bravoure, & ce ſont les propres termes employés par Lyſias, Hérodote, &c. pour exprimer le courage de ceux qui périrent aux Thermopyles.

(Mazacès, le satrape de cette grande province, n'ayant point de soldats Persans, & à peine quelques troupes réglées,) lui ouvroient naturellement la route de Memphis. Alexandre fut reçu, dans cette riche capitale, comme souverain, & bientôt après il fut reconnu par toute la nation; ce qui n'étoit point étonnant de la part d'un peuple accoutumé, depuis long-temps, à passer d'un esclavage à l'autre, toujours prêt à obéir aux premières sommations d'un conquérant, & toujours disposé à le trahir pour un nouveau maître. Plein de reconnoissance pour des succès aussi inouis, Alexandre sacrifia, dans Memphis, aux Dieux de l'Egypte, & célébra, dans cette ville, des fêtes & des jeux qui furent ornés de toute la pompe & de toute l'élégance Grecques, par des artistes de cette nation, dont il étoit accompagné à cet effet. Ayant mis des garnisons suffisantes dans Memphis & à Peluse, il s'embarqua sur le Nil, avec le reste de ses troupes, & vint descendre à Canope [a].

Fondation d'Alexandrie.

Ce prince trouva d'abondantes occupations pour sa politique, dans une contrée où il n'avoit aucune occasion d'exercer sa valeur. Continuellement rempli du projet, non-seulement d'éten-

[a] Arrian, p. 51. & suiv.

dre, mais de perfectionner ses conquêtes, il apperçut, au premier coup-d'œil, ce que la sagesse tant vantée des Egyptiens n'avoit pas été capable de découvrir. L'inspection des côtes de la Méditerranée, celle de la mer rouge, du lac Maréotis, & des différentes branches du Nil, lui suggérèrent le dessein de fonder une ville qui tiendroit, de la nature seule, plus d'avantages que l'art n'en pourroit donner. Enflammé par cette idée, non seulement il fixa la situation [a] de la capitale qu'il projettoit, mais il en traça lui-même le plan, décrivit l'enceinte des murailles,

[a] L'Egypte, dit le baron de Tott, qui a observé cette contrée avec l'œil d'un ingénieur & d'un homme d'état, étoit destinée à réunir le commerce de l'Europe, de l'Afrique & des Indes. Il lui falloit un port vaste, & d'un facile abord. Les bouches du Nil n'offroient aucun de ces avantages; la seule situation convenable étoit éloignée à douze lieues de la rivière, & au centre d'un désert. Il n'y avoit qu'un grand génie qui pût le découvrir; & Alexandre y bâtit une ville, qui, communiquant au Nil par un canal navigable, devint la capitale des nations & la métropole du négoce. Tous les peuples commerçans de la terre respectent encore ses ruines, amoncelées par des siècles de barbarie, & qui n'attendent qu'une main bienfaisante pour relever l'édifice le plus hardi que l'esprit humain ait jamais conçu. Mém. du baron de Tott. tom. 2. p. 179. de la traduction Angloise.

& assigna le terrein pour les places publiques, les marchés & les temples[a]. La sagacité de son choix fut telle que, dans l'espace de vingt ans, Alexandrie s'éleva à un rang distingué parmi les villes d'Orient, & qu'elle continua, par la suite, à être le principal point de réunion, & le siège de la correspondance & du commerce, parmi les nations civilisées de l'antiquité.

Alexandre visite le temple d'Ammon. Olymp. CXII. 1. A. C. 332.

Étant en Egypte, Alexandre eut envie de traverser la côte méridionale de la Méditerranée, pour aller visiter le temple & l'oracle de Jupiter Ammon. L'édifice sacré étoit situé dans un lieu cultivé, de cinq milles de diamètre, à cinquante lieues environ de la mer, & présentoit un bocage charmant, au milieu des déserts sablonneux de la Lybie. L'oracle d'Ammon jouissoit, parmi les nations d'Asie & d'Afrique, d'une autorité semblable à celle que l'oracle de Delphes avoit eue si long-temps en Grèce. Conduit par ce motif, ou poussé par la curiosité, il commença à marcher l'espace de deux cents milles à l'ouest, le long de la côte, jusqu'à Paretonius, au travers d'une contrée inhabitée, mais arrosée de plusieurs ruisseaux. Il pénétra ensuite au sud, dans l'intérieur du pays, méprisant le danger de traverser

[a] Arrian, l. 3. sub init.

un océan de sable, où l'on n'appercevoit ni arbres, ni montagnes, ni aucun objet qui pût diriger sa course ou varier ce tableau d'une stérilité uniforme [a]. La superstition des anciens leur fit croire qu'il avoit été conduit à son but par des corbeaux ou des serpens, ce qui peut, en effet, sans supposer un miracle, & conformément à l'instinct naturel des animaux, avoir redressé quelquefois sa course au travers du désert, & l'avoir amené vers un lieu fertile & bien arrosé, couvert de palmiers & d'oliviers. La fontaine, qui étoit la source de cette fertilité, n'étoit pas l'objet le moins curieux de cet endroit. Elle étoit excessivement fraîche à midi & chaude à minuit; &, dans l'intervalle de ce temps, elle subissoit régulièrement, chaque jour, tous les degrés intermédiaires de température. Le territoire adjacent produisoit un sel fossile, qu'on enlevoit souvent en masses oblongues, transparentes comme le crystal. Les prêtres d'Ammon le renfermoient dans des caisses de bois de palmier, & en faisoient présent aux rois & aux autres personnages illustres. Ce sel étant regardé comme plus pur que celui qu'on obtient de l'eau de la mer, il étoit préféré, par cette

[a] Arrian, p. 53. & suiv. & Curtius, l. 4. ch. 7.

raison, pour les sacrifices, par les personnes qui mettoient du choix & du luxe dans les cérémonies de leur culte [a].

Alexandre règle le gouvernement de l'Egypte.

Alexandre admira la nature du lieu, consulta l'oracle sur le succès de son expédition, & en reçut, ainsi qu'on le raconta par-tout, une réponse très-favorable [b]. Ayant ainsi rempli son objet au temple d'Ammon, il revint à Memphis, pour y régler définitivement les affaires de l'Egypte. Les habitans de cette contrée furent rétablis dans la jouissance de leur religion & de leurs loix. Deux Egyptiens furent nommés pour l'administration du gouvernement civil; mais Alexandre donna le commandement des principales garnisons à ceux de ses amis auxquels il avoit le plus de confiance [c].

---

[a] Arrian, *ibid.*

[b] Vid. Plut. Alexand. p. 680. Le prêtre, ou prophète, vouloit, en adressant la parole à Alexandre, lui donner le titre affectueux de παιδίον, enfant, fils; mais n'étant pas assez familier dans la langue grecque, il dit, παῖ Διὸς, fils de Jupiter. Ce fut sur cette misérable bévue qu'étoient fondées les prétentions d'Alexandre à la divinité. Plut. *ibid.* & Zonar. Annal. 1. p. 34. Les fictions de Curtius sont incompatibles avec Arrian & Strabon, l. 17. p. 1168.

[c] Arrian observe que les Romains semblent avoir imité la politique d'Alexandre, relativement à l'Egypte. Connoissant la propension des gouverneurs de cette province à la révolte, ils nommèrent, pour proconsuls de

Cette politique sage étoit également recommandée par l'importance de la conquête & par le caractère inquiet de ses habitans.

Les Macédoniens avoient déja étendu leur domination sur la Natolie, la Caramanie, la Syrie & l'Egypte; contrées qui furent anciennement le siège des arts & des empires, & qui composent aujourd'hui les forces & le centre de la puissance Turque. Mais Darius (après que tout espoir d'accommodement se fût évanoui avec un conquérant qui lui demandoit de se soumettre, sans conditions, à sa clémence [a]) trouva encore des ressources dans ses provinces Orientales, le Shirvan, le Gilan, le Korasan & la vaste étendue de terres entre la mer Caspiene & le fleuve Jaxartes. Non-seulement les sujets de l'empire, mais les tribus indépendantes de ces régions éloignées, qui, dans les temps anciens & modernes, ont toujours été la demeure de peuples courageux & barbares, se réjouirent

Darius rassemble une armée dans ses provinces orientales.

l'Egypte, des personnages de l'ordre équestre, & non des sénateurs. Arrian, p. 55.

[a] En ceci, Arrian & Curtius sont d'accord. Les lettres entre Alexandre & Darius sont rapportées différemment par ces deux écrivains. Dans le compte qu'ils en rendent tous deux, & qui est totalement incompatible l'un avec l'autre, il y a des marques intérieures de fausseté.

d'avoir une occaſion de ſignaler leur turbulente valeur. Au premier appel, ils inondèrent les plaines fertiles de l'Aſſyrie, & groſſirent l'armée de Darius d'un nombre de ſoldats bien ſupérieur à celui qu'il avoit raſſemblé juſqu'alors.

Alexandre marche en Aſſyrie. Olymp. CXII. 2 A. C. 331.

Pendant ce temps-là, Alexandre ayant reçu des renforts conſidérables de la Grèce, de la Macédoine & de la Thrace, pourſuivoit ſa route à l'eſt de la Phénicie. Il paſſa l'Euphrates à Tapſaque [a], arrêta le cours rapide du fleuve Tigris, & ſe hâta d'aller joindre l'ennemi en Aſſyrie. Darius avoit poſé ſon camp ſur les rives du Bumadus, près d'un village appellé Gaugamele; mais la fameuſe bataille qui décida de l'empire d'Orient, prit ſon nom d'Arbèle, ville de la même province, à ſoixante milles de diſtance du premier endroit, mieux connue, & d'une prononciation plus aiſée [b].

Il s'approche de l'ennemi.

Le quatrième jour après qu'Alexandre eut paſſé le Tigris, ſes coureurs l'informèrent qu'ils

---

[a] Darius avoit confié la défenſe de ce paſſage à Mazacus, avec un corps de cavalerie, dont deux mille hommes étoient Grecs; mais, au premier avis de l'approche d'Alexandre, Mazacus abandonna ſon poſte, & retira ſes troupes.

[b] Cette raiſon, qui eſt donnée par Arrian, n'auroit pu paroître bonne qu'à un Grec. Vid. Arrian, p. 131.

avoient apperçu quelques détachemens de cavalerie ennemie, mais sans avoir pu en découvrir le nombre. Sur cet avis il s'avança en ordre de bataille ; mais à quelques milles de-là, il apprit que ce corps de cavalerie étoit tout au plus de mille chevaux. Cet avis lui fit changer sa marche : il ordonna aux troupes pesamment armées de ralentir leur pas ; & se mettant à la tête de la cohorte royale, des Péoniens & des auxiliaires, il s'avança avec tant de célérité, que plusieurs troupes de Barbares furent surprises & vaincues. Ces prisonniers lui donnèrent des détails très-alarmans sur les forces de Darius, dont le camp n'étoit qu'à quelques lieues de distance. Plusieurs faisoient monter son armée à un million de fantassins, quarante mille chevaux, deux cents charriots armés de faulx tranchantes, & quinze éléphans qu'on avoit amenés des rives de l'Indus [a]. D'autres, avec plus de probabilité, réduisoient l'infanterie à six cents mille hommes, faisant monter la cavalerie à cent quarante-cinq mille [b] ; mais tous s'accordoient à dire que l'armée actuelle de Darius

[a] Arrian, p. 57.

[b] Curtius, l. 4. ch. 12. 13. édit. Genev. Le nombre de ces troupes est différent dans les autres éditions.

étoit beaucoup plus nombreuse, & composée de nations plus belliqueuses que celle qui avoit combattu à Issus [a].

Alexandre examine le champ de bataille.

Alexandre écouta ce récit sans montrer la moindre inquiétude. Ayant commandé de faire halte, il campa pendant quatre jours, pour laisser à ses soldats le temps de se reposer & de se rafraîchir. Son camp étant fortifié par un bon retranchement, il y laissa les malades & les infirmes avec tout le bagage; &, sur le soir du quatrième jour, il se prépara à marcher vers l'ennemi avec son armée, consistant en quarante mille hommes d'infanterie, & sept mille chevaux, sans autre équipage que leurs provisions & leurs armes. La marche commença à la seconde veille de la nuit, afin que les Macédoniens, en livrant bataille de grand matin, pussent jouir de l'avantage d'une journée entière pour recueillir les fruits de la victoire qu'ils espéroient remporter. A moitié chemin environ des deux camps ennemis, quelques hauteurs interceptèrent la vue de l'une & de l'autre armée. Alexandre, étant monté sur une de ces éminences, apperçut le

[a] Arrian & Curtius, loc. citat. Justin, l. 11. ch. 12. Diodorus, l. 17. ch. 39 & 43. Orasius, l. 3. ch. 17. Plut. in Alexand.

premier les Barbares rangés en bataille, & peut-être en meilleur ordre qu'il ne s'y attendoit. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'ordre apparent des troupes ennemies le détermina ſur-le-champ à changer ſa première réſolution. Il ordonna de nouveau de faire halte, convoqua un conſeil de guerre, & différens partis ayant été propoſés, il s'en tint au ſeul avis de Parménion, qui conſeilloit de laiſſer l'infanterie ſtationnaire jusqu'à ce qu'un détachement de cavalerie eût examiné le champ de bataille [a], & obſervés attentivement les diſpoſitions de l'ennemi. Alexandre, dont le courage égaloit la conduite, & dont l'activité ſurpaſſoit le courage même, voulut aller, en perſonne, à cette découverte, à la tête de ſa cavalerie légère & de ſa cohorte des *compagnons*. Étant revenu avec une grande promptitude, il aſſembla de nouveau ſes capitaines, & les encouragea par une courte harangue. Leur ardeur répondit à la ſienne, & les ſoldats, certains de la victoire, eurent ordre de prendre du repos & de la nourriture [b].

---

[a] Την χωραν πασαν ἱνα το εργον εσεσθαι εμελλεν. « Toute la ſcène du prochain combat ». Arrian, p. 58.

[b] Δειπνοποιεισθαι και αναπαυεσθαι εκελευσε τον στρατον. « Il commanda à ſon armée de ſouper & de ſe repoſer ».

Disposition de l'ennemi,

Cependant Darius, appercevant l'ennemi, fit préparer ses troupes au combat. Il fut obligé, malgré la longueur de la plaine, de resserrer son front de bataille, & de le former en deux lignes, chacune desquelles avoit une profondeur considérable. Le roi, suivant la coutume des Perses, occupoit le centre de la première ligne, environné des princes du sang & des grands officiers de sa cour, & défendu par ses gardes à pied & à cheval, montant à quinze mille hommes d'élite. Ces troupes brillantes, qui sembloient plus propres à une parade qu'à un combat, étoient soutenues, de chaque côté, par les mercenaires Grecs & d'autres vaillans corps choisis dans toute l'armée. A l'aile droite étoient les Mèdes, les Parthes, les Hyrcaniens & les Saces; la gauche étoit principalement oc-

---

Arrian, p. 58. Ceci ne s'accorde pas bien avec ce qui est dit p. 57. ουδεν αλλο ὅτι μη ὅπλα φερουσι, « que les soldats ne portoient que leur armure ». C'est pourquoi j'y ai suppléé par le mot « provisions ». Arrian (loc. citat.), & Curtius, l. 4. ch. 13, disent que Parménion exhorta Alexandre à attaquer l'ennemi dans la nuit; à quoi le roi répondit, qu'il dédaignoit, κλεψαι την νικην, « de dérober la victoire » : réponse digne de sa magnanimité & de sa prudence, puisque le jour & la lumière étoient plus favorables aux opérations & au développement de son habileté & de son courage supérieurs.

cupée par les Bactriens, les Perſans & les Carduſiens. Les différentes nations qui compoſoient cette maſſe énorme de ſoldats, étoient différemment armées : les unes d'épées & de lances, les autres de maſſues & de haches, tandis que la cavalerie & l'infanterie de chaque diviſion étoient pêle-mêle, plutôt par un effet du haſard que par aucun deſſein prémédité. Les charriots armés de faulx étoient à la tête de la première ligne, dont le centre étoit défendu par des éléphans. Des eſcadrons choiſis de cavalerie Scythe, Bactriene & Cappadociene s'avançoient ſur chacune des ailes, prêts à prendre part à l'action, ou à attaquer l'ennemi en flanc & en queue dès que le combat ſeroit engagé.

L'approche inattendue d'Alexandre empêcha Darius de fortifier la vaſte étendue de ſon camp; &, comme il redoutoit une ſurpriſe nocturne de la part d'un ennemi qui voiloit ſouvent ſes deſſeins de l'obſcurité, il commanda à ſes troupes de reſter toute la nuit ſous les armes. Cette précaution extraordinaire, le ſombre ſilence du camp, l'attente longue & pénible du jour, non-ſeulement découragèrent toute l'armée, mais redoublèrent la terreur de ceux qui avoient vu les déſaſtres arrivés ſur les rives du Granique & de l'Iſſus.

qui reſte toute la nuit ſous les armes.

Ordre de bataille d'Alexandre.

Au point du jour, Alexandre diſpoſa ſes troupes d'une manière qui lui fut ſuggérée par la ſupériorité du nombre des ennemis & la profondeur de leurs colonnes. Son corps de bataille conſiſtoit en deux phalanges peſamment armées, montant chacune à plus de ſeize mille hommes. La plus grande partie de ces deux phalanges formoit une ſeule ligne, derrière laquelle il plaça d'autres troupes armées comme les premières, ſoutenues par ſes gens de bouclier. Il donna ordre à cette ſeconde ligne, lorſque les ailes de l'ennemi, qui débordoient les ſiennes, ſe replieroient pour attaquer les flancs & la queue de la première, de faire volte face ſur-le-champ pour les recevoir [a]. La cavalerie & l'infanterie légère étoient diſpoſées ſur les ailes de manière que, tandis qu'elles réſiſteroient en front, d'un côté, au choc des Perſes, elles pouvoient, de l'autre, les prendre en flanc par un ſimple demi-tour à droite ou à gauche. Les archers & les gens de trait les plus adroits, furent portés à des intervalles convenables, pour mieux ſervir de défenſe contre

[c] *Επεταξε δε και δευτεραν ταξιν ὡς ειναι την φαλαγγα αμφιςομον*, Arrian, p. 60. Le *φαλαγξ αμφιςομος* eſt expliqué, par Ælian, comme il eſt décrit dans le texte.

les

les charriots armés qui devoient devenir bientôt inutiles (comme Alexandre l'avoit prévu) dès que leurs conducteurs ou les chevaux seroient blessés.

Ayant ainsi disposé son armée, Alexandre la conduisit, dans une direction oblique, vers la gauche de l'ennemi; manœuvre qui évitoit aux Macédoniens le désavantage de combattre tous à la fois contre des forces supérieures en nombre. Lorsque ses bataillons furent près des Perses, ils s'étendirent encore vers la droite, & alors Darius étendit aussi sa gauche; mais, craignant que la continuation de ce mouvement ne portât ses soldats hors de la plaine, il ordonna aux escadrons Scythes d'avancer & d'empêcher la suite du développement de la ligne ennemie. Sur-le-champ Alexandre détacha un corps de cavaliers pour s'opposer à l'attaque de ces escadrons; il s'ensuivit un combat de cavalerie, dans lequel les deux partis furent successivement renforcés, & les Barbares finalement repoussés. Les charriots armés sortirent alors avec impétuosité; mais les précautions prises par Alexandre, en rendirent l'effet entièrement nul. Darius mit ensuite son corps de bataille en mouvement, mais avec si peu d'ordre, que la cavalerie, mêlée avec l'infanterie, laissa, en

& sa manière d'attaquer.

Bataille de Gaugamele. Olymp. CXII. 2. A. C. 331. Octobre.

s'avançant, un espace vuide, que ses généraux n'eurent pas le temps ou la précaution de remplir. Alexandre saisit ce moment pour y pénétrer par l'angle de ses escadrons; il fut suivi des divisions de la phalange les plus rapprochées de lui, & qui s'y élancèrent avec de grands cris, comme si elles eussent été déjà à la poursuite de l'ennemi. Ici la victoire ne fut pas long-temps douteuse; les Barbares, après une foible résistance, prirent la fuite, & le lâche Darius fut le premier à leur en donner l'exemple [a].

Le combat néanmoins n'étoit pas encore entièrement décidé : les divisions de la phalange qui étoient les plus éloignées, sur l'avis que l'aile gauche commandée par Parménion étoit en danger, n'avoient pas suivi immédiatement Alexandre. Il se trouvoit ainsi un espace vacant dans la ligne Macédoniene, par où quelques escadrons de Cavalerie Persane & Indiene pénétrèrent promptement, & s'avancèrent jusqu'au camp ennemi [b]. Ce fut alors qu'Alexandre tira

[a] Εφυγε εν τοις πρωτοις αισχρως. « Il s'enfuit honteusement, parmi les premiers ». Arrian, p. 69.

[b] Les mots d'Arrian sont : Αλλ' επισχοντες την φαλαγγα (savoir, les sections sur la gauche) ηγωνιζοντο, ότε τῳ ευωνυμον πονεισθαι ηγγελλετο. Και ταυτη παραρραγεισης αυτοις της ταξεως, κατα το διεχον διεκπαιουσι των τε

un avantage remarquable & bien mérité de l'ordre de bataille qu'il avoit si judicieusement

---

Ινδων τινες, και της Περσικης ἱππυ, ὡς επι τα σκευοφορα των Μακεδονων, &c. Le savant commentaire de Guischard est ingénieux, mais il ne s'accorde guère avec le texte. « Les sections de la droite de la phalange ayant donné en même-temps que les peltastes, les autres sections, qui étoient, par l'oblique, plus ou moins en arrière, tâchèrent aussi de marcher en avant, & de charger l'ennemi. Mais les troupes de la droite des Perses, voyant le fort du combat au centre, se pressèrent toutes vers cet endroit de la ligne, en se poussant mutuellement; & la foule embarrassa tellement les soldats de la phalange, qu'il leur fut alors impossible de s'avancer. Sur ces entrefaites, Alexandre, pour se faire jour, se jetta sur les derrières des ennemis. En même-temps la nouvelle de la fuite de Darius, & de la déroute de toute sa gauche, s'étant répandue, la consternation devint générale. L'effet en fut singulier : les Perses, se voyant coupés dans leur retraite, par les escadrons d'Alexandre, qu'ils avoient à dos, cherchèrent à se sauver, même à travers la phalange. Ils se jettèrent à corps perdu sur elle. Quoique, de vingt-quatre de hauteur, elle ne put résister au poids de cette masse, sa gauche étant alors plus chargée que sa droite, les sections de celle-ci poussèrent en avant, & n'observèrent pas que, depuis la troisième section, la gauche restoit en arrière. Il en résulta que la phalange se sépara; que sa droite s'avança à la poursuite de l'ennemi, & que des corps nombreux de cavalerie & d'infanterie,

établi. Les troupes pesamment armées & les gens de bouclier qu'il avoit habilement postés derrière la phalange, firent volte face sur-le-champ, s'avancèrent d'un pas rapide, & attaquèrent la cavalerie des Barbares déja embarrassée au travers du bagage. Les ennemis surpris furent détruits ou mis en fuite. Cependant Alexandre, rappellé par le danger où étoit son aile gauche, abandonna la poursuite de Darius. En s'avançant contre l'aile droite de l'ennemi, il rencontra la cavalerie des Parthes, des Indiens & des Perses qui soutint vivement le choc. Soixante des *compagnons* furent tués; Epheſtion, Coénus & Ménidas furent blessés. Ayant enfin dissipé cette nombreuse cavalerie, Alexandre se prépara à attaquer l'infanterie de cette aile. Mais la cavalerie Thessaliene l'avoit déja mise en déroute; il ne restoit plus à Alexandre qu'à poursuivre les fuyards, & à tirer tout l'avantage possible de sa victoire [a].

qui avoient été au centre Persan, entrèrent tout-à-coup par la crevasse, & poussèrent jusque derrière la ligne des Macédoniens». Voyez les Mémoires militaires, ch. 15. pag. 221.

[a] Des soldats, plus instruits dans la pratique que dans la théorie de leur art, ont souvent témoigné un juste étonnement de ce que les batailles des anciens pouvoient

Selon les détails les plus vraisemblables, ce conquérant ne perdit, dans cette bataille, que cinq cents hommes, & tua quarante mille Bar-

Suites de la victoire.

se décrire avec un ordre, une clarté & des circonstances de détail qu'on ne trouve point dans les écrivains militaires des temps modernes. Des écoliers ont tâché d'expliquer cette différence, en observant l'immense disproportion, en fait de dignité & de talens, entre les historiens militaires de l'Europe moderne & ceux de la Grèce & de Rome. Mais la difficulté sera mieux résolue, en réfléchissant aux changemens introduits dans l'art de la guerre par le changement d'armes; ce qui forme, dans les opérations militaires, le pivot sur lequel tout l'ensemble tourne. 1°. D'après la nature des armes à feu, les batailles modernes sont enveloppées dans la fumée & la confusion. 2°. D'après la même cause, les armées modernes occupent une plus grande étendue de terrein, & commencent à agir à de plus grandes distances; ce qui empêche d'observer & de régler aussi bien leurs manœuvres. 3°. L'immense train d'artillerie, de munitions, &c. exigé dans la pratique de la guerre moderne, donne une certaine immobilité à nos armées, qui les empêche d'exécuter, sans un grand danger, à la vue d'un ennemi, ces évolutions rapides qui décidoient si souvent les batailles des anciens. Pour nous, tout dépend du choix judicieux du terrein, objet qui demande un grand génie militaire, mais qui n'admet point les ornemens de la description historique.

bares [a]. Les belles provinces de la Babylonie, de la Suziane & de la Perside, avec leurs capitales respectives, Babylone, Suze & Persé-

---

a Dans les batailles des Grecs & des Romains, la disproportion extraordinaire entre le nombre des hommes tués du côté des vainqueurs & celui des vaincus, résultoit nécessairement de la nature de leurs armes. Ces armes étant, pour la plupart, manuelles, les armées ne pouvoient commencer à agir que lorsqu'elles étoient assez près l'une de l'autre, pour que les vaincus se trouvassent dans l'impossibilité de se retirer. Dans les temps modernes, l'usage des armes à feu (qui rend souvent l'action elle-même plus sanglante) fournit différens moyens de retraite au parti défait. La sphère de l'action militaire est d'une étendue si considérable, dans les temps modernes, qu'avant que les vainqueurs puissent parcourir l'espace qui les sépare des vaincus, les derniers peuvent reculer, & continuer leur marche, sans beaucoup de perte, au-delà des atteintes de l'ennemi; &, s'il se rencontre sur leur chemin un village, une haie, un ravin, &c. ils peuvent souvent arrêter l'ardeur de ceux qui les poursuivent. On peut dire que, sous ces rapports, l'invention de la poudre à canon a épargné l'effusion du sang humain. Les combats de cavalerie (puisque les principes sur lesquels la cavalerie agit, restent à-peu-près les mêmes dans tous les siècles) sont encore distingués par des circonstances semblables à celles qui paroissent si extraordinaires dans les batailles de l'antiquité.

polis [a], furent le prix de son habileté & de sa valeur. Alexandre n'étoit pas encore arrivé au comble de sa fortune; mais il avoit déja atteint le plus haut degré de sa gloire [b]. Cependant l'incendie du palais royal de Persépolis [c],

---

[a] L'or & l'argent, trouvés dans ces villes, montoient à sept cents millions tournois; les joyaux & autres dépouilles précieuses, appartenant à Darius, suffisoient, suivant Plutarque, pour charger vingt mille mules & cinq mille chameaux. Plut. in Alexand.

[b] Après la bataille d'Arbèle, plusieurs des actions d'Alexandre, comme on le verra dans le texte, méritent le plus grand éloge; mais, avant cette époque, il y en a bien peu qu'on puisse blâmer justement.

[c] Arrian, l. 3, p. 66. Plut. in Alexand. & Strabo, l. 15. p. 502, s'accordent, avec Arrian, à réduire l'incendie au palais seulement. Plutarque nous dit qu'il n'y eut qu'une partie de cet édifice de consumé. Diodore dit, très-inexactement, ὁ περι την βασιλειαν τοπος, « la place autour du palais »; & Curtius, l. 5. chap. 7, avec son extravagance ordinaire, brûle toute la cité de Persépolis, si complettement qu'il n'en restoit pas le moindre vestige. Le savant auteur de l'Examen critique des historiens d'Alexandre se donne la peine de prouver que Persépolis existoit sous les successeurs d'Alexandre, & continua à exister jusqu'aux premiers temps du mahométisme, lorsque les habitans de Persépolis, ayant violé leur traité avec les Musulmans, furent égorgés sans miséricorde, & leur cité entiérement démolie. Voyez l'Examen cri-

ordonné en repréſailles des ravages de Xercès en Grèce, fut la premiere circonſtance où l'on put croire que ſa ſageſſe ſuccomboit ſous tant de proſpérités. Ce que l'on peut dire de plus favorable pour lui à ce ſujet, c'eſt qu'un reſſentiment mal entendu lui fit oublier qu'il détruiſoit ſon propre palais & non celui de ſon ennemi.

Meſures de Darius.

L'affermiſſement de ſon pouvoir dans les provinces conquiſes, & la réduction des belliqueux Uxiens, ces montagnards indépendans qui habitoient les frontières occidentales de la Perſe, & avoient toujours bravé cette puiſſance, empêchèrent Alexandre de preſſer la pourſuite de Darius. Ce prince infortuné s'étoit échappé après ſa défaite, & par une fuite cachée & précipitée [a], au travers des montagnes d'Arménie,

tique, p. 125. & ſuiv. M. d'Hankarville cependant, allègue des raiſons pour croire qu'il y avoit deux villes appellées Perſépolis par les Grecs, ſituées à une diſtance conſidérable l'une de l'autre, l'une deſquelles fut brûlée par Alexandre, & l'autre détruite par les Muſulmans. Voyez ſon Supplément à ſes recherches ſur les arts, &c. de la Grèce.

a Arrian obſerve que Darius montra beaucoup de jugement dans ſa fuite, ayant évité les routes trop fréquentées qui conduiſoient à Suze ou à Babylone, où il ſoupçonnoit qu'Alexandre marcheroit avec ſon armée,

il s'étoit rendu en Médie. Ayant été joint insensiblement par les restes épars de son armée, montant à plusieurs milliers de Barbares, & à quinze cents mercenaires Grecs, il se proposoit d'établir sa cour en Médie, si Alexandre se fixoit à Suze ou à Babylone [a]; mais, dans le cas où le conquérant le poursuivroit encore, sa résolution étoit de continuer sa route à l'Est, par le pays des Parthes & l'Hyrcanie, jusqu'en Bactriane, en ravageant la contrée intermédiaire, pour mettre un désert entre les Macédoniens & lui. Il fit partir, à cet effet, pour les portes Caspienes, les charriots qui conduisoient ses femmes, & d'autres objets de luxe ou de commodité qui pouvoient le consoler encore de ses malheurs; & il resta, en personne, à Ecbatane avec son armée. Lorsqu'Alexandre fut instruit de

---

& en dirigeant sa course en Médie, à travers les montagnes de l'Arménie. Arrian, p. 63. Diodore, l. 17. p. 538, s'accorde avec Arrian. Les erreurs de Curtius, l. 5. ch. 1, sont trop absurdes pour mériter réfutation.

[a] Il fondoit cette espérance sur ce que l'armée Macédoniene pourroit se révolter, parce qu'Alexandre, en acquérant les plus riches provinces, fourniroit à ses lieutenans plus d'occasions d'aspirer à l'indépendance. La suite des événemens justifia l'attente de Darius, qui fut trompée dans cette occasion.

ces mesures, il hâta sa marche vers la Médie. Il subjugua en chemin les Paritaces; & n'étant plus qu'à trois journées de la capitale des Mèdes, il rencontra Bisthanès, le fils d'Ochus, prédécesseur de Darius [a]. Ce prince l'informa que Darius s'étoit enfui d'Ecbatane, cinq jours auparavant, accompagné de trois mille hommes de cheval & de six mille fantassins.

Alexandre poursuit Darius,

Alexandre continua alors sa marche vers Ecbatane où il laissa ses trésors avec une forte garnison. Ce fut aussi dans cette ville qu'il congédia la cavalerie Thessaliene & plusieurs escadrons d'auxiliaires, en leur donnant, outre leur paie, une gratification de deux mille talens. Ceux qui préférèrent cependant la gloire de suivre ses étendards au plaisir de revoir leur patrie, eurent la permission de s'enrôler de nouveau; permission dont plusieurs profitèrent. Un détachement considérable partit pour l'Hircanie, sous la conduite de Parménion. Coénus, qui étoit demeuré malade à Suze, eut ordre de marcher, sans délai, vers la Parthide, tandis que

[a] Arrian, p. 66, parle comme si Ochus avoit été le prédécesseur immédiat de Darius, sans faire mention du règne d'Arsès, fils d'Ochus, qui fut empoisonné, bientôt après son père, par l'Eunuque Bagoas. Diodor. 17. 5. Ælian. var. Hist. 6. 8.

le roi, à la tête d'une armée leste & en bon ordre, s'avança, avec une diligence incroyable [a], à la poursuite de Darius. Ayant passé les détroits Caspiens, il rencontra Bagistanes, Babylonien de distinction, qui lui apprit que Bessus, gouverneur de la Bactriane, d'accord avec Nabarzanes, officier de cavalerie de Darius, & Barzaentes, satrape des Barbares, Archotes & Drangiens s'étoient révoltés contre le roi de Perse. Sur cet avis, Alexandre comprit qu'il étoit plus nécessaire que jamais de presser son expédition. Il marcha avec sa troupe choisie, à qui il ordonna de ne prendre que ses armes & pour deux jours de provisions. Dans cet espace de temps, il arriva au camp, d'où Bagistanes avoit déserté, & y rencontrant quelques partis de l'ennemi, il apprit que Darius, après avoir été saisi & lié, avoit été emmené prisonnier dans son char; que Bessus, dans la province duquel cette trahison avoit été commise, avoit pris les marques de la royauté; que tous les Barbares, excepté Artabaze & ses fils, reconnoissoient déja l'usurpateur; que les mercenaires

[a] Sa marche étoit de trente-huit & quarante milles par jour, quelquefois plus. L'expédition de Cyrus de Xénophon, & celle d'Alexandre d'Arrian, s'éclaircissent & se confirment l'une par l'autre.

Grecs conservoient inviolablement leur fidélité; mais que, ne se trouvant pas en état d'empêcher cette perfidie, ils avoient quitté la grande route pour se retirer vers les montagnes, dédaignant non-seulement de participer aux projets des traîtres, mais même de camper avec eux. Alexandre apprit d'ailleurs que Bessus & ses complices avoient résolu, en cas qu'il les poursuivit, de lui livrer Darius; mais que, s'il cessoit sa poursuite, ils étoient déterminés à ramasser des forces & à partager les provinces Orientales de l'empire.

qui est assassiné par trahison. Olymp. CXII. 3. A. C. 330.

Instruit de tous ces détails, Alexandre marcha toute la nuit & le jour suivant jusqu'au soir, avec la plus grande diligence, mais sans atteindre l'ennemi. Il fit monter cinq cents de ses plus braves fantassins, complétement armés, derrière ses cavaliers; &, commandant à Attalus & à Nicanor de suivre la route que Bessus avoit prise, il s'avança avec une troupe choisie par le plus court chemin qui étoit presque désert & sans eau. Les naturels du pays furent ses guides. Il avoit fait près de cinquante milles depuis l'entrée de la nuit jusqu'au point du jour, lorsqu'il commença à voir l'ennemi qui fuyoit en désordre & sans armes. Satibarzanes & Barzaentes poignardèrent Darius, sans doute pour

faciliter leur fuite, & rejoignirent ensuite Bessus qui étoit accompagné de six cents chevaux. Malgré la célérité d'Alexandre, l'infortuné Darius expira avant l'arrivée du conquérant [a]. Darius étoit le dernier roi de la famille d'Hystaspes, & le dixième successeur à la monarchie de Cyrus. Sa conduite démontre assez qu'il n'étoit ni brave ni prudent; mais la suite continuelle de ses malheurs l'auroit empêché de se livrer aux mêmes injustices & à la cruauté de la plupart de ses prédécesseurs [b], en supposant même qu'il y eût été porté par son caractère.

---

[a] Tel est le simple récit d'Arrian. Les fictions rapportées par Plutarque, in Alexand. & Curtius, l. 5. ch. 12. & Justin, l. 11. ch. 15, sont incompatibles les unes avec les autres, & toutes décèlent le desir de faire contraster l'exaltation de la fortune de Darius avec son abaissement. « Il fut enchaîné, dit Curtius, avec des chaînes d'or; mais traîné dans un tombereau couvert de peaux crues ». Sa harangue, à la louange d'Alexandre, seroit très-morale & très-touchante, si elle n'étoit pas entièrement improbable.

[b] Arrian fait cette judicieuse observation, qui prouve la futilité des traditions orientales, lesquelles représentent Darius comme un monstre de tyrannie & de cruauté. Voyez d'Herbelot, Bibl. Orientale, art. Darab. p. 285. Si le scepticisme des temps hésitoit entre ces deux autorités, le lecteur n'a qu'à demander quel historien Oriental

Alexandre poursuit les meurtriers de Darius.

Dans ce période important de sa fortune, Alexandre montra toute la sensibilité & la générosité de son ame, ainsi que l'estime qu'il accordoit à la fidélité, & la haine qu'il avoit pour la trahison. Il donna ordre que le corps de Darius fût transporté en Perse, & enterré dans le mausolée des rois. Les enfans de ce prince furent tous traités avec les distinctions qui étoient dues à leur naissance. Alexandre épousa dans la suite Barsine [a], fille de ce roi malheureux. Le pardon des mercenaires Grecs, qui furent reçus au service de Macédoine, & l'acceuil distingué qu'il fit à Artabaze & à ses fils, s'accordoient bien avec le caractère d'un prince qui savoit discerner & récompenser le mérite de ses ennemis. Alexandre poursuivit alors les meurtriers de Darius au travers des contrées arides des Ariens & des Zarangiens, & il parcourut six cents stades en deux jours de marche. Ayant reçu la soumission des villes d'Aornos [b] & de Bactres, il passa le profond & rapide Oxus, & apprit sur la rive orientale de cette

a rapporté les actions de Darius aussi complettement & aussi exactement qu'Arrian.

[a] Appellée, par quelques écrivains, Statira.

[b] Nous trouverons une autre place de ce nom entre le Suastus & l'Indus.

rivière que Beſſus, qui avoit trahi ſon maître, avoit été trahi à ſon tour par Spitamènes. Le premier fut ſurpris par les Macédoniens, & traité avec une barbarie [a] plus digne de ſes crime que du caractère d'Alexandre.

La guerre des Bactriens & des Scythes. Olymp. CXII. 4. CXIII. 1. A. C. 328. 329.

Spitaménes ſuccéda à ſon ambition & à ſes dengers. En pourſuivant cet audacieux rebelle, Alexandre s'enfonça dans les vaſtes provinces d'Arie, de Bactriane, de Sogdiane & dans d'autres parties moins conſidérables des régions méridionales de la Tartarie, dont les anciens hiſtoriens n'ont pu nous donner aucune deſcription [b]. Les tribus indépendantes du nord de cette immenſe contrée, dont la vie paſtorale les diſpoſoit à la guerre, haſardèrent de prendre les armes contre un conquérant qui oſoit menacer leur liberté, & dont le camp

[a] Il fut dépouillé tout nud, fouetté, ignominieuſement mutilé, &c. Arrian condamne ces cruautés, comme indignes du caractère Grec; mais il approuve fortement la punition de Beſſus & des autres meurtriers de Darius.

[b] La géographie erronée des anciens n'eſt comparée, qu'avec beaucoup de peine, aux découvertes ſuivantes, dans le ſavant ouvrage intitulé : Examen des anciens hiſtoriens d'Alexandre, & peut-être vue d'un coup-d'œil, en comparant les cartes, ordinairement appliquées à Quinte-Curce, à celles de l'admirable Danville.

leur présentoit un riche butin. La politique de Spitamènes enflamma leur courage, & anima leurs espérances. Ces nations grossières & ce chef obscur furent les plus dangereux ennemis contre lesquels Alexandre eut à combattre. Ils lui tenoient tête en pleine campagne, &, après une résistance opiniâtre, ils se retiroient en bon ordre. Alexandre paya chèrement plusieurs victoires qu'il remporta sur eux. Les Scythes, en différentes occasions, surprirent ses postes avancés, & interceptèrent ses convois. Ils attaquoient à l'improviste & se retiroient avec une égale vîtesse; leur nombre, leur courage & leurs stratagêmes, tout les rendoit formidables [a]. Mais l'intrépidité éclairée, & la discipline inimitable des Grecs & des

[a] Arrian nous dit que, dans une action, il n'y eut que quarante cavaliers Macédoniens, & trois cents hommes de pied, qui échappèrent. Arrian, l. 4. Curtius en cite une autre, après laquelle il étoit défendu, sous peine de mort, de divulguer le nombre des hommes tués. Curtius, l. 7. ch. 7. Alexandre ne s'étoit pas trouvé à aucun de ces deux engagemens; mais dans une troisième bataille, rapportée par Arrian, les Macédoniens furent repoussés au premier choc, plusieurs d'entr'eux blessés, & le roi frappé d'une flèche qui lui fracassa le petit os de la jambe. Les Macédoniens se rallièrent cependant, & défirent totalement l'ennemi.

Macédoniens

Macédoniens triomphèrent enfin de la ruse de ces Barbares & de leurs attaques passagères. Non content de repousser ses ennemis, Alexandre traversa le Jaxartes & défit les Scythes [a] sur la

[a] Avant qu'Alexandre passât le Jaxartes, il reçut une ambassade, probablement des Scythes *Abiens*. Leur discours, omis par tous les écrivains Grecs, est conservé dans Curtius, l. 7. ch. 8. Il est remarquable par la hardiesse & l'élévation du style, dans lequel ces Barbares montrent leurs propres avantages, & représentent l'ambition destructive du conquérant. Il s'accorde, sous ces deux rapports, avec la harangue admirable du chef Calédonien, Galgacus, dans la vie d'Agricola de Tacite; mais l'expression des sentimens, dans ces nations fières & indépendantes, est renforcée par la précision de Tacite & affoiblie par le style diffus de Curtius. Les deux discours abondent en métaphores. « Les grands arbres, disent les Scythes à Alexandre, demandent beaucoup de temps pour croître ; l'effort d'un moment peut les renverser. Prenez garde qu'en montant sur leur cime, vous ne tombiez avec les branches que vous avez empoignées. Saisissez la fortune des deux mains ; elle s'échappe facilement, & ne peut être fixée. Nos compatriotes la représentent sans pieds, avec des mains & des ailes seulement. Elle ne permet point, à ceux à qui elle tend la main, de toucher ses ailes. Réglez votre prospérité, pour pouvoir la ménager plus aisément. Notre pauvreté sera plus agile que votre armée chargée de dépouilles. Nous vivons dans les plaines & dans les forêts ; nous

rive septentrionale de ce fleuve. Cette victoire suffisoit à sa renommée ; la situation de ses affaires le tira bientôt de ces déserts où l'amour seul de la gloire l'avoit conduit.

Alexandre réduit enfin les provinces entre la mer Caspiene & le Jaxartes.

Olymp. CXIII. 2. A. C. 327.

Les provinces entre la mer Caspiene & le Jaxartes se révoltèrent deux fois, & deux fois furent réduites à l'obéissance. Les barbares combattant séparément étoient subjugués successivement ; leurs troupes les plus aguerries furent incorporées peu-à-peu dans les bataillons Macédoniens, & Alexandre renforcé ainsi continuellement par de nouveaux soldats, fut en état de contenir les habitans de ces vastes contrées, en distribuant son armée en cinq divisions formidables, commandées par Ephestion, Ptolomée, Perdiccas, Coénus [a] & lui-même. Près de Gabes,

dédaignons de servir, & ne desirons point de commander ». Le style figuré des Scythes est assez conforme aux mœurs des nations barbares. Voyez Principii di Scienza nuova, vol. 1. p. 156. & suiv. Voyez également les ch. 5. & 6 de cette histoire. C'est pourquoi le Clerc parle avec autant d'ignorance que de sévérité, lorsqu'en reprochant à Curtius de n'être fidèle dans ses écrits, il dit : « *Scythæ ipsi, omnium litterarum rudes, rethorico calamistro inusti, in medium prodeunt* ». Judic. Curt. p. 326.

[a] Artabaze, le fidèle serviteur de Darius, & ensuite l'ami d'Alexandre, partagea le commandement avec Coénus. Arrian.

forteresse de la Sogdiane, Coénus attaqua & défit Spitamènes. Les Sogdiens & les Bactriens abandonnèrent leur infortuné général, & rendirent les armes au conquérant. Les Massagètes & autres Scythes, après avoir pillé le camp de leurs alliés, s'enfuirent avec Spitamènes dans le désert; mais ayant appris que les Macédoniens se préparoient à les poursuivre, ils massacrèrent ce chef actif & audacieux dont le courage méritoit un meilleur sort; &, dans l'espérance de faire leur paix, ils envoyèrent sa tête au conquérant.

Siège de la forteresse Sogdiene, Olymp. CXIII. 2. A. C. 327.

Après la mort de Spitamènes, l'ennemi n'osa plus résister à Alexandre en pleine campagne; mais, dans les provinces de Sogdiane & de Parétacène, deux forteresses importantes, regardées depuis long-temps comme imprenables, bravoient encore le vainqueur. Dans la première, Oxiartes, Bactrien, qui étoit à la tête de la *rebellion*, (car c'est ainsi que les Macédoniens caractérisoient la défense courageuse des Bactriens) avoit mis sa femme & ses enfans. Le rocher étoit haut, escarpé, presqu'inaccessible, & approvisionné pour un long siège. Une neige épaisse & profonde, dont il étoit entouré, augmentoit la difficulté de l'attaque; & fournissoit de l'eau à la garnison. Alexandre ayant sommé

les Bactriens de se rendre, ils lui firent demander, par dérision, s'il avoit avec lui des soldats ailés? Cette insolence piqua son orgueil, & il résolut de se rendre maître de la place à quel prix que ce fût. Cette résolution s'accordoit avec son caractère. Ses succès dans les armes étant dus à l'activité & aux ressources de son génie, l'encourageoient quelquefois à des entreprises qui n'étoient ni justifiées par la nécessité, ni conseillées par la prudence. Passionné pour la guerre qu'il regardoit non-seulement comme un instrument d'ambition, mais comme un art dans lequel il se glorifioit d'exceller, il commençoit par faire plus d'attention aux moyens qu'au but, & il sacrifioit la vie de ses soldats à des entreprises également périlleuses & inutiles. Dans cette occasion néanmoins, une saine politique semble avoir dirigé ses mesures. Ayant résolu de partir bientôt de ces provinces, il pouvoit regarder comme une imprudence de laisser un ennemi derrière lui, & comme une nécessité de détruire les semences d'une rebellion future. C'étoit d'ailleurs par des exploits extraordinaires & presque incroyables, qu'il pouvoit étendre la terreur de son nom, & tenir en crainte les peuples éloignés dont il avoit fait la conquête.

Alexandre examina attentivement la forteresse Sogdiene, & proposa une récompense de douze talens [a] à celui qui monteroit le premier au sommet du rocher sur lequel elle étoit située. Le second & le troisième devoient avoir aussi une récompense proportionnéee, & même le dernier de dix devoit être gratifié de trois cents dariques. L'espoir de cette récompense qui, dans l'esprit des Grecs & des Macédoniens étoit aussi honorable qu'elle étoit lucrative, fit tenter l'aventure à plusieurs. Trois cents hommes choisis dans toute l'armée, se fournirent de cordes de lin & de chevilles de fer dont on se servoit pour planter les tentes; ils se pourvurent aussi de petites bandes de toile qui, étant jointes ensemble, pouvoient leur servir de signaux. Ainsi équipés, ils s'avancèrent, à l'entrée de la nuit, vers le côté le plus escarpé du roc, & par conséquent celui qui étoit le moins gardé. En plantant leurs chevilles de fer dans la neige congelée, & en y attachant ensuite les cordes, ils s'élevèrent graduellement sur la montagne. Cette entreprise extraordinaire coûta la vie à trente hommes, dont les corps furent si pro-

qui est prise par un moyen également ingénieux & hardi.

[a] Plus de 48,000 liv., équivalentes à 240,000 liv. dans ce siècle.

fondément ensévelis dans la neige, qu'on ne put jamais les retrouver ensuite, quelques recherches qu'on pût faire. Par ce moyen, ces hommes audacieux gagnèrent le sommet du rocher qui dominoit la forteresse ; &, faisant voltiger leurs signaux à la pointe du jour, ils furent apperçus par Alexandre. A cette vue, qui le combloit de joie, il fit sommer les assiégés de se rendre à ses soldats ailés. Les Barbares levèrent les yeux & tremblèrent ; la terreur multiplia le nombre de leurs ennemis, & les leur montra armés de toutes pièces, ce qui les détermina à inviter Alexandre à prendre possession de la forteresse [a].

Conduite généreuse d'Alexandre envers Roxane.

Ce château, dont le nom même est ignoré, renfermoit Roxane, fille d'Oxyartès, regardée comme la plus belle femme de l'Orient, &, en cette qualité, destinée à devenir l'épouse de Darius. Alexandre admira sa beauté & ses graces ; mais, dans la vigueur même de la jeunesse, & dans l'ivresse de la prospérité, son ame généreuse dédaigna les droits cruels d'un vainqueur, quoique justifiés par les maximes & l'exemple des jeunes gens de son âge & de sa nation. Maître de lui-même & de ses passions, Alexandre, ce digne élève d'Aristote, refusa de

[a] Arrian, p. 91 & suiv.

faire valoir ses droits sur sa captive jusqu'au moment où il l'éleva sur le trône, aimant mieux choquer les préjugés des Macédoniens, que transgresser les loix de l'humanité [a].

La forteresse de Choriènes se rend. Olymp. CXIII. 2. A. C. 327.

Alexandre apprit, dans la Bactriane, que les Paretaces étoient en armes, & que quelques-uns de ses plus dangereux ennemis s'étoient renfermés dans la forteresse de Choriènes située sur un rocher. A cette nouvelle il se hâta d'entrer dans la province de Paretacène. Il trouva que ce rocher, escarpé de toutes parts, avoit à-peu-près trois milles de hauteur & plus de sept milles en circonférence. Un fossé large & profond l'entouroit à une telle distance de sa base, qu'il mettoit la garnison hors de la portée des traits. Des sapins d'une hauteur extraordinaire environnoient la montagne. Alexandre ordonna de les abattre & d'en faire des échelles, par le moyen desquelles ses soldats descendant dans le fossé, entassèrent des piles de fascines qui, étant placées à des distances convenables, furent couvertes de claies d'osier, consolidées avec de la terre. Chaque division de l'armée fut employée successivement la nuit & le jour à cette opération. Les Barbares se moquèrent d'abord

[a] Arrian, p. 91 & suiv.

de ce travail qui leur paroiſſoit inutile ; mais les flèches des Macédoniens répondirent bientôt aux inſultes de la garniſon. Cette eſpèce de traits, ainſi que d'autres de différent genre que les Macédoniens lançoient à l'abri de leurs parapets, incommodèrent tellement les aſſiégés, que ceux-ci demandèrent à capituler. Pour cet effet, Choriènes, de qui la fortereſſe tenoit ſon nom, deſira s'entretenir avec le Bactrien Oxyartes qui s'étoit ſoumis à Alexandre. Sa demande étant accordée, Oxyartes l'exhorta fortement à ſe rendre avec ſa fortereſſe, l'aſſurant de la bonté d'Alexandre dont il pouvoit rendre témoignage par lui-même, & déclarant qu'il n'y avoit aucune place imprenable pour de telles troupes & un tel général. Choriènes ſuivit prudemment ce conſeil ; &, par une prompte ſoumiſſion, non-ſeulement obtint le pardon, mais gagna l'amitié d'Alexandre, qui lui rendit le commandement de ſa fortereſſe & le gouvernement de ſa province. Les vaſtes magaſins de bled, de viande & de vin raſſemblés par les Paretaces pour un long ſiège, furent d'un grand ſecours pour l'armée Macédoniene, ſur-tout pendant la rigueur de l'hiver, dans un pays couvert de neige à pluſieurs pieds de profondeur [a].

[a] Arrian, p. 92.

Ce fut par des exploits auſſi mémorables qu'Alexandre ſubjugua les nations entre la mer Caſpiene, le fleuve Jaxartès & la haute chaîne de montagnes qui fournit les ſources de l'Indus & du Gange. Les grands talens du général brillèrent ſingulièrement dans la conduite de cette guerre dangereuſe & lointaine. Son exemple apprit aux troupes à mépriſer la faim, les fatigues, le froid & le danger. Ni les montagnes eſcarpées, ni la profondeur & la rapidité des fleuves, ni les bleſſures, ni la maladie ne purent interrompre ſa marche ou ralentir ſon activité. Son intrépidité l'expoſoit à des difficultés, dont il ſortoit par de nouveaux efforts de courage qui, dans tout autre général, auroient paſſé pour témérité. Au milieu des fatigues d'une vie militaire, dans les ſièges les plus opiniâtres, dans les combats les plus ſanglans, dans les victoires qui lui coûtoient le plus cher, il reſpectoit encore les droits des nations, & pratiquoit les douces vertus de l'humanité. Les peuples vaincus jouiſſoient de leurs anciennes loix & des privilèges établis parmi eux; les rigueurs du deſpotiſme étoient adoucies; les arts & l'induſtrie encouragés, & les plus fiers des gouverneurs Macédoniens forcés, par l'autorité & l'exemple d'Alexandre, d'obſerver les règles,

La vertu qu'Alexandre fit paroître au milieu de ſes conquêtes.

de la justice envers les moindres de leurs sujets [a]. Pour arrêter les féroces habitans des plaines de Scythie, il bâtit des villes, & établit des colonies sur les rives de l'Oxus & du Jaxartès; & ces campagnes destructives, attribuées en général à son inquiète activité & à son aveugle ambition, paroissoient, au jugement de cet homme extraordinaire, non-seulement essentielles pour la sûreté des conquêtes qu'il avoit déja faites, mais nécessaires pour préparer des expéditions plus éloignées & plus brillantes qu'il se proposoit encore d'entreprendre, & qu'il exécuta, ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant, avec une hardiesse singulière & un succès sans exemple.

Troubles en Grèce arrêtés par Antipater. Olymp. CXII. 3. A. C. 330.

Pendant tous ces triomphes, la vigilance & la fermeté d'Antipater arrêtèrent la rebellion en Grèce; mais une révolte en Thrace ayant détourné ce général du soin de veiller sur les provinces méridionales, les Lacédémoniens, poussés par l'ambition guerrière de leur roi Agis, hasardèrent de commettre des hostilités contre la Macédoine. Renforcée de quelques communautés du Péloponèse, qui se livroient imprudemment aux conseils des Spartiates, l'armée alliée

[a] Plutarq. Arrian, & Curtius passim.

se montoit déja à vingt-deux mille hommes. Antipater ayant réprimé l'insurrection de la Thrace, s'avança rapidement dans la péninsule Grecque avec des forces supérieures, & défit les confédérés dans une bataille qui devint fatale au roi Agis & à trois mille Péloponésiens. On permit aux vaincus d'envoyer des ambassadeurs implorer la clémence d'Alexandre. Les républiques rebelles reçurent de ce prince généreux la promesse du pardon, à condition qu'elles puniroient les auteurs de la révolte [a].

Tranquillité de cette contrée durant les années suivantes du règne d'Alexandre.

De cette époque jusqu'à la mort d'Alexandre, la Grèce jouit, pendant plus de huit années, d'un degré de tranquillité & de bonheur auquel elle n'étoit point accoutumée. Le caractère soupçonneux & sévère d'Antipater fut retenu par les ordres de son maître, qui ne vouloit exiger d'autre marque de soumission des différentes républiques que le contingent de troupes dont chacune d'elles devoit renforcer ses armées. Sous la protection de ce souverain indulgent, à la gloire duquel ils étoient associés, les Grecs conservoient encore les formes, & déployoient l'image de cette constitution libre de gouvernement, dont l'esprit avoit animé leurs ancêtres.

a Diodorus, l. 17. p. 537. Curtius, l. 6. ch. 1.

Créfiphon accufé par Æfchines & défendu par Démofthènes.

Olymp. CXII. 3. A. C. 330.

Tandis qu'Alexandre pourfuivoit les meurtriers de Darius, Athénes étoit remplie de fpectateurs arrivés en foule des républiques voifines, pour voir un débat fameux entre Æfchines & Démofthènes, dont la rivalité en crédit & en réputation avoit long-temps partagé leurs compatriotes. En conféquence d'un décret propofé par Créfiphon, Démofthènes, ainfi que nous l'avons dit plus haut, avoit reçu les honneurs d'une couronne d'or, comme la récompenfe de fon mérite politique. Son adverfaire, même avant la mort de Philippe, avoit dénoncé l'auteur de ce décret, comme violateur des loix de fon pays : 1°. parce qu'il avoit décerné des honneurs publics à un homme qui fe trouvoit alors chargé des finances de l'état, & qui n'avoit pas encore rendu fes comptes. 2°. Parce qu'il avoit confeillé de proclamer au théatre la couronne accordée à Démofthènes. 3°. Parce que les fervices fi vantés de Démofthènes, n'avoient abouti qu'à la difgrace & à la ruine publiques, & qu'au lieu d'être récompenfé d'une couronne, il devoit être puni comme un traître. Différentes circonftances, qu'il eft impoffible d'expliquer, empêchèrent cette caufe importante de paroître devant l'affemblée des Athéniens, jufqu'à la fixième année du règne d'Alexandre. Le triomphe

des Macédoniens sembloit promettre tout l'avantage à Æschines, qui avoit été depuis long-temps le partisan de Philippe & de son fils, & qui ne dirigeoit ses coups sur Ctésiphon que pour blesser Démosthènes, l'ennemi déclaré des deux rois.

Æschines banni comme calomniateur.

Nous trouvons, dans l'oraison d'Æschines, le pouvoir de la raison & de l'argument, combiné avec la plus brillante éloquence. Néanmoins la véhémence persuasive de Démosthènes prévalut dans le débat. Les traits de force sans exemple [a], par lesquels il obtint la victoire, seront admirés jusqu'aux derniers âges du monde. A quel degré d'enthousiasme l'orateur & son auditoire ne devoient-ils pas être élevés, lorsque, pour se justifier sur ce qu'il avoit conseillé la funeste bataille de Chéronée, il s'écria : « Non, mes concitoyens, vous n'étiez pas dans l'erreur; non, j'en jure par les mânes de ces héros qui combattirent pour la même cause à Marathon & à Platée ». Quel art sublime ne falloit-il pas pour arriver, par de justes degrés, à ce sentiment extraordinaire qui, sous un autre point de vue que celui des traits d'éloquence dont il étoit environné, paroîtroit tout-à-fait extrême & gigantesque.

[a] Voyez l'oraison de Corona toute entière.

Générosité de Démosthènes.

L'Orateur justifia non-seulement Ctésiphon & lui-même, mais fit bannir son adversaire comme l'auteur d'une accusation calomnieuse. Quelque honorable que fut ce triomphe, Démosthènes tira plus de gloire encore de la manière généreuse dont il traita son rival vaincu. Avant qu'Æschines s'embarquât, il lui porta une bourse d'argent, qu'il le força, par les instances les plus engageantes à accepter; générosité qui fit sentir vivement au banni le poids de son châtiment, & lui fit dire : « Combien ne dois-je pas regretter un pays où les ennemis sont plus généreux que les amis ne le sont partout ailleurs. » Æschines se retira dans l'isle de Rhodes, où il établit une école d'éloquence qui fleurit durant plusieurs siècles. On rapporte qu'ayant lu à ses disciples l'oraison qui avoit occasionné son bannissement, elle fut reçue avec des applaudissemens extraordinaires; mais ces applaudissemens redoublant lorsqu'il lut la réplique de Démosthènes, loin de témoigner la moindre peine, il cria à son auditoire : « Quelle auroit donc été votre admiration, si vous l'aviez entendu lui-même » * ?

* Æschines avoit été l'ennemi déclaré de Démosthènes; il avoit montré, en toute occasion, son ressentiment & sa jalousie contre cet orateur, son compa-

Démosthènes survécut à Alexandre, dont la grandeur d'ame dédaigna de punir un ennemi qu'il ne regardoit pas comme très-dangereux. Mais cet illustre patriote Athénien fut la victime de la politique plus soupçonneuse d'Antipater. Sur les instances de ce prince, il fut banni d'Athènes, & se voyant poursuivi par des assassins Macédoniens dans la petite isle de Calaurie, il finit sa vie par le poison [a].

Sa mort. Olymp. CXIV. 3. A. C. 322.

On pourroit croire que le conquérant de l'empire de Perse n'eut pas le loisir ou la volonté de faire attention à une dispute personnelle entre deux orateurs Athéniens, & que l'accusation ni la défense de Démosthènes ne purent affecter son orgueil ou son intérêt. Il est bon d'observer cependant que cet orateur étoit depuis long-temps l'ennemi de la grandeur

La sentence des Athéniens en faveur de Démosthènes devient une preuve de la modération d'Alexandre.

triote & son confrère; il avoit trahi même sa patrie, moins sans doute par défaut de vertu & de lumières, que pour être d'un parti contraire; & cependant la conduite généreuse de Démosthènes envers Æschines, après le bannissement de ce dernier, lui avoit rendu toute sa vertu. Tant il est vrai que la fierté de l'amour-propre, dans un homme éclairé & sensible, ne peut être vaincue que par des traits de générosité, & jamais par l'insolence & le despotisme de ceux qui l'ont subjugué. *Note du Traducteur.*

[a] Plut. in Demosth. & Lucian. Demosth.

de sa famille, & qu'au commencement de son propre règne il avoit tenté, avec plus de courage à la vérité que de prudence, de renverser l'édifice encore chancelant de sa fortune. Mais quelque indifférence qu'Alexandre, qui étoit informé exactement de tout ce qui se passoit en Grèce, ait pu témoigner sur les honneurs conférés à Démosthènes, il n'est pas croyable qu'il ait été absolument insensible au décret du peuple Athénien ; décret qui annuloit, pour ainsi dire, les décisions de la fortune, & qui condamnoit au tribunal de la postérité le triomphe cruel de Philippe sur la liberté de la Grèce. S'il n'en témoigna jamais aucun ressentiment, c'est une preuve de sa modération ; &, si les Athéniens hasardèrent une démarche aussi offensante, c'est une preuve de la liberté & de la sécurité dont ils jouissoient sous le gouvernement Macédonien.

Etat de la Grèce pendant les dernières années du règne d'Alexandre.

Privés en effet de l'honneur, mais aussi délivrés des soins d'une souveraineté indépendante, & à l'abri de ces dissensions continuelles & souvent meurtrières, qui souillent les annales de leur liberté turbulente, les Grecs se livroient à leur goût naturel pour les agrémens de la vie sociale; goût par lequel ils étoient distingués honorablement de toutes les autres nations de l'antiquité.

l'antiquité. Leurs cérémonies religieuſes, leurs fêtes publiques, leurs ſpectacles dramatiques n'avoient jamais été célébrés auparavant avec autant de pompe. Les écoles de philoſophes & de rhéteurs étoient fréquentées par toutes les claſſes de citoyens; la peinture & la ſculpture étoient cultivées avec autant de ſuccès que d'ardeur. On fit pluſieurs découvertes dans les ſciences; &, comme on le verra pleinement par la ſuite, les Grecs, & ſur-tout les Athéniens, étoient encore, pour le goût & le génie, les émules de leurs ancêtres, quoiqu'ils n'en euſſent conſervé ni l'eſprit ni la vertu. Dans cet état de dégénération même, lorſque le patriotiſme & la véritable valeur étoient éteints, & que ces républicains ſubjugués n'avoient plus de liberté à chérir ni de patrie à défendre, leur réputation militaire ſe ranima en s'aſſociant à la renommée de leur vainqueur *. Leurs exploits ſous Alexandre, quoique dirigés vers un but

* Quand une nation n'a plus cette véritable valeur que donne l'amour de la patrie, & qu'il ne lui reſte que l'honneur martial, c'eſt-à-dire le *caput mortuum* de ſon ancienne liberté, il lui faut néceſſairement un Alexandre pour la ranimer; &, malgré cela, elle ne va pas bien loin, comme l'hiſtoire de l'ancienne Grèce le prouve inconteſtablement. *Note du Traducteur.*

bien différent, égalèrent, ſurpaſsèrent peut-être les trophées célèbres de Maraton & de Platée. Par une ſingularité particulière dans la deſtinée de ce peuple, l'époque de ſa décadence politique correſpond à la période la plus brillante de ſa gloire militaire. Alexandre étoit lui-même Grec; ſon royaume avoit été fondé par une colonie Grecque; &, pour venger les outrages faits à ſa nation, il entreprit & exécuta les projets les plus extraordinaires & les plus vaſtes qui ſoient rapportés dans l'hiſtoire du monde.



CHAPITRE XXXIX.

EXPÉDITION d'Alexandre dans l'Inde. — Route que suivit son armée. — Arnos pris. — Nysa & le mont Méros. — Alexandre passe l'Indus & l'Hydaspe. — Il défait Porus. — Fonde Nicée & Bucephalie. — Passe l'Acesines & l'Hydraotès. — Prise de Sangala. — Bornes orientales des conquêtes d'Alexandre. — Il s'embarque sur l'Hydaspe. — Prend la forteresse des Malliens. — Sa marche à travers les déserts de la Gédrosie. — Voyage de Nearchus. — Alexandre s'occupe du soin de faire fleurir les pays conquis. — Il incorpore les milices des Barbares avec ses Grecs & ses Macédoniens. — Il mêle, par des mariages, les Européens & les Asiatiques. — Ruses employées pour empêcher le retour d'Alexandre à Babylone. — Sa mort & son caractère. — Partage de ses conquêtes. — Histoire de l'Egypte & de la Syrie après cet événement. — La partie occidentale de l'empire d'Alexandre conquise par les Romains. — État de la Grèce après le siècle d'Alexandre.

Alexandre entreprend son expédition dans l'Inde

C'ÉTOIT par des vues de politique bien entendues, plutôt que par une folle ambition, qu'Alexandre se porta sur les rives sauvages de

Olymp. CXIII. 2. A. C. 337.

l'Oxus & du Jaxartes. Les peuples féroces de ces régions incultes avoient parcouru, dans les anciens temps, à différentes reprises, les provinces les plus opulentes & les plus civilisées de l'Asie. Si le conquérant n'eût pas répandu la terreur de son nom dans les plaines de Scythie, il n'auroit pas été en sûreté dans Suze & dans Babylone; &, sans le secours des recrues nombreuses & vaillantes qu'il fit dans ces contrées barbares, il n'auroit pu entreprendre son expédition de l'Inde. Ce fut au commencement du printemps qu'il se prépara à cette entreprise lointaine & dangereuse, ayant confié le gouvernement de la Bactriane à Amyntas, avec des troupes suffisantes pour tenir en crainte les provinces circonvoisines.

Il traverse le Parapomisus.

Avec le reste de ses forces, Alexandre s'avança au sud, &, en dix jours de marche, il traversa le Parapomisus qui est une branche de cette chaîne immense de montagnes, qui s'étend depuis la côte de Cilicie jusqu'à l'océan de la Chine. Cette vaste ceinture de monts & de rochers, distinguée dans sa longueur méridionale, en différentes portions, sous les noms divers de Parapomisus, d'Imaüs & d'Emodus, étoit confondue par les Grecs [a] avec

[a] Les erreurs de Diodore, l. 17. p. 553. & de Curtius, l. 7. ch. 3. sont évitées par Arrian, l. 5. p. 103. & par Strabon, l. 15. p. 724.

la chaîne ſeptentrionale, dont le Caucaſe Scythique eſt une partie, & dont les branches éloignées courent des rives de l'Euxin aux extrémités orientales de la Tartarie. Telle eſt l'énorme charpente qui ſupporte la maſſe de l'Aſie. L'eſpace intermédiaire, ſur-tout vers le centre de la Bukarie, eſt beaucoup plus élevé qu'aucune autre partie du continent oriental, & les ſommets pointus du Parapomiſus avoient défendu juſques-là (ſi nous en exceptons l'expédition peu connue de Darius) la foible majeſté de l'Inde contre les ravages des conquérans. Les difficultés de ce célèbre voyage ont été, peut-être, plutôt exagérées que décrites par les hiſtoriens d'Alexandre. Mais notre indulgence peut pardonner les détails extraordinaires [a] des anciens, lorſque nous liſons dans l'ouvrage d'un écrivain moderne dont la véracité eſt connue : «Ces montagnes ſont couvertes de glace. Le froid que j'y ſouffrois étoit extrême ; la contrée ne préſente par-tout qu'une image de mort & d'horreurs [b]».

La nature ſauvage du pays n'étoit pas la ſeule difficulté contre laquelle les Macédoniens avoient à lutter. Les régions ſeptentrionales de Difficulté de pénétrer dans l'Inde par terre.

[a] Curtius, l. 7. ch. 3.

[b] Voyez le voyage du père Deſideri : il fut fait en 1715. Lettres édifiantes, 15. 185.

l'Inde étoient habitées, dans les anciens temps; comme elles le sont encore dans les modernes, par des hommes d'une force & d'un courage supérieurs [a], & la résistance vigoureuse des naturels de ces contrées rendit aussi difficile à Alexandre l'entrée de la péninsule Indiene par terre, qu'il a toujours été facile aux puissances maritimes de l'Europe, d'envahir & de subjuguer les habitans peu belliqueux de ses côtes.

Route suivie par Alexandre.

Il paroît qu'Alexandre conduisit son armée par la route de Candahar, bien connue aux caravanes d'Agra & d'Ispahan. Ayant atteint les rives du Cophènes, il divisa ses forces, en retint la plus grande partie sous son commandement immédiat, & donna le reste à Ephestion & à Perdiccas, pour battre la route vers l'Indus & faire tous les preparatifs nécessaires pour le passage de cette rivière. Après differentes rencontres assez vives, il subjugua les Aspiens, les Thryreiens, les Arasaciens & les Assacéniens, nétoya les rives du Choas & du Cophènes; expulsa les Barbares de leurs forteresses, & les chassa vers les montagnes septentrionales qui fournissent les sources de l'Oxus & de l'Indus.

Aornos pris.

Près du bord occidental de ce dernier fleuve,

[a] Arrian, p. 97 & suiv.

une place défendue par les Bazires, bravoit encore ſes aſſauts. Cette place, appellée par les Grecs, Aornos, ſervoit de refuge non-ſeulement aux Bazires, mais aux plus belliqueux de leurs voiſins dont les forts s'étoient rendus. Il paroît, d'après la deſcription de ce lieu, qu'il avoit été admirablement bien choiſi pour y faire une longue & vigoureuſe défenſe. Le mont Aornos avoit deux cents ſtades de circuit, & onze d'élévation dans l'endroit où il étoit le plus bas. Il n'étoit acceſſible que par un ſentier dangereux taillé dans le roc. Près du ſommet étoient une ſource abondante d'eau & un bois de haute-futaye très-épais, avec une quantité ſuffiſante de terrein labourable pour employer mille perſonnes. L'ardeur de la gloire portoit Alexandre à ſe rendre maître d'une place que la fable repréſentoit comme imprenable pour les plus grands héros de l'antiquité [a]. A l'aide

[a] Arrian, p. 98, qui fournit les particularités du texte, dit qu'il ne ſait pas ſi c'étoit l'Hercule Grec, Tyrien ou Egyptien, qui mit le ſiège, ſans ſuccès, devant Aornos. Il doute ſi aucun d'eux pénétra jamais dans l'Inde, ajoutant que le nom d'Hercule lui paroît avoir été employé, dans cette occaſion, comme dans beaucoup d'autres, εις κομπειν τυ λογυ, comme une pompeuſe fiction ».

de quelques tribus voisines, ennemies des Bazires, Ptolomée monta une partie du rocher sans être apperçu. Alexandre, avec sa diligence accoutumée, fit applanir un terrein sur lequel ses machines de guerre furent dressées, & il se préparoit à les faire jouer contre l'ennemi; mais, avant qu'il eût occasion d'employer les ressources de son génie, avec lesquelles il avoit pris des places plus fortes encore qu'Aornos, la garnison envoya un héraut, sous prétexte de capituler, mais en effet dans l'intention de traîner la négociation en longueur pendant tout le jour, & de s'échapper ensuite dans la nuit. Alexandre, qui soupçonnoit ce dessein, le fit échouer. Il attendit patiemment que les Indiens descendissent de la montagne, pour prendre possession du fort qu'ils avoient abandonné; & ceux-ci, croyant s'enfuir, furent coupés subitement par un détachement posté d'avance pour les observer, & les punir de leur perfidie.

Alexandre marche vers Nysa & le mont Meros.

Les Macédoniens, en partant d'Aornos, continuèrent leur route au sud, & entrèrent dans une contrée fertile, entre le Cophènes & l'Indus. Comme l'armée avançoit vers le mont Meros & la célèbre ville de Nysa, elle fut rencontrée par une députation des citoyens de cette place, qui avoit été fondée (si nous en croyons la flatterie de

l'hiſtoire) dans les ſiècles héroïques, ou plutôt fabuleux, par une colonie Grecque établie par Bacchus, à l'extrémité orientale de ſes conquêtes. Ces Grecs vagabonds (en accordant, pour un moment, la ſuppoſition que les habitans de Nyſa étoient réellement autoriſés à prendre le nom de Grecs) paroiſſoient avoir dégénéré, dans ce ſol Indien, du courage de leurs frères d'Europe, tandis qu'ils en conſervoient la politique, l'éloquence & les artifices. Etant conduits ſur-le-champ devant Alexandre, qui venoit de s'aſſeoir dans ſa tente, couvert de ſueur & de pouſſière, & encore armé de ſon caſque & de ſa lance, ils témoignèrent une grande frayeur à ſon aſpect, & ſe proſternèrent le viſage contre terre. Le roi leur ayant fait quitter cette poſture humiliante, & leur ayant parlé avec ſa bonté ordinaire, ils le ſupplièrent d'épargner leur pays & leur liberté, en faveur de Bacchus leur fondateur. En preuve de cette allégation, ils inſiſtèrent ſur le nom de *Nyſa*, dérivé de la nourrice [a],

[a] Le reſpect que les Grecs portoient à leurs nourrices eſt bien connu, & atteſté par les poëtes tragiques. A cet égard, les Grecs modernes imitent encore leurs ancêtres. Le mot employé pour ſignifier une nourrice, dénote proprement « une ſeconde mère ». Voyez le voyage littéraire de la Grèce, par M. Guy.

de Bacchus, & ſur l'abondance des vignes, de lauriers & de lierre, qui croiſſoient dans leur territoire, & nulle part ailleurs dans l'Inde. Alexandre charmé d'admettre une prétention qui pouvoit atteſter aux ſiècles ſuivans qu'il avoit porté ſes conquêtes beaucoup au-delà de celles de Bacchus [a], leur accorda

[a] Eratoſthènes le Cyrenéen, & pluſieurs autres anciens écrivains, aſſuroient que les fictions, touchant l'expédition de Bacchus dans l'Orient, furent inventées par les flatteurs d'Alexandre. Mais Strabon obſerve, avec raiſon, que la croyance de cette expédition précéda de beaucoup le ſiècle du fils de Philippe. Pour juſtifier cette obſervation, il cite les vers de Sophocles & d'Euripides. Le dernier de ces poëtes, dans le prologue à ſon *Bacchæ*, introduit Bacchus, diſant qu'il étoit venu à Thèbes, & qu'il orna de pampres le temple de Sémèle :

Λιπων δε Λυδων τας πολυχρυσας γυας
Φρυγων τε Περσων θ' ἡλιοβλητυς πλακας,
Βακτρια τε τειχη, Την πε δυσχειμονχθονα
Μηδων, επελθων Αραβιαν τ' ευδαιμονα
Ασιαν τε πασαν, ἡ παρ ἁλμυραν ἁλα,
Κειται, μιγασιν Ελλησι Βαρβαροις θ' ομȣ.
Πληρεις εχȣσα καλλιπυργωτȣς πολεις.

« Laiſſant les champs dorés des Lydiens, les plaines de Phrygie & de Perſe inondées des rayons du ſoleil, les forteresses de la Bactriane, & les frimats orageux des Mèdes. — Ayant parcouru l'Arabie heureuſe, & les

ſur-le-champ leur demande. Ayant compris que Nyſa étoit gouvernée par une ariſtocratie, il demanda pour ôtages cent de leurs principaux citoyens & trois cents hommes de leur cavalerie. Cette demande fit ſourire Acuphis qui étoit à la tête de l'ambaſſade. Alexandre voulut ſavoir pourquoi il ſourioit. « O roi! répliqua-t-il, nous conſentons volontiers à vous remettre trois

---

provinces maritimes de l'Aſie, couronnées de villes garnies de tours, habitées d'un mélange de Grecs & de Barbares ». Sophocles fait mention de Nyſa en particulier: Βροτοισι κλεινην Νυσσαν. Vide Strabo, l. 15. p. 687. Malgré des autorités auſſi reſpectables pour la tradition vulgaire, Strabon & Arrian regardent l'expédition de Bacchus aux Indes comme une fable: le géographe, ſur les principes ſuivans, 1°. parce que les récits des auteurs, à ce ſujet, ſont entièrement incompatibles; 2°. parce que pluſieurs des écrivains qui accompagnèrent Alexandre gardent le plus profond ſilence ſur cette matière; 3°. parce que les contrées intermédiaires, entre la Grèce & l'Inde, ne poſsèdent aucun monument de cette prétendue expédition. Strabon, p. 688. Le philoſophe & hiſtorien montre les mêmes ſentimens que Strabon, mais il s'exprime avec plus de tendreſſe pour la ſuperſtition populaire, concluant, « *ουκ ακριβη εξετασιν χρη ειναι των υπερ του θειου, εκ παλαιου μεμυθευμενων* », « que les *traditions* des anciens, concernant les Dieux, ne devoient pas être très-ſoigneuſement ſcrutées ». Arrian, p. 101.

cents de nos cavaliers, & même plus, si vous le jugez à propos; mais croyez-vous qu'il soit possible qu'aucune cité puisse être long-temps en sûreté, après avoir perdu cent de ses plus vertueux citoyens? Si, au lieu de cent des plus dignes habitans de Nysa, vous voulez vous contenter de deux cents des plus indignes, soyez sûr qu'à votre retour vous trouverez cette contrée dans un état aussi florissant que celui où vous l'aurez laissée ». Enchanté de cette réponse, Alexandre n'insista plus sur la demande qu'il avoit faite; il se fit suivre seulement par la cavalerie de Nysa & par le fils & le neveu d'Acuphis, qui étoient jaloux d'apprendre l'art de la guerre sous un général aussi célèbre.

Alexandre passe l'Indus & reçoit la soumission de Taxiles.

Le retardement, occasionné par cette députation & une marche de seize jours, depuis l'Oxus jusqu'à l'Indus, donnèrent le temps, à Ephestion & à Perdiccas, de faire les préparatifs nécessaires pour passer le dernier de ces fleuves. Ce passage fut effectué, très-vraisemblablement, sur un pont de bateaux [a]. Arrivé sur le bord oriental,

a Arrian, p. 100 & 103, ne dit pas de quelle manière le pont fut construit. Cet écrivain exact, ni aucun de ceux qui ont décrit les exploits d'Alexandre, ne nous indiquent l'endroit de l'Indus où les Macédoniens traversèrent cette rivière. Le major Rennel, dernier inspecteur-

Alexandre reçut la soumission des princes voisins. Le plus considérable d'entr'eux étoit Taxiles ; qui, indépendamment de plusieurs riches présens, amena au conquérant un secours de sept mille hommes de cavalerie Indiene, & livra sa capitale, Taxila, ville la plus opulente & la plus peuplée entre l'Indus & l'Hydaspe. Mais le roi, qui ne se laissoit jamais surpasser en générosité, rétablit Taxiles dans son royaume, & y ajouta plusieurs autres possessions.

L'armée traversa l'Indus environ au temps du solstice d'été, saison dans laquelle les rivières de l'Inde sont enflées par de fortes pluies, ainsi que

Il se prépare à passer l'Hydaspes, malgré la résistance de Porus.

---

général du Bengale, a fait les observations suivantes, dans son excellent Mémoire sur la carte de l'Indostan: « Je regarde comme certain qu'Alexandre traversa l'Indus dans le lieu où est maintenant la ville d'Attok, parce que ce lieu paroît avoir été, de tout temps, le passage de l'Indus qui conduit, des contrées de Cabul & de Candahar, dans l'Inde..... Attok doit être aujourd'hui à la place où étoit située la Taxila d'Alexandre. De là, comme son intention paroît avoir été de pénétrer, par le plus court chemin, jusqu'au Gange, il dut marcher, par la route ordinaire, vers cet endroit du rivage de l'Hydaspes (ou Behat) où est maintenant la forteresse de Rotas, & ce fut là qu'il exécuta son stratagême pour traverser la rivière, tandis que la rive opposée étoit occupée par Porus ».

par les neiges fondues, qui descendent en torrens du Parapomisus. Comptant sur cette circonstance, Porus, prince puissant & belliqueux, s'étoit campé sur les rives de l'Hydaspes (aujourd'hui appellé shantrou) avec trente mille hommes d'infanterie, quatre mille chevaux, trois cents charriots armés & deux cents éléphans. A une certaine distance de cette armée, son fils commandoit un détachement composé de troupes qui étoient toutes bien équipées & bien disciplinées. Alexandre vit la difficulté de passer l'Hydaspes en face d'un ennemi aussi formidable; difficulté qui devoit s'augmenter encore par les éléphans, dont le bruit, l'odeur, & l'aspect étoient également terribles pour la cavalerie. C'est pourquoi il ramassa des provisions sur la rive opposée, & fit courir adroitement le bruit qu'il se proposoit de retarder le passage de la rivière jusqu'à une saison plus favorable. Cette ruse n'en imposa point aux Indiens, & Porus garda son poste. Le roi eut bientôt recours à un autre stratagême; ayant posté sa cavalerie en détachemens séparés le long de la rivière; il lui commanda de jetter dans la nuit de grands cris de guerre, & de remplir le rivage d'agitation & de tumulte, comme s'ils avoient résolu, à tous hasards, d'effectuer leur passage. Le

bruit réveilla l'ennemi, & Porus conduisit ses éléphans où le danger étoit pressant. Cette scène fut répétée plusieurs nuits de suite, durant lesquelles les Barbares étoient fatigués & harassés par des alarmes perpétuelles. Porus découvrant, comme il en étoit persuadé au fond, que ce bruit ne signifioit rien, & que c'étoit purement pour troubler son repos, prit à la fin le parti de n'y plus faire attention, & resta tranquille dans son camp, ayant mis des corps-de-garde sur le rivage [a].

La fausse sécurité de Porus mit Alexandre en état d'exécuter le projet qu'il méditoit depuis long-temps. A la distance d'environ dix-huit milles de son camp, & au principal détour de l'Hydaspe, il y avoit un rocher élevé, couvert d'arbres serrés & touffus; &, près de ce rocher, une isle, également parsemée de bois & inhabitée. Ces lieux étoient propres à cacher des troupes. Ils suggérèrent à Alexandre le dessein de passer la rivière avec un fort détachement qu'il résolut de commander en personne, laissant faire rarement aux autres ce qu'il pouvoit exécuter lui-même, & cherchant toujours, au milieu de la variété de ses opérations, la tâche la plus

Dispositions à cet effet.

[a] Arrian, l. 5. p. 107 & suiv.

importante & la plus dangereuse. La phalange Macédoniene, les nouvelles levées faites dans le Parapomisus, les auxiliaires Indiens & une division de la cavalerie restèrent sous le commandement de Craterus. Ils avoient ordre d'amuser l'ennemi en faisant des feux dans la nuit & en se préparant ouvertement, pendant le jour, à traverser l'Hydaspes. Tandis que Craterus exécutoit ces opérations, Alexandre, ayant rassemblé des outres de peau & des bateaux, marcha dans le pays avec un corps choisi d'infanterie légère, les archers & les Agriens, la cavalerie Bactriene, Scythe & Parthe [a], & un détachement de troupes pesamment armées; le tout formant un corps bien composé, propre à tous les genres de guerre exigés par la nature du terrein, les armes ou la disposition de l'ennemi. S'étant éloigné du rivage à une distance suffisante pour n'être pas apperçu de Porus, il s'avança vers le rocher; &, en sûreté dans ce poste, il se prépara à l'embarquement, après avoir pris, contre les vicissitudes de la guerre & de la fortune, des précautions qui ne pouvoient être inspirées que par le génie militaire

[a] Arrian les appelle Dahes; ils étoient ἱπποτοξόται, « archers à cheval ». Arrian, l. 5. p. 109.

le

le plus profond. Les ordres donnés à Cratérus étoient précis : si les Indiens s'appercevoient de cette manœuvre, & s'efforçoient d'intercepter le passage dans l'île, il devoit, en ce cas, s'avancer à grands pas, au travers du fleuve, avec sa cavalerie ; autrement, ne pas remuer de son poste qu'il ne vît Porus avancer contre Alexandre, ou fuir du champ de bataille. A une égale distance entre le rivage où Alexandre vouloit aborder, & le camp où Cratérus restoit, Attalus & Méléagre étoient postés, avec un puissant corps de mercenaires, consistant principalement en montagnards Indiens, qui avoient été défaits par les Macédoniens, & pris à la solde du conquérant. Pour se précautionner contre toute espèce d'événement imprévu, on avoit posé des sentinelles le long du rivage, à des distances convenables, afin d'observer & répéter les signaux.

La fortune favorisa ces dispositions judicieuses. Une tempête violente cacha aux gardes avancés de l'ennemi le tumulte des préparatifs ; le bruit des armures & la voix des commandans étant couverts par le fracas compliqué du tonnerre & de la pluie. Quand l'orage fut un peu appaisé, la cavalerie & l'infanterie, distribuées dans les bateaux & sur les outres de peaux passèrent dans l'isle sans être apperçues. Alexandre conduisoit la

Le passage effectué.

ligne, accompagné, dans son vaisseau à trente rames, par Seleucus, Ptolomée, Perdiccas & Lysimachus, personnages destinés à remplir l'ancien monde de leur renommée, lorsque la gloire de leur maître n'éclipseroit plus la leur.

Le roi aborda le premier au rivage opposé, à la vue des gardes avancées de l'ennemi, qui s'empressèrent de porter cette mauvaise nouvelle à Porus. Les Macédoniens, pendant ce temps-là, se formèrent en ordre de bataille; mais, avant de rencontrer leurs ennemis, ils avoient à surmonter une difficulté imprévue. La côte sur laquelle ils avoient abordé, étoit le rivage d'une autre isle, séparée du continent par une rivière communément guéable, mais si gonflée alors par les pluies de la nuit précédente, que les gens de pied avoient de l'eau jusqu'à la poitrine, & les chevaux jusques sur la croupe. Ayant surmonté cet obstacle, Alexandre s'avança en toute diligence, avec sa cavalerie & ses gens de bouclier, considérant que, si Porus lui offroit la bataille, ces forces résisteroient jusqu'à ce qu'elles eussent été jointes par l'infanterie pesamment armée; mais que, si les Indiens étoient frappés de terreur par le passage imprévu de l'Hydaspes, les troupes légèrement armées arriveroient par conséquent

à temps pour les attaquer & les poursuivre avec avantage.

A la première alarme donnée par ses gardes avancées, Porus détacha son fils pour s'opposer au débarquement de l'ennemi avec deux mille chevaux & cent vingt charriots armés. Ces forces arrivant trop tard pour défendre le rivage, furent bientôt rompues & mises en fuite par les archers à cheval; leur chef & quatre cents hommes furent tués; la plupart des charriots furent pris; le limon de la rivière, qui en rendoit le service inutile pendant l'action, empêcha également leur fuite.

Le fils de Porus défait & tué.

Cette perte affligea profondément Porus; mais le danger qui le menaçoit immédiatement, ne lui permettoit pas de réfléchir à ce malheur. Cratérus se préparoit visiblement à passer la rivière, & à l'attaquer en front; ses flancs étoient menacés du choc de la cavalerie Macédoniene, encouragée par sa victoire récente. Dans cette occurrence, l'Indien paroît avoir agi avec autant de fermeté que de prudence: N'étant point en état de s'opposer à cet assaut combiné, il laissa une partie des éléphans sous la garde de quelques hommes pour effrayer la cavalerie de Cratérus plutôt que pour lui résister, tandis qu'à la tête de toute son armée il marcha

Dispositions faites par Porus pour résister à l'ennemi.

en personne contre la division la plus formidable des ennemis, commandée par leur roi. Sa cavalerie montoit à quatre mille hommes, & son infanterie à trente mille; mais la partie de ses forces dans laquelle il sembloit avoir le plus de confiance, consistoit en trois cents charriots armés, & deux cens éléphans. Porus s'avança avec ces forces jusqu'à ce qu'il trouvât une plaine assez sèche & ferme pour faire rouler ses charriots, Il disposa alors ses éléphans à l'intervalle de cents pieds l'un de l'autre; il plaça son infanterie dans ces intervalles, un peu derrière la ligne. Il espéroit intimider les ennemis par cet ordre de bataille, parce qu'il pensoit que leur cavalerie n'oseroit pas avancer à la vue de ses éléphans, & que leur infanterie n'hasarderoit point d'attaquer les Indiens en front, tandis qu'elle seroit exposée elle-même à être attaquée en flanc, & foulée aux pieds de ces terribles animaux. A chaque extrémité de la ligne, les éléphans portoient d'énormes tours de bois, remplies d'hommes armés. La cavalerie formoit les ailes, couverte par les charriots armés.

Savantes manœuvres de l'armée Macédonienne.

Alexandre parut bientôt à la tête de la cohorte royale & des archers à cheval. S'appercevant que l'ennemi s'étoit déja préparé au

combat, il commanda de faire halte jusqu'à ce que les troupes pesamment armées eussent joint sa division. Cette jonction étant effectuée, il laissa reprendre haleine aux fantassins, en les environnant avec soin de la cavalerie ; &, dans cet espace de temps, il examina, avec sa diligence accoutumée, la disposition des Indiens. Après avoir observé leur ordre de bataille, il résolut de ne point les attaquer en front, pour éluder les difficultés que Porus avoit parsemées sur son chemin ; mais il se détermina à une opération qui ne pouvoit manquer d'être décisive avec les troupes qu'il commandoit. Par une suite de manœuvres savantes & difficiles, absolument incompréhensibles pour les Indiens, il se porta imperceptiblement vers leur aile gauche avec l'élite de sa cavalerie. Le reste conduit par Coénus, s'étendit vers la droite, avec ordre de faire volte-face à une distance donnée pour attaquer les Indiens en queue, s'ils attendoient le choc des escadrons d'Alexandre. Mille archers à cheval s'avancèrent au galop vers la même aile, tandis que l'infanterie Macédoniene resta ferme dans son poste, attendant l'événement de cette double attaque, dans laquelle la cavalerie d'Alexandre paroît avoir observé, avec la plus grande précision, le temps & la distance.

La bataille de l'Hydaspes.

La cavalerie Indiene, harassée par les archers à cheval, & exposée au danger d'être environnée, fût obligée de se former en deux divisions, dont l'une se préparoit à résister à Alexandre, & l'autre à faire face à Coénus. Mais cette évolution mit un tel désordre dans ses rangs & un tel découragement parmi les cavaliers Indiens, qu'ils furent entièrement hors d'état de soutenir le choc de la cavalerie Macédoniene, qui les surpassoit autant par la force que par la discipline. Les fuyards se réfugièrent dans les intervalles qu'on avoit laissés d'un éléphant à l'autre, comme derrière une ligne de retranchemens. Ces fiers animaux furent alors conduits contre la cavalerie ennemie; mais ce mouvement ne fut pas plutôt apperçu par l'infanterie qu'elle s'avança à propos, & lança sur les assaillans une grêle de flèches & de dards. Par-tout où les éléphans tournoient leurs pas, les Macédoniens ouvroient leurs rangs, trouvant qu'il étoit dangereux de leur résister en colonne serrée & profonde. Pendant ce temps-là, les cavaliers Indiens se rallièrent, & furent repoussés avec plus de perte qu'auparavant. Ils cherchèrent de nouveau un abri dans les intervalles qui étoient entre les éléphans; mais leur fuite alors fut interceptée, & la cavalerie Macédoniene les enferma de tous

côtés. D'autre part, les éléphans ayant perdu leurs conducteurs, se trouvant resserrés dans un espace trop étroit, & furieux de leurs blessures, causèrent plus de ravages parmi les Indiens que parmi les Macédoniens, parce que ces derniers, profitant de l'avantage d'un terrein plus étendu, donnoient par-tout une libre carrière à leurs évolutions [a].

La bataille fut décidée avant que la division de Cratérus eût passé la rivière. Mais l'arrivée de ces nouvelles troupes rendit la poursuite des fuyards plus meurtrière. L'infortuné Porus perdit ses deux fils, tous ses capitaines, vingt mille hommes de pied & trois mille chevaux. Les éléphans accablés de fatigue, furent tués ou pris; les charriots armés de faulx furent mis en pièces. Alexandre, dit-on, ne perdit que trois cents hommes dans ce combat. Mais la partialité des historiens de ce conquérant [b] paroît trop souvent contradictoire avec les circonstan- Les Indiens défaits.

[a] Arrian, p. 112.

[b] Voyez Arrian, p. 113. L'observation ne s'applique pas cependant à cet historien, mais à Ptolomée & à Aristobule, desquels il tiroit ses matériaux. Il ne faut pas s'attendre non plus que ces généraux gardent une parfaite impartialité en rapportant les exploits d'un maître qu'ils admiroient.

ces pour n'être pas remarquée. Dans la vue de rehausser son mérite, ils décrivent & exagèrent la valeur & la résistance de ses ennemis ; &, lorsqu'il s'agit d'évaluer le nombre des morts, ils ne veulent pas convenir que cette valeur & cette résistance aient produit des effets proportionnés à leurs efforts.

Courage & magnanimité de Porus,

Le roi Indien qui s'étoit conduit avec la plus grande bravoure pendant l'action, fut le dernier à quitter le champ de bataille. Retardé, dans sa fuite, par les blessures qu'il avoit reçues, il fut atteint par Taxiles qu'Alexandre avoit chargé du soin de le saisir vivant ; mais, en voyant Taxiles, son plus ancien ennemi, Porus fit retourner son éléphant, & se prépara à renouveller le combat. Alexandre alors lui envoya un Indien de distinction nommé Meroé, qu'il savoit avoir vécu précédemment dans une intimité particulière avec Porus. Ce fut à la sollicitation de Meroé, que ce prince accablé de fatigues & mourant de soif consentit à se rendre ; &, après avoir pris quelque rafraîchissement & un peu de repos, il fut conduit en présence du conquérant. Alexandre admira sa stature (car il avoit plus de sept pieds de haut) & la majesté de sa personne ; mais il admira encore plus son courage & sa grandeur d'ame. Lui

ayant demandé en quoi il pouvoit l'obliger : « en agiſſant comme un roi, répondit Porus. C'eſt ce que je ferai, pour mon honneur, dit Alexandre en ſouriant ; mais que puis-je faire pour le vôtre ? » « Tous mes vœux ſont renfermés dans cette ſeule demande, répliqua Porus [a] ». Jamais perſonne n'admira la vertu plus qu'Alexandre. Frappé de la fermeté de Porus, il lui rendit ſon royaume, le reconnut pour ſon allié & ſon ami ; &, bientôt après, ayant reçu la ſoumiſſion des Glauſes, qui poſſédoient trente-ſept villes ſur ſes frontières orientales, la moindre deſquelles contenoit cinq mille habitans, & pluſieurs d'entr'elles au-delà de dix mille ; il ajouta cette belle province au domaine de ſon nouveau confédéré. Immédiatement après la bataille, il ordonna d'enterrer les morts ; il accomplit enſuite les ſacrifices accoutumés, & fit repréſenter des exercices gymnaſtiques &

récompenſés par Alexandre.

[a] Les hiſtoires modernes d'Alexandre rendent mal cette conférence. Toutes font dire à Porus « qu'il deſire être traité en roi » ; ce qui eſt une explication qui ne peut s'accorder avec la réponſe d'Alexandre : *τϛτο μεν εσαι σοι Πωρε εμϛ ἑνεκα συ δε σαυτϛ ενεκα ὁ, τι σοι φιλον αξιϛ?* « J'agirai envers vous, ô Porus ! comme il convient à un roi, pour mon propre compte : mais que deſirez-vous que je faſſe pour le vôtre » ?

équestres sur les rives de l'Hydaspes. Avant de quitter les bords de ce fleuve, il fonda deux villes, Nicée & Bucéphalie; la première ainsi nommée en mémoire de la victoire qu'il venoit de remporter près du lieu où elle fut bâtie; la dernière située sur le rivage opposé, en l'honneur de son cheval Bucéphale [a], qui etoit mort dans cet endroit, accablé de fatigue & de vieillesse. Une division considérable de l'armée resta sous les ordres de Cratérus, pour bâtir & fortifier ces nouvelles cités.

Fondation de Nicée & de Bucépha-lie.

La réputation de la générosité d'Alexandre conspiroit, avec le pouvoir de ses armes, à accélerer ses succès. Sans rencontrer aucune résistance remarquable, il réduisit les provinces d'un autre roi nommé Porus, & la belle contrée entre l'Acésines & l'Hydraotes. En effec-

Alexandre passe l'Acesines & l'Hydraotes.

---

a Ce généreux animal, qui avoit si long-temps partagé les fatigues & les dangers de son maître, avoit reçu précédemment des marques signalées de l'attachement du roi. Ayant disparu, dans la contrée des Uxiens, Alexandre fit publier qu'on lui rendît son cheval ou qu'il ravageroit tout le pays, avec le fer & le feu. Le cheval fut retrouvé sur-le-champ. Ce qui prouvoit, dit Arrian, « combien Bucéphale étoit cher à Alexandre, & combien Alexandre étoit terrible aux yeux des Barbares ». Arrian, p. 114.

tuant cette conquête, les obstacles de la nature furent les principaux ennemis ou plutôt les seuls qu'il eût à surmonter. La rivière d'Acésines, large de quinze stades, est rapide & profonde; son canal est parsemé, en plusieurs endroits, de gros rochers terminés en pointe, qui, s'opposant à la rapidité du courant, occasionnent des vagues bruyantes & écumantes, & produisent aux environs des gouffres également redoutables & dangereux. Plusieurs des Macédoniens qui tentèrent d'y passer en bateaux, furent poussés contre les roches, où ils périrent; mais ceux qui firent usage des outres de peau, atteignirent la rive opposée sans accident. L'Hydroates est aussi large que l'Acésines, mais il coule tranquillement dans un canal plus uni. Alexandre étant arrivé sur le bord oriental de cette rivière, apprit que les Cathaies, les Malliens & d'autres tribus indépendantes se préparoient à s'opposer à sa marche. Ils étoient campés sur le penchant d'un côteau près de la cité de Sangala, à deux journées de chemin de L'Hydroates; &, au lieu d'un parapet, ils s'étoient fortifiés d'un triple rang de charriots. Alexandre avança avec sa cavalerie; les Indiens ne quittèrent point leur poste; mais, montant sur leurs chars, ils lancèrent une grêle de traits. Alexandre

voyant que la cavalerie n'étoit pas propre à une pareille attaque, fit mettre pied à terre à ses cavaliers, & les conduisit en bataillon serré contre l'ennemi. On attaqua les lignes du côté le plus foible; on parvint bientôt à les forcer en différens endroits; les Macédoniens s'élancèrent dans les passages ouverts, & les Indiens étant successivement chassés de leur triple barrière, s'enfuirent précipitamment à Sangala.

Sangala assiégée & prise.

Les murs de cette place étoient d'une enceinte trop considérable pour être complétement investis. D'un côté la ville étoit bordée par un lac d'une grande étendue en longueur & en largeur, mais peu profond. Alexandre soupçonnant que les Indiens, intimidés par leur défaite précédente, tenteroient de s'échapper dans la nuit, fit environner le lac avec sa cavalerie. Cette précaution fut suivie du succès: Ceux des Indiens qui se présentèrent les premiers, furent taillés en pièces par les gardes avancées des Macédoniens; le reste eut de la peine à regagner Sangala. Alexandre alors fit entourer la plus grande partie de la ville d'un rempart & d'un fossé, & se préparoit à faire avancer ses machines de guerre, pour battre les murailles, lorsqu'il apprit, par quelques déserteurs, que l'ennemi étoit encore résolu de se

ſauver pendant la nuit, s'il étoit poſſible, à travers le lac, ſinon à forcer le paſſage avec toutes ſes forces. Sur cet avis, Alexandre poſta Ptolomée, fils de Lagus, avec trois mille gens de bouclier, une troupe d'archers, & tous les Agriens, dans l'endroit où il jugea que les aſſiégés tenteroient le paſſage. Au premier ſon de la trompette, les autres commandans devoient avancer au ſecours de Ptolomée. Alexandre déclara que ſon intention étoit de partager le danger commun. Par cette diſpoſition judicieuſe, les ennemis furent repouſſés ſucceſſivement, après avoir laiſſé cinq cents hommes ſur la place. Pendant ce temps-là Porus, le principal allié d'Alexandre dans ces cantons, arriva au camp avec cinq mille Indiens & un nombre conſidérable d'éléphans. Encouragés par ce ſecours, les Macédoniens ſe préparèrent à terminer le ſiège. Les batteries étoient dreſſées; la muraille, bâtie de brique, étoit minée; on fit pluſieurs brêches, & la ville fut priſe d'aſſaut. Dix-ſept mille Indiens, dit-on, périrent dans le ſac de Sangala; plus de ſoixante & dix mille furent faits priſonniers; Sangala fut raſée; ſes confédérés ſoumis ou forcés à prendre la fuite. Plus de cent Macédoniens furent tués dans le ſiège ou à l'aſſaut; douze cents furent bleſſés.

Limites orientales des conquêtes d'Alexandre.

La persévérance & l'intrépidité d'Alexandre le rendirent ainsi maître de la belle contrée, appellée aujourd'hui le Punjab, arrosée par les cinq grandes rivières dont le confluent forme l'Indus [a]. Les bords de l'Hyphasis, la plus orientale de ces rivières, qu'il avoit alors intention de traverser, attiré par la description flatteuse qu'on lui avoit faite du territoire voisin, furent ornés de douze autels Macédoniens, d'une hauteur égale & surpassant par leur masse les plus grandes tours de cette contrée. Ces monumens, érigés à moitié chemin entre Delhi & Lahor [b], marquèrent l'extrémité de l'empire

[a] Les annales des Gentous distinguent Alexandre par les épithètes de Mhaahah, Dukkoyt, & Kooneah, « le grand voleur & assassin » ; mais la plupart des traditions orientales sont hautement en faveur de ce prince, & exaltent son humanité non moins que sa bravoure. La grande idée qu'en ont conservée les Indiens, provient de ce qu'ils attribuent à son goût & à sa magnificence les monumens les plus remarquables qu'on trouve dans leurs contrées. Voyez l'Examen critique, p. 143 & suiv. M. Anquetil, Zend Avesta, t. 1. p. 392. & de la religion des Gentons, par M. Howel, part. 2. p. 5.

[b] Probablement près du lieu où la grande route d'Occident passe entre ces villes. Voyez la Géographie de Danville, & l'Histoire de Gibbon, vol. 1, ch. 2. Cependant le major Rennel, dans son excellent Mémoire sur

d'Alexandre ; empire qui ne fut point ainsi limité par les obstacles locaux, ou par la ré-

---

la nouvelle carte de l'Indostan, donne des raisons pour croire qu'Alexandre ne remonta pas la rivière si haut: « Après avoir passé, dit-il, l'Acesines ou Jenaub, & l'Hydraotes ou Rauvé, le dernier desquels il traversa vraisemblablement dans l'endroit où est maintenant Lahor, il paroît qu'il se détourna de la route droite vers le Gange, pour attaquer la cité de Sangala, située, très-probablement, entre Lahor & Moultan. De Sangala il marcha vers l'Hyphasis ou Setlege, très-probablement entre Adjodin & Debalpour, pour éviter les déserts entre lui & le Gange; car la contrée entre le Beath & le Gange est fertile & très-habitée, mais celle entre les parties plus basses du Setlege & du Gange, contient réellement un désert, ainsi que Timur l'éprouva dans sa marche d'Ajodin à Balnir. La distance entre la position d'Alexandre, sur l'Hyphasis & le Jumma, telle qu'elle a été donnée par Pline, s'accorde avec cette opinion. Il donne cette distance comme de trois cents trente-six milles romains, laquelle, par une échelle proportionnelle, formée d'après ses distances dans des places connues, va des rives du Jumma jusqu'à un point un peu au-dessous du confluent du Beath & du Setlege. Mais si Alexandre eût remonté la rivière aussi haut que l'endroit où la grande route d'Occident traverse de Lahor à Delhi, il n'auroit été qu'à deux cents cinquante mille romains du Jumma. Cette opinion est appuyée par le détail de ce qui arriva immédiatement après; je veux dire son

fistance des habitans, mais par la résolution unanime & inébranlable de ses troupes Européenes.

retour au-delà de l'Hydraotes, & ensuite son campement sur les bords de l'Acésines, dans un terrein bas, & où toute la contrée étoit inondée à l'arrivée des pluies périodiques, laquelle circonstance l'obligea de porter son camp plus haut, en remontant la rivière. Ceci s'accorde parfaitement avec la description du pays. Les plus basses parties du cours du Jenaub & du Rauvé sont réellement dans un terrein bas, & ces parties sont aussi les plus voisines d'Ajodin & de Débalpour, entre lesquelles places je suppose que furent érigés les autels d'Alexandre ». Il est malheureux, pour cette conjecture ingénieuse, que le désert sur le bord oriental de l'Hyphasis, entre Alexandre & le Gange, ne se trouve que dans la compilation inexacte de Diodore, l. 17. p. 612. (dont la narration de l'expédition d'Alexandre est aussi inférieure à celle d'Arrian, que son détail de l'expédition du jeune Cyrus, & de la retraite des dix mille, est inférieur à l'Anabasis de Xénophon), & dans la description romanesque de Curtius, l. 9. ch. 2. L'existence d'un pareil désert, à l'extrémité des conquêtes d'Alexandre, est contredite par le récit très-circonstancié & très-satisfaisant d'Arrian, l. 5. p. 119. qui dit « que la contrée au-delà de l'Hyphasis étoit riche & fertile, les habitans industrieux & braves; qu'elle étoit gouvernée par une aristocratie modérée; florissante dans la paix & l'abondance; possédant un grand nombre d'éléphans d'une force & d'une stature supérieures ».

Alexandre

Alexandre céda aux vœux de ſes amis, en mettant des bornes à ſes trophées dans l'Orient. Mais ſon infatigable curioſité prépara à ſon armée, ainſi qu'à lui-même, de nouvelles fatigues & de nouveaux dangers. Etant revenu ſur ſes pas jusqu'aux villes de Nicée & de Bucéphalie, il diviſa ſes forces, pour parcourir & examiner plus particulièrement les régions inconnues de l'Inde. Deux diviſions, commandées reſpectivement par Cratérus & Epheſtion, (car Coénus étoit mort) avoient ordre de marcher au ſud, le long des rives oppoſées de l'Hydaſpes. Philippe, à qui il avoit confié le gouvernement des provinces voiſines de la Bactriane, fut rappellé avec les troupes de ſon commandement; & toutes les conquêtes Macédonienes dans l'Inde, comprenant ſept nations, & plus de deux mille cités, furent ſoumiſes à la domination de Porus. Pendant ce temps-là, les Ioniens, les Chypriotes, les Phéniciens, & d'autres nations maritimes qui ſuivoient l'étendard d'Alexandre, conſtruiſirent ou raſſemblèrent plus de deux mille vaiſſeaux [a], pour deſcendre

Alexandre s'embarque ſur l'Hydaſpes avec ſon armée. Olymp. 113. 3. A. C. 326.

[a] « Il peut paroître extraordinaire, dit M. Rennel, qu'Alexandre ait pu, dans le cours de quelques mois, préparer une flotte ſi nombreuſe pour deſcendre l'Indus, ſur-tout ſi, comme on le dit, cette flotte fut l'ouvrage de ſon armée. Mais la contrée du Punjab, ainſi que celle

l'Hydaspes jusqu'à sa jonction avec l'Indus, & de là parcourir ce fleuve majestueux jusqu'à

du Bengale, est pleine de rivières navigables qui, communiquant avec l'Indus, forment une navigation non interrompue de Cachemire à Tatta, & il n'y a pas de doute qu'elle n'abondât en bateaux & en vaisseaux tout prêts pour l'usage du conquérant. Je crois aussi qu'il est probable que les vaisseaux dans lesquels Nearchus côtoya le golfe Persique furent trouvés dans l'Indus. On se sert quelquefois, sur le Gange, de bâtimens de cent quatre-vingt tonneaux, & ceux de cent y sont très-fréquens ». C'est une chose digne d'observation, que la conjecture judicieuse de M. Rennel est justifiée par les paroles d'Arrian. En parlant du nombre de vaisseaux, il dit: και οσα αλλα ποταμια, η τον παλαι πλεοντων κατα τους ποταμους, η εν τω τοτε ποιηθεντων, p. 124. C'est pourquoi les vaisseaux, employés par Alexandre, paroissent avoir été rassemblés en partie sur les rivières de l'Inde, & en partie construits à l'occasion de son voyage. Il y avoit, 1°. des vaisseaux longs pour la guerre; 2°. des vaisseaux ronds pour transporter les provisions, le bagage, &c.; & 3°. ιππαγωγα πλοια, des vaisseaux pour transporter les chevaux. La conjecture de M. Rennel ne peut se rapporter qu'aux bâtimens de transport; car il paroît, d'après Arrian, p. 124 & 181, que les deux autres espèces de vaisseaux furent construites par les Ioniens & les Insulaires. Le détail de l'embarquement d'Alexandre, par Arrian, ainsi que son histoire de l'Inde, est incompatible avec la relation de Curt. l. 9, ch. 3, avec

l'océan Indien. Le roi s'embarqua à bord de cette flotte, avec la troisième division de ses troupes. Sa navigation dura plusieurs mois, ayant été souvent retardée par les hostilités des naturels du pays, sur-tout par celles de la tribu guerrière des Malliens. Après différens combats, ces barbares furent forcés de quitter la campagne : leurs villes furent assiégées & prises successivement ; mais, à l'assaut de leur capitale, il se passa une scène qui auroit marqué de la folie dans un autre général, & qui montroit au moins de la témérité dans Alexandre.

Aventure extraordinaire au siège de la forteresse Mallienne.

Lorsque les Malliens virent les rues de leur cité remplies d'ennemis, ils se réfugièrent dans leur citadelle. Cette forteresse étoit défendue par une muraille très-épaisse, qui, étant bâtie autour du penchant d'une montagne, étoit extrêmement élevée en dehors, mais d'une hauteur peu considérable vers la circonférence inté-

celle de Diod. l. 17. p. 563. & celle de Justin, l. 12. ch. 9. La narration d'Arrian est cependant confirmée par Strabon, l. 15. p. 1023. Ce géographe exact nous apprend que la flotte fut construite près des villes qu'Alexandre avoit fait bâtir des deux côtés de l'Hydaspes, & que le bois de construction, principalement le pin, le sapin & le cèdre, fut amené d'une forêt près du mont Emodus.

rieure. Alexandre, irrité de l'obstination des Indiens, ordonna d'appliquer, en toute diligence, des échelles au mur. Mais ce service se faisant avec trop de lenteur, le roi, en colère, arracha une échelle des mains d'un soldat, & l'ayant posée contre la muraille, monta avec rapidité, en bravant les traits de l'ennemi. Les Macédoniens alarmés du danger de leur général, le suivirent en si grand nombre sur la même échelle, qu'elle rompit au moment où Alexandre atteignoit le haut du mur. Le même accident arriva aux autres échelles qui furent plantées à la hâte, & trop chargées d'hommes. Ainsi le roi resta quelque temps seul sur la muraille, exposé, par l'éclat de son armure & l'extravagance [a] de sa valeur, à une grêle de dards qui partoient de tous côtés des tours contiguës. Mais sa résolution surpassa son audace : il s'élança dans la place, &, s'étant appuyé contre le mur, il tua le chef des Malliens & trois autres qui hasardèrent de l'attaquer. Pendant ce temps-là, Abreas,

---

[a] Τῳ ατοπῳ της τολμης ; littéralement, « l'absurdité de sa valeur », si notre idiôme pouvoit admettre une telle expression : ατοπος signifie proprement « qui n'a point de place dans la nature ». Ce qui est ordinairement traduit par le mot *absurde*, mais qui peut s'entendre ici sous celui de *surnaturel*.

Léonnatus & Peuceſtas, les ſeuls Macédoniens qui euſſent atteint, ſans accident, le haut du mur, imitèrent l'exemple d'Alexandre. Abreas fut bleſſé & tomba; ſes compagnons, ſans ſonger à leur vie, défendirent celle du roi, dont le ſein avoit été percé d'une flèche. Ils furent bientôt couverts de bleſſures, & Alexandre alloit périr. Cependant les Macédoniens, pouſſés par la rage & le déſeſpoir, avoient enfoncé les portes de la citadelle. Leur premier ſoin fut d'emporter le roi; le ſecond de venger ſa mort, car ils croyoient ſa bleſſure mortelle, en lui voyant vomir le ſang. Quelques-uns diſent que l'extraction du fer fut faite par Critodemus de Cos; d'autres, qu'aucun chirurgien ne ſe trouvant préſent, Perdiccas, un des gardes du corps, ouvrit la plaie avec ſon épée par ordre de ſon maître. L'effuſion conſidérable du ſang fit craindre une mort prompte; mais un évanouiſſement qui ſurvint à propos, retarda la circulation des fluides, arrêta l'hémorragie & ſauva la vie d'Alexandre. L'affection de ſes ſoldats, & leur admiration pour lui, parurent, d'une manière bien marquée, par la douleur ſombre qui ſe peignit ſur leur viſage, pendant qu'il fut en danger, &

par leur joie immodérée, lorsqu'il fut rétabli[a].

Marches dans le désert Gédrosien. Olymp. 113. 4. A. C. 325.

Ayant achevé son voyage vers l'océan, & s'étant pourvu d'approvisionnemens pour une longue marche, Alexandre résolut de diriger sa route vers Persépolis, par les contrées arides & solitaires de la Gédrosie. Ce dessein ne fut point inspiré par une vaine ambition de surpasser les exploits de Cyrus & de Sémiramis, dont les armées, dit-on, avoient péri dans ces déserts; mais par la nécessité de fournir d'eau la première flotte Européene qui naviguoit dans la mer de l'Inde, qui visitoit le golfe Persique, & examinoit l'embouchure de l'Euphrate & celle du Tigris.

Voyage de Nearchus.

Ce voyage important fut exécuté par Néarchus[b],

[a] Curtius, l. 9. ch. 4, dit que l'aventure extraordinaire, rapportée dans le texte, arriva à l'assaut d'une ville des Oxidraques. Lucian. (Dial. Mort.) & Pausan. (Attic.) s'accordent avec Curtius. Mais ce sont de foibles autorités en comparaison d'Arrian, l. 6. p. 127 & suiv. & de Strabon, l. 17. p. 1026.

[b] Néarchus étoit natif de Crète, mais il avoit résidé long-temps à Amphipolis. Le journal de son célèbre voyage, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à celle de l'Euphrate, se trouve dans l'Histoire Indiene d'Arrian, dans le ch. 20e. jusqu'au 41e. inclusivement. Ce voyage dura sept mois, pendant trois desquels la flotte garda la mer. Néarchus mit à la voile au mois de septembre, & arriva en avril dans l'Euphrate. Plin. Nat. Hist. l. 6. ch. 23.

dont le génie entreprenant étoit digne du maître qu'il servoit. La flotte & l'armée d'Alexandre se prêtoient un secours mutuel, pour découvrir la mer & la terre. Toutes deux apprenoient, par l'exemple du roi, à mépriser la peine & le danger. A pied, & chargé de son armure, il traversoit les sables mouvans & orageux de la côte Persique, souffrant, comme le moindre de ses soldats, la faim, la soif & la fatigue[a]. Ce ne fut qu'après une marche de deux mois, remarquable par des maux sans exemple, que l'armée

Le voyage de cet illustre chef a été mis en question par Dodwell, Hardouin & d'autres; mais son authenticité est confirmée par le savant Danville. Voyez Recherch. Géograph. sur le golfe Persique, Acad. des Inscript. t. 30. p. 133.

[a] On envoyoit continuellement des détachemens de tous côtés, pour chercher de l'eau. Un certain jour, ils furent plus malheureux qu'à l'ordinaire : la chaleur du soleil étoit excessive, & se réfléchissoit par un sable brûlant; Alexandre marchoit à pied, mourant de soif, épuisé de fatigue & plein de sollicitude. Au milieu de cette détresse, quelques soldats ayant trouvé un peu d'eau trouble, la portèrent, avec un grand empressement, au roi. Il reçut le présent avec reconnoissance, ensuite le répandit par terre; & «cette eau, ainsi répandue, dit Arrian, rafraîchit non-seulement Alexandre, mais toute l'armée». Arrian, p. 141.

entra dans la province fertile & cultivée de la Caramanie.

Alexandre est joint en Caramanie par différentes divisions de son armée.

Alexandre fut joint, dans cette contrée, par une division de ses forces qu'il avoit envoyée, sous le commandement de Cratérus, pour traverser le territoire des Ariens & des Drangiens. Stasanor & Phrataphernes, gouverneurs de ces nations guerrières, & des provinces plus septentrionales de la Parthide & de l'Hircanie, lui amenèrent une grande quantité de chameaux & d'autres bêtes de charge, pour transporter le bagage des soldats, & les soulager dans leur marche. L'armée étoit affoiblie par les maladies, & épuisée de fatigues. La perte d'hommes, occasionnée par cette expédition destructive [a], fut réparée par l'arrivée de plusieurs bataillons qui venoient de Médie. Cléandre & Sitalus, qui commandoient ces forces, furent accusés par

Il punit l'inconduite de ses généraux.

[a] Plutarque dit que la marche, au travers de la Gédrosie, coûta à Alexandre près de cent mille hommes; exagération palpable, puisqu'il suppose que toute l'armée, à son départ de l'Inde, montoit à cent vingt mille hommes de pied & quinze mille de cavalerie, desquels une division s'embarqua avec Néarchus, & une autre marcha, sous le commandement de Craterus, par les territoires des Arriens & des Drangiens. Un peu plus de la troisième partie de cette armée entra dans les déserts Gédrosiens.

les Mèdes d'avoir dépouillé leurs temples, pillé leurs tombeaux, & d'avoir commis d'autres actes d'avarice & de cruauté. Leurs propres soldats confirmèrent l'accusation; & leurs crimes furent punis de mort. Cette prompte justice satisfit les Mèdes, & servit d'exemple salutaire pour l'avenir; car de toutes les règles de gouvernement, pratiquées par cet illustre conquérant, aucune ne tendit plus fortement à affermir son autorité, & à consolider son empire, comme sa vigilance à réprimer la rapacité de ses lieutenans, & à défendre ses sujets de l'oppression [a].

Parmi les faits extraordinaires qui donnent l'air d'un roman aux exploits mémorables d'Alexandre, nous pouvons compter sa marche triomphante au travers de la Caramanie. On dit qu'Alexandre, à l'imitation de Bacchus, avoit traversé cette

Récit improbable sur sa marche en Caramanie.

[a] Και τουτο, ειπερ τι αλλο, κατεσχεν ει κοσμω τα εθνη τα εξ Αλεξανδρου δορυαλωτα, η ἑκοντα προσχωρησαντα, τοσαυτα μεν πληθει οντα, τοσον δε αλληλων αφεστηκοτα· οτι ουκ εξην ὑπο τη Αλεξανδρου Βασιλεια αδικεισθαι τους αρχομενους ὑπο των αρχοντων. Arrian, l. 6. p. 143. « Ceci sur-tout tenoit en crainte les nations qui étoient, ou subjuguées par Alexandre, ou qui s'étoient volontairement soumises à lui (aussi nombreuses & éloignées qu'elles étoient); &, sous le règne de ce prince, les gouverneurs n'osoient pas injurier ceux qui étoient gouvernés ».

province, au milieu des danses & de la musique, couronné de fleurs, ivre de vin, & se permettant, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnoient, les extravagances les plus coupables & les plus ridicules[a]. Les réjouissances durèrent sept jours, pendant lesquels un petit nombre d'hommes sobres auroit pu écraser cette armée, & venger la cause de Darius & de l'Asie[b]. Quand même cette fiction improbable ne seroit pas anéantie par le silence des écrivains contemporains[c], elle se réfuteroit d'elle-même par sa propre absurdité. Au lieu de céder aux transports d'une joie folle, Alexandre, dont le cœur étoit extrêmement susceptible de compassion, dut être affecté profondément de la perte récente de tant de braves gens; d'un autre côté, la nécessité de ses affaires auxquelles il veilloit avec soin, ne permettoit pas une conduite aussi déplacée.

Châtiment des gouverneurs de Babylone, de Persépolis & de Suze.

Encouragés par la longue absence de leur maître, & par les périls auxquels son caractère trop audacieux exposoit continuellement sa vie,

[a] Plut. in Alexand. Diodor. p. 573.

[b] Curtius, l. 9. ch. 10.

[c] Arrian nous apprend que, ni Ptolomée, ni Aristobule, ne font la moindre mention de cet événement extraordinaire, qu'il regarde comme une fiction digne de mépris.

Harpalus, Orſines & Abulites, qui étoient reſpectivement gouverneurs de Babylone de Perſépolis & de Suze, commençoient à mépriſer ſes ordres, & à ſe comporter en princes ſouverains plutôt qu'en miniſtres comptables de leur conduite. Ce fut dans de pareilles occaſions qu'Alexandre connut, par expérience, l'avantage de la célérité, & ce fut par la même raiſon qu'il diviſa ſon armée. La plus grande partie des troupes peſamment armées, fut confiée à Epheſtion, avec ordre de marcher le long des côtes de la mer, & de ſuivre les mouvemens de la flotte commandée par Néarchus. Le roi s'avança en diligence vers Paſagarde avec la diviſion qui lui reſtoit. Orſines fut convaincu de pluſieurs crimes atroces qui furent punis avec une grande ſévérité [a]. Baryaxes, Mède de nation, qui avoit pris le bandeau royal, fut condamné à mort; ſes nombreux adhérens ſubirent la même peine. Le retour d'Alexandre devint fatal à Abalites & à ſon fils Oxathres, qui, durant l'abſence de leur maître, avoient opprimé cruellement la riche province de Suziane, & ſur-tout les habitans de la capitale. Harpalus,

[a] Arrian, qui excuſe Alexandre d'avoir adopté les manières des Perſes, le blâme, à différentes repriſes, de ce qu'il imitoit les Barbares dans leurs châtimens.

dont la conduite à Babylone n'avoit pas été moins criminelle, s'enfuit à Athènes avec ses trésors : l'avarice des Athéniens les engagea à recevoir ce transfuge ; mais la crainte les empêcha de lui donner un asyle. Il fut chassé de l'Attique par un décret du peuple, & ce perfide ennemi du plus généreux des princes, semble lui-même avoir été bientôt après la victime d'une trahison [a]. Le brave Peucestas, qui avoit sauvé la vie d'Alexandre à l'assaut de la forteresse Malliene, fut élevé au gouvernement de la Perse. Il fit voir, dans cette place impor-

Peucestas récompensé.

[a] Comp. Curtius, l. 10. ch. 2. Plut. in Demosth. Diodor. l. 18. p. 19. Strabo, l. 17. p. 576. Mais tous ces écrivains omettent le premier crime d'Harpalus, mentionné par Arrian, le pardon duquel fit grand honneur à Alexandre. Harpalus, du vivant même de Philippe, avoit gagné l'amitié de son illustre fils, qui, bientôt après son avénement au trône, le fit son trésorier. Mais, avant la bataille d'Issus, cet indigne ministre trahit sa confiance & s'enfuit à Mégare. Alexandre ne voulant pas condamner à la hâte un ancien ami, qui, pour l'amour de lui, avoit encouru le ressentiment de Philippe, attribua sa conduite aux mauvais conseils de Tauriscus, hardi fripon, qui l'avoit accompagné dans sa fuite. Après la mort de Tauriscus, il fit revenir Harpalus à son service, & lui confia de nouveau la garde de ses trésors. Arrian, l. 3. ch. 6.

tante, que sa sagesse égaloit sa valeur. En se conformant aux usages des vaincus, en adoptant leurs manières & leur langage, il acquit l'affection & le respect des peuples confiés à ses soins. Sa condescendance dirigée par une saine politique, fut approuvée hautement d'Alexandre; mais son affectation à suivre des mœurs étrangères, offensa l'orgueil de ses compatriotes Macédoniens.

Alexandre améliore l'état de ses conquêtes. Olymp. 113. 4. A. C. 325.

Ce fut dans les provinces du centre de son empire qui, de temps immémorial, avoient été le siège de la pompe & du luxe de l'Asie, qu'Alexandre passa la dernière année de sa vie; année qui ne fut pas la moins glorieuse de son règne. Dans le style figuré, mais expressif, de l'antiquité, le monde s'étoit tû en sa présence, & il ne lui restoit plus qu'à consolider & faire valoir ses conquêtes. Il examina soigneusement, pour cet effet, le cours de l'Eulacus, du Tigris & de l'Euphrates, & il sut employer judicieusement l'industrie infatigable de ses troupes, à enlever les barres & les écluses par lesquelles la timide ignorance des rois d'Assyrie & de Perse avoient obstrué la navigation de ces grandes rivières. N'ayant aucune raison de craindre des armées navales, Alexandre n'avoit d'autre but que d'attirer les flottes marchandes. Il fit réparer

les ports de mer, construire des arsenaux, & creuser à Babylone un bassin capable de contenir mille galères. Il espéroit, par ces travaux & d'autres semblables, faciliter le commerce intérieur de ses provinces du centre, tandis qu'en ouvrant de nouveaux canaux de communication, il se flattoit d'unir les riches contrées de l'Egypte & de l'Orient, aux régions de la terre les plus éloignées. Ses vaisseaux furent envoyés pour reconnoître les golfes Persique & Arabique. Archias lui rendit un compte si avantageux du premier, qu'il résolut d'établir des colonies Grecques sur ses rivages. Hiéron de Soli pénétra plus avant en examinant la côte d'Arabie; mais il lui fut impossible de doubler le cap méridional de cette immense péninsule, & encore moins de remonter jusqu'à Hierapolis en Egypte, comme il en avoit l'ordre d'Alexandre. Cette entreprise hardie sembloit être réservée au roi en personne. Il est certain que, peu de temps avant sa mort, il prit des mesures pour examiner ce grand golfe méridional, ainsi que pour découvrir les bords de la mer Caspiene, qu'on croyoit alors communiquer avec l'océan du Nord [a].

Il envoie des vaisseaux pour reconnoître le golfe Persique & Arabique.

[a] Arrian, l. 7. p. 158.

Mais des objets, moins éloignés, demandoient une attention plus immédiate de sa part. Les eaux de l'Euphrate, qui produisent la fertilité extraordinaire de l'Assyrie [a], sont confinées, durant la saison de l'hiver, dans le canal élevé de ce fleuve. Mais au printemps, & sur-tout vers le solstice d'été, ces eaux débordent leurs rives, & au lieu d'arroser le territoire contigu, elles l'auroient inondé totalement, si leur surabondance ne se fût déchargée dans le grand canal de Pallacopas. Cette rivière artificielle, formée, dit-on, par Nabuchodonosor, commençoit à cent milles au-dessous de Babylone. Elle n'étoit point entretenue par des sources, ni remplie par les neiges des montagnes; mais partant de l'Euphrate, comme une branche de son tronc principal, elle modéroit le courant trop impétueux de ce fleuve, en le détournant dans la mer, à travers des lacs & des marais, par différentes issues, la plupart souterraines & invisibles. Cet utile moyen devint cependant, à la longue, contraire à son propre objet. Le lit du Pallacopas, assis sur une vase légère & mobile, s'enfonça graduellement, & l'Euphrate, qui étoit originairement plus élevé

Il arrête les inondations de l'Euphrate.

a « Cette contrée, suivant Strabon, est plus fertile qu'aucune autre, produisant trois cents pour un ». Strabo, p. 1077.

que ce canal, continua d'y couler, même après la saison où ses eaux cessent de croître par la fonte des neiges de l'Arménie. Cette diminution du fleuve rendoit ses eaux insuffisantes pour arroser les champs de l'Assyrie, ce qui étoit un grand inconvénient dans une contrée où les pluies sont presqu'inconnues. Les gouverneurs de Babylone avoient tenté plusieurs fois, mais sans succès, de remédier à un mal dont les conséquences excitèrent, avec raison, l'attention d'Alexandre. L'art de la guerre lui avoit appris à faire valoir les avantages de la paix. Tandis qu'on faisoit des préparatifs pour des expéditions plus lointaines, il descendit l'Euphrate, examina soigneusement la nature du sol; & ayant découvert, à la distance d'environ quatre milles du lieu où l'Euphrate & le Pallacopas se touchoient, un fond solide & pierreux, il ordonna d'y couper un canal qui pût servir à modérer les inondations dans l'été, sans trop attirer les eaux pendant une autre saison. Ayant rendu ce service essentiel à l'Assyrie, il suivit le cours du Pallacopas, & jetta un coup-d'œil sur les lacs & les marais qui défendent les frontières de l'Arabie. Il trouva, dans le voisinage de son nouveau canal, une situation convenable pour y bâtir une ville; &, l'ayant fortifiée, il la peupla de ces vétérans Grecs qui ne

Il bâtit une ville près du canal de Pallacopas.

ne sembloient plus en état de faire la guerre, & de plusieurs autres de leurs compatriotes, qui lui parurent propres à s'établir dans cette contrée fertile [a].

Il incorpore les recrues de Barbares aux Grecs & aux Macédoniens.

Animé par le zèle du bien public, Alexandre traversa ainsi les provinces les plus peuplées de l'Orient, & visita successivement Persépolis, Suze, Ecbatane & Babylone. Il donna, dans ces villes impériales, & dans d'autres places importantes, non-seulement des preuves signalées de son goût, par les embellissemens qu'il y fit faire, mais des preuves, plus remarquables encore, de ses lumières & de son génie, par les grandes vues politiques qu'il y développa. Il avoit toujours présent à l'esprit le projet important de réunir les sujets de sa vaste monarchie par les mêmes loix & les mêmes coutumes. Pour cet effet, il eut soin d'incorporer les Grecs & les Macédoniens parmi ses armées de Barbares. Chaque compagnie, ou plutôt chaque division de seize hommes fut composée de quatre Européens & de douze Asiatiques. Il mêla, d'un autre côté, dans les escadrons & bataillons Macédoniens, ceux des Barbares qui étoient le plus distingués par leur force, leur activité & leur valeur.

---

a Arrian, ubi suprà.

Aussi-tôt après la bataille d'Arbèles, il avoit donné ordre de faire de nouvelles levées dans les provinces conquises. La jeunesse de ces provinces avoit pris un plaisir singulier aux exercices & à la discipline des Grecs, & elle se réjouissoit d'être associée à la gloire de ses vainqueurs. Alexandre fut joint, sur les bords du Tigris, par un puissant corps de ces recrues, dont l'adresse dans les arts & au maniement des armes, répondoit parfaitement à son attente, & récompensa sa prévoyance. L'arrivée d'un nombre aussi aussi considérable d'auxiliaires lui permit de laisser à Opis, ville située sur le Tigris, ceux des Grecs & des Macédoniens qui étoient fatigués du service, accablés par l'âge, ou affoiblis par les maladies. Après une scène intéressante, que nous aurons occasion de décrire, il renvoya ces respectables vétérans, chargés de richesses & d'honneurs. Ils partirent sous la conduite de Cratérus, qu'il avoit nommé pour succéder à Antipater dans l'administration de ses provinces d'Europe; & Antipater, qui remplissoit depuis long-temps cet important emploi avec autant de fidélité que de prudence, eut ordre de joindre son maître avec de nouvelles levées de la Grèce, de la Thrace & de la Macédoine [a].

[a] Arrian, ubi suprà.

A Suze, Alexandre apprit que ses soldats, se livrant à la licence trop naturelle à leur profession, avoient contracté des dettes immenses, qu'ils n'avoient ni la faculté ni le desir de payer. Sur cet avis, il donna ordre que chacun d'eux présentât un compte exact de ce qu'il devoit, avec le nom de ses créanciers, declarant qu'il étoit déterminé à les satisfaire à ses propres dépens. Les troupes soupçonnèrent que le roi n'avoit d'autre intention que de connoître leur bonne ou mauvaise conduite. C'est pourquoi plusieurs n'avouèrent point leurs dettes, & tous en diminuèrent la somme. Mais Alexandre fit proclamer un second avertissement, par lequel il disoit : « qu'il ne convenoit point à un prince de tromper son peuple, ni à un peuple de supposer son prince capable de fourberie ». On présenta alors des listes fidelles, & la somme totale des dettes acquittées se monta, dit-on, à quatre-vingt-douze millions tournois.

Il paie les dettes de ses soldats.

Cet événement fut suivi d'un autre d'un genre différent, qui découvre néanmoins le même esprit, & qui rendit également Alexandre bien cher à ses sujets d'Asie. Dans le palais royal de Suze, il épousa publiquement Barsine [a],

Mariages entre les Européens & les Asiatiques.

[a] Appellée Statira par Curtius, Justin & Plutarque.

fille de Darius, & il accorda Dripetis, sœur de cette princesse, à son ami Ephestion, disant qu'il vouloit que leurs enfans fussent parens. Par le conseil de leur maître, Perdiccas, Séleucus, Ptolomée & d'autres généraux firent des alliances avec les familles les plus illustres des Barbares subjugués. Les soldats furent encouragés par des présens & par l'espoir de plaire au roi, à suivre l'exemple de leurs chefs; & il paroît, d'après la liste de leurs noms, présentée à Alexandre, que plus de dix mille Grecs & Macédoniens épousèrent des femmes Asiatiques[a].

Alexandre se prépare à faire représenter des drames à Ecbatane. Olymp. 114. 1. A. C. 324.

Dans toutes les cités qu'il visitoit, il avoit soin de célébrer les jeux du gymnase & les fêtes

[a] Plutarque, saisissant le véritable esprit de ces réglemens, s'écrie : Ω βαρβαρε Ξερξη, και ανοητε, και ματην πολλα περι την Ἑλλησποντιαν πονηθεις γεφυραν, ουτως εμφρονεις βασιλεις Ασιαν Ευρωπη συναπτουσι, ου ξυλοις, ουδε σχεδιαις, ουδε αψυχοις και ασυμπαθεσι δεσμοις, αλλ ερωτι νομιμω, και γαμοις σωφροσι, και κοινωνιαις παιδων τα γενη συναπτοντες. « O barbare & insensé Xercès! toi qui travaillas en vain à jetter un pont sur l'Hellespont! c'est ainsi que de sages rois unissent l'Asie à l'Europe, non par des planches, des vaisseaux, liens insensibles & inanimés, mais par un amour légitime, par des mariages, & par le nœud indissoluble d'une postérité commune ». Plut. Orat. 1. de fortun. Alexand. Voyez aussi le vol. 2, ch. 9. p. 177.

musicales ; ces fruits distingués du génie Grec qui, étant destinés à satisfaire les sens & à plaire à l'imagination, étoient regardés avec délices par les plus grossiers de ces Barbares. Convaincu que rien ne tendoit davantage à réunir les hommes & à adoucir leurs esprits & leurs mœurs, comme les divertissemens publics, Alexandre résolut d'introduire & de répandre en Asie les amusemens du théatre. Pour cet effet, plus de trois mille acteurs & musiciens, attirés de toutes les parties de la Grèce, se rassemblèrent à Ecbatane, capitale de Médie, qui fut choisie pour le lieu de ces représentations dramatiques [a]. Mais la maladie & la mort d'Ephestion changèrent ce magnifique spectacle en tristes funérailles. Au moment de son triomphe, le roi fut privé de son meilleur ami [b]. Il sentit vivement cette

Mort d'Ephestion.

[a] Il sembleroit, d'après Plutarque, que les divertissemens du théatre furent bientôt répandus dans d'autres parties de l'Asie : « Αλεξανδρυ την Ασιαν, εξημερυντος, Ομηρος ην αναγνωσμα, και Περσων και Συσιανων και Γεδρωσιων παιδες τας Ευριπιδυ και Σοφοκλευς τραγωδιας ηδον. « Alexandre ayant dompté l'Asie, Homère fut lu dans l'Orient ; les enfans des Perses, des Susiens & des Gédrosiens, récitèrent les tragédies de Sophocles & d'Euripides ». Plut. *ibid.*

[b] Après Ephestion, Craterus semble avoir eu la plus

perte irréparable, & il exprima sa douleur, en la justifiant par celle d'Achille [a] à la mort de son cher Patrocle. Durant trois jours & trois nuits, Alexandre ne changea point de vêtemens, & ne prit aucune nourriture. Un deuil public fut observé dans tout l'empire. On célébra des jeux funéraires dans les grandes villes; la cohorte royale eut ordre de prendre désormais le nom & la bannière d'Epheſtion, & Staſicrates [b] érigea

Ses obsèques, & les honneurs qu'on lui rend.

grande part dans la confiance d'Alexandre; mais il disoit souvent: « Craterus aime le roi, Epheſtion aime Alexandre ». Plutarq. in Alexand. En passant dans la Troade, Alexandre couronna la tombe d'Achille, & Epheſtion celle de Patrocle. Ælian, var. hist. 12. 7.

[a] *If, in the melancholy shades below,*
The flames of friends and lovers cease to glow,
Yet mine shall sacred last; and undecay'd
Burn on through death; and animate my shade.

Iliade de Pope.

[b] Suivant Plutarque, Staſicrates proposa de faire du mont Athos une ſtatue d'Alexandre, tenant une ville d'une main, & de l'autre versant une rivière dans la mer. Plut. in Alexand. Vitruvius, l. 2. in Proem. & Lucian, t. 2. p. 489. attribuent ce projet à Dinocrates. Alexandre exalta l'adresse de l'artiſte, mais ajouta: Εα δε μενειν τον Αθω κατα χωραν· αρκει γαρ ενος βασιλεως ενυβρισαντος ειναι μνημειον. « Laissez le mont Athos tel

un monument, dans Ecbatane, à la gloire de ce favori, que l'oracle d'Ammon déclara digne d'un culte *héroïque*. Pour appaiser le chagrin d'Alexandre, ses lieutenans dédièrent leur armure au tombeau de son ami. L'exemple en fut donné par Eumenes, secrétaire du roi, qui, peu de temps avant la mort d'Ephestion, avoit offensé cet homme qui jouissoit depuis long-temps de la confiance de son maître, sans en avoir abusé un seul instant; qui exerçoit le pouvoir sans orgueil, & maintenoit la discipline sans sévérité, dont la conduite mérita tout-à-la-fois le respect public & la faveur du souverain, & dont les vertus désarmèrent l'envie a.

Pour modérer & faire diversion à sa douleur, Alexandre entreprit en personne une expédition guerrière que, peut-être, sans cette circonstance,

Alexandre réduit & châtie les Cosséens.

qu'il est; c'est assez qu'il soit déja le monument de la folie d'un roi »; faisant allusion à l'événement rapporté plus haut, vol. 2, ch. 9, p. 179.

a Arrian nous dit, qu'au sujet des honneurs funèbres d'Ephestion, les amis & les ennemis d'Alexandre inventèrent des fictions innombrables & absurdes. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les uns & les autres autorisèrent quelquefois les mêmes faussetés; les premiers, voulant par-là exalter l'amitié du roi pour son favori; les derniers, exposer son extravagance & sa folie.

il eût confiée à la valeur de ses lieutenans. Les Cosséens, nation féroce & indomptable, habitoient les frontières méridionales de la Médie. En sûreté au milieu de leurs forteresses & de leurs rochers, ils avoient toujours bravé les armes des Perses; & les foibles successeurs de Cyrus avoient jugé plus prudent d'acheter leur amitié que de repousser leurs incursions. Dans leur course annuelle de Babylone à Ecbatane, ces princes orgueilleux, mais pusillanimes, consentoient à faire des présens aux Cosséens pour pouvoir passer librement avec leur cortège, & cette pusillanimité n'avoit servi qu'à augmenter l'audace des montagnards, qui souvent ravageoient les plaines de la Suziane, & se retiroient ensuite dans leurs forêts, chargés des plus riches dépouilles de la Médie. Alexandre n'étoit pas d'un caractère à supporter patiemment un pareil brigandage. En quarante jours il attaqua, défit & subjugua entièrement cette tribu guerrière. Les Cosséens furent chassés de leurs derniers retranchemens, & forcés de rendre leur territoire. Après avoir reçu des gages suffisans de leur fidélité, le conquérant leur permit de racheter leurs prisonniers; &, à son départ de leur contrée, il eut soin de faire élever des forteresses, pour réprimer désor-

Gloire d'Alexandre.

mais la fureur dangereuse de ce peuple opiniâtre a.

En revenant de cette expédition, Alexandre rencontra, vers les bords de l'Euphrate, des ambassadeurs de Carthage, d'Espagne & d'Italie, ainsi que des contrées intérieures de l'Asie & de l'Afrique, qui s'étendoient du mont Imaus aux extrémités méridionales de l'Ethiopie. Ce fut alors, dit son historien, qu'il parut à ceux qui l'accompagnoient, & à ses propres yeux, le maître du monde; &, comme si les parties du globe connues alors eussent été insuffisantes à son ambition, il ordonna de couper des bois dans les forêts d'Hyrcanie, avec l'intention de construire des vaisseaux & de parcourir les rivages inconnus des mers Caspiene & Arabique. Mais, ni ces vastes projets, ni la gloire militaire, ni la pompe de la royauté, dont l'éclat environnoit Alexandre b,

---

a Tel est le détail de cette expédition, donné par Arrian, l. 7. p. 157. & confirmé par Strabon, l. 9. p. 795. & par Diodore, l. 17. p. 577. D'un autre côté, Plutarque nous dit, d'une manière insoutenable & absurde, qu'Alexandre, pour se divertir de son chagrin, prenoit le plaisir *de la chasse aux hommes*, & qu'il massacra toute la nation Cofféene, sans distinction d'âge ou de sexe. Plut. p. 94.

b Vid. Athen. l. 10. p. 436. & l. 12. p. 537-541. Nous pouvons croire que la tente d'Alexandre contenoit une

Sa mélancolie.

ne pouvoient le consoler de la perte d'Epheſtion. La mort de cet ami chéri contribua, dit Arrian, à avancer la ſienne. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle donna à ſon caractère un fond de mélancolie, qui le rendit ſuſceptible d'impreſſions, auxquelles, ſans cette circonſtance, la fermeté naturelle de ſon ame auroit pu réſiſter.

Artifices pour empêcher ſon retour à Babylone.

Lui qui avoit ſi ſouvent employé la ſuperſtition comme un inſtrument de politique, commença à devenir la proie de cette erreur de

centaine de couches; que les colonnes qui les ſupportoient étoient incruſtées d'or; qu'il donnoit ſes audiences environné de gardes, & aſſis ſur un trône d'or. Dans le langage de l'antiquité, « le maître des deux continens » trouvoit néceſſaire d'unir la pompe de l'Orient aux arts de la Grèce. Mais lorſqu'Athénée nous parle des eſſences précieuſes, des vins odorans, de la moleſſe & des vices d'Alexandre, nous voyons le ſophiſte crédule, ou plutôt criminel, qui a raſſemblé, dans un ſeul ouvrage, tous les vices & les impuretés qui déshonoroient ſa patrie & la nature humaine. Aux aſſertions inſoutenables des écrivains obſcurs cités par Ælian (l. 9. ch. 3.), & à un Athénée, nous pouvons oppoſer un Arrian & un Plutarque : — Lui qui cenſuroit ſi ſévèrement la vie efféminée & luxurieuſe d'Agnon & de Philotas, pouvoit-il être lui-même efféminé & luxurieux? « De tous les hommes, dit Arrian, Alexandre étoit le plus réſervé dans ce qui regardoit ſes plaiſirs privés ». Arrian, l. 7. p. 167.

l'esprit. Les domestiques des princes, toujours prompts à saisir le foible de leur maître, & à en profiter, découvrirent bientôt celui d'Alexandre, & en abusèrent. Alarmé du traitement sévère de plusieurs de ses collègues, Apollodore d'Amphipolis, qui avoit été chargé du gouvernement de Babylone, se concerta avec son frère Pythagoras, le devin; & ce dernier, jaloux de contribuer à la grandeur de sa famille, prétendit appercevoir dans les entrailles des victimes une marque évidente du courroux des dieux contre le roi, s'il entroit dans Babylone. Malgré cette menace, Alexandre, après avoir réduit les Cosséens, s'approcha de cette ville avec son armée. Un long cortège de prêtres Chaldéens vint au-devant de lui, pour le conjurer de changer de résolution, parce que l'oracle de Bélus avoit déclaré que son séjour dans cette capitale lui seroit funeste. L'intérêt des Chaldéens concouroit aux vues d'Apollodore. Le temple de Bélus, édifice étonnant pour sa magnificence & son immensité, situé au centre de Babylone, avoit été comblé de riches présens par les rois Assyriens. Mais ses revenus, au lieu d'être appliqués aux réparations du temple & aux sacrifices divins, suivant l'intention du fondateur, avoit toujours été, depuis le règne de l'impie

Xercès, approprié aux uſages particuliers des prêtres Chaldéens. On n'ignoroit point qu'Alexandre ſe propoſoit de réformer cet abus; &, quoique ſon eſprit ne laiſsât pas que d'être ému par l'avertiſſement des prêtres, il apperçut leurs motifs intéreſſés, & leur répondit par un vers d'Euripides : « Celui-là eſt le meilleur prophète qui conjecture le mieux ». Déconcertés dans leur première tentative, les Chaldéens eurent recours à un autre artifice. Puiſque le roi avoit réſolu, à tout haſard, de viſiter Babylone, ils le ſupplièrent de n'y pas entrer du moins par le côté de l'orient, mais de prendre un détour & de marcher en face du ſoleil levant. Il ſe préparoit à ſuivre cet avis; mais la qualité marécageuſe du ſol rendit ſon projet impraticable; de ſorte qu'il fut forcé, malgré lui, à entrer dans la ville par la route défendue.

Son ſéjour dans cette ville troublé par des craintes ſuperſtitieuſes.

Durant ſon ſéjour à Babylone, ſon eſprit fut troublé par des craintes ſuperſtitieuſes [a], entretenues par les intrigues d'Apollodore, ou les artifices des Chaldéens, & confirmées par une circonſtance bien propre à faire ſon effet ſur une imagination frappée. Dans ſon expédition de l'Inde, il avoit converſé avec les Gym-

---

[a] Il devint, dit Plutarque, δυσελπις προς το θειον.

nosophistes, ou Brachmanes, hommes qui *pratiquoient* la philosophie qu'avoit enseigné Platon, & dont le mépris pour la pompe & les plaisirs de la vie présente étoit fondé sur la ferme croyance d'un état meilleur & plus durable après la mort. L'ambition heureuse d'Alexandre ne paroissoit, aux yeux de ces sages, qu'un objet de derision & de pitié. A la vue de ce conquérant, ils frappoient fortement du pied contre terre, indiquant par cette action expressive, plus éloquente que des paroles, que lui, dont le nom remplissoit alors le monde, seroit bientôt confiné dans un étroit tombeau. Les flatteurs du roi leur reprochoient d'insulter au fils de Jupiter, qui avoit le pouvoir de les récompenser ou de les punir. Ils répliquoient, en disant, « que tous les hommes étoient fils de Jupiter ; qu'ils méprisoient les récompenses d'Alexandre, & bravoient ses châtimens, qui ne pouvoient, après tout, que les délivrer du poids d'une frêle mortalité ». Cependant Calanus, un de ces sages, entraîné par la curiosité, ou captivé, d'une manière irrésistible, par la douce affabilité du roi, consentit à l'accompagner ; inconstance qui fut blâmée fortement de ses compagnons. Alexandre traita ce philosophe Indien avec grand respect ; &,

Dogmes des Brachmanes Indiens.

Prophétie & mort de Calanus.

lorſque Calanus, qui avoit paſſé ſa ſoixante-dixième année ſans éprouver aucune infirmité, tomba malade en Perſe, le prince le ſupplia de ne point anticiper ſur ſa vie par une mort involontaire. Mais le trouvant inflexible ſur ce point, il lui permit de faire élever un bûcher, où l'Indien (trop foible pour y arriver à pied ou à cheval) fut porté en litière. Calanus, à la vue de l'armée Macédoniene qui avoit eu ordre d'aſſiſter à cette ſolemnité extraordinaire, s'arrangea lui-même ſur le bûcher; la muſique ſe fit entendre; les ſoldats jettèrent un cri de guerre, & l'Indien, d'un air calme & ſerein, expira au milieu des flammes, adreſſant une hymne aux dieux de ſon pays.

La curioſité d'Alexandre étoit ſans bornes, mais ſon humanité étoit également étendue. Ce ſentiment, qui trop ſouvent eſt étranger à l'ame des conquérans, l'empêcha d'être témoin de la mort extraordinaire d'un ami qui, pour l'amour de lui, avoit abandonné ſon pays natal. Mais, avant que Calanus fût tranſporté ſur le bûcher funéraire, le roi, d'un air plein d'affection & de regret, vint lui rendre la dernière viſite. Calanus, ayant embraſſé tous ceux qui étoient préſens, refuſa de prendre congé d'Alexandre, diſant « qu'il le reverroit à Babylone ». Les

paroles d'un homme mourant étoient regardées, chez les Grecs, comme une prophétie. Celles de Calanus se gravèrent profondément dans l'esprit d'Alexandre, & l'impression pénible qu'elles lui causoient, fit hâter son départ d'une ville où le concours de tant de circonstances lui défendoit de rester.

Il paroît cependant que son voyage sur l'Euphrate, & l'attention qu'il donnoit aux nouveaux travaux qu'il faisoit faire au canal de Pallacopas, dissipèrent ses terreurs superstitieuses. Ayant repris courage, il hasarda de retourner à Babylone, donna audience à quelques ambassadeurs Grecs, qui lui présentèrent des couronnes d'or, de la part de leurs différentes républiques; &, ayant passé en revue ses troupes & ses galères, il se prépara à exécuter les entreprises qu'il méditoit depuis si long-temps; mais la mort dissipa ces vastes projets. Soit pour surmonter sa tristesse, ou pour se réjouir de la victoire qu'il avoit remportée sur lui-même à cet égard, il se livra sans modération aux plaisirs, & sur-tout aux festins, auxquels il avoit souvent paru trop enclin : une fièvre occasionnée, ou du moins augmentée par des excès de vin, mit un terme à sa vie, dans la trente-troisième année de son âge, & la treizième de son règne. Les premiers jours de sa

Mort d'Alexandre à Babylone. Olymp. 114. 1. Av. C. 324. Mai 28.

maladie, il desira être transporté dans un beau jardin, pour y jouir de la fraîcheur & de la verdure; mais la fièvre augmentant, il fut bientôt rapporté dans son palais. Il employa le reste de ses forces à assister à des sacrifices journaliers qu'on faisoit aux dieux. Durant sa maladie, il parla peu, & seulement des expéditions qu'il projettoit. Les temples étoient remplis de peuple; les généraux ne quittoient point les salles du palais; les soldats en entouroient les portes. Tel étoit le chagrin de plusieurs, & le respect de tous, qu'aucun n'osoit lui annoncer sa fin, ni lui demander ses derniers ordres. Lorsque tout espoir de rétablissement fut perdu, ses troupes chéries furent admises à le voir. Il ne pouvoit plus parler, mais il eut encore la force d'étendre la main vers ses amis [a].

---

[a] Arrian dit que plusieurs bruits couroient touchant la mort d'Alexandre: entr'autres, qu'il avoit été empoisonné par les émissaires d'Antipater, lequel, comme on l'a dit plus haut dans le texte, il avoit récemment privé du gouvernement de la Grèce & de la Macédoine; que lorsqu'on lui demanda auquel il léguoit l'empire, il avoit répondu, « au plus fort »; & qu'il avoit prédit que ses obsèques seroient célébrées par de sanglantes guerres entre ses lieutenans. Mais ces bruits ne sont nullement confirmés, ni par le journal royal, qu'Arrian semble

Tel

Tel fut le règne de cet homme extraordinaire, qui n'eut point de modèle, qui n'a point eu encore d'imitateur, & dont le caractère ne peut s'expliquer que par le récit de ses actions. Alexandre étoit d'une petite stature, & même un peu contrefait; mais l'activité & l'élévation de son esprit animoient & ennoblissoient son extérieur. Il s'étoit accoutumé de bonne heure, par les exercices habituels de la gymnastique, & par une vie continuellement active, aux impressions du froid & du chaud, de la faim & de la soif[a]; & c'étoit ainsi qu'il avoit préparé sa constitution physique à ces efforts de courage & d'activité, qui paroissent incroyables aux yeux des peuples efféminés de nos siècles modernes. Il égaloit, en bravoure & en générosité, les plus grands héros de l'antiquité; &, après avoir triomphé de tous ses concurrens dans la carrière de la gloire, il ne lui restoit plus qu'à se vaincre lui-même. La supériorité de ses talens, dans la guerre, donna à ses armes cette continuité de succès qui étonne : son humanité naturelle, éclairée par la philosophie des Grecs,

Son caractère.

avoir copié soigneusement, ni par les histoires de Ptolomée & d'Aristobule.

[a] Plut. Orat. 1. & 2. de fortun. Alexand.

lui apprit à rendre ses conquêtes utiles au genre humain [a]. Il fonda ou bâtit, dans ses vastes états, plus de soixante-dix villes [b], dont il désigna lui-même la situation; il s'occupa essentiellement à faciliter les communications entre les plus grandes nations de la terre, ainsi qu'à étendre le commerce & à répandre les arts & la civilisation sur les parties connues du globe [c]. On peut croire, sans doute,

---

[a] Plutarque dit : Les nations conquises par Alexandre pouvoient adopter le langage de Thémistocle, lorsqu'après son bannissement de la Grèce, il fut élevé aux honneurs & aux richesses en Asie. « Ω παῖδες ἀπωλόμεθα, εἰ μὴ ἀπωλόμεθα ». O mes enfans ! nous aurions été vaincus si nous n'eussions pas été défaits. « De même, si ces nations n'eussent pas été vaincues par Alexandre, elles n'auroient pas été civilisées; l'Egypte n'auroit pas pu se glorifier de son Alexandrie, la Mésopotamie de sa Séleucie, &c. Et d'ailleurs, « Alexandre fit connoître le mariage aux Hyrcaniens, & l'agriculture aux Arachosiens. Il apprit aux Sogdiens à soigner leurs pères, & non à les tuer; aux Perses à respecter leurs mères, & non à les épouser; aux Scythes à enterrer leurs morts, & non à les manger ». Plut. *ibid.*

[b] Vid. Plut. de fortun. Alexand. tit. 2. p. 327. Dans le langage de Plutarque, il *sema* l'Asie de cités Grecques.

[c] Plut. *ibid.* Diodor. Sicul. 17. 83. Stephan. Byzant. in voc. Ἀλεξάνδρεια.

qu'il se méprit sur l'étendue des facultés humaines, lorsqu'il se flatta de pouvoir changer, dans le cours d'un seul règne, la face du monde; & qu'il connut mal l'abrutissement de l'ignorance, & la force de l'habitude & des préjugés, lorsqu'il tenta d'éclairer les peuples barbares, d'adoucir la servitude, & de transplanter les sciences & les arts de la Grèce sur un sol Africain & Asiatique. Gardons-nous de porter un jugement trop sévère sur les projets d'Alexandre, & de les qualifier d'extravagance & de folie, comme ont osé le faire quelques écrivains. Quiconque considérera attentivement ce qu'il fit avant sa trente-troisième année, jugera de ce qu'il auroit pu faire s'il eût atteint le terme ordinaire de la vie humaine. Ses ressources étoient au fond de son génie; elles étoient particulières à la nature propre de son organisation, & ses projets ainsi que ses actions étoient le produit combiné d'une tête & d'un cœur parfaitement d'accord. « Il semble, dit un historien philosophe, qu'Alexandre ait été donné au monde par une faveur spéciale de la providence, étant un être différent du reste de l'espèce humaine [a].

[a] Ουδ' εμοι εξω τȣ θειȣ φυναι αν δοκει ανηρ ȣδενι αλλῳ ανθρωπων εοικως. Arrian, p. 168. Il n'appartient pas à

Les fautes, ou crimes dont il est accusé,

C'est d'après l'influence que Philippe & lui-même eurent dans les affaires de la Grèce, que son histoire a été écrite par la flatterie ou par la critique. Les fictions innombrables, qui déshonorent les ouvrages de ses biographes, sont contredites sans cesse par les annales les plus authentiques de son règne. Il seroit inutile, dans cet ouvrage, de s'étendre sur de pareilles discussions, puisque le but de l'histoire est moins de répéter, ou même d'exposer des erreurs, que de choisir & de présenter des vérités utiles. Un auteur jaloux d'atteindre ce but, peut rarement louer toutes les actions de son héros. Il reconnoîtra, sans doute, que les actions d'Alexandre ne furent pas toujours exemptes de blâme; mais, après l'examen le plus scrupuleux, il sera forcé de convenir que ses fautes furent en très-petit nombre, & qu'elles résultèrent de sa situation plutôt que de son caractère.

résultèrent de sa situation plutôt que de son caractère.

Dès les premières années de son règne, il eut à redouter les mécontens & les traîtres, dont le nombre & les crimes se multiplièrent & devinrent plus dangereux à mesure que sa

l'histoire profane de rechercher jusqu'où la providence divine voulut en faire un instrument de ses décrets. Le lecteur peut voir, à ce sujet, l'évêque Lowth, sur Isaïe, 19. 18. & 24. 14.

domination s'accrut & que sa puissance s'agrandit. Plusieurs de ses lieutenans aspirèrent bientôt à l'indépendance ; d'autres formèrent des conspirations contre la vie de leur chef. Les premiers criminels furent traités, comme nous avons déja vu, avec une clémence digne de l'ame généreuse d'Alexandre. Mais, lorsque Philotas, fils de Parménion, & Parménion lui-même [a], firent soupçonner leur fidélité, lorsque les jeunes Macédoniens, qui, selon l'institution de Philippe, gardoient le pavillon royal, voulurent massacrer leur souverain [b], il se vit forcé d'abandonner

Olymp. 112. 4. A. C. 329.

---

[a] Philotas fut puni dans la contrée des Ariens, Parménion fut mis à mort en Médie. Curtius, (l. 6. ch. 7. & suiv.) qui a donné le détail de ces exécutions, dit que Philotas ne méritoit pas la compassion de ses amis : « *amicorum misericordiam non meruit* ». Il nous laisse dans l'incertitude si Parménion fut sacrifié à sa propre trahison ou à la politique d'Alexandre. Arrian pense que la mort de Parménion étoit nécessaire à la sûreté de son maître. Quoique l'évidence du crime de ce général n'ait pas été démontrée à la postérité, il est certain qu'Alexandre le croyoit coupable : lui qui dédaignoit de vaincre ses ennemis par une fourberie, ne peut être, sans preuve, supposé capable d'assassiner traîtreusement ses amis.

[b] Cette conspiration est rapportée par Arrian, l. 4, ch. 13 & 14. La scène se passa à Bactres ou Zariaspes, capitale de la Bactriane. Dans une partie de chasse, le

son système ordinaire de clémence, & de tenir d'une main plus ferme les rênes du gouverne-

---

roi étant sur le point de tuer un sanglier, fut prévenu par Hermolaus. Pour punir l'insolence du jeune homme, Alexandre ordonna de le fouetter. Cet affront irrita Hermolaus & ses compagnons; ils formèrent le complot d'assassiner Alexandre, pendant son sommeil. La conspiration fut découverte par Ptolomée, fils de Lagus. Les jeunes gens confessèrent leur crime, & déclarèrent qu'ils avoient été affermis dans ce projet par Callisthènes, l'écolier d'Aristote, homme atrabilaire & arrogant, qui, sous le manteau de la philosophie, affrontoit insolemment le prince, qu'il devoit respecter. (Arrian, p. 871.) Les conspirateurs furent lapidés; châtiment commun dans ce temps-là, lorsque les personnes accusées étoient traduites devant des assemblées nombreuses, dont l'indignation éclatoit souvent, & punissoit sur-le-champ les coupables, avec les premiers instrumens de mort qui se présentoient sous leurs mains. Callisthènes, chargé de chaînes, fut traîné tout autour de l'armée. Tel est le détail le plus authentique de cette affaire, sur laquelle les anciens écrivains ont tant varié. Voyez Arrian, l. 4. ch. 14. Curtius, l. 8. ch. 8. Seneca suasor. 1. Justin, l. 15. ch. 3. Philostratus, l. 8. ch. 1. Diodor. Sicul. pp. 356 & 358. Diogen. Laert. in Aristol. Suidas, ad voc. J'insérerai, comme un exemple d'injustice faite au caractère d'Alexandre, le passage de Sénèque : « *Hoc est Alexandri crimen æternum, quod nulla virtus, nulla bellorum felicitas redimet. Nam quoties quis dixerit, occidit Persarum*

ment. Enflé de sa prospérité & de la vénération singulière que les peuples vaincus lui portoient, il choqua, par sa hauteur, l'orgueil de ses soldats Européens, sur-tout des nobles de Macédoine, qui avoient été accoutumés à se regarder plutôt comme ses compagnons que comme ses sujets. En prétendant à ces honneurs particuliers, accordés, de temps immémorial, aux monarques de l'orient, & qu'une saine politique lui permettoit de réclamer en sa faveur, il

multa millia; opponitur, & Callisthenem. Quoties dictum erit, omnia oceano tenùs vicit, ipsam quoque tentavit novis classibus, & imperium ex angulo Thraciæ usque ad orientis terminos protulit; dicetur sed Callisthenem occidit ». Mais ce Callisthènes étoit un traître, dont les écrits ne sont cités qu'avec mépris par Arrian, loc. citat. Polybe, t. 2. pp. 64. 335. & t. 3. p. 45. Ciceron ad Quint. Frat. l. 2. Epist. 13. & Longin, ch. 3. p. 14. Le patriotisme des Grecs, & l'envie des Romains, ne purent jamais pardonner la gloire transcendante d'Alexandre, qui éclipsoit la leur propre. En parlant de Philippe & de son fils, Ciceron même (de Offic.) dit: « *Alter semper magnus, alter sæpe turpissimus* ». Voyez aussi Live, l. 9. ch. 18. Ce dernier écrivain (l. 9. ch. 17.) s'écarte de son chemin pour alléguer, comme un argument très-concluant, la persuasion où il étoit que, si Alexandre eût tourné ses armes contre l'Italie, il auroit été certainement vaincu par les Romains.

offensa hautement les préjugés religieux des Grecs, qui regardoient comme une impiété de prosterner le corps ou de plier le genou devant aucun souverain de la terre. Pouvoit-il donc se départir des formalités consacrées par l'usage des siècles, sans risquer de perdre insensiblement le respect qu'avoient pour lui ses sujets d'Asie. Ce fut dans la vue de concilier les préventions opposées des vaincus & des vainqueurs, qu'il affecta de descendre immédiatement de Jupiter Ammon. Cette prétention admise par l'avarice ou les craintes des prêtres Lybiens, ne lui sembloit pas devoir être contredite obstinément par les Grecs & les Macédoniens, qui reconnoissoient universellement que Philippe, son père, étoit descendu, par une longue suite d'ancêtres, du Jupiter Grec. Mais le succès de ce projet, qui auroit conduit les Grecs à rendre à Alexandre, comme fils de Jupiter, les mêmes hommages que les Barbares lui rendoient comme monarque de l'Orient, fut contrarié d'abord par le mécontentement secret de plusieurs de ses généraux & de ses courtisans, & ensuite par une indignation ouverte de leur part. D'un autre côté, la conduite d'Alexandre n'en favorisoit pas l'exécution. Il continuoit à vivre, avec ses amis, dans cette habitude familière de visites & de

repas donnés & rendus, qui caractérisoit les mœurs Macédonienes; il s'abandonnoit, sans contrainte, à la liberté de la conversation, & se livroit souvent à ces excès de vin qui déshonorent un souverain, & qui étoient un défaut de sa nation.

Dans de semblables occasions, ses hôtes, ou ses convives, jouissoient & abusoient de la familiarité indécente à laquelle ils avoient été accoutumés avec leurs rois. Ce fut au milieu d'un festin que Clytus, exalté par les fumées du vin, insulta audacieusement son prince, en déprisant ses plus nobles actions, & en tournant en ridicule ses prétentions à la divinité. Le roi, qui étoit également ivre, ne fut plus maître de lui-même: on retira Clytus de sa présence; mais le même Clytus s'étant conduit plus insolemment encore dans une autre occasion, Alexandre furieux enfonça une pique dans le sein de son ami [a]. Revenu sur-le-champ à lui-

Meurtre de Clitus. Olymp. 113. 1. A. C. 328.

[a] Montesquieu, qui (excepté Voltaire seul) est le plus distingué des apologistes modernes d'Alexandre, dit: « Il fit deux mauvaises actions; il brûla Persépolis & tua Clytus ». (Esprit des loix, l. 10. ch. 14.) Nous avons déja réfuté l'anecdote de l'incendie de Persépolis. Aristobule, cité par Arrian, attribue entièrement la mort de Clytus à l'insolence & à la folie de Clytus lui-

même, il se repentit de son emportement, & se seroit percé de la même arme, si ceux qui l'entouroient ne l'en eussent empêché. L'amertume de son repentir, & la douleur de ses remords, que la flatterie, ni les raisonnemens spécieux des sophistes ne purent appaiser ni adoucir [a], lui rendirent dès-lors la vie insupportable, & troublèrent la marche de ses idées & de ses actions. Il fut un temps où il adopta l'habillement des Perses; déploya la pompe du despotisme oriental; employa, & souvent préféra les Barbares; &, dans plusieurs circonstances de son règne, ce conquérant fortuné, mais à plaindre, paroît avoir été assiégé par des flatteurs, environné de conspirateurs, adoré par

même, & en disculpe totalement Alexandre. Mais Arrian observe, en philosophe, qu'Alexandre étoit véritablement blâmable de se livrer ainsi à l'ivrognerie & à la colère. Arrian, p. 84.

[a] Agis, poëte Argien, & Anaxarchus le sophiste, tâchèrent de le guérir de sa tristesse. Le dernier lui disoit, que les anciens représentoient la justice comme étant assise auprès du trône de Jupiter, pour indiquer que le juste & l'injuste dépendoient de la volonté des rois, dont toutes les actions devoient être tenues pour bonnes par eux-mêmes & par les autres. Arrian s'élève, avec indignation, contre cette abominable flatterie, & la note d'infamie. Arrian, p. 84.

ſes peuples d'Orient, & inſulté par la pétulance licentieuſe des Grecs & des Macédoniens.

La jalouſie ou des mécontentemens particuliers ont porté les Macédoniens à préſenter les plus belles de ſes actions ſous de traits défavorables & même odieux. Un an à-peu-près avant ſa mort, il ſe paſſa, à Opis ſur le Tigris, une ſcène qui montre l'embarras de ſa poſition & la grandeur d'ame avec laquelle il le ſurmonta. Ayant aſſemblé les troupes Macédoniènes, il leur déclara que ſon intention étoit, que ceux qui ſe ſentoient incapables, par leur âge, ou leurs infirmités, de ſupporter les fatigues de la guerre, ſe retiraſſent honorablement du ſervice, & fuſſent conduits en ſûreté dans leurs provinces reſpectives. Cette propoſition, qui auroit dû être reçue avec gratitude, fut très-mal interprêtée. Les ſoldats voyoient que l'armée avoit été nouvellement recrutée de trente mille Barbares, armés & équipés à l'Européene, formés aux exercices & à la diſcipline Grecques, & inſtruits dans les arts & le langage des vainqueurs. Ils crurent que le roi ne ſe ſoucioit plus du ſervice de ſes vieux ſoldats, & que c'étoit par mépris qu'il les renvoyoit. L'eſprit de ſédition s'empara du camp ; les Macédoniens, d'une voix unanime, demandèrent leur

Embarras de la poſition d'Alexandre, ſurmontés par ſa grandeur d'ame.

congé ; quelques-uns ajoutant, d'un ton moqueur, « qu'il n'avoit plus besoin d'eux, que son père Ammon combattroit pour lui ». A ces mots, le roi s'élança de la tribune où il étoit, & ordonna à ses gens de bouclier de saisir les plus audacieux, & de les mener sur-le-champ au supplice. Cette prompte sévérité appaisa le tumulte naissant. Les soldats restèrent immobiles & interdits, irrésolus ou épouvantés. Alexandre remonta sur la tribune & parla ainsi : « Mon dessein n'est pas, Macédoniens, de vous faire changer de résolution ; retournez chez vous sans craindre aucun obstacle de ma part ; mais, avant de quitter le camp, apprenez d'abord à connoître votre roi & vous-mêmes. Mon père Philippe (car c'est par lui qu'il convient de commencer) vous trouva, à son arrivée, en Macédoine, fugitifs, misérables, sans secours, couverts de peaux de mouton, menant paître dans les montagnes quelques chétifs troupeaux, que vous n'aviez ni la force ni le courage de défendre contre les Thraces, les Illyriens & les Triballiens. Ayant repoussé les dévastateurs de votre contrée, il vous fit descendre des montagnes dans la plaine, & vous apprit à mettre votre confiance, non dans vos forts & vos rochers, mais en votre valeur. Il vous forma,

Il rend compte lui-même du règne de Philippe & du sien.

par sa discipline & sa sagesse, à la civilisation & aux arts; il vous enrichit par des mines d'or, vous instruisit dans la navigation & le commerce, & vous rendit la terreur de ces nations, au nom desquelles vous aviez coutume de trembler. Parlerai-je de ses conquêtes dans la haute Thrace, ou de celles, plus importantes encore, dans les provinces maritimes de cette contrée? Ayant ouvert les portes de la Grèce, il châtia les Phocéens, réduisit les Thessaliens; &, tandis que je partageois le commandement, il défit & humilia les Athéniens & les Thebains, éternels ennemis de la Macédoine; desquels vous aviez été successivement tributaires, sujets & esclaves; mais mon père vous rendit leurs maîtres, &, après être entré dans le Péloponèse, & avoir réglé, à son gré, les affaires de cette péninsule, il fut nommé, d'un consentement universel, général de la Grèce combinée; titre non moins honorable pour lui-même que glorieux pour son pays. A mon avénement au trône, je trouvai une dette de cinq cents talens, & il y en avoit à peine soixante dans le trésor. Je contractai une nouvelle dette de huit cents talens; &, vous conduisant hors de la Macédoine, dont les limites sembloient ne devoir plus vous contenir, vous traversâtes en sûreté l'Hellespont,

quoique les Perses fussent encore les maîtres de la mer. Vous pouvez vous vanter d'avoir conquis l'Ionie, l'Eolie, les deux Phrygies & la Lydie, par une seule victoire. Votre courage & votre activité ajoutèrent bientôt à votre empire les provinces de Silicie & de Syrie, les forteresses de la Palestine, les antiquités de l'Egypte & la renommée de la Perse. La Bactriane & l'Arie, les productions de l'Inde, la fertilité de l'Assyrie, les richesses de Suze & les merveilles de Babylone vous appartiennent aujourd'hui. Vous êtes tous enfin généraux, princes, satrapes. Qu'ai-je réservé pour moi-même, si ce n'est ce manteau de pourpre & ce diadême, qui n'annoncent autre chose que ma prééminence dans la peine & les dangers? Où sont mes trésors particuliers [a]? ou pourquoi entasserois-je des trésors? Mon plaisir n'est-il pas de vous les distribuer? Vous savez que je me nourris plus mal que la plupart d'entre vous, & que je n'ai épargné ma personne en nulle occasion. Que celui de vous qui ose se comparer à moi, s'approche; qu'il découvre sa

[a] Il paroît, d'après Arrian, qu'Alexandre parle de ces trésors comme distincts des fonds militaires, & autres revenus employés à payer & récompenser les troupes, & à faire des établissemens publics tendant à la prospérité de l'empire.

poitrine, & je découvrirai la mienne. Mon corps est couvert de blessures honorables de toute espèce d'armes. Je veille souvent, pour que vous puissiez reposer, & c'étoit pour vous prouver l'intérêt constant que je prends à votre bonheur, que j'avois résolu de renvoyer dans leur patrie les infirmes & les vieillards d'entre vous, chargés de richesse & d'honneurs. Mais, puisque vous voulez tous m'abandonner, partez; allez dire à vos compatriotes, qu'oubliant les bontés signalées de votre roi, vous l'avez laissé entre les mains des Barbares vaincus. Ce rapport, sans doute, fera connoître votre gratitude & votre attachement [a]».

Ayant ainsi parlé, il sortit brusquement de la tribune, & s'achémina, à grands pas, vers le palais, accompagné seulement de ses gardes. Personne, durant deux jours, ne fut admis en sa présence. Au troisième, il fit venir ceux d'entre les nobles Persans qui étoient le plus distingués, & leur distribua les principaux départemens du commandement militaire. Il ordonna ensuite que certains corps d'infanterie & de cavalerie Barbares, porteroient le nom de bataillons royaux, de cohortes royales, ainsi

Scène touchante à Opis, sur le Tigris. Olymp. 113. 4. A. C. 325.

[a] Arrian, p. 152 & suiv.

que d'autres noms honorables. Instruits de ces changemens, les Macédoniens, qui étoient restés long-temps immobiles de confusion devant la tribune, sans suivre Alexandre, sans oser le retenir, s'assemblèrent en foule autour du palais, & déposèrent leurs armes aux portes, demandant humblement de voir leur roi, & déclarant qu'ils ne quitteroient point la place, que leurs larmes n'eussent excité sa compassion. Alexandre sortit, contempla leur humiliation & versa des pleurs. Ce silence touchant, marqué par des émotions alternatives de repentir & de réconciliation, fut enfin rompu par Callinès, homme qui jouissoit d'une haute estime dans la cavalerie : « Tes Macédoniens, ô roi! sont pénétrés de douleur, de ce qu'il ne leur est plus permis de s'appeller tes enfans & de t'embrasser, tandis que les Perses seuls jouissent de cet honneur. » « Dès ce moment, répliqua Alexandre, vous êtes tous mes enfans ». Callinès alors s'avança avec une vive émotion, & l'embrassa; & plusieurs autres ayant suivi l'exemple, ils reprirent tous leurs armes, &

[a] Tandis qu'aucun d'eux (les Macédoniens) n'avoit jamais cet honneur. Μαχίδονων υπο τις γεγευται ταυτης της τιμης. Arrian, p. 154.

retournèrent

retournèrent au camp avec des acclamations & des chants d'allégresse.

Alexandre (si nous en croyons le témoignage de ses historiens) étoit, de tous les hommes, le plus exact à rendre ses hommages aux dieux. Pour remercier le ciel de l'heureuse issue de cet événement, il célébra un sacrifice solemnel; &, après le sacrifice, un festin pour les principaux de ses sujets Européens & Asiatiques. Les Macédoniens étoient près de sa personne; les Persans près des Macédoniens, & les prêtres Grecs à côté des mages de la Perse, invoquant tous, dans des libations communes, le dieu de la concorde qui devoit à jamais unir les deux peuples & les deux empires. Bientôt après, les vétérans, dont le renvoi avoit occasionné la révolte, partirent pour se rendre dans leur pays. Alexandre acquitta leurs dettes, leur accorda la solde entière jusqu'à leur arrivée en Macédoine, & donna à chaque soldat une gratification de cinq mille livres tournois. Il pleura de nouveau en voyant partir plus de dix mille hommes qui l'avoient servi dans des campagnes aussi glorieuses; &, en témoignage du tendre intérêt qu'il prenoit à leur sûreté, il nomma Cratérus, qu'il aimoit le plus [a], pour être leur conducteur.

Fête célébrée, en commun, par les Macédoniens & les Perses.

[a] Arrian, p. 155.

Partage des conquêtes d'Alexandre.

Telle fut la vie de ce grand homme, dont le génie auroit dû changer la face de l'ancien monde d'une manière plus marquée, si l'homme qui peut faire le bien général n'étoit pas mortel, & si les progrès du bien ne demandoient pas des efforts non interrompus. Il semble, au premier coup-d'œil, qu'on doive regretter, de ce qu'en négligeant de donner un successeur à son trône, il ait laissé la carrière ouverte à ces guerres sanglantes qui désolèrent si long-temps la terre; mais les difficultés contre lesquelles il avoit été obligé lui-même de lutter, pouvoient lui démontrer l'impossibilité d'assurer l'empire à son fils Hercules, encore enfant, ou à son frère Aridée, homme foible & sans caractère. Les droits de la succession au trône n'avoient jamais été établis d'une manière solide en Macédoine, & l'on ne devoit pas s'attendre que le camp d'un conquérant deviendroit une école de modération ou de justice. Le premier parti que prirent ses généraux, fut de rejetter les prétentions naturelles d'Hercules, né de la fille de Darius, & de nommer pour cohéritiers de la monarchie, Aridée, & l'enfant de Roxane, alors enceinte, dans le cas où elle accoucheroit d'un fils. Cette destination annonçoit peu d'union ou de stabilité. Perdiccas, possesseur de l'anneau, ou

ſceau de ſon maître décédé, prit la régence en vertu de ce droit. Les troupes & les provinces furent partagées entre Cratérus, Ptolomée, Antigonus & d'autres chefs, qui, ayant été précédemment les égaux de Perdiccas, dédaignèrent de reſter ſes inférieurs. Chaque général comptoit ſur ſon épée pour ſe former un établiſſement indépendant ; de nouvelles troupes furent levées & diſciplinées ; des ligues ſe formèrent & ſe rompirent ; les enfans & les parens d'Alexandre, après avoir été ſucceſſivement priſonniers en différentes mains, périrent tous miſérablement. Les crimes & les calamités ſe multiplièrent [a], & aucun établiſſement ne put ſe conſolider juſqu'à la bataille d'Iſſus en Phrygie, qui confirma Ptolomée dans la poſſeſſion de l'Egypte, & Seleucus dans celle de la haute Aſie [b]. L'événement de la même bataille donna la Macedoine & la Grèce à Caſſandre, & la Thrace avec pluſieurs provinces de l'Aſie mineure à Lyſimaque. A. C. 30.

Hiſtoire ſubſéquente de l'Egypte & de la Syrie.

Les grands peuples de Syrie & d'Egypte, qui continuèrent dès-lors, juſqu'à ce que les Romains les euſſent ſubjugués, à être gouvernés par les

[a] Diodor. Sicul. l. 19 & 20. paſſim.

[b] Arrian, pp. 160 & 164.

familles respectives de Seleucus & de Ptolomée, n'adoptèrent jamais, en général [a], le langage ou les mœurs de leurs souverains Grecs. En Egypte, les premiers successeurs d'Alexandre perfectionnèrent les établissemens de commerce projettés par ce prince; & les rois de cette contrée, ainsi que ceux de Syrie, affectèrent de réunir, dans leurs cours, les arts & l'élégance

[a] La langue Grecque continua cependant à prendre faveur parmi les personnes du premier rang. Avant l'ère chrétienne, les Juifs, les Romains & les Africains la parloient. C'étoit le langage des savans, & des gens polis, en Egypte & en Syrie, ainsi qu'en Italie & à Carthage. Il devoit être généralement en usage dans la Judée, puisque les écrivains sacrés de ce pays-là l'employèrent à propager l'Evangile, qui fut d'abord prêché aux Juifs. Cette universalité de la langue Grecque semble avoir été due, 1°. aux colonies innombrables de Grecs en Europe, en Asie & en Afrique. 2°. Aux conquêtes d'Alexandre, dont les armées & les garnisons étoient continuellement recrutées en Grèce. 3°. Au caractère sociable & agréable des Grecs. 4°. A l'excellence du langage en lui-même, (Voyez les ch. 5 & 6.) dont la durée est aussi étonnante que son extension. Le Grec étoit parlé au milieu du quinzième siècle, lorsque Constantinople fut prise par les Turcs; de sorte que, depuis Homère, il subsista sans varier beaucoup, comme langue vivante, deux mille & quatre cents ans.

de la Grèce à la pompe & au luxe de l'Orient. Mais ils montrèrent moins de goût que d'ostentation. L'énergie de leur caractère s'affoiblit insensiblement par le contact continuel de la servitude. Ils tombèrent dans la mollesse & l'insouciance des despotes héréditaires; leurs règnes furent entièrement passifs pour le bonheur de leurs sujets & pour l'instruction du genre humain : des intrigues de femmes & d'Eunuques, ou de ministres aussi efféminés qu'eux, ne forment pas un sujet assez intéressant pour succéder aux faits mémorables qu'on trouve dans l'histoire des républiques Grecques.

Dans l'histoire de ces royaumes, l'événement le plus important est leur conquête par les Romains, qui s'emparèrent peu à peu de toutes les dépouilles de l'empire d'Alexandre à l'occident, comprises entre l'Euphrate & la mer Adriatique, & les réduisirent successivement en provinces. La Grèce, qu'on distingua alors sous le nom d'Achaie, communiqua sa littérature, ses arts[a] &

La division occidentale de l'empire d'Alexandre conquise par les Romains.

[a] Malgré la dégénération des Grecs, sous l'empire des Macédoniens & des Romains, leur contrée, & sur-tout Athènes, fut regardée long-temps comme le siège principal des arts & de la philosophie. Mais les artistes Grecs, ainsi que les poëtes, les orateurs, les historiens & les philosophes des derniers temps, ne furent que des simples imi-

ſes vices à l'Italie. La conquête de la Macédoine affranchit Rome du poids des taxes. L'acquiſition de la Syrie doubla les revenus de cette république. La ſoumiſſion de l'Egypte augmenta les bénéfices du commerce en Italie. Mais quelle que put être la richeſſe de ces nations [a], elles méritent peu les regards de la poſtérité, puiſque, dès la mort d'Alexandre, elles ne ſe diſtinguèrent par aucune invention qui tendît à perfectionner l'art de la guerre, ou à augmenter les jouiſſances de la paix.

Etat de la Grèce après le ſiècle d'Alexandre.

Le foible mêlange de colonies Grecques répandues dans l'Orient, étoit ſuffiſant, à la vérité, pour donner une nuance de civiliſation aux Barbares, mais trop peu conſidérable pour changer & s'aſſimiler cette maſſe de nations diverſes & nombreuſes. D'un autre côté, comme le principe de dégénération eſt ſouvent plus fort que celui de perfection, l'indolence & la ſervilité de l'Aſie ſe

tateurs, qui étoient bien loin du mérite & de la réputation des grands modèles. Les ouvrages de Phidias & d'Apelles, de Sophocles, de Démoſthènes, de Platon, &c. furent des objets d'admiration pour Ciceron & Sénèque, pour les écrivains du ſiècle d'Auguſte, pour Pline, Tacite, &c. & non ceux des Grecs leurs propres contemporains. Voyez le chapitre ſuivant.

[a] On voit un détail de tout ceci, extrait des regiſtres publics, dans Appian. Alexand. in Proem.

glifsèrent insensiblement en Grèce. Cette malheureuse contrée, dénuée de ses plus vaillans habitans qui avoient suivi l'étendard d'Alexandre, ou s'étoient opposé à ses armes, fut également insultée par la sévérité & l'indulgence de ses successeurs, puisque, dans l'un & l'autre cas, les Grecs sentoient & reconnoissoient leur dépendance. Forcés, à regret, de se soumettre à un maître, ils perdirent cette élévation de caractère & cet enthousiasme de valeur, qui avoient été produits par la liberté, nourris par la victoire, & confirmés par le sentiment intérieur de la prééminence nationale. Leurs dissensions domestiques, en les faisant passer, en grand nombre, au service des princes étrangers, répandirent, par ce moyen, la connoissance de leur tactique & de leur discipline dans des contrées beaucoup étendues & plus peuplées que la leur; &, au milieu de toutes leurs animosités personnelles, les capitaines d'Alexandre, embrassant uniformément les maximes de despotisme, que la grandeur d'ame de leur maître dédaigna toujours, se réunirent pour étouffer les rebellions naissantes des Grecs, dont les efforts languissans & mal dirigés pour recouvrer leur liberté, ne servirent qu'à les plonger plus avant dans la servitude. Dénué d'objets assez

immédiats & assez importans pour stimuler leur activité, l'exemple de leurs ancêtres cessa, à la longue, de les animer & de les inspirer. Les hommes de mérite n'ayant plus de récompenses à attendre, ne tendirent plus à la perfection des talens & des vertus. L'esprit de patriotisme s'évapora; le feu du génie fut éteint; l'effort du courage tomba avec l'espérance; &, à l'exception de la ligue Achéene [a], dont l'issue malheureuse a déja été rapportée dans cet ouvrage [b], la Grèce, depuis le siècle d'Alexandre, n'offre aucune suite d'événemens mémorables dans l'histoire des arts & des armes.

[a] Le judicieux Polybe traite de la ligue Achéene, & d'autres transactions contemporaines des Grecs & des Macédoniens, comme épisodes dans son histoire des progrès & de l'agrandissement de la république Romaine.

[b] Voyez le vol. 1. p. 388.



CHAPITRE XL.

ÉTAT de la littérature dans le siècle d'Alexandre. — La poésie. — La musique. — L'art du dessein. — La géographie. — L'astronomie. — L'histoire naturelle. — Les ouvrages d'Aristote. — Les sectes philosophiques établies à Athènes. — Décadence du génie. — Les dogmes des différentes sectes. — La philosophie Péripatéticiene. — Cette philosophie appréciée. — Sa destinée. — Rapport des opinions de Zénon & d'Epicure. — La philosophie stoïciene. — Cette philosophie appréciée. — La philosophie Epicuriene. — Caractère d'Epicure. — Philosophie de Pyrrhon. — Conclusion.

DANS les dernières années du règne d'Alexandre, la littérature, la philosophie & les beaux arts se montrèrent dans tout leur éclat; mais le principe fécond de vigueur & d'énergie, d'où découloit leur perfection primitive, avoit déja commencé à s'altérer *. Les expéditions mili-

Etat de la littérature dans le siècle d'Alexandre.

* Si nous considérons, d'un côté, que les premiers artistes Grecs, tels que les statuaires & les peintres, ne prenoient, pour élèves & pour modèles, que des hommes dont les formes corporelles étoient les plus accomplies; &, de l'autre, que la perte de la liberté & la corruption

taires de cet illustre conquérant furent décrites & publiées après sa mort dans les mémoires

des mœurs, en ôtant aux hommes l'énergie morale, leur ôte l'énergie physique & le prononcé des formes, sous ces deux rapports ; nous résoudrons aisément le double problême de la perfection, & ensuite de la décadence des anciens, dans le style sublime de l'art. Quant à la littérature, elle s'est plus étendue sans doute dans les siècles modernes, par un plus grand concours d'écrivains, & par un plus grand nombre de combinaisons nouvelles ajoutées aux anciennes ; mais si cette portion de la morale humaine s'est épurée par le goût & les convenances des idiômes particuliers, il faut convenir, au moins, qu'elle a perdu de sa précision & de sa force primitives, faute de ce divin & puissant véhicule, l'amour de la liberté & de la patrie, qui animoit Sophocles, Démosthènes, &c. Quant à la philosophie naturelle, elle a fait réellement des progrès; mais nous les devons à ceux de la physique expérimentale, de l'astronomie, de l'anatomie & de la chymie ; & nos conceptions même, à cet égard, n'ont pas été aussi vives & aussi précises que le furent celles des anciens Grecs sur les premiers élémens des choses, élémens dans lesquels nous avons trouvé le germe de toutes les sciences nouvelles. Quant à la philosophie morale, nous cherchons à la perfectionner dans nos écrits ou dans nos discours, ou même dans nos réflexions ; mais presque toujours sous la condition tacite de n'en faire usage, de notre côté, qu'autant que nous y trouverons notre in-

authentiques & intéressans de Ptolomée & d'Aristobule [a], qui avoient été les témoins & les compagnons de ses victoires. Mais ses exploits extraordinainaires & ses succès sans exemple, qui éclipsoient la réputation chimérique des héros de l'antiquité, produisirent, même de son vivant, une foule d'écrivains dont la crédulité & l'amour du merveilleux ne pouvoient être surpassés que par la bassesse de leur adulation [b]. L'exagération, en matière de faits, produisit cette enflure de style, cette prostitution d'ornemens, & ces graces affectées qui caractérisèrent les productions puériles & froides de Callisthènes, d'Onésicrite &

térêt ou notre bon plaisir (effet de l'égoïsme moderne); & nous ne rougissons pas de lire, dans l'histoire ancienne, que cette philosophie étoit la base, non des discours & des écrits des hommes, mais de leurs institutions civiles & de leur conduite privée. Quant à la politique & à la législation, nous sommes trop éloignés des anciens, par nos maximes actuelles, pour oser nous comparer en rien avec eux sur ces deux objets. Il ne nous reste donc, pour tout héritage inamovible, que les sciences naturelles à faire valoir avec discrétion, &, pour tout mobilier, que l'esprit d'épigramme & de vaudeville, avec lequel nous nous consolons gaiement de notre infériorité politique. *Note du Traducteur.*

[a] Arrian, in Proem.

[b] Lucian, de scribend. Hist.

d'Hégésias [a]. Le mauvais goût de ces écrivains, auxquels on doit attribuer tout ce qu'il y a de gigantesque & d'absurde dans l'histoire d'Alexandre, fut admiré & imité par plusieurs de leurs contemporains. La contagion gagna les orateurs même ; & c'est une chose remarquable, que l'éloquence verbeuse & ampoulée des Asiatiques s'introduisit en Grèce sur la fin du même siècle où l'on avoit applaudi aux compositions régulières & nerveuses de Lycurgus, d'Hypérides, d'Æschines & de Démosthènes [b] : tant il est vrai que dans tout pays où l'esprit est parvenu à son plus haut degré de perfection, il tend à dégénérer & à se corrompre * ! Soit que les écrivains qui

[a] Strabo, l. 19. p. 446.

[b] Dionys. Halicarn. de structura oration. Longinus, de sublim. Cicero, de orator. & de clar. orator. passim.

* Il en est des nations comme des individus. Elles sont bornées dans leurs progrès, comme un enfant, plus ou moins bien organisé, est borné dans ses conceptions. Passé l'âge mûr, les facultés intellectuelles de l'individu déclinent, comme les vertus & le génie d'un peuple en général dégénèrent. Une certaine révolution de générations, chez un peuple, détermine les différentes périodes de sa gloire & de sa décadence. Mais, dans la marche successive des choses, une nation dégénérée & usée se trouve remplacée ou représentée ailleurs par une autre ou plusieurs, qui jouent, à leur tour, un rôle

se sentent incapables d'égaler leurs prédécesseurs, aient recours au faux bel-esprit qu'ils substituent aux beautés de la nature & du vrai, soit qu'il y ait des bornes qu'il soit impossible aux hommes de franchir.

Poésie.

Sous le gouvernement Macédonien, la Grèce ne produisit aucun génie supérieur dans le genre de la poésie grave. Les tragédies de Sophocles & d'Euripides étoient encore en possession du théatre; il ne parut aucun poëte lyrique ni épique, capable de chanter les exploits d'Alexandre, quoique ce prince, amoureux de la célébrité, récompensât magnifiquement les basses flatteries d'Agis, de Cléon, de Chœrilus & d'autres méprisables panégyristes qui corrompirent son cœur sans gâter son jugement, puisqu'il déclara qu'il aimeroit mieux être le Thersites d'Homère que l'Achilles de Chœrilus [a]. Dans le même temps néanmoins, Philémon, Antiphanes [b], Lycon [c],

Progrès de la comédie.

brillant sur le théatre du monde; & c'est de la succession des peuples dégénérés que dérivent les exemples & les leçons utiles pour ceux qui surviennent. C'est par-là que l'histoire tend à perfectionner la morale, la législation & la politique. *Note du Traducteur.*

[a] Acro. ad Horat. Art. Poet. v. 357. Curtius, l. 8. ch. 5.

[b] Athenæus, l. 13. p. 555.

[c] Plut. de orat. 2. de fortun. Alexand.

ſur-tout l'Athénien Ménandre, portèrent la comédie au plus haut degré de perfection où elle fût jamais parvenue chez aucune nation de l'antiquité. Les inſtitutions & le caractère des Grecs étoient peu favorables à cette eſpèce d'écrits. La turbulence licentieuſe de la démocratie convertiſſoit généralement les ſaillies de l'eſprit & de la bonne humeur en pétulance & en bouffonneries. Le changement de gouvernement & de mœurs, en exigeant plus de reſpect pour les règles de la décence & plus de circonſpection dans les diſcours, perfectionna leur diſcernement, & leur fit ſentir peu-à-peu cette fineſſe du ridicule, où l'on ſous-entend plus qu'on ne dit, & ces ébauches de caractère plus intéreſſantes, parce qu'elles ſont plus juſtes, qui diſtinguoient les traits comiques de Philémon & de Ménandre [a].

Muſique. Alexandre, dans ſa première jeuneſſe, aimoit beaucoup les ſpectacles dramatiques. Theſſalus étoit ſon auteur favori, mais Athénadorus étoit celui du public. Les Magiſtrats qui, ſuivant l'uſage des Grecs, étoient chargés de prononcer ſur les talens rivaux au théatre, adjugèrent le prix du mérite à Athénadorus. Le jeune héros dé-

[a] Vid. Plut. comp. Ariſtoph. & Menand.

clara que cette décision lui faisoit plus de peine qu'il n'en auroit éprouvé à la perte de son héritage [a]. Les musiciens Timothée [b] & Antigénides [c] déployèrent encore les effets merveilleux de leur art; mais comme la sévérité de l'éducation & des mœurs se relâchoit continuellement, dans toutes les parties de la Grèce, nous trouvons que la musique, destinée originairement à exalter l'esprit & le courage, étoit universellement employée, dans les derniers temps, à séduire l'ame & à enflammer les passions [d].

Les arts du dessein, de la peinture, de la sculpture & de l'architecture, parurent, dans leur plus beau lustre, sous les règnes de Philippe & d'Alexandre, qui tous deux n'avoient pas moins de goût pour en juger [e] que de munificence pour les récompenser. L'expédition d'Alexandre en Orient introduisit, ou du moins multiplia en Grèce ces pierres précieuses, qui fournirent dès-lors quelques-uns des plus beaux morceaux du génie Grec. Les talens & le goût de Pyrgotelès

Arts du dessein.

[a] Plut. orat. 2. de fortun. Alexand.

[b] Hephæst. de met.

[c] Plut. de orat. de fortun. Alexand.

[d] Aristot. Politi. l. 8. ch. 6.

[e] *Judicium subtile videndis artibus.*

Horat. Epist. l. 2. Epist. 1. v. 242.

se distinguèrent dans cet art charmant, Il[a] eut l'honneur exclusif de représenter la figure d'Alexandre sur des pierres gravées, comme Lysippe de la jetter en bronze, & Apelles de la peindre[b]. Lysippe étoit admiré, avec raison, pour avoir porté l'art à une imitation plus exacte de la nature, sans être inférieur à ses prédécesseurs dans le beau idéal[c]. Nous avons déja fait mention de ses vingt-une statues équestres des gardes Macédoniennes tuées à la bataille du Granique. Il jetta, dit-on, six cents dix figures en bronze[d], nombre qui prouveroit, s'il n'est pas fort exagéré, que sa facilité au travail a surpassé de beaucoup celle de tous les statuaires anciens & modernes. La liste nombreuse des peintres contemporains d'Apelles, fait supposer que la peinture étoit fort accueillie de son temps[e]. Les plus célèbres de ces artistes furent Amphion &

Lysippe.

Apelles, & autres artistes contemporains.

---

[a] Plin. l. 7. ch. 37. & Plutarq. in Alexand.

[b] Vid. Plin. edit. Berolin. 1. 221. 3. 217-228.

[c] Plin. 3. 194 & suiv.

[d] M. Falconet, qui a fait la fameuse statue de Pierre-le-Grand, regarde la chose comme impossible, & donne une interprétation différente aux paroles de Pline. Voyez ses observations sur ce passage, dans sa traduction des livres de Pline relatifs aux arts. vol. 2. Lausanne.

[e] Plin. 3. 222.

Asclépiodore,

Asclépiodore [a], qu'Apelles reconnoissoit comme supérieurs à lui dans quelques parties de la composition; Aristides, le Thébain, qui étoit inimitable pour l'expression [b], & Protogènes, de Rhodes, qu'Aristote exhorta à peindre les exploits immortels d'Alexandre [c]. Les branches inférieures de l'art, si elles ne furent pas d'abord cultivées dans ce même siècle, furent ensuite portées à leur perfection. Pyréicus [d] se renferma dans des sujets vulgaires, & Antiphilus [e] s'adonna aux caricatures que les Grecs appelloient Grylli. La théorie & la pratique de la peinture étoient expliquées dans plusieurs ouvrages dont la perte mérite nos regrets [f].

Au milieu de la grande multitude d'artistes & d'écrivains sur l'art, tous reconnoissoient la prééminence d'Apelles, dont les ouvrages furent innombrables, & dont un seul auroit suffi pour établir sa réputation [g]. Son tableau d'Alexandre Ouvrages d'Apelles.

[a] *Idem*. 3. 226.

[b] *Idem*. 3. 215-225.

[c] Il l'exhortoit à les peindre « *propter æternitatem rerum* ». Plin. *ibid.*

[d] Plin. 3. 226.

[e] *Idem*. 3. 229.

[f] *Idem*. *ibid.*

[g] Plin. 3. 222. & suiv.

prenant la foudre en main, fut vendu au temple de Diane Ephésiène, quatre-vingt-douze mille livres. Sa Vénus Anadyomène fut endommagée par accident; personne n'osa hasarder de rétablir les parties qui avoient été effacées; de sorte que le dommage fait au tableau contribua à la gloire de l'artiste. Le modèle de cette Vénus étoit la belle Campaspe, maîtresse favorite d'Alexandre. La sensibilité d'Apelles fut trop profondément frappée des charmes qu'il avoit à exprimer. Alexandre ne se fut pas plutôt apperçu de sa passion, que, pour me servir du langage de Pline, il lui fit présent, non-seulement de Campaspe, mais lui sacrifia sa propre affection. Ce célèbre artiste, qui reçut bien d'autres preuves encore de l'amitié de son maître, vécut cependant en bonne intelligence avec ses confrères. Il s'attribua, par la franchise naturelle à son âge & à sa nation, le mérite qui lui appartenoit, & déclara hautement qu'aucun de ses concurrens ne pourroit imiter le gracieux [a] de son pinceau. Mais il se reconnut inférieur à plusieurs de ses contemporains dans

---

[a] *Deesse iis unam Venerem dicebat quam Græci charita vocant; cætera omnia contigisse; sed hâc solâ sibi neminem parem*». Plin. 3. 222. & suiv.

quelques autres parties de l'art. Le desir de voir les ouvrages de Protogènes, lui fit entreprendre le voyage de Rhodes. Il y trouva un rival qui n'étoit pas indigne de lui. Au lieu de céder aux sentimens d'une basse jalousie, il tira Protogènes de l'obscurité, mit un haut prix à ses tableaux, & apprit aux Rhodiens, qui déprécioient, dans leur concitoyen, les mêmes talens qu'ils admiroient dans un étranger, à reconnoître & à respecter son mérite [a].

Décadence des arts après la mort d'Alexandre.

Bientôt après la mort d'Alexandre, la peinture & les arts, qui en dépendent, *cessèrent* [b]. Par cette expression, Pline n'entend pas qu'ils cessèrent d'être cultivés, mais de faire des progrès ultérieurs, puisque ni les élèves d'Apelles & de Lysippe, ni ceux qui vinrent après eux, ne furent capables d'atteindre à la gloire de leurs prédécesseurs. Les rois Grecs d'Egypte & de Syrie semblent avoir porté leur attention plutôt vers la littérature que vers les arts. Mais, dans ces deux genres, les écoles d'Alexandrie & de Séleucie n'aspirèrent jamais au-delà de l'humble mérite d'imiter parfaitement les Grecs. La proximité de cette contrée fut cause que les arts

[a] Plin. *ibid.*

[b] « *Cessavit deinde ars* ». Plin. *ibid.*

jettèrent des racines plus profondes à Alexandrie qu'à Séleucie ; &, par la même raison, ils semblent avoir fleuri plus long-temps, & plus abondamment, dans les petites principautés de Pergame & de Bythinie que dans les royaumes opulens de Syrie & d'Egypte [a].

Géographie. L'expédition d'Alexandre contribua à la perfection des sciences naturelles & morales. Ses marches furent mesurées, avec soin, par Diognètes & Beton. D'autres géomètres [b] furent employés à examiner les parties plus éloignées des contrées qu'il traversa ; & la description exacte de ses conquêtes, qu'il eut soin lui-même de faire rédiger, d'après ces matériaux, par des hommes d'une intégrité & d'une habileté reconnues, donna une forme nouvelle à la science de la géographie [c].

Astronomie. Après la conquête de Babylone, Alexandre s'empressa de demander les observations astronomiques qui avoient été faites, dans cette ancienne capitale, depuis plus de dix-neuf siècles ; elles

---

[a] Winkelmann, Geschichte der kunst des alter thums, « Histoire de l'art des anciens ». p. 711. & suiv.

[b] Strabo, l. 2. p. 47.

[c] Cassini, sur l'origine de l'astronomie, &c. Acad. des Sciences, t. 7. p. 13.

remontoient à deux mille deux cents & trente-quatre ans au-delà de l'ère chrétienne. Par ordre d'Alexandre, elles furent fidellement transcrites & transmises à Aristote [a], que la foiblesse de sa santé avoit probablement empêché d'accompagner son pupille en Orient; ou qui, peut-être, préféra volontairenent une retraite philosophique dans Athènes, à la gloire de suivre le conquérant du monde.

Histoire naturelle.

Ce ne fut pas là le seul présent fait à son instituteur, par lequel Alexandre montra tout-à-la-fois sa gratitude & son amour pour les sciences. L'histoire naturelle fut particulièrement due à sa curiosité & à sa munificence. Il dépensa près de cinq millions de livres, somme équivalente à celle de quarante millions d'aujourd'hui, pour rassembler plusieurs productions rares de la nature, dans diverses contrées de l'Asie, & particulièrement cette étonnante variété d'animaux [b] qu'Aristote a décrits avec tant de précision [c].

Connoissances morales.

Mais de quelques obligations que les sciences

[a] Porphyr. apud Simplicium, in Aristot. de Cœlo, l. 2.

[b] Plin. l. 8. ch. 16.

[c] Voyez la critique sur l'Histoire des animaux d'Aristote, par M. de Buffon, vol. 1.

naturelles ſoient redevables à Alexandre, il ſembleroit que les ſciences morales ne lui devroient pas moins pour ſes découvertes & ſes conquêtes [a]. L'étude de la nature humaine dut s'agrandir ſingulièrement par un ſi vaſte apperçu de mœurs, de coutumes & d'inſtitutions juſqu'alors inconnues, & il paroît que cet avantage ne fut pas excluſif pour ceux qui ſe trouvèrent de l'expédition, & dont les ouvrages ont malheureuſement péri; puiſque les traités de morale & de politique d'Ariſtote découvrent non-ſeulement plus de méthode dans ſes raiſonnemens, mais un fonds plus riche de faits ſuſceptibles d'analyſe, que les écrits de tous ſes prédéceſſeurs enſemble, ſans excepter ceux des voyageurs Xénophon & Platon.

La plus grande partie des ouvrages d'Ariſtote fut, ſans doute, compoſée avant les conquêtes des Macédoniens; mais il eſt probable que cet

---

[a] Les arts & les ſciences ne fleurirent pas ſeulement du temps d'Alexandre; elles fleurirent, dit Plutarque, δια Αλεξανδρον, « par Alexandre », ou plutôt, « il fut la cauſe de cet effet ». Le paſſage qui ſuit, Καρπων μεν γαρ ευφοριαν, &c. devroit être étudié par tous les princes qui aſpirent à la gloire; à cette gloire plus grande que celle du pouvoir, plus étendue & plus durable que celle des conquêtes.

homme extraordinaire, dont l'exactitude étoit égale au génie, les retouchoit & les corrigeoit continuellement, & on ne peut pas croire que l'abondante moisson de faits & d'observations recueillie par ses savans amis qui accompagnoient Alexandre, ait été négligée par un philosophe dont l'ambition paroît avoir été non-seulement d'éclipser ses prédécesseurs & ses contemporains, mais de ne laisser à ses disciples & à ses successeurs aucun moyen d'acquérir de la réputation.

« Aristote, dit lord Bacon *, pensoit comme les princes Ottomans, qu'il ne pouvoit régner en paix, à moins de détruire tous ses frères; » & son ambition littéraire étoit aussi extrême qu'exclusive. Il n'aspiroit pas moins qu'à embrasser le cercle entier des arts & des sciences, & il faisoit profession d'expliquer tout ce qui peut être connu dans le monde moral, ainsi que dans le monde physique. Non content d'étendre son empire jusqu'au dernier effort de l'intelligence humaine, il en franchit hardiment les bornes, avec la même confiance que son élève se présentoit à l'ennemi. Mais ayant à combattre des ennemis plus opiniâtres que les Perses, sa témérité fut moins heureuse que celle d'Alexandre.

Ouvrages d'Aristote.

* De augm. Scientiarum. liv. 3. ch. 4.

Sa philosophie.

Il divisa la philosophie en deux classes : la contemplative & la pratique. La philosophie contemplative ou abstraite, à laquelle il donna d'abord le nom de métaphysique [a], est par-tout obscure ; souvent inintelligible, plus chimérique encore, mais beaucoup moins agréable que celle de son maître Platon. Elle comprenoit non-seulement l'examen de ces idées abstraites,

[a] Quelques écrivains ont supposé que ce titre fut donné aux quatorze livres d'Aristote, qui suivent immédiatement sa physique, par Andronicus de Rhodes, philosophe péripatéticien du siècle d'Auguste, lequel publia la première édition complette des Œuvres d'Aristote. Dès ce temps-là, les différens sujets traités dans ces quatorze livres, furent regardés comme constituant une branche de science. Aristote avoit divisé la philosophie en spéculative & en pratique. La première comprenoit la métaphysique, qui considéroit les propriétés générales de l'être, & l'essence des choses séparées de la matière ; la physique, qui considéroit la nature des substances matérielles, & l'ame humaine ; & les mathématiques, qui considéroient certaines propriétés du corps, abstraites du corps même. La philosophie pratique d'Aristote, qui avoit pour but de régler les opérations intellectuelles & morales des hommes, comprenoit la logique, sous laquelle il semble avoir renfermé la réthorique & la critique ; & la morale, contenant l'économie & la politique. Voyez Strabon, p. 609. & Bayle, art. Tyrannion.

existence, substance, qualité, genre, espèce, &c. qui ont été si long-temps & si inutilement mises à la torture par les discussions absurdes des scholastiques, mais les doctrines générales concernant l'essence ou l'esprit, particulièrement l'essence de la divinité. Il traite de l'ame dans un ouvrage séparé; on voit aisément qu'Aristote a fait de nouveaux noms, plutôt que de nouvelles decouvertes, & que la doctrine de l'immortalité n'est nulle part aussi-bien présentée dans les écrits de ce philosophe que dans ceux de Platon.

La philosophie naturelle d'Aristote mérite le nom de métaphysique dans le sens moderne de ce mot, puisqu'il expliquoit les loix de l'univers par des comparaisons d'idées abstraites, non par l'observation & l'expérience *. Lorsqu'il Sa physique.

* « La métaphysique, telle que nous la considérons aujourd'hui, est une science intermédiaire entre la physique & les mathématiques. C'est l'esprit de l'être pensant qui travaille sans cesse à l'analyse de la matière & à la perfection de la morale. Elle n'est point elle-même une science absolue, mais elle coopère à toutes les opérations de l'entendement humain. Elle épure la raison par le choc des opinions; elle enflamme le génie par la découverte des vérités nouvelles; elle doit finir par nous donner la clef de toutes les sciences positives, en nous les traduisant

descend aux détails, il décèle plus d'ignorance sur les mouvemens & les dimensions des corps célestes que plusieurs de ses prédécesseurs. On le trouve assez instruit sur l'anatomie de l'homme & des autres animaux, si on considère les erreurs grossières qui régnoient de son temps. La chymie n'étoit pas encore inventée. Depuis l'introduction de la philosophie idéale, les hommes avoient cessé *d'observer* la nature; c'est pourquoi on ne pouvoit pas s'attendre qu'ils imitassent ses opérations & l'examinassent dans le creuset de l'expérience. En fait de mathématiques, Aristote paroît y avoir été moins versé que ses prédécesseurs, Pythagore & Platon, quoique dans l'invention de l'art du syllogisme il déploie une persévérance & une énergie d'esprit, qui auroient produit les plus grandes découvertes, si elles eussent été dirigées vers les sciences mathématiques *.

dans un style simple, vrai & sublime comme la nature ». Nouveaux principes de Physique, t. 1. p. 9. *Note du Traducteur.*

* Aristote, n'ayant point un assez grand nombre d'observations & d'expériences comparées, ni de données mathématiques sur la marche de la nature, ne pouvoit appliquer l'art du syllogisme qu'à des raisonnemens purement métaphysiques. Cet art est tombé en désuétude

Le scepticisme de son contemporain Pyrrhon, & plus encore les sophismes captieux des Eristiques, devoient engager naturellement Aristote à examiner, avec plus d'attention que ses prédécesseurs, la nature de la vérité, & les moyens de la défendre contre les attaques des déclamateurs & les subtilités des argumentateurs. C'est pourquoi il entreprit de réduire tout le raisonnement en principes, & d'en déduire les règles par lesquelles toute conclusion doit être liée à ses prémices pour devenir conséquente & juste. Il accomplit ce dessein hardi, ayant fondé, sur un seul axiôme, un systême de vérités abstraites, toutes appuyées de la démonstration. L'axiôme Sa logique.

depuis l'invention de l'algèbre; mais c'est à lui que nous devons l'algèbre elle-même. Plus les hommes acquièrent d'observations, de faits & de données, plus la logique s'épure & se simplifie. On pourroit réduire aujourd'hui tous les syllogismes possibles dans ce seul syllogisme universel : « La raison des choses & la raison des sens, agissans l'une par l'autre, dans le systême physique & moral, tendent nécessairement, & sans cesse, à donner à l'homme l'intellect distinct & juste de ses sensations & de ses idées, non-seulement sur les principes, les causes & les effets du méchanisme de son propre individu, mais encore, & en même-temps, sur les principes, les causes & les effets du méchanisme de l'univers ». Nouveaux principes de Physique, t. 1. p. 33. *Note du Traducteur.*

d'où il part, & sur lequel roule tout ce systême, est, que tout ce qu'on dit d'un genre, peut se dire de chaque espèce & de chaque individu contenus sous ce genre. Mais l'application de cet axiôme est, en général, assez facile à faire sans les règles d'Aristote. Sa logique, quelque succès qu'elle ait pu avoir contre les subtilités des sophistes & des *Eristiques*, contribue peu à la formation de l'entendement humain, & n'ajoute rien aux observations à faire sur l'homme ou sur la nature, qui sont les seules bases sur lesquelles toutes les découvertes utiles doivent être fondées.

Ses écrits moraux & critiques.

Si du naufrage général de la littérature, dans lequel périrent plusieurs des écrits d'Aristote [a], on n'eût sauvé que les ouvrages que nous venons de citer, il faut avouer que le précepteur d'Alexandre ne mériteroit pas l'attention de la postérité. Quant à sa philosophie abstraite, ou métaphysique, nous ne pouvons que déplorer les vains efforts qu'il a faits; mais, dans ses ouvrages critiques & moraux, & sur-tout dans ceux de politique, nous trouvons la même pénétration d'esprit,

[a] Voyez le sort de ses ouvrages, rapporté avec soin dans le Dictionnaire de Bayle, art. Tyrannion.

la même finesse de raisonnement, & la même vigueur de conception dirigées vers des objets d'une grande importance & d'une utilité réelle. L'état des choses, au temps où il vécut, & les circonstances qui lui furent particulières, concoururent avec les dons de la nature, & l'habitude de la réflexion, à l'élever à cette distinction éminente, qui fut reconnue par ses contemporains & admirée par la postérité.

Les grandes occasions qu'il eût de se perfectionner.

A. C. 368.

Il naquit la première année de la quatre-vingt-dix neuvième olympiade, à Stagire, ville provinciale de Macédoine, & fut élevé à la cour de Pella, où son père étoit médecin du roi. Dans sa première jeunesse, il fut envoyé à Athènes, & y resta vingt ans à l'école de Platon. La littérature & les beaux arts étoient cultivés alors dans cette ville, avec un succès sans exemple; & l'esprit philosophique, quoique souvent mal dirigé, s'y trouvoit dans sa plus grande vigueur. Ayant été choisi par Philippe, pour guider & faire valoir les heureuses dispositions de son fils, il retourna dans son pays natal, & demeura huit ans à la cour de Macédoine. Alexandre profita sans doute beaucoup des instructions d'Aristote; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que le dernier retira de grands avantages de la reconnoissance de son pupile. On en a déjà vu plusieurs preuves; &

c'eſt peut-être à la munificence d'Alexandre qu'on doit attribuer la facilité avec laquelle ſon inſtituteur forma une bibliothèque[a], collection d'une dépenſe prodigieuſe dans ces temps-là, & dans laquelle il ne pouvoit avoir d'autres rivaux que les rois d'Egypte & de Pergame : mais la bibliothèque d'Ariſtote fut formée pour ſon uſage, & non pour une vaine oſtentation[b].

Son long ſéjour à Athènes;

Il paſſa, preſqu'en entier, les quatorze dernières années de ſa vie à Athènes, entouré de tous les ſecours que les hommes[c] & les livres pouvoient lui fournir, pour continuer ſes recherches philoſophiques. La gloire d'Alexandre, qui rempliſſoit alors l'univers de ſon nom, aſſuroit le repos & la conſidération à un homme qu'il diſtinguoit comme ſon ami; mais, après la mort prématurée de cet illuſtre protecteur, l'envie & la

---

[a] Strabon.

[b] Les rois d'Egypte de Pergame étoient amateurs de livres plutôt que de ſcience. Ils regardoient une grande bibliothèque, comme contribuant à la magnificence ſuperflue de la royauté. Vid. Galen. Comment. 2. in Hyppocrat. de natur. hom.

[c] Ariſtote avoit probablement pluſieurs collaborateurs dans ſes recherches & ſes compoſitions philoſophiques. Ὁ δὲ σοφος, και καθ' αυτον, ων, δυναται θεωρειν βελτιον δ' ισως συνεργους εχων. Ethic. Nicom. l. 10. ch. 7.

jaloufie des prêtres & des fophiftes enflammèrent la rage fuperftitieufe de la populace Athéniene; & les mêmes paffions odieufes qui étoient devenues fatales à la vertu [a] de Socrate, affaillirent, avec la même férocité, la réputation & le mérite d'Ariftote. Pour éviter la cruauté des perfécutions, il fe retira fecrètement à Chalcis en Eubée. Cette démarche étoit naturelle pour fe mettre en sûreté; mais, de peur que fa conduite ne fût regardée comme une pufillanimité, en ce qu'elle formoit un contrafte avec la fermeté de Socrate dans une femblable occafion, il confentit à interpréter fa fuite, en difant qu'il n'avoit pas voulu laiffer aux Athéniens une feconde occafion « d'outrager la philofophie [b] ». Il paroît n'avoir furvécu que de quelques mois à fa retraite d'Athènes; la perfécution & le chagrin abrégèrent probablement fes jours [c].

& fa mort. Olymp. CXIV. A. C. 322. Age 63.

Sectes philofophiques établies à Athènes.

Malgré les perfécutions qu'éprouvoient, de temps en temps, les philofophes, la philofophie avoit pris de trop profondes racines à Athènes

---

[a] *Virtutem incolumen odimus*
Sublatam ex oculis quærimus invidi.
HORACE.

[b] Αμαρτανειν περι την φιλοσοφιαν. Ælian. l. 3. ch. 6.

[c] Laert. l. 5. in Ariftot. & auctor citat. apud Bruker. Hiftor. Philofoph. vol. 1. p. 787. & fuiv.

pour être extirpée par la frénésie passagère d'une populace capricieuse. Théophraste succéda tranquillement à Aristote dans le Péripaton, ou promenade du Lycée, d'où ses disciples retinrent le nom de Péripatéticiens[a]. Dans le même temps, Zénon enseignoit *la vertu* dans le Stoa, ou portique, d'où ses disciples furent nommés Stoïciens[b]. Epicure expliquoit *le plaisir* dans ces jardins si renommés, qui furent connus depuis sous son nom[c]. Les disciples de Diogènes le cynique s'assembloient encore dans le Cynosarges[d] : Speusippe & Xénocrates succédèrent à Platon dans l'Académie[e]; & Pyrrhon, l'Elien, fondateur de la secte des Sceptiques, qui avoit accompagné Alexandre dans ses expéditions d'Orient, & participé à la munificence de ce prince[f], devint, après la mort de son bienfaiteur, citoyen d'Athènes[g]. Ainsi cette illustre

Olymp. CXX.

a L'opinion commune, que les Sectateurs d'Aristote étoient appellés Péripatéticiens, εκ τυ περιπατειν, « *ex deambulatione* », adoptée par Ciceron & d'autres, est refutée par les auteurs cités dans Brucker, vol. 1. p. 787.

b Laert. 7. 5.

c Cicero, ad Attic. l. 2. Epist. 24.

d *Idem. ibid.*

e Suidas, in Speusipp. Laert. l. 4. ch. 1. & suiv.

f Sextus Empiric. Pyrrhon, Hypotyp. l. 1. ch. 3.

g Laert. in Pyrrhon.

cité,

cité, après l'extinction de sa liberté & de sa gloire militaire, maintenoit encore sa prééminence dans la littérature, la philosophie & les beaux arts. Ce fut dans le siècle d'Alexandre qu'Athènes, comme le siège des sciences, prit cette forme déterminée, qu'elle conserva exactement durant sept cents ans, jusqu'à l'invasion de la Grèce, par Alaric, roi des Goths[a]; & c'est une chose digne d'observation, que les philosophes qui, pendant ce long intervalle, perpétuèrent les différentes sectes, suivirent, avec soumission, les opinions de leurs maîtres respectifs. Bientôt après le siècle d'Alexandre, le génie disparut; la littérature & les arts dégénérèrent également; on ne vit naître aucune secte nouvelle; il se fit peu d'innovations, & celles qu'on tenta furent sans succès. Ainsi la période qui a été assignée à la conclusion du présent ouvrage, semble avoir limité les progrès de l'esprit humain; soit, comme l'observe Longin, parce que la liberté est la meilleure nourrice du génie, & qu'elle est singulièrement propre, en faisant naître l'émulation & l'espérance, à exciter l'énergie de ceux qui sont nés & organisés pour les

Après J. C. 396. Déclin du génie.

---

[a] Voyez l'Histoire de l'empire Romain, par Gibbon, vol. 3. ch. 30.

grandes choses [a]; ou parce que, suivant l'expression d'un grand philosophe, « il est un degré d'exaltation, ainsi que d'abaissement, auquel une nation n'est pas plutôt arrivée que le cours des événemens la force de prendre une direction contraire ».

Dogmes des différentes sectes.

Au lieu d'examiner cette question spéculative que le monde est peut-être trop jeune encore pour nous mettre en état de déterminer exactement, il conviendra mieux au plan d'un ouvrage historique d'expliquer les dogmes des différentes écoles de philosophie établies dès-lors à Athènes, de rapporter brièvement leurs succès divers, & de chercher le rapport de ces systêmes de bonheur avec les mouvemens naturels d'un sentiment pur & d'une raison impartiale.

Dogmes de la secte péripatéticiene.

Aristote, fondateur de l'école Péripatéticiene, reconnoissoit, ainsi que Socrates & Platon, la dignité de la nature humaine, & plaçoit la principale félicité de l'homme, non dans le charme de ses sensations passives, mais dans le propre exercice [b] de ses facultés intellectuelles & mo-

---

[a] Longin. de Sublim. Sect. 44.

[b] Les Stoïciens adoptoient, en cette occasion, & les sentimens & le langage d'Aristote. Ὁ μεν φιλοσοφος αλλοτριαν ενεργειαν ιδιον αγαθον ὑπολαμβανει. ὁ δε φιληδονος ιδιαν πεισιν· ὁ δε νουν εχων ιδιαν πραξιν. M. Anton.

tales. Suivant Aristote, l'habitude de cet exercice, dirigée par la droite raison, constituoit le plus haut degré d'excellence dans l'homme, de la même manière que l'excellence d'autres animaux & même du règne végétal & du règne minéral, résultoit de la perfection de ces qualités, par lesquelles ils sont respectivement distingués. Comme l'homme, d'ailleurs, est un être composé, consistant en matière & en esprit, il paroît évident que sa meilleure manière d'être doit dépendre, à quelques égards, de la condition de son corps, & des moyens nécessaires pour maintenir cette partie inférieure de sa nature dans son état le plus parfait. L'absence de la maladie & des infirmités, & la bonne constitution de nos organes corporels, sont des choses desirables, non-seulement pour elles-mêmes, mais comme nous fournissant l'occasion & les moyens de faire valoir cette énergie d'esprit d'où résulte notre principale félicité. De même, les biens de la fortune, les richesses, les amis, & les autres avantages extérieurs, sont desirables, non-seulement en ce qu'ils contribuent à satis-

6. 51. « L'homme vain & glorieux met son propre bonheur à faire agir les autres; le voluptueux, à jouir de ses sensations passives; l'homme sage, à exercer ses propres facultés.

faire nos besoins corporels, mais comme les instrumens par lesquels un homme sage est en état d'exercer ses vertus & d'accomplir ses projets. Au milieu des grandes calamités [a], Aristote n'exigeoit point cette parfaite résignation à laquelle prétendoient quelques philosophes. Il permettoit un degré modéré de perturbation, comme convenable à la foiblesse de la nature humaine. Dans la présente constitution des choses, il pensoit qu'une certaine sensibilité de passion est, non-seulement excusable, mais nécessaire, parce que le ressentiment nous mettoit en état de repousser les injures [b], & que le souvenir des malheurs passés nous rendoit plus attentifs à prévoir & à prévenir les maux qui pouvoient nous assaillir par la suite. Mais, quoique ce grand philosophe reconnût l'influence de la fortune dans les affaires humaines, & regardât comme impossible à l'homme le plus ferme de rester, sans s'émouvoir, au milieu des malheurs de

---

[a] Ουτε γαρ εκ της ευδαιμονιας κινηθησεται ραδιως, ουτε υπο των τυχοντων ατυχηματων, αλλ' ὑπο μεγαλων και πολλων. Ethic. Nicom. l. 1. ch. 10.

[b] Supporter humblement les insultes étoit regardé comme une chose infiniment honteuse, & qui ne convenoit qu'au caractère d'un esclave. Τοδε προπηλακιζομενον ανεχεσθαι ανδραποδωδες. Ethic. Nicom. 4. 2.

Priam [a], il soutenoit cependant que nous étions les principaux architectes de notre bonheur. L'acquisition de ce bonheur dépendoit beaucoup plus de nos propres pensées & réflexions, qui nous étoient toujours intimément présentes, & de la constitution de notre esprit, qui se trouvoit, en quelque façon, soumis à notre propre direction, que de notre situation & des circonstances extérieures, lesquelles ne nous affectoient qu'accidentellement, & sur lesquelles nous n'avions ordinairement que très-peu de pouvoir, & quelquefois aucun. La perfection de notre vertu, qui étoit entièrement notre propre ouvrage, brilloit d'un éclat particulier dans l'obscurité d'une disgrace non-méritée. Lorsque nous la supportions avec une noble patience, nous avions lieu de nous féliciter de notre force d'esprit, & cette satisfaction intérieure soulageoit toujours la douleur de nos blessures extérieures. Assailli par les afflictions les plus terribles, un homme sage ne devoit pas prétendre, à la vérité, au titre d'*heureux* ; mais il ne pouvoit pas non plus être appellé *malheureux*, puisqu'il conservoit encore toute son aversion pour les actions viles & odieuses. C'est pourquoi la philosophie, qui

[a] Ἐν τύχαις πριαμικαῖς. Aristot. Ethic. Nicom. p. 40.

nous enſeigne l'art de jouir de la vie, doit faire peu d'attention aux circonſtances que nous ne pouvons ni gouverner ni changer; elle doit ſe renfermer dans celles que nous pouvons régler & redreſſer. Cette philoſophie, enfin, doit détourner nos yeux des objets extérieurs, & les fixer directement ſur nous-mêmes [a].

Diviſion des facultés de l'eſprit.

Pour ſe connoître lui-même, il faut que l'homme connoiſſe les facultés dont il eſt doué. Nous poſſédons quelques-unes de ces facultés en commun avec d'autres animaux [b], & d'autres en commun même avec les parties inanimées de la nature [c]. Il eſt évident que la véritable deſtination de l'homme ne peut ſe trouver dans aucun de ces rapports, mais plutôt dans ſes facultés, qui, lui étant particulières, diſtinguent & ennobliſſent l'humanité. Ces qualités caractériſtiques

[a] En expliquant la philoſophie Ariſtotelicienne, le lecteur inſtruit verra bien que j'ai tâché de traduire, auſſi littéralement qu'il eſt poſſible, les expreſſions énergiques de ſon auteur. L'eſquiſſe en a été tracée, avec autant d'élégance que de clarté, par le docteur Adam Smith, dans ſon Traité des ſyſtêmes de l'ancienne philoſophie, joint à ſon admirable Théorie des ſentimens moraux. Le plan de mon ouvrage m'oblige de traiter le ſujet plus en détail.

[b] Le το αισθητικον, la faculté ſenſitive, &c.

[c] Le το θρεπτικον, la faculté nutritive.

de notre espèce se rapportent toutes, ou à l'entendement ou à la volonté[a] : la première possède essentiellement en elle-même la raison, la seconde est susceptible d'être combinée & assimilée à ce principe. De ces deux puissances, l'entendement & la volonté, dérivent respectivement deux classes de vertus, l'intellectuelle & la morale. La sagacité, la pénétration, l'intelligence, la sagesse, sont des vertus de l'entendement; la douceur, la tempérance, la force d'ame, la justice, sont des vertus du cœur. La première classe consiste dans la propre disposition & l'habitude[b] de la partie intellectuelle de l'ame; la dernière, dans la propre disposition & l'habitude des desirs & des affections, qui, étant naturellement subordonnés à la raison, & capables de suivre ses loix, ne font que leur devoir lorsqu'ils observent, ainsi que des sujets obéissans, les ordres de leur souverain. Les vertus intellectuelles dépendent principalement de l'éducation & de l'exercice; les vertus morales proviennent entièrement de

Vertus intellectuelles & morales.

[a] J'ai hasardé d'employer ce mot pour exprimer le το ορεκτικον d'Aristote, le siège des desirs, des affections, des passions.

[b] Επαινουμεν δε και τον σοφον κατα την ἑξιν· των ἑξεων δε τας επαινετας, αρετας λεγομεν. Ethic. Nicom. l. 1. ch. ult.

l'habitude, d'où elles ont tiré leur nom [a]. C'est en pratiquant la justice que nous devenons justes; en

[a] Ηθικος, εθος, *moralis*, *mos*. Les mots αρετη, en Grec, & *virtus*, en latin, sont d'une acception très-générale, signifiant toute disposition, habitude, ou qualité du corps ou de l'esprit, intellectuelle ou morale, digne de louange. L'usage indéterminé de ces mots a causé une confusion étrange. M. Hume, dans ses Recherches sur les principes de morale, qu'il considère comme le meilleur de ses écrits, entre dans une large discussion pour prouver que toutes les vertus sont louées & recommandées comme utiles ou agréables. Ces qualités constituent, suivant lui, la définition propre, la véritable essence de la vertu, & toutes les autres distinctions sont frivoles. Pour justifier ce paradoxe, il allègue l'autorité des poëtes & des philosophes Grecs, qui appliquent le mot *vertu* à la force ou l'adresse du corps, à la mémoire, au jugement, à la sagacité, &c. ainsi qu'à la justice, l'humanité, la charité. Cela est vrai en effet; mais les Grecs distinguoient entre les vertus du corps & celles de l'esprit, & ils divisoient ces dernières en intellectuelles & morales. Aristote caractérise la vertu morale comme une habitude volontaire, & dit que l'approbation morale n'est excitée que par la louable habitude de telles affections & actions qui sont originelles en nous, & ne dépendent d'aucune cause extérieure. Voyez Aristot. Magn. Moral. l. 1. ch. 15. & son commentateur, Andronicus Rhodius, p. 89. & l'Ethique à Nicomachus. M. Hume, par conséquent, a mérité avec raison la censure de M. Beattie, pour avoir dit « que

pratiquant la tempérance, que nous devenons sobres; en pratiquant le courage, que nous devenons

---

les anciens moraliſtes ne faiſoient aucune diſtinction matérielle entre les différentes eſpèces de talens & de défauts d'eſprit ». Voyez Hume's inquiry, vol. 2. p. 387. Mais quoique les anciens, & Ariſtote en particulier, fiſſent des diſtinctions très-matérielles entre les vertus morales & intellectuelles, néanmoins le docteur Beattie, dans ſon zèle pour la bonne cauſe, me paroît aller trop loin en affirmant, « que, quoiqu'ils conſidéraſſent les vertus morales & intellectuelles, réunies, comme néceſſaires à la formation d'un caractère parfait, & qu'ils parlaſſent *quelquefois* de ces deux objets dans le même traité ou ſyſtême, cependant ils croyoient *que le dernier ne ſervoit que de moyen pour nous rendre propres au premier, & que ce moyen étoit inſignifiant, ou même odieux, lorſqu'il manquoit de répondre à ce but* ». Voyez Eſſay on Fruth. « Eſſai ſur la vérité », p. 425. Dabord, ſelon les moraliſtes Grecs, il eſt impoſſible de traiter jamais des vertus morales comme diſtinctes des intellectuelles, puiſque les premières ne pourroient exiſter ſans un mélange de raiſon ou d'intellect. Ethic. Nicom. paſſim. & particulièrement livre 3. chapitre 2. Secondement, les vertus intellectuelles étoient ſi loin d'être cenſées les ſeuls moyens de nous qualifier pour les morales, qu'Ariſtote conſidère l'exercice des premières, totalement indépendantes des dernieres, comme conſtituant notre plus grande perfection & notre principal bonheur. Ethic. Nicom. liv. 10. chap. 7.

courageux. De-là le pouvoir merveilleux de la légiflation & des inftitutions primitives, par lequel les Crétois, les Spartiates, & quelques autres nations, fe diftinguèrent honorablement du refte du genre humain, & par lequel tout état, qui aura la fageffe d'imiter leur exemple, peut encore atteindre à la même élévation de caractère, & acquérir encore la même réputation : « mais ce n'eft pas l'affaire d'un moment que de changer les habitudes prifes dans la jeuneffe; & cependant tout dépend de-là, ou du moins en grande partie ».

La vertu morale ni naturelle ni contraire à la nature.

Il eft évident que les vertus morales ne font point innées, car ce qui eft établi par la nature ne peut point être effentiellement changé par la coutume. Les corps graves qui, par la loi de la nature, defcendent, ne peuvent être difpofés à monter; ni le feu, qui monte naturellement, ne peut prendre l'habitude de fe mouvoir dans une direction contraire. La même chofe a lieu pour toutes les autres loix par lefquelles la nature gouverne fes ouvrages. Nos fens, & d'autres dons naturels, ont le *pouvoir* de remplir leurs fonctions diverfes avant de les exercer, & ils retiennent ce pouvoir, quoique nous les laiffions dans l'inaction. Mais la vertu, ainfi que tous les arts de pratique, ne peut s'acquérir & fe conferver que par l'ufage.

Elle n'eſt nì naturelle ni contraire à la nature. Nous naiſſons capables de l'acquérir, mais cette faculté ne devient réelle & parfaite que par l'habitude. Cependant la plus grande partie de ceux qui aſpirent à ce prix ineſtimable, ont recours à de vaines ſpéculations, ſe flattant d'avoir atteint la vraie philoſophie. Leur conduite reſſemble à celle d'un malade qui écouteroit attentivement ſon médecin, mais ne feroit rien de ce qu'il auroit preſcrit. Ainſi, de même que les maladies du corps ne peuvent ſe guérir par une médecine négative, de même celles de l'eſprit ne peuvent trouver aucun ſecours dans une philoſophie purement paſſive.

Quant à la pratique de la vertu, elle ne peut pas ſe réduire à une préciſion métaphyſique. Il faut obſerver cependant que toutes les vertus dépendent de la propriété des affections d'où elles dérivent, & que cette propriété conſiſte en un certain point ou centre dont les déviations peuvent être ſans nombre. Les vices, par conſéquent, dont pluſieurs n'ont point de nom, ſont beaucoup plus nombreux que les vertus. En général, la vertu peut ſe concevoir, comme tenant un juſte milieu entre les extrêmes du trop & du trop peu; & cette ſanté de l'eſprit reſſemble à la ſanté & à la force

En quoi elle conſiſte.

du corps, qui sont détruites par l'excès ou le défaut de nourriture & d'exercice. Ainsi, craindre toute chose, est lâcheté; ne rien craindre, est audace. Le véritable courage consiste à ne redouter que les objets qui sont réellement redoutables, & seulement à ce degré où ils doivent être redoutés. De même que celui qui est trop affecté des objets de plaisir, & qui saisit toutes les occasions d'en jouir, est appellé intempérant; de même, celui qui est trop peu affecté par de tels objets, & refuse toutes les occasions d'en jouir, peut être appellé insensible. La tempérance nous apprend à ne rechercher que les plaisirs que nous devons desirer à propos, soit pour le temps, le lieu & l'occasion. Suivant le même apperçu de choses, la générosité tient le milieu entre l'avarice & la profusion; la modestie entre l'orgueil & la timidité; l'aménité entre l'humeur colère & la douceur de caractère; la magnificence entre l'ostentation & la parcimonie; la popularité entre le dédain repoussant & l'adulation officieuse; en un mot, chaque vertu consiste dans un terme moyen également éloigné de deux extrêmes vicieux [a].

[a] Ethic. Nicom. l. 2. ch. 1. & suiv.

Considérée comme la qualité d'une action, la vertu consiste dans la propriété de cette affection d'où procède l'action, lorsque l'affection n'est ni trop forte ni trop foible, mais qu'elle a précisément ce degré de force que la droite raison nous ordonne d'approuver. Comme qualité d'une action, la vertu consiste, par conséquent, dans la médiocrité; mais comme qualité d'une personne, elle consiste dans l'habitude de cette médiocrité; puisque, en jugeant des personnes & de leurs caractères, nous ne regardons pas aux actes & aux sentimens particuliers, mais à tels actes & à tels sentimens qui sont fréquens & habituels. Nous pouvons faire plusieurs actions vertueuses sans être cependant des hommes vertueux. Les hommes les plus atroces s'abandonnent quelquefois aux mouvemens de la pitié & de l'humanité. Mais, quiconque fait une bonne action par un simple mouvement de ses sens, en fera aussi & plus souvent de mauvaises par la même impulsion. Les sentimens de la nature, qui nous sollicitent à prendre soin de nos enfans, à soulager les malheureux, & à remplir plusieurs devoirs importans de morale, nous poussent également à satisfaire nos passions les plus basses & les plus brutales. Outre cela, il y a plusieurs vertus,

Comment on peut l'acquérir.

& de celles même qui sont les plus importantes, dont l'exercice n'est pas tout de suite accompagné d'une satisfaction intérieure. Supporter le travail, endurer la peine, s'exposer à des difficultés & à des dangers, que la sagesse & la force d'esprit exigent en plusieurs occasions, toutes ces épreuves ne sont pas évidemment recommandées par aucun desir naturel, & la pratique de semblables devoirs ne procure pas un contentement immédiat. Il est encore moins agréable, dans les premiers momens, d'avoir à réprimer & retenir notre penchant naturel pour le plaisir, ce qui est du ressort particulier de la tempérance; & cette circonspection vigilante, cette attention continuelle sur les suites les plus éloignées de nos actions, attention qui est essentielle à la vertu de prudence, ne peuvent s'acquérir sans trouble & sans soin, sans plusieurs efforts pénibles, & sans combattre de grandes difficultés. Il est cependant de la nature de toutes ces vertus, ainsi que des leçons les plus sévères de justice, de patriotisme & d'amitié, de devenir agréables par l'habitude; & la seule preuve certaine que nous les avons acquises, est qu'elles sont pratiquées avec plaisir. C'est donc avec raison que Platon définit l'éducation, l'art d'ap-

prendre aux hommes à se réjouir & à s'affliger à propos [a].

La tâche la plus pénible de la vertu morale.

L'objet le plus essentiel de la vertu est, par conséquent, de régler notre goût pour le plaisir, & notre aversion pour la peine. C'est aussi le plus difficile; car, ainsi que l'observe Héraclite, il est plus dur de combattre le plaisir que la colère. Les passions irascibles sont toujours mises en mouvement par quelque apparence de raison; &, dans leurs excès les plus furieux, elles marquent encore quelque déférence pour elle. A la vérité, elles trompent souvent ses intentions; mais le plaisir obéit passivement à la sensation, sans aucun égard pour la raison. Le mal est d'autant plus dangereux, qu'il est produit par le premier desir de la nature; car l'amour du plaisir est inhérent à notre conformation; le germe en est disséminé en nous; &, à moins qu'il ne soit arrêté à propos, il se vivifie dans toutes les parties de notre constitution, qui s'en trouvent imprégnées. L'habitude seule peut réprimer ces dangereux penchans de la nature. L'habitude peut nous rendre capables de rejetter des plaisirs honteux ou nuisibles, pour leur préférer des peines honorables ou utiles;

[a] Ethic. Nicom. l. 7. ch. 11. & suiv.

car, ainſi que dit le poëte Evenus : « Il y a un exercice continuel d'attention ſur ſoi-même, qui ſe change enfin en nature [a] ».

Les vertus intellectuel-les regardées comme la ſource la plus pure & la plus durable du bonheur.

Les vertus morales, ſuivant Ariſtote, ne peuvent ſubſiſter ſans quelque mélange de vertus intellectuelles ; mais les dernières peuvent ſubſiſter ſeules & indépendantes ; &, ſelon Ariſtote & Platon, la félicité la plus pure & la plus durable dont l'homme ſoit ſuſceptible, réſulte de l'exercice de ſes facultés rationelles ſur des ſujets de ſpéculation abſtraite. Les travaux de l'homme d'état en général, les efforts du légiſlateur ou du patriote, ſe rapportent tous à quelque but, dont la foibleſſe ou la méchanceté de l'homme peut empêcher le ſuccès ou le faire échouer. La pratique de la juſtice, de la généroſité, de la tempérance & de la force d'eſprit, exigent pluſieurs conditions, & ſup-

---

[a] Evenus étoit un poëte élégiaque de Paros, dont il nous reſte peu de fragmens. Les vers traduits dans le texte ſont,

Φημι πολύχρονιον μελετὴν εμεναι φιλε και, δη
Ταυτην ανθροποισι τελευτωσαν φυσιν ειναι.

Ceci eſt encore mieux exprimé par un autre proverbe Grec : Ἑλυ βιον αριϛον, ηδυν δε αυτον ἡ συνηθεια ποιησει. Plut. Moral. p. 602. « Choiſis la meilleure vie, & l'habitude la rendra agréable ».

poſent

posent une variété de situations auxquelles il n'est pas toujours en notre pouvoir de commander. L'homme juste ou généreux dot avoir des objets envers lesquels il puisse faire valoir sa justice & sa générosité ; il doit posséder les moyens d'exercer ces vertus, qui tiennent toutes à la fragilité de notre nature ; puisque, étant dirigées même par la prudence, elles sont souvent contrariées par les passions qui résultent des effets nécessaires de notre condition corporelle. Mais l'énergie de la sagesse est pure & simple, comme la source intellectuelle d'où elle jaillit. Ne devant point servir à un but éloigné ou fortuit, elle est complétement & immédiatement agréable par elle-même & en elle-même. Si l'exercice propre de chaque membre ou faculté vivifie le sentiment de notre existence, & nous présente par-là une idée de plaisir, combien doit être délicieux l'exercice de l'intellect, qui nous identifie avec le principe divin agissant en nous. Vivre suivant la nature, c'est vivre suivant la plus noble partie de notre nature, qui sans doute est l'esprit. Une telle vie est celle d'un dieu ; car, tout mortels que nous sommes, nous ne devons pas, suivant les idées vulgaires, ne nous attacher qu'aux choses humaines, mais nous élever à

l'immortalité a, certains que, comme l'esprit est la partie principale de l'homme, celui qui le cultive le plus, est le mieux disposé en lui-même, & le plus agréable aux dieux b.

Appréciation de la philosophie d'Aristote.

Telle est la philosophie d'Aristote, quelquefois élevée & imposante, mais, en général, moins directe & indépendante que celle de Socrate & de Platon qui le précédèrent; moins orgueilleuse & emphatique que celle des Stoïciens, ou même des Epicuriens qui vinrent après lui, & en tout, peut-être aussi irréprochable que celle d'aucun moraliste ancien ou moderne *.

a Χρη δε ου κατα τους παραινουντας, ανθρωπινα φρονειν, ανθρωπον οντα, ουδε θνητα τον θνητον· αλλ' εφ' οσον ενδεχεται απαθανατιζειν, και απαντα ποιειν κατα το κρατιστον των εν αυτω. Ethic. Nicom. l. 10. ch. 7.

b Ο δε κατα τον ενεργων, και τουτον θεραπευων, και διακειμενος αριστα, και θεοφιλεστατος εοικεν ειναι. *Idem* ch. 10. ch. 6.

* On ne peut s'empêcher d'admirer en effet, au travers de la métaphysique d'Aristote, combien ce philosophe cherchoit à élever l'homme, & à lui donner une grande idée de sa dignité, pour le porter à la pratique de toutes les vertus. Mais frappé des maux qui affligent, d'une part, l'humanité, par la nature même de cette humanité, &, de l'autre, la société, par la nature même des sociétés, Aristote sollicite son philosophe à se concentrer en lui-même. Il semble dire à l'homme sensible & éclairé,

On a remarqué qu'Aristote obtint, sur les opinions des hommes, la même autorité que son Son destin dans le monde.

---

qui s'apperçoit & gémit de la folie & de l'inconséquence générales & continuelles de ses semblables, « retires-toi dans toi-même : tes semblables ne valent pas la peine que tu abaisses tes regards sur eux, & que tu t'inquiètes de leur destinée ; occupes-toi de ton seul bonheur ». C'est de ce principe, trop généralement & trop naturellement apperçu & adopté, mais lâchement ou superstitieusement interprété par les modernes, qu'est résulté le célibat monastique, ensuite le célibat civil, & enfin l'égoïsme universel qui règne aujourd'hui dans le monde. Aristote ne pouvoit pas réduire la pratique des vertus à une précision métaphysique, parce qu'il ignoroit jusqu'à quel point le moral de l'homme est lié à son physique ; mais il recommandoit la tempérance, pour conserver les deux énergies simultanées, celle du corps & celle de l'esprit ; & ce sublime apperçu, déjà très-profond en lui-même, l'auroit conduit à des explications plus simples & plus justes, si la physique expérimentale, l'anatomie, la chymie & la physiologie avoient été connues & développées, de son temps, comme elles sont aujourd'hui. Manquant de ces ressources, & d'une quantité de données suffisantes pour établir sa philosophie sur une base positivement naturelle, son systême d'intellectuélité a eu le sort qu'il devoit avoir ; & sa métaphysique, purement spéculative, a discrédité, à la fin, toute espèce de métaphysique indistinctement, sur-tout dans notre siècle, parce qu'on ne s'est pas apperçu sans doute que la métaphysique est

élève acquit ſur leurs perſonnes. Mais l'empire d'Alexandre fut établi de ſon vivant & périt avec lui. Celui d'Ariſtote ne commença qu'environ mille ans après ſa mort & dura pluſieurs ſiècles. L'école péripatéticienne ſubſiſta, à la vérité, ſans interruption à Athènes; mais le Lycée n'y acquit jamais la prééminence ſur le portique & l'académie. Lorſque la philoſophie parut dans Rome, les ſpéculateurs & les ſavans préférèrent généralement Platon à Ariſtote [a], tandis que pluſieurs des plus célèbres perſonnages de la république s'enrôlèrent ſous la bannière de Zenon ou d'Epicure. A la chûte de la liberté romaine, la philoſophie, ainſi que la littérature & les beaux arts déclinèrent lentement; &, ſous les empereurs, particulièrement dans le ſecond & troiſième ſiècles de l'ère chrétienne, les ſpéculations les plus ſingulières de Platon furent les ſeules doctrines con-

une ſcience moyenne & relative, qui, ſervant à tous les genres d'eſprit & à toute eſpèce de ſyſtêmes, malgré qu'on en ait, ne doit être employée que comme le ciment d'un édifice, & non comme matériaux. Cette ſcience n'eſt donc pas négative; mais ſa perfection eſt de ſavoir la fondre habilement dans des théories fondées ſur l'expérience & l'obſervation. *Note du Traducteur.*

[a] Cicero, paſſim.

venables au temps & au caractère sombre & farouche de Plotin, de Porphyre, de Jamblique & autres contemplatifs visionnaires, distingués par la dénomination d'Eclectiques, ou derniers Platonistes, qui n'avoient que la subtilité de Platon, sans posséder son imagination ni son génie [a]. Dans les siècles suivans, la doctrine d'Aristote prit insensiblement le dessus ; mais il en arriva comme de celle de Platon ; la partie futile de la philosophie d'Aristote régna dans le moyen âge. La hardiesse de sa logique, de sa physique & de sa métaphysique, convenoit à l'esprit & aux prétentions de ses nouveaux disciples ; &, tandis que ses ouvrages les plus utiles étoient négligés, sa philosophie spéculative fut incorporée à la superstition Romaine, & contribua, durant quelques siècles, avec un succès étonnant, à asservir l'esprit humain.

Epicure & Zenon prétendoient, ainsi qu'Aristote & Platon, que leur Philosophie se déduisoit de l'expérience ; mais les points de vue sous lesquels ils considèrent la nature, sont moins clairs

Rapport des opinions de Zenon & d'Epicure.

[a] Outre les Ouvrages de Brucker & de Stanley, le recteur instruit peut consulter, à ce sujet, l'ouvrage du professeur Meiner : Beytrag uber die neu Platonische philosophie. *Essais sur la nouvelle Philosophie de Platon.* Leipsick. 1782.

& moins étendus qu'elle, & leurs résultats moins convaincans & moins raisonnables. A la variété infinie de cette nature, ils substituoient le cercle étroit de leurs systêmes, & ce sera à jamais la honte de cette philosophie abstraite que des hommes, qui se vantoient de suivre la même route, soient arrivés à des buts si opposés; la secte de Zenon ayant trouvé, par toutes ses recherches, que la peine n'étoit pas un mal, & la secte d'Epicure, que le plaisir étoit le seul bien; les Stoïciens, que la vertu seule étoit véritablement précieuse en elle-même, & desirable pour elle seulement; les Epicuriens, que la vertu en elle-même n'étoit réellement d'aucun prix, & simplement desirable pour l'amour du plaisir. Au milieu des contradictions frappantes de ces sectes, elles s'accordoient cependant sur un point: c'étoit sur l'orgueil de leurs spéculations, affirmant hautement que la philosophie qu'elles enseignoient respectivement étoit la route exclusive du bonheur. Toutes les deux exigeoient que leur sage imaginaire eût un empire absolu sur ses passions, & toutes deux supposoient que, dans son état présent d'existence, il pouvoit atteindre à cette perfection. Zenon & Epicure rejettoient également la doctrine des récompenses & des punitions futures,

comme inutiles à leur ſyſtême ; toutes deux juſtifioient le ſuicide ; toutes deux ſe vantoient de jouir d'une félicité égale à celle des dieux ; &, en proportion de ce que leurs principes s'écartoient de la vérité & de la nature, & flattoient la vanité ordinaire au cœur humain, ils furent répandus avec plus de rapidité, embraſſés avec plus de zèle & défendus avec plus d'obſtination [a].

En examinant par quelle apparence de raiſon, des hommes, dont la ſageſſe étoit révérée par leurs contemporains, purent arriver à des réſultats ſi extraordinaires, la dignité de *vertu* demande la préſéance pour Zenon. Ce philoſophe affectoit, avec grand ſoin, d'examiner les inclinations naturelles de la race humaine ; d'obſerver les différens changemens que ces inclinations ſubiſſoient dans leurs progrès depuis l'enfance juſqu'à l'âge viril ; de contempler les effets produits par les cauſes extérieures ſur notre conſtitution intérieure ; &, en comparant l'homme aux animaux, de développer les prérogatives illuſtres dont il jouiſſoit, & la haute diſtinction que la nature lui avoit aſſignée. Il obſervoit que la conſervation de ſoi-même étoit

La philoſophie ſtoïcienne.

[a] Laert. in Zenon. & Epicur. Cicero, de finibus, l. 1, 2, 3. Plut. de commun. concept. contra Stoicos.

le premier desir de tous les animaux. Dans l'homme, ce desir avoit pour but son corps & ses différens membres, son esprit & ses différentes facultés ; il le portoit à maintenir tout son individu dans l'état le plus parfait dont il soit capable. La nature avoit généralement attaché un plaisir aux moyens employés à cet objet ; mais il pensoit que nous desirons le plaisir pour l'amour de la conservation ; non la conservation pour l'amour du plaisir ; & cette opinion lui paroissoit démontrée d'après les premiers mouvemens & les efforts de tous les animaux, mouvemens & efforts tendant à prévenir leur dissolution & précédant toute notion distincte de peine ou de plaisir [a].

Amour de la vérité.

Quoique, dans l'ordre du temps, l'homme ne songeât peut-être d'abord qu'à la sûreté & à la conservation de son corps, il se montra cependant de bonne heure capable de porter ses idées plus haut, & de les diriger sous des points de vue différens. Sans parler de ce desir confus

[a] Les principes de la philosophie stoïciene sont expliqués dans Ciceron, de finibus, dans les ouvrages d'Epictète, d'Arrian, de Simplicius & de Sénèque. En traitant des devoirs pratiques de la morale, Ciceron, dans ses Offices, suit principalement les principes des Stoïciens.

de connoître & d'apprécier, pendant son enfance, les objets qu'on lui présentoit, il apprit naturellement, par l'usage des mots, à exprimer ces objets, ainsi que les conceptions même de son esprit; & il n'eut pas plutôt fait cette acquisition importante, qu'il témoigna une vive curiosité d'étendre ses connoissances & d'agrandir ses idées sur la nature, les causes & les rapports des différentes classes d'êtres qu'il contemploit autour de lui. Cet amour du vrai, & l'apperçu qu'on lui donna des notions dont il voyoit sa nature susceptible, le portèrent bientôt à croire tout ce que les individus avec lesquels il correspondoit, jugèrent à propos de lui communiquer; principe qui fut la source d'un grand nombre d'erreurs & de préjugés, mais qui étoit la seule base sur laquelle il put fonder l'espoir de perfectionner ses lumières.

En examinant la nature & les rapports des objets hors de lui, il parvint insensiblement à connoître sa propre nature & les rapports qui étoient en lui & avec les autres êtres. Il sentit que ses affections le portoient au-delà de son propre individu, & il déduisit son bonheur du bonheur des autres, quoiqu'il n'en reçut d'autre avantage que le plaisir de le contempler. Les sentimens de justice, de gratitude & de bien- Affection sociale.

veillance lui parurent convenables à sa nature & nécessaires à ses jouissances; les sentimens contraires lui semblèrent pénibles, conséquemment désagréables & révoltans. Son propre bien, par conséquent, se rapportoit, sous ce point de vue, à une liaison intime avec le bien de sa famille, de ses amis, de son pays & de la grande société du genre humain, dont il faisoit partie. Portant ses vues encore plus loin, il appercevoit que toute espèce est relative à l'élément dans lequel elle vit; ainsi les poissons ont des nageoires pour s'agiter dans l'eau; les oiseaux ont des ailes pour parcourir les airs, & que plusieurs de ces espèces sont mutuellement liées & utiles l'une à l'autre, tandis que toutes entrent essentiellement dans le grand plan de la nature, & complètent l'harmonie & la perfection de ce système universel, à la stabilité duquel l'ordre des parties, ou ce qui, dans chaque espèce & dans chaque individu, est appellé bien particulier, doit nécessairement être subordonné. Considérant le cercle étroit de l'intelligence humaine, il n'est pas étonnant que des liaisons & des rapports de ce système universel échappent à notre observation *. Mais si nous bornons notre vue

Système universel.

* C'est de la différence & de la variété d'organisations dans les têtes humaines, ainsi que de la multiplicité

à ces objets dont la perception est la plus claire, nous trouverons qu'ils dépendent tous l'un de l'autre, & qu'ils sont unis dans un plan ou consti-

---

d'individus existans, que résultent la différence, la variété & la multiplicité d'apperçus & d'observations qui ont lieu dans le monde moral & physique. De ces apperçus & de ces observations, ainsi variés & multipliés, résulte une suite de rapports par lesquels on juge, successivement & sans cesse, & d'une manière de plus en plus probable & évidente, des causes & des effets de la nature. Certainement la capacité humaine, comprise sous l'appellation de l'individu, ne peut embrasser tous les rapports des choses dans leurs unités, leurs composés & leur ensemble en même temps. Mais chaque tête pensante fournit son contingent d'idées, de rapports, d'analyses & de synthèses, & c'est de la somme totale de ces contingens, simplifiés successivement les uns par les autres, que doivent résulter la connoissance, de plus en plus intime & positive, des vérités simples & des principes définis de la nature, ainsi que la démonstration, de plus en plus exacte, de ses causes & de ses effets. Lorsque tous les hommes, par conséquent, en seront venus au point d'établir sur les mêmes bases leur morale, leur politique, leur physique & leur philosophie, il n'y aura plus parmi eux qu'une même raison des choses, qu'une raison unanime & universelle, si toutefois ce grand phénomène d'intelligence humaine, soupçonné cependant comme possible dans le grand ordre de l'univers, doit avoir lieu pour les habitans de cette petite planette. *Note du Traducteur.*

tution de choses. Les individus de l'espèce humaine n'étoient pas sans doute formés pour eux seuls. Dans les différens sexes, l'organisation extérieure, la structure interne, la correspondance des parties, & plus encore, la sympathie du sentiment indiquent que le mâle & la femelle sont mutuellement destinés l'un pour l'autre. L'état de l'enfance dénué de secours par lui-même, exige les tendres soins d'un père. La décrépitude de l'âge demande les égards de la piété filiale. Dans les premiers âges du monde, si les hommes ne s'étoient point réunis en petites communautés, ils auroient été la proie des sauvages du désert; &, avec l'accroissement de ces communautés, les affections sociales font naturellement des progrès; puisque, avec l'avancement des arts & de la civilisation, les liens qui nous unissent à notre patrie, se multiplient continuellement.

Règles du devoir dérivées de là.

En contemplant ainsi les relations où il se trouve, l'homme parvient enfin à connoître les devoirs auxquels il est obligé. La voix de la nature lui enseigne (car c'est sa loi universelle) que le plus grand bien doit être préféré au moindre, & le bien du plus grand nombre à celui du plus petit. En appliquant cette règle à toutes les classes d'objets soumis à notre choix,

nous vivons conformément à la nature. Les biens de l'esprit, par conséquent, doivent être préférés à ceux du corps ; & l'intérêt particulier doit céder à l'intérêt public. La loi générale doit être même observée pour les objets de la même classe. Nous devons preférer ou rejetter, suivant les règles de la droite raison, non suivant le caprice & la fantaisie. Dans la première classe des desirs relativement au corps, la santé doit être préférée à la force, & la force à l'agilité ; & dans la seconde classe d'objets relatifs à cette partie de notre nature ou à celles qui peuvent être employées comme instrumens des plaisirs corporels, ou comme garans des peines du corps, ainsi que la santé, la puissance, la bonne opinion de ceux avec qui nous vivons, & d'autres circonstances innombrables d'un pareil genre, nous devons régler conformément notre conduite par les mêmes principes de préférence & d'exclusion [a]. C'est donc dans la juste appréciation des objets du desir, & lorsqu'on ne peut les obtenir tous, qu'on doit préférer les plus utiles & les plus honorables ; c'est

[a] Les termes techniques de la philosophie stoïciene, comme tous les termes d'art, sonnent mal dans les langages où ils n'ont pas été inventés : rien ne peut être plus naturel que les expressions Grecques ὀρέγεσθαι & ἐκκλίνειν.

donc dans la juste appréciation des objets d'aversion, & lorsqu'on ne peut les éviter tous, qu'on doit rejetter les plus nuisibles & les plus odieux. C'est en cela que consiste cet ordre & cette harmonie, cette mesure d'affections &. cette sagesse de conduite, qui contiennent essentiellement dans leurs principes tout ce qui est méritoire, louable & digne du bonheur. C'est en effet sur la première classe des objets du desir, & sur les moyens nécessaires pour les obtenir que cette propriété de sentiment & d'action est exercée. Mais comme ceux à qui nous sommes recommandés sont souvent plus prisés par nous que ceux qui nous les ont fait connoître, de même les devoirs de la sagesse & de la vertu auxquels nous avons été portés par le penchant originel de notre nature, sont beaucoup plus estimables en eux-mêmes que tous les avantages extérieurs qu'ils peuvent procurer. Lorsque notre ame est à l'unisson de la vertu, lorsque nous appercevons l'accord de nos pensées & de nos actions avec ce qui est honnête & décent, la beauté de cette harmonie nous frappe comme étant infiniment plus desirable que toutes les fins auxquelles elle tend; cette concorde même devient le grand, ou plutôt l'unique but de toutes nos poursuites;

la ſanté & la maladie, les richeſſes & la pauvreté, la peine & le plaiſir comparés entr'eux, ſont finalement regardés comme des objets d'un moment, entièrement incapables d'ebranler le fondement de notre bonheur.

C'eſt en vain que les hommes cherchent la félicité dans ces objets qui ne dépendent pas d'eux-mêmes; qu'ils craignent de perdre lors même qu'ils les poſsèdent, & que la fortune peut donner ou ravir à ſon gré [a]. Les ſenſations de notre ame, qui nous ſont toujours & intimement préſentes, doivent toujours être la principale ſource de notre bonheur ou de notre malheur. Chaque état & chaque ſituation de la vie doivent être par conſéquent indifférentes à un homme ſage, puiſqu'il n'y en a aucun dans lequel il ne puiſſe remplir ſon devoir & ſe rendre digne de l'approbation & des applaudiſſemens des êtres raiſonnables; avoir le témoignage de notre propre conſcience, & celui de tout l'univers en notre faveur: ſavoir que notre conduite, quelles qu'en puiſſent être les conſéquences, a été dirigée par la divinité, c'eſt

Le plaiſir de les obſerver.

[a] Και τα μεν εφ' ἡμιν εςι φυσει ελευθερα, ακωλυτα, απαρεμποδιςα· τα δε ουκ εφ' ἡμιν ασθενη δουλα, κωλυτα, αλλοτρια. Epict. Enchir. ch. 2.

un degré de satisfaction intérieure auquel la plus grande prospérité extérieure ne peut rien ajouter qui soit digne d'attention; car, de même qu'une simple goutte d'eau est perdue dans la vaste étendue de la mer Egée, qu'un seul pas est compté pour rien dans l'immense distance aux Indes, que la lumière d'un flambeau est éclipsée par le soleil à son midi [a], de même les commodités extérieures de la vie, & les avantages relatifs au corps sont obscurcis, perdus, anéantis dans l'excellence de la vertu.

Force d'esprit.

Ces dangers qui paroissent les plus effrayans, & ces calamités qui paroissent les plus redoutables au vulgaire, ne peuvent intimider ou abattre l'homme qui a la force de mépriser les uns, & la constance de supporter les autres. Le sage se plaît dans les peines de l'adversité, au travers desquelles sa vertu brille d'un éclat particulier, & il se réjouit des rigueurs de la fortune qui le soumet à des combats difficiles & glorieux. Connoissant ses propres forces, il est heureux de les mesurer contre un antagoniste vigoureux. La victoire n'est point sujette à des hasards, mais dépend de lui seul; considération suffisante pour le soutenir contre le nombre &

[a] Les éclaircissemens donnés par Ciceron, de fin.

la force de ses ennemis [a]. Lorsque la probité courageuse de Régulus soumit son corps périssable à être brûlé & lacéré par les Carthaginois, il savoit bien que ces Barbares n'auroient aucun pouvoir sur sa force d'esprit, son pattriotisme & sa magnanimité. Son ame fortifiée par la vertu, triomphoit au milieu du déchirement douloureux de ses membres ; elle conservoit & fortifioit l'intégrité de cette partie de sa nature qui constitue proprement l'homme ; & dans laquelle seule tout bonheur ou malheur permanent peut résider.

De l'enthousiasme naturellement inspiré par le caractère auguste de la bienveillance & de la magnanimité, les Stoïciens revenoient à des spéculations de philosophie abstraite. Dans tout arrangement ou combinaison d'objets, qui peut être appellé constitution ou systême, le bien de chaque partie, observoient-ils, doit être relatif & subordonné à celui du tout. Pour expliquer, sous le rapport qui nous est le plus familier, la constitution du corps de l'homme ; le bien de chacun de ses membres, considéré comme quelque chose de séparé & d'indépen- Résignation.

[a] Ανικητος ειναι δυνασαι, εαν εις μηδενα αγωνα καταβαινης, ὃν ουκ εςι επὶ σοι νικησαι. Enchir. ch. 25.

dant, consistoit à conserver son état naturel, & à n'être jamais sujet à aucune fatigue ou travail, à aucune peine ou mal-aise; mais considéré comme partie d'un systême, dans le bien duquel le sien propre est nécessairement renfermé, ce membre doit souvent se soumettre à de grandes peines. Pour l'amour de tout le corps, le pied doit souvent marcher dans la boue, sur des épines, & quelquefois être brûlé, ou lacéré, ou même coupé, lorsque de telles opérations sont nécessaires au salut de l'individu. En se refusant à ces opérations, le pied cesse d'être pied; de la même manière, *vous* cessez d'être homme, en vous dispensant des devoirs les plus pénibles exigés par l'intérêt de la société. Mais cette société elle-même, ainsi que chaque membre qu'elle contient, font partie d'un systême plus grand, d'un tout harmonieux, dont l'ordre & la beauté admirables prouvent la surintendance d'une sagesse & d'une bonté infinies. Sous un tel gouvernement, aucun mal absolu ne peut exister; &, ce qui paroît un mal, relativement aux parties, doit nécessairement être un bien relativement au tout. Un homme sage sera donc également content dans quelque situation qu'il puisse se trouver, profondément convaincu que, quand même il

tiendroit le fil de tous les événemens dans sa main, cette situation lui paroîtroit la plus convenable qu'il fût possible de lui assigner. Il se sert, à la vérité, des moyens que dicte la prudence, pour détourner la douleur; mais, lorsque cette douleur est son lot, il se soumet gaiment aux décrets de la providence. Il sait que l'ordre établi dans l'univers ne peut être changé par les prières des hommes. Lorsqu'il prie les dieux, ce n'est pas dans la vue de changer leurs sages intentions à son égard; il les prie de lui faire connoître les plus rudes épreuves par lesquelles il doit passer, & les circonstances les plus fâcheuses dans lesquelles il doit se trouver, afin qu'en acceptant volontairement ces épreuves, & en s'y soumettant de bon gré, il puisse prouver sa confiance en leur bonté, & sa parfaite résignation à leur volonté souveraine [a].

Si des infortunes non méritées ne devoient

Empire sur les passions.

---

[a] Αγε δη με, ο Ζευ και συ ἡ πεπρωμενη,
Οπρι ποθ' ὑμιν ειμι διατεταγμενος,
Ὡς εψομαι σπυδαιος ηδε αυχνος.

La raison est ajoutée,

Εαν δε μη εθελω, υχ ἧττον εψομαι.

« Nous devrions vouloir obéir aux dieux, puisqu'il *faut* que nous leur obéissions, soit que nous le voulions ou non ».

pas nous affliger, de même ne devions-nous pas nous affecter de celles de nos parens, de nos amis, ou de notre pays. Lorsque le malheur menace les personnes qui nous sont chères, nous devons nous empresser & agir sérieusement en leur faveur; mais si nos efforts ont été rendus inutiles par des circonstances dont nous n'étions pas les maîtres, il seroit honteux & indécent d'avoir recours à de vaines lamentations. La même loi de convenance, qui porte l'activité de nos efforts au bien des autres, retient l'expression passive de nos sensations à la vue de leur détresse : les efforts seuls peuvent *leur* être utiles; les plaintes ne peuvent être que nuisibles & déshonorantes pour *nous-mêmes*.

La philosophie Stoïciene imposoit donc un silence absolu à la douce voix de la pitié [a], ainsi qu'aux violens éclats de la colère, & à toutes passions en général qui étoient regardées comme maladies d'esprit, lesquelles un homme sage ne devoit pas simplement chercher à calmer, mais

---

[a] Epictète cependant approuve *l'apparence* de la sympathie avec les objets qui sont dans l'affliction, mais il en défend sévèrement la réalité. Μεχρι μεν τοι λογυ μη οκνει συμπεριφερεσθαι αμτω (savoir la personne affligée) και τυχη συνεπιστεναξαι προσεχε μεν τοι, μη και εσωθεν συνεπιστεναξης. Epictet. Enchir. ch. 22.

à guérir radicalement. Comme les Stoïciens supposoient leur sage imaginaire capable d'atteindre à cette perfection, ils en concluoient que tous les devoirs lui étoient également faciles. Ses actions étoient continuellement réglées par la convenance, & toutes par conséquent également louables; d'autant plus que celles d'un fou, ou d'un homme qui substituoit la passion & le caprice à la place de la raison & des principes, étoient toutes également blâmables. Cette doctrine, qui ressemble si fort à celle de plusieurs théologiens Chrétiens, « que les plus grandes vertus des Payens n'étoient que des vices brillans » est la source à laquelle tous les autres paradoxes des Stoïciens peuvent être rapportés. Ces Chrétiens & les Stoïciens considéroient les bonnes ou mauvaises actions comme relatives seulement à la cause qui les produit, à l'affection ou au caractère d'où elles procèdent, non aux conséquences qui en découlent, ni aux bons ou mauvais effets qu'elles tendent à faire naître. Ces conséquences & ces effets, suivant l'observation des Stoïciens, ne dépendoient pas de nous-mêmes. Quant à nous, par conséquent, ils étoient tout-à-fait indifférens; & comme tels, ils ne pouvoient constituer aucune partie du mérite ou du démérite d'un

homme, ou devenir des objets d'éloge ou de censure.

Jugement du vulgaire ur les actions & les caractères.

Le vulgaire ignorant (c'est ainsi que les Stoïciens considéroient tous ceux qui n'étoient pas instruits dans leur philosophie) jugeoit, à la vérité, du mérite des actions & des personnes par le hasard des circonstances, & de-là cette confusion extraordinaire, introduite dans sa religion & la morale. De deux hommes également vicieux, l'un peut être condamné à l'obscurité, & privé des occasions d'exercer sa méchanceté; l'autre peut être élevé à la puissance, ou chargé d'un sceptre, qui devient une verge de fer dans ses mains. Le second paroît, aux yeux du vulgaire, un plus grand monstre que le premier. Aux yeux du philosophe, ils paroissent également criminels; mais le premier est un orage qui étend sa fureur dans le vuide; le second, un nuage non moins orageux, qui détruit les beaux objets exposés accidentellement à sa violence. De même deux hommes peuvent également mériter, quoique l'un, d'après les circonstances défavorables où il se trouve placé, ne peut ressembler qu'à un ruisseau limpide roulant au travers d'une solitude, tandis que l'autre, plus avantageusement situé, relativement aux objets extérieurs, peut ressembler à une

belle rivière coulant au travers d'une vallée cultivée, fournissant aux besoins de l'homme & des autres animaux, & répandant l'abondance & le plaisir dans la contrée voisine qu'elle fertilise & embellit.

La manière peu judicieuse d'estimer les vertus & les vices par les effets qu'ils tendent à produire, est la source de cette admiration extravagante d'une part, & de cette sévérité excessive de l'autre, qui caractérisent universellement les jugemens du vulgaire. Mais un homme sage, qui examine les premiers principes d'action dans le cœur humain, ne sera jamais ébloui par l'éclat des héros & des patriotes, ni provoqué à une vengeance illégitime contre d'illustres criminels [a]. Le magistrat civil, qui est chargé de l'intérêt de la société, & qui a cet intérêt toujours en vue, doit principalement examiner les actions extérieures, & les considérer comme des indications suffisantes des affections & du caractère intérieurs. C'est son affaire de régler la vie des hommes, non de purifier leurs cœurs. Mais nous pouvons être certains que celui qui a plus de pénétration qu'un juge terrestre, gou-

corrigé par les stoïciens.

[a] Σημεια προκοπ̃οντος ουδενα ψεγει, ουδενα επαινει, &c. Enchir. ch. 72.

verne le monde moral par des principes plus déliés, & dispense les récompenses & les punitions avec une justice plus exacte [a]. Pour détourner sa colère, la superstition nous dit de réparer les fautes de notre conduite; &, comme cela est souvent impraticable, elle nous commande par conséquent l'impossible. Pour regagner son approbation, & celle de notre propre conscience, la philosophie nous exhorte à fixer notre principale attention, non sur les effets qui sont passagers, mais sur la cause qui est permanente; à être moins occupé d'effacer les impressions de nos fautes, qu'à arrêter la source d'où elles viennent. Lorsque nous avons accompli ce grand dessein, nous avons atteint la perfection de notre nature. Car la Divinité qui nous a enjoint la vertu comme notre devoir, a placé notre bonheur dans la vertu. En remplissant la tâche qui nous est assignée, nous arrivons nécessairement à la récompense, qui nous est due [b].

Philosophie d'Epicure.

Telle est la philosophie des Stoïciens qui,

[a] Epictet. Enchir. ch. 38.

[b] *Quod si ita est, ut neque quisquam, nisi bonus vir, & omnes boni beati sint; quid philosophiâ magis colendum, aut quid est virtute divinius.* Cicero, de finibus, l. 3. ad fin.

contenant en outre plusieurs contradictions que toute la subtilité de la secte étoit incapable de concilier, suppose évidemment un degré de perfection que ne comporte point la foiblesse de l'humanité. Le système d'Epicure n'est pas moins ingénieux dans sa contexture; &, quoique plus modeste dans ses principes, il est également pompeux dans ses conclusions [a]. Cette philosophie réduisant d'abord les premiers objets du desir & de l'aversion naturels aux plaisirs & aux peines du corps, s'étendoit ensuite, par degrés, sous les plus belles formes de la vertu, & se fortifioit des leçons les plus sévères du devoir. En disant que le plaisir & la peine sont les objets universels du desir & de l'aversion; Epicure observoit que c'est une vérité puissamment attestée par la voix unanime de tous les êtres animés. Non-seulement les hommes, mais les enfans, & même les animaux, s'ils pouvoient rendre des sons articulés, déclareroient & s'écrieroient que le plaisir est le souverain bien, & la peine le plus grand mal [b]; que ce sont non-seulement les premiers objets du desir & de l'aversion, mais les plus universels

[a] Diogen. Laërt. in Aristip. & Epicur.

[b] Cicero, de finibus, l. 1. ch. 9. & passim.

& enfin les seuls. Il s'efforçoit de prouver ces principes, en analysant nos passions, nos actions, nos vertus, dont aucune, prétendoit-il, n'avoit, en dernier résultat, d'autre but que de procurer des plaisirs au corps, & de lui éviter des peines. Si nous desirons le pouvoir & l'opulence, c'est parce que le pouvoir & l'opulence nous fournissent d'innombrables moyens de jouissance. Sachant que la bienveillance de la société, dans laquelle nous vivons, est nécessaire à notre sécurité, nous tâchons assidûment de l'acquérir, de cultiver l'amitié, d'exercer la bienfaisance, & de pratiquer, avec empressement & avec plaisir, toutes ces vertus sociales, essentielles au bonheur public dans lequel le nôtre est renfermé. Lorsqu'il s'agit de rejetter un plaisir présent, afin de s'en procurer un plus grand pour l'avenir, la tempérance doit modérer la vivacité du desir ; &, lorsqu'il s'agit de s'exposer à une peine présente pour en éviter une plus grande dans l'avenir, la force d'ame doit réprimer les mouvemens de la pusillanimité. La justice nous apprend à nous abstenir d'injurier les autres, comme la seule condition sous laquelle nous puissions éviter d'être injuriés par eux. Et la prudence qui, suivant Epicure, est la reine de toutes les vertus, & dont la justice

la tempérance & la force d'ame ne sont que les compagnes, nous dirige invariablement, & nous affermit dans cette série d'actions qui nous conduit le plus sûrement à notre bonheur particulier. Cette suite d'actions consiste, d'après tous les moralistes, dans la pratique de la vertu; de sorte que la vertu, selon Epicure, est la seule véritable sagesse; & le vice, la plus grande preuve de folie & de légéreté.

Pour éclaircir cette doctrine, il observe que, quoique toutes les modifications de l'espérance & de la crainte se rapportent finalement aux sensations des plaisirs ou des peines corporelles, cependant les plaisirs & les peines de l'esprit sont infiniment plus sensibles : le corps n'éprouve que la sensation du moment présent, qui ne peut jamais être durable, tandis que l'esprit se rappelle le passé, & anticipe sur l'avenir. Si notre constitution intellectuelle, par conséquent, est bien arrangée, si nos sentimens & nos jugemens sont bien réglés, il ne s'agit guère de quelle manière nos corps soient disposés; nous pouvons mépriser ses plaisirs, & même braver ses peines. Si la peine est violente, l'expérience nous apprend qu'elle est de courte durée; elle ne peut se prolonger sans se modérer, & admettre plusieurs intervalles de repos; la mort,

Son analyse du plaisir & de la peine.

d'ailleurs, est toujours prête à nous en délivrer, si la vie devient un fardeau.

Hautes prétentions de sa philosophie.

Par cette espèce de chymie philosophique, Epicure tiroit, des matériaux les plus grossiers, les plus sublimes principes de sagesse & de vertu. Sa philosophie imposoit un silence absolu aux passions. Dans cette tranquillité d'esprit, il se vantoit d'une félicité que les plaisirs extérieurs pouvoient varier, mais ne pouvoient accroître, & il assuroit que la solidité de ses jouissances étoit aussi inaltérable que celle des dieux. Ayant adopté la philosophie des atomes de Démocrite, il la fit servir à sa morale. Les phénomènes de la nature, imaginoit-il, pouvoient s'expliquer par les figures & les mouvemens des petites particules de matière; &, comme l'univers existoit, il continuoit ainsi d'exister, sans l'intermission des dieux, ces êtres célestes qui, jouissant d'un bonheur complet en eux-mêmes, & totalement indépendans des actions des hommes, ne sont ni flattés de nos vertus, ni offensés de nos crimes. Se confiant dans la certitude de ces spéculations, il fouloit aux pieds les terreurs superstitieuses du vulgaire, & affermissoit son esprit contre la crainte de la mort[a].

[a] Lucretius, passim.

Les dogmes d'Epicure étoient tels qu'aucun philosophe ne fut jamais plus admiré & chéri de ses disciples, ou plus cordialement attaché à eux par une estime d'affection. On le représente comme un homme du caractère le plus aimable, d'une grande douceur & plein d'humanité. Tel qu'Eudoxe qui le précéda, & qui prêcha la même doctrine, il fut extrêmement tempéré sur les plaisirs ; circonstance qui ne manqua pas d'ajouter beaucoup au succès de sa philosophie. Les vertus mâles & courageuses étoient reunies, dans son caractère, aux vertus aimables. Lorsqu'il fut attaqué de la pierre, il supporta les tourmens de cette maladie avec la plus grande constance ; &, le dernier jour de sa vie, lorsque la douleur fut arrivée à un degré au-delà duquel il ne pouvoit en concevoir un plus grand, il écrivit à son ami Hermachus [a], & lui recommanda les enfans de son disciple favori Methrodorus, l'assurant en même-temps que, quant à lui, il étoit encore heureux, puisque ses souffrances corporelles étoient plus que compensées par les plaisirs de son esprit, & particulièrement par l'agréable ressouvenir de Son caractère.

[a] Vid. Diogen. Laert. l. 10. sect. 9. & Cic. de finibus, l. 2. ch. 30 & suiv.

ses découvertes ; déclaration qui, toute incompatible qu'elle puisse paroître avec ses opinions, est infiniment honorable pour l'homme.

Philosophie de Pyrrhon.

Tels furent les systêmes philosophiques concernant la vie & le bonheur, par lesquels la portion la plus éclairée du genre humain régla long-temps ses sentimens & sa conduite. Le scepticisme outré de Pyrrhon, que personne ne pouvoit réduire en pratique sous peine de démence, semble n'avoir jamais eu, même en théorie, beaucoup de crédit, parmi les spéculatifs de l'antiquité. En matière d'évidence douteuse, Socrate & Platon, à la vérité, avoient recommandé de suspendre notre jugement, & leurs disciples Arsécilas & Carneades [a] avoient étendu cette prudence sur toutes sortes de sujets; mais ces philosophes, en niant la certitude, admettoient encore la probabilité, qu'ils regardoient comme suffisante pour régler notre jugement & nos actions. L'extravagant Pyrrhon n'étoit dogmatique qu'en soutenant qu'une opinion n'étoit pas plus probable qu'une autre

[a] Parce que Socrate & Platon doutoient de quelques choses, ces philosophes doutoient de tout. Vid. Cicer. Acad. l. 1. Ils formoient ce qu'on appelloit la nouvelle académie, qui suivoit les mêmes dogmes que l'ancienne, mais qui les affirmoit moins positivement.

La non-existence des qualités sensibles, qui avoit été prouvée par Démocrite [a], Protagoras [b] & Aristippe [c], & qui est communément regardée comme une découverte moderne, parce que l'opinion contraire gagna parmi les scholastiques, conduisit probablement Pyrrhon à nier la réalité des qualités ainsi que des distinctions morales. Comme le chaud & le froid, les goûts & les couleurs n'avoient aucune existence externe dans les corps, & n'étoient que de pures idées de l'esprit, de même la beauté & la difformité, la vertu & le vice, le bonheur ou le malheur n'avoient aucune cause réelle ou permanente, mais dépendoient, ainsi que toute autre chose, du rapport ou de la comparaison. Sur ce principe « que tout étoit rélatif [d] » Pyrrhon établit des argumens, pour mettre sa secte en état de

[a] Voyez Sextus Empiricus, p. 399.

[b] Pyrrhon. Hypot. l. 1. sect. 216.

[c] *Præterea quoniam nequeant sine luce colores*
Esse, neque in luce existant primordia rerum
Scire licet, quam sint nullo velata colore.
Sed ne forte putes solo spoliata colore
Corpora prima manere; etiam secreta teporis
Sunt, ac frigoris omnino, &c.
LUCRÈCE, l. 2.

[d] Παντα προς τι. Sextus Empiric.

défendre la vérité de toutes les propositions; & il les réduisit à dix [a], probablement en opposition aux dix cathégories des dogmatistes. Le grand défenseur du Pyrrhonisme prétend que, tandis que d'autres philosophes erroient à la poursuite d'un bonheur faux & artificiel, Pyrrhon seul avoit découvert le vrai bonheur, & cela par un hasard semblable à celui d'un peintre [b] qui, ayant voulu peindre la figure d'un chien, & jusqu'à l'écume de sa bouche, ne put, après bien des essais répétés, rendre, à sa fantaisie, cette dernière ressemblance; & qui, de dépit, jetta contre la toile l'éponge avec laquelle il essuyoit son pinceau. L'accident produisit l'effet qu'il avoit attendu vainement de l'art, & l'écume fut représentée si naturellement, que le tableau, quoique fini à d'autres égards, fut principalement admiré par ce trait. Fatigué de plusieurs recherches pénibles sur la nature de la vérité & de la vertu, Pyrrhon avoit découvert, de la même manière, que la vérité & la vertu ne

[a] Sextus Empiric. Hypothet. Pyrrhon. l. 1. ch. 14. & Diogen. Laert. in Pyrrhon.

[b] Sextus Empiric. l. 1. ch. 12. Sextus nomme le peintre Apelles. Pline, l. 35. ch. 20. attribue cet accident à Protogènes, & un semblable à Nealces, en peignant un cheval.

pouvoient

pouvoient se trouver nulle part ; découverte qui produisoit cette modération & cette *quiétude* [a]. Cette heureuse indifférence, ou plutôt cette parfaite insensibilité, qui est naturellement suivie du bonheur, comme un corps est suivi de son ombre [b].

En terminant cette histoire par le scepticisme de Pyrrhon, il est bon d'observer, pour l'honneur de la Grèce, que, quoique la doctrine de ce philosophe n'ait tendu qu'à obscurcir les principes de morale, & à embarrasser l'esprit, néanmoins les systêmes de ses contemporains, ou de ses prédécesseurs qui ont été rapportés dans cet ouvrage, au milieu de toutes leurs contradictions apparentes, nous fournissent un ensemble de vues sur la nature & sur l'homme, qui réveillent & échauffent notre amour pour cette étude. Etablies sur les principes de la raison, ces vues nous démontrent l'indissoluble union de l'intérêt avec le devoir ; elles développent la beauté de la vertu dans tout son éclat, & détruisent les erreurs de l'imagination & de la superstition. Conclusion.

[a] Αταραξια. Sextus Empiric.

[b] Sextus Empiric. ubi suprà & passim.

Fin du sixième & dernier Volume.

TABLE DES MATIERES.

(*N. B. Les Chiffres romains se rapportent au Volume, & les Chiffres arabes à la Page.*)

A.

B.

D.

Démosthènes

F.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Peuceftas,

R.

S.

Sacrée

T.

X.

Z.

Fin de la Table des Matières.

APPROBATION.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de M. le Garde des Sceaux, l'*Hiſtoire de l'ancienne Grèce*, &c. traduite de l'Anglois de GILLIES, par M. CARRA, de la Bibliothèque du Roi. Cet Ouvrage, en 6 volumes *in*-8°, avec des Cartes, nous a paru ſi plein de Faits intéreſſans, la plupart accompagnés d'Obſervations utiles, que tout Lecteur, qui cherche des lumières dans la comparaiſon des faits, pourra y puiſer d'utiles connoiſſances. Le Plan nous en a paru ſi bien rédigé, que nous le regardons comme un Modèle à ſuivre dans la compoſition des Ouvrages de ce genre, & nous penſons que ſa publication, très-propre à enrichir la Littérature françoiſe, méritera l'intérêt public en général, mais principalement celui des perſonnes qui cherchent à ſe rendre propres aux affaires publiques, à ſe diſtinguer dans les ſciences & dans les arts. A Paris, le 22 Janvier 1788.

DE HESSELN, *Cenſeur-Royal.*

PRIVILEGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé le ſieur CARRA, Penſionné de notre Bibliothèque, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public une traduction, en François, de l'*Hiſtoire de la Grèce, depuis les temps les plus reculés juſqu'au règne d'Alexandre*, par M. JOHN GILLIES : s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, &

de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume; Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la Cession; & alors, par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration de dix années; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil, du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts; conformément à l'Arrêt du Conseil, du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit

Sieur Hue de Miromesnil. Le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le quatorzieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-sept, & de notre Regne le treizieme.

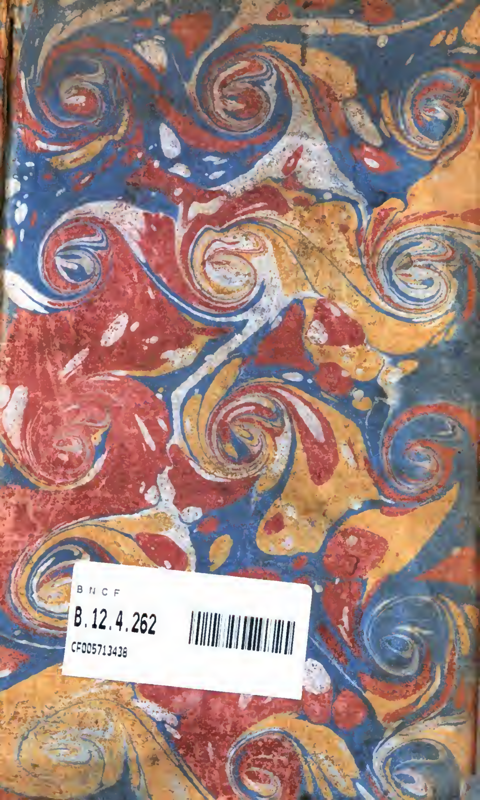
Par le Roi en son Conseil.

LEBEGUE.

Regiſtré sur le Regiſtre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 691, fol. 190, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil du 16 Avril 1785. A Paris, le 27 Mars 1787.

Knapen, *Syndic.*




B N C F
B.12.4.262
CF005713438

